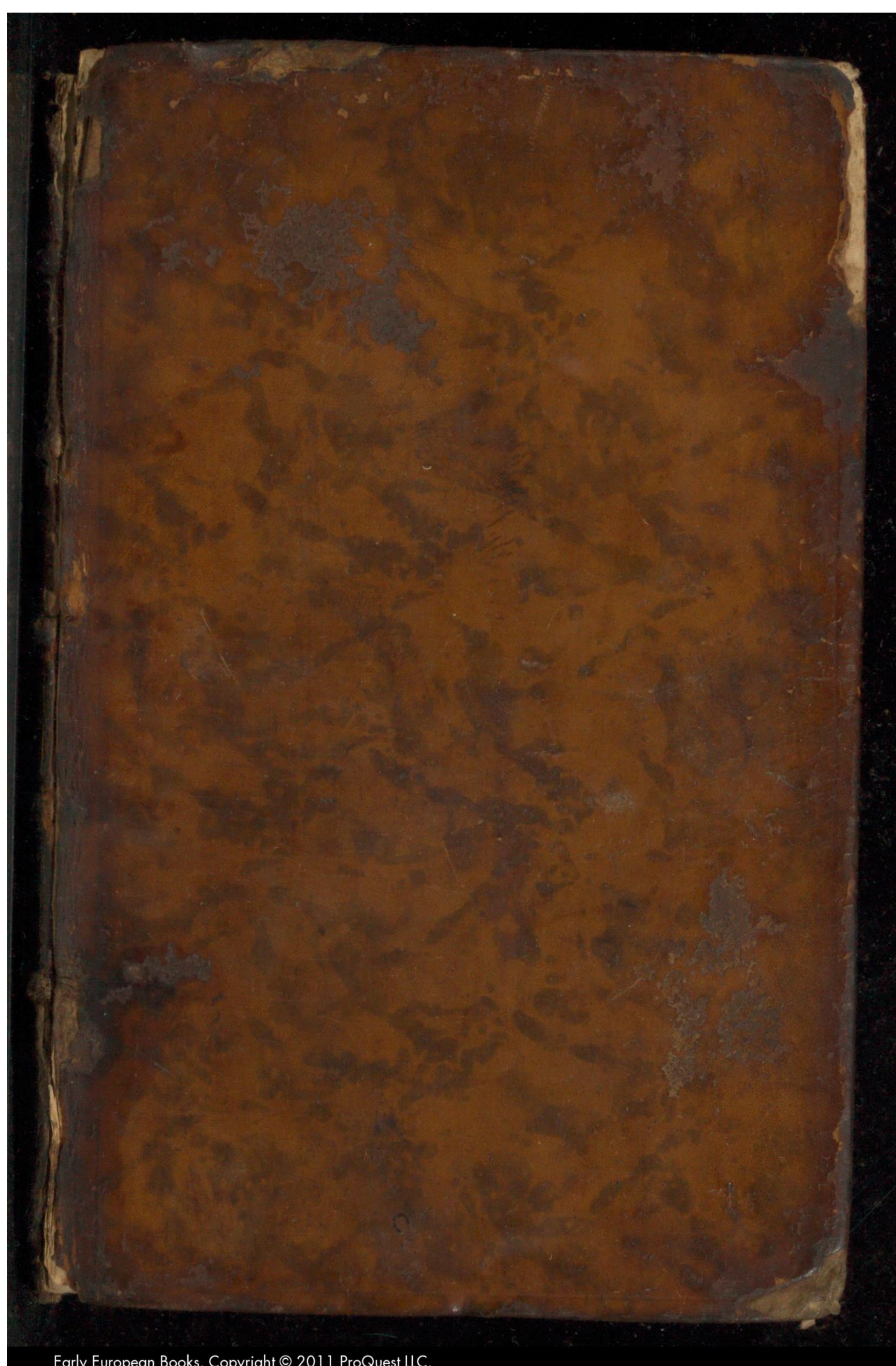
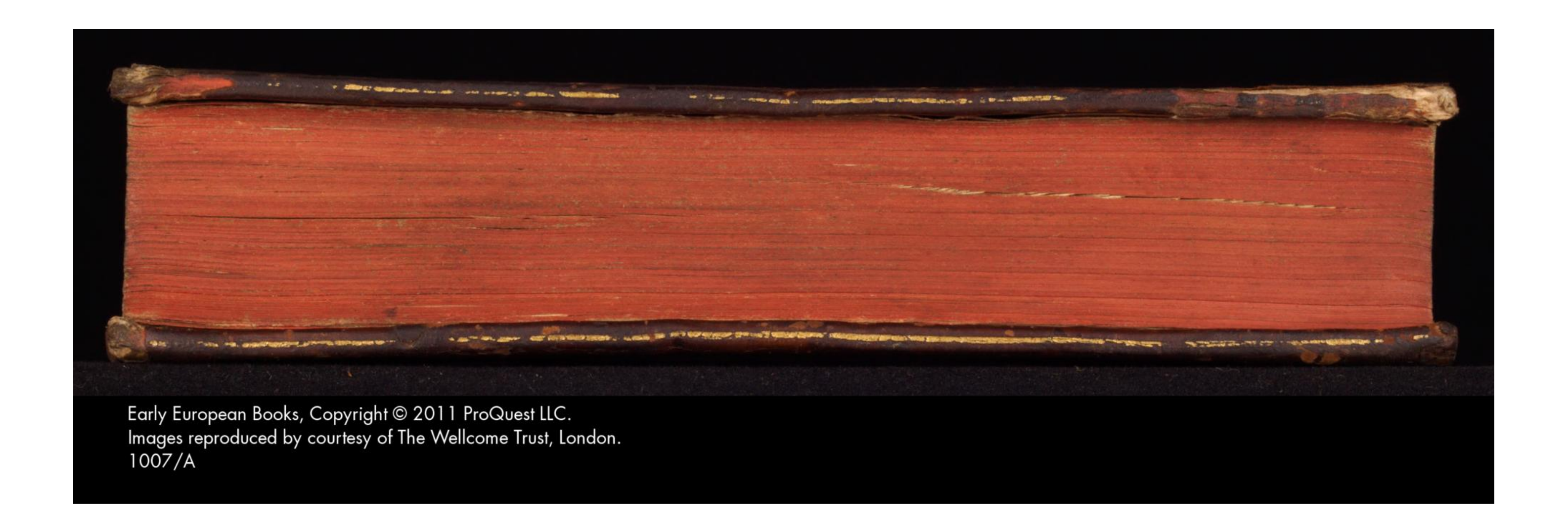




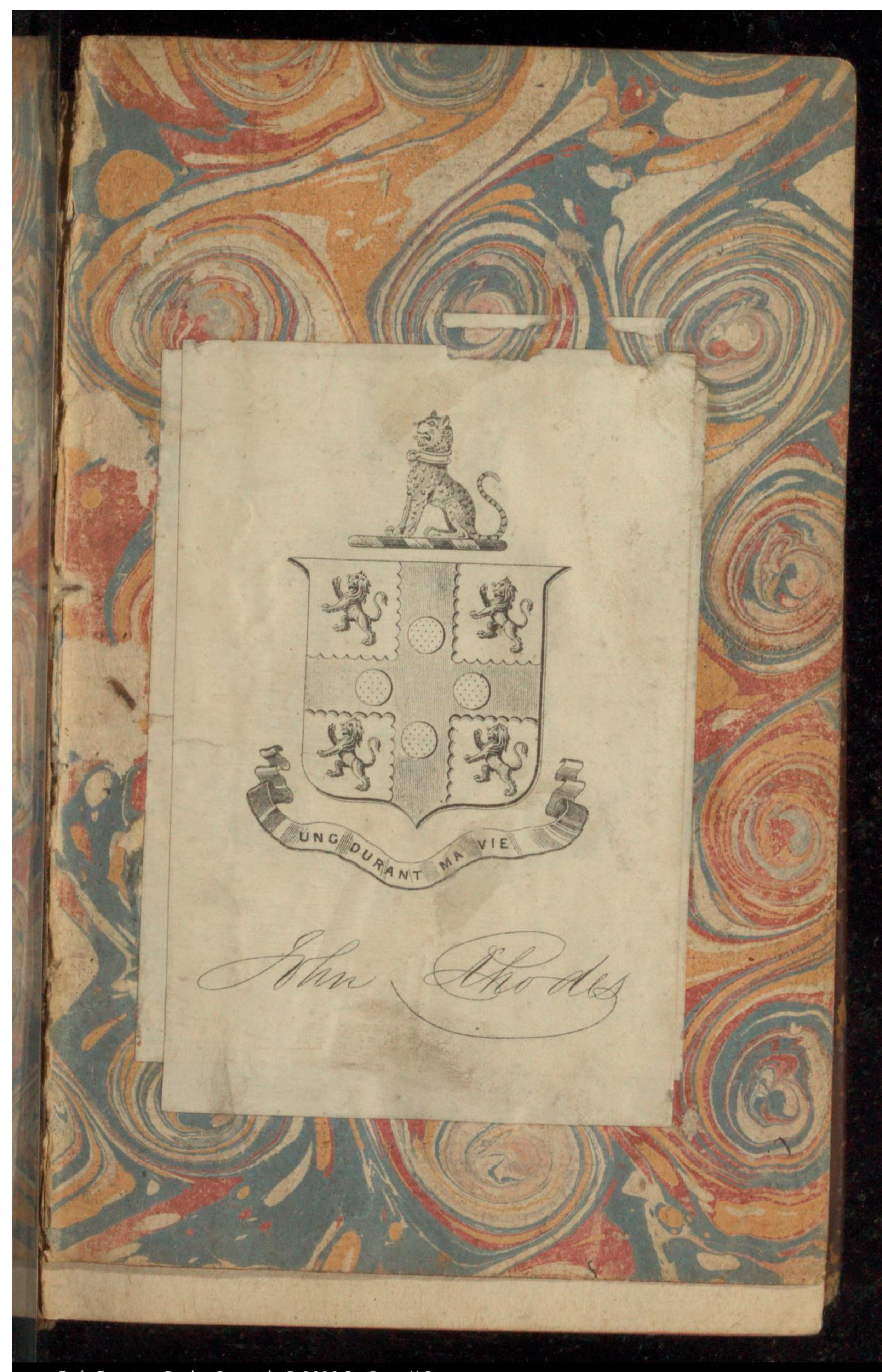


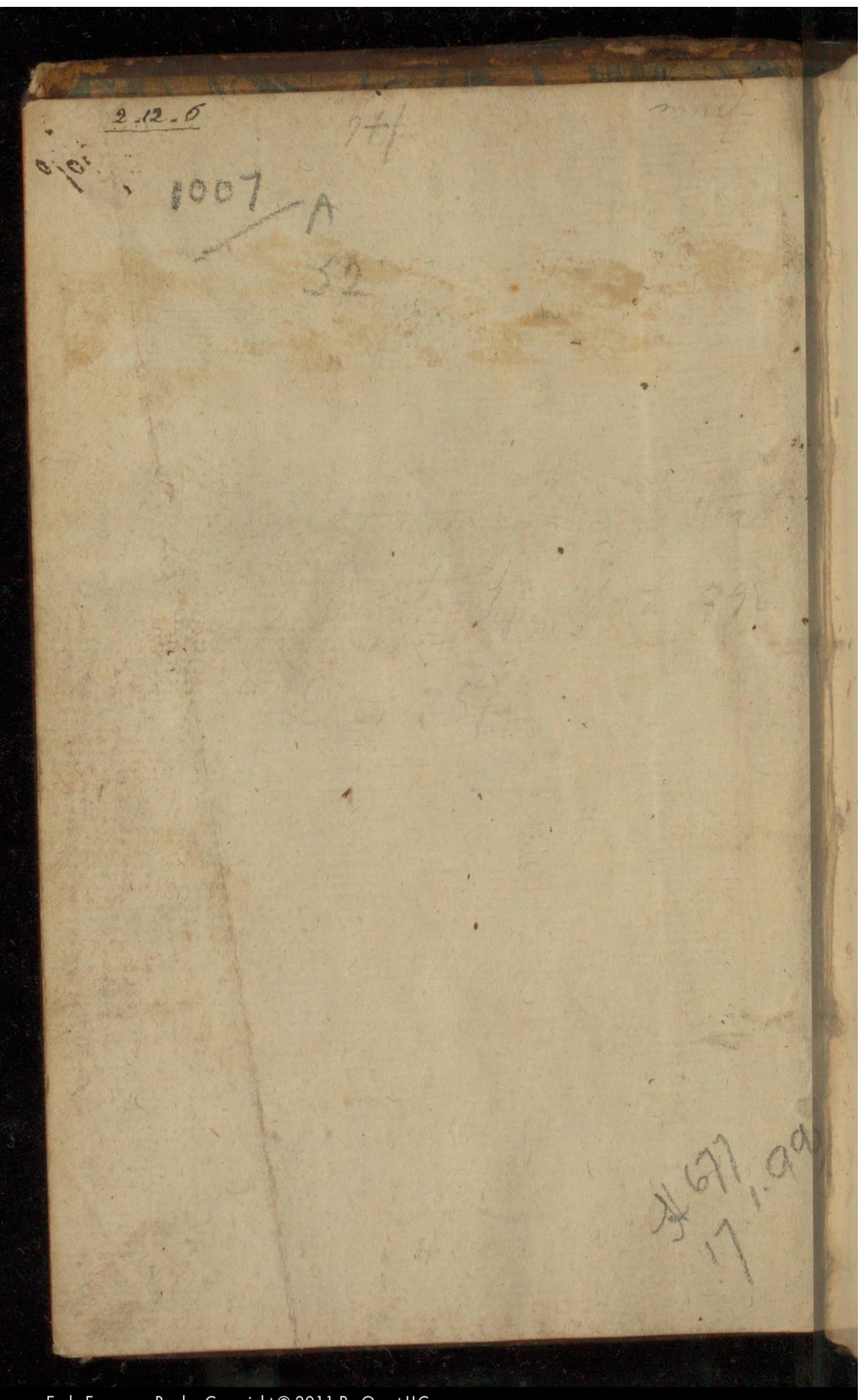




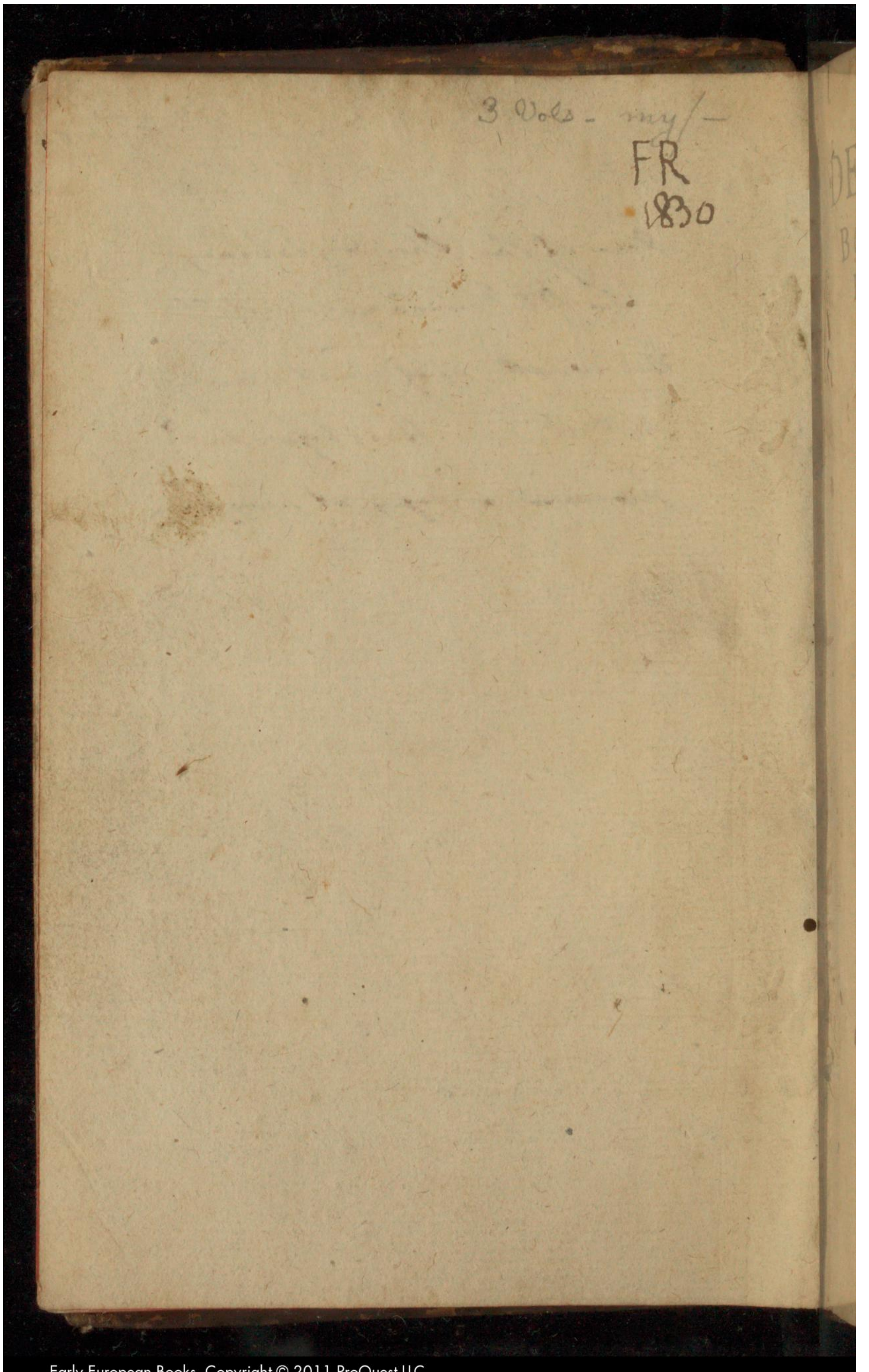



John Levien


UNG DURANT MA VIE
John Rhodes


2.12.6
1007
A
52

One of the Shandy Library
See Dr. Ferriar's Illustr.ns
This work is of great rarity
& Dr. F. was long before he c.d
procure a copy at any price.


3 Vols -
FR
1830

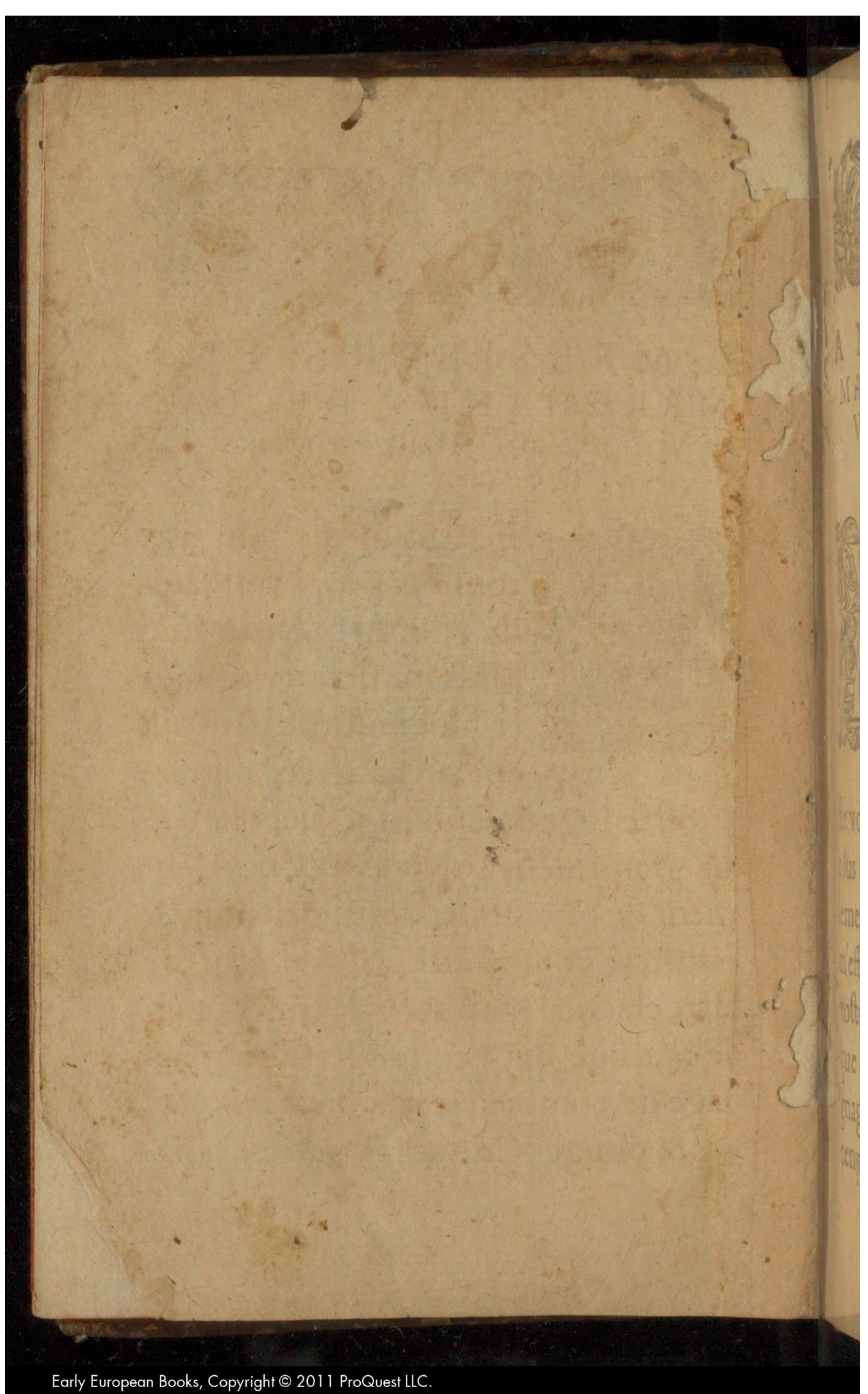
SEREES DE GVILLAVME BOVCHET, IVGE ET CONSVL DES MARCHANDS A Poictiers.

LIVRE PREMIER.

Et nugæ Seria ducunt.



A PARIS,
Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau à l'enseigne de S. Claude.
1585.
AVEC PRIVILLEGE DV ROY.





A MESSIEVRS LES MARCHANDS DE LA VILLE DE POICTIERS.

LE sentiment que i'ay tousiours eu, Messieurs, de l'honneur qu'il vous pleut me deferer lors que ie fus constitué par vous en la charge & dignité de vostre Iuge & Consul, a faict que mõ plus grand desir a depuis esté non seulement de m'acquiter de mon deuoir, & m'efforcer de satisfaire au iugement de vostre electiõ, mais aussi de laisser quelque marque qui peust rendre tesmoignage de combien ie me repute vostre tenu & obligé. Ce que i'ay pẽsé ne pou-

uoir mieux faire qu'en vousdédiant partie de mes labeurs : entre lesquels i'ay choisy ce petit Liure, dont ie vous fais present, d'autant plus volontiers qu'il m'a semblé proprement vous conuenir: attendu que les discours libres & gaillards contenuz en iceluy, se ressentent encores de l'anciéne preud'hommie du bon vieux temps & simplicité de nos peres, qui alloyent à la bône foy, passans le temps à conuerser & rire ensemble, au parauant que la naifue bonté de leur naturel fust corrompue par le malheur des guerres ciuiles, qui ont chassé par leur diuision l'amitié, concorde & priuauté, qui ne peut estre sans la fiance mutuelle entre les hommes. Laquelle contagion i'ose dire auoir moins penetré en nostre endroict, qu'en autres gents de quelque vacatiô qu'on les veuille choisir. Estât assez notoire que le principal instrument par le moyẽ duquel nous exerçôs diuer-

ſement nos commerces, eſt la foy & loyauté : ſans laquelle aucun traffic ne peut ſubſiſter. Et vous diray. Meſſieurs, auec verité, qu'en vous fourniſſant la marchandiſe qu'icy ie vous preſente, ie ne me ſuis en rien eſloigné de ceſte bonne couſtume : vous aſſeurant, foy de marchand, que ie l'ay garnie des meilleures eſtoffes qui fuſſent en ma boutique. Qui eſt cauſe que ie ne vous en monſtre vn petit eſchantillon ſeulement, mais la moitié de toute la piece, afin de vous faire mieux congnoiſtre que vous n'eſtes point trompez. Auſſi n'ay-ie pas peur qu'elle ne vous contente, congnoiſſant aſſez voſtre candeur & bonne volonté. Mais s'il ſe trouue quelques facheux n'eſtans de noſtre eſtat, à qui de prime face elle ne plaiſe, ie les prieray d'excuſer mon peu de moyen, qui ne me permet auoir en tout mon magazin de meilleur aſſortiment pour ceſte heure. Ce

qui neantmoins ne les doit inciter à m'auoir en meſpris. Car ſi quelquefois les Romains ont bien daigné prendre la patience d'eſcouter vn ruſtic du Danube, qui ſurmonta leur attente, il ne leur deura faſcher de preſter les oreilles ou leurs yeux à vn marchand Poicteuin, auec lequel ils trouueront, peut eſtre, dequoy ſe contenter mieux qu'ils n'eſperent. A Poictiers ce quinzieſme iour d'Aouſt, 1584.



DISCOVRS DE L'AVTHEVR SVR SON LIVRE DE SEREE.

ENTRE *plusieurs plaisirs & honnestes passe-temps qu'on recherche pour l'allegement du corps & recreation de l'esprit, i'ay opinion que les banquets & conuis non sumptueux, tiennent le premier lieu, principalement ceux qui se font entre familiers, voisins & amys, sans grand appareil: lesquels le poëte Epigrammataire propose pour vne espece de bon heur & felicité de nostre vie: estans tels banquets conficts en toute amytié, soulas, & repos: comme au contraire ceux qu'on celebre auec grande solennité, bombans, & despence, sont tumultueux, & pleins de confusion. Et tout ainsi qu'au banquet facile, & entre pareils, l'hõme est conuié & semond à toute parsimonie, modestie, & temperance, & par iceluy luy est proposee la consolation de l'esprit, aussi le banquet farcy d'vne delicatesse & diuersité de viandes, l'inuite au plaisir & ressasiment du corps. Ioinct que les conuiz parti-*

culiers & familiers, où chacun apporte sa portion, sont plus libres, au rapport d'Hesiode, plus honnestes, & plus sobres. Parquoy ie ne me sçaurois saouler de louer l'honneste coustume & façon de viure de laquelle l'on vse en plusieurs villes de nostre France, où les parents, amis & voisins s'accordẽt à porter chacũ sõ petit ordinaire en la maison tantost de l'vn tantost de l'autre: lesquelles assemblees, à ceste cause ont esté appellees des Latins, conuiuia per vices agitata, *c'est à dire, qui se font alternatiuement, & l'vn apres l'autre, par ceux d'vn mesme voisinage. Et là, sans aucuns frais extraordinaires, & comme dit Hesiode, auec beaucoup de plaisir & peu de despense, les compagnons de table iouyssent de ce souper, conioincts ensemble d'vne douce vnion, & cõcorde. Ce qui a esté cause que les Grecs ont appellé ces conuis* Symposia philetica, *& les Latins* amica conuiuia, *c'est à dire banquets d'amys. Aussi disoit Marcus Cato que la table faisoit entre autres choses des amys, & les entretenoit en bonne volonté les vns enuers les autres: parce que le conuy & la table commune sont propres & idoines pour moderer & faire abbaisser les hautains, qui par là se rendent sociables auec les autres: estant difficile d'y garder sa grandeur & seuerité. Encores que Pericles ayt esté de contraire aduis, & n'ait approuué ceste amytié de table, disant que l'hõme perd sa liberté, & met sa reputation en danger, quand il va boire & manger en*

la maison d'autruy. Mais Athenee confirmant l'opinion de Caton, dit que le conuy, & principalement le vin beu en iceluy, a vne certaine efficace & puissance pour attirer l'amytié de ceux qui boiuent & mangent auec nous, & entretenir vne egalité entre le peuple. C'est pourquoy les anciens auoyent accoustumé de faire manger & boire ensemble à certains iours tous ceux d'vn mesme village, & s'appelloit ce banquet comessatio, *de* Comé, *qui signifie village, & le iour que cela se faisoit ce nommoit* Philotesia, *venant ce nom Grec d'amytié. Aussi trouuons nous en la primitiue Eglise, qu'il se faisoit entre les Chrestiẽs des festins, qu'ils nõmoyent Agapas en Grec, c'est à dire dilection & charité. A quoy se rapporte nostre pain benist qu'ẽcores auiourd'huy plusieurs villageois, mesmes en Poictou, appellent vulgairement la charité. A ceste cause aux banquets des Grecs, il y auoit tousiours quelqu'vn qui partageoit les viandes, & se nõmoit* Daitros: *& vn autre qui auoit charge de regarder si tous beuuoyẽt egalemẽt, & de mesme vin, qui s'appelloit* œnopta. *Et ordonnoyent les anciens ces banquets publics, pour entretenir amitié, & conseruer vne egalité entre les citoyens, comme vne chose grandement plaisante & agreable au peuple: lesquels banquets pour ceste raison ont esté nommez des mesmes Grecs* Sissitia, *& des Latins* Sodalitates, *presques semblables aux Confrairies des artizans de nostre France, esquelles*

encores auiourd'huy nous les voyons boire & manger ensemble. Et outre tout cela, ces banquets publics seruoyent aux ieunes enfans comme de colleges de temperance, & ciuilité. Or si les anciens ont faict si grand cas & estime de ces banquets publics, & si nous mesmes voyageans quelquefois auons prins du plaisir aux hostelleries à deuiser auec plusieurs personnes incongneues, estans aßis à mesme table: ie vous laiße à penser combien l'aise doit estre plus grande, où le banquet est composé seulement de parēts, de familiers, & amis. Esquels chacun portant son ordinaire, on dreße vn festin seigneurial & magnifique: tous ne pouuans pas en leurs maisons couurir leur table d'vne varieté & abōdance de viandes & de vins: là où ceux qui se treuuent en ces conuis frequentez de familiers & voisins, ont autant de sortes de viandes & de vins, qu'il y a de personnes au souper: banquets bien plus grāds que ceux d'Homere: là où les Roys & grands seigneurs n'ont pour tout potage, & tous mets, que du bœuf rosty: & plus grands que le festin du triomphe de Cæsar, où il ny auoit que de trois sortes de vins, encores trouua l'on cela bien estrange. Mais laißant à part la refection du corps, comme la chose moins considerable en ces banquets, i'estime plus la refection & contentement de l'esprit qu'on prent en iceux, que toute autre chose: car comme dit Epictete, il faut en mangeant & beuuant traicter außi bien l'esprit que le corps. Et dequoy le

sçauroit on mieux repaistre que du deuis, qui se peut dire l'ame du conuy? Caton l'aisné, comme tesmoigne Ciceron en son liure de l'estat de vieillesse, prenoit plaisir de se trouuer és conuis, à cause des propos ioyeux qui s'y tiennent: & disoit que pour viure heureusement il estoit conuenable & expedient de viure auec gens de bien & recreatifs. Et en ce mesme liure de Ciceron, iceluy Caton dit: Ie me trouue iournellement à banqueter auec mes voisins, où nous passons vne partie de la nuict, en deuisant ensemble: estimant plus les conuis pour deuiser auec nos amys, que pour le plaisir des viandes & friands morceaux. C'est selon mon aduis ce qui a meu Plutarque de dire que les Muses ne doyuent estre moins familieres de Bacchus que les Nymphes: ce qui est pareillement confirmé par Hesiode, lequel associe Bacchus auec Mercure: pour nous apprendre que les propos doctes & recreatifs des banquets resiouyssent les corps & les esprits, autant ou plus que fait le vin. Outre laquelle refection de l'esprit & du corps, ces mediocres & familiers conuis & banquets, accompagnez de leurs Serees, seruent encores pour acquerir la congnoissance de plusieurs sciences: l'vn discourant d'vne chose, l'autre d'vn autre, & par ce moyen chacun sera sans peine participant de ce qu'il n'auroit peu comprendre à par soy, qu'auec vn longs temps, & trauail. Eschole vrayement Pythagorique, pour estre exercee par vne communi-

cation liberale, & non mercenaire: estant tres-certain qu'vn homme de lettres faict plus de profit en vne heure qu'il employe à discourir & raisonner auec ses semblables, qu'il ne feroit en vn iour se tenant solitaire, & renfermé en vne estude. Et si vous m'alleguez qu'en ces banquets ni en leurs Serees, il n'y a pas gueres de temps pour dire & apprendre beaucoup de choses, ie vous respondray qu'il en y a bien assez, estant employé, comme font les gens vertueux & sçauans, qui n'en perdent vne seule minute: car les menestriers, chantres, & bouffons, en qui le vulgaire se plaist, n'empeschent gueres leurs Serees, ayans en eux mesmes assez dequoy se recreer & resiouyr, sans le ministere des farçeurs, badins, danseurs, & autres telles gens, dont ils se passent aisément. Et à la verité, ie trouue la musique, auec ses instrumens, les bouffonneries & badinages inutils, & de nul ou peu de proffit, és banquets, où on est exempt de passions & d'ennuis: car en mangeant & beuuant, sommes nous pas assez ioyeux & gaillards? Iamais on ne cherche le Medecin qu'en accident de maladie, qui nous detient & nous menaçe de danger: là où au contraire, les ignorans & gourmands ne peuuent estre és banquets seuls ensemble, par ce qu'ils ne prennent point de plaisir à ce qu'ils disent, ni au propos que les autres tiennent, à cause de leur grossiere ignorance, qui faict qu'ils sont contraints de louer à grand prix la

voix des chantres, le vent des fleuſtes, & la main des violons: mais les doctes deuis ſont les ieux & plaiſirs des hommes ſages & ſçauans. C'eſt pourquoy Alcibiades reiettoit toute muſique & badinerie durãt qu'il eſtoit à table, tout cela luy oſtãt le plaiſir qu'il prenoit à deuiſer familierement auec ceux du conui. Que ſi durãt le ſouper, ou peu apres, & durant les Serees, quelques vns s'accommodãs au lieu & au temps, ont meſlé parmi leurs propos ſerieux, quelques diſcours plaiſans & recreatifs, & que gens de vertu & honneſtes, ayent proferé quelque parolle vn peu libre, ie leur mettray en barbe, pour defence, les Anciens qui ont approuué les conuis acroamatiques, c'eſt à dire, aſſaiſonnez de quelque bonne ſaulce, & ſauoureux ſaupiquet de contes recreatifs, & plaiſantes ſornettes: imitans en cela les bõs peintres, leſquels laiſſent de l'ombre en leurs ouurages, pour leur donner iour plus clair & illuſtre, parce que le banquet rempli de doctes deuis & ſerieux propos, ſe rend à la fin faſcheux & ennuyeux, s'il n'eſt temperé de faceties, & rencontres ioyeuſes & gaillardes. Que ſi l'vn eſt moderé par l'autre, vous ne ſçauriez penſer la recreation & le plaiſir qui en prouient. Platon *en ſon banquet n'a point oublié de ietter vn entremets de* Comedie *touchant l'amour: encores que tout le reſte du* Sympoſe *ne fut que graues & ſages diſcours de* Philoſophie. *Et ne fault point blaſmer ceux qui eſtans à table, ou toſt apres, diſent quelques*

mots de risee, & iettent à la trauerse quelque ioyeuseté: car, comme dict Zenon, le sage faict bien & seamment toutes choses, & c'est tout vn qu'il face, estant tousiours semblable à soy mesme; & ne s'oubliant iamais en son deuoir de faire choses honnestes & vertueuses, aussi bien és petites choses de risee, qu'és grãdes & serieuses: car ceux qui se mõstrent graues & seueres és conuis en chose de risee, se rendent ridicules à l'endroict des plus sages & mieux aduisez. Si doncques ceux qui meslẽt quelques risees parmi les propos pleins d'erudition & de doctrine, sont excusables: combien le doit estre celuy qui les a colligees, & couchees par escrit? Aussi me doute-ie bien, que si ie n'eusse mis en lumiere que les deuis doctes de ces soupers & Serees, les plus lettrez & resolus, enuieux du bien d'autruy, qui rient & blasment ce qui ne leur agree, voulans tousiours auoir pour eux la meilleure part, eussent dict ce que souloit dire Apollodore des liures de Chrysippe, que si les sentences des autres en estoyent ostees, les pages demeureroyent blanches & vuides. Mais ie prieray ces censeurs de les remplir: que si i'ay desrobbé quelque chose, quel interest y ont ils? ce n'est pas d'eux, ni rien du leur. Parquoy veu que la diuersité des opinions est si grande, que les hommes qu'on pense de meilleur iugement, blasment aucunesfois les choses iustes & droicturieres, & haut-louent les iniustes & mauuaises, se moquent de ce qui est docte & bien faict, & donnent

louange à ce qui eſt großier & gauffe, & que les plus accorts & aduiſez, comme dict Petrarque, voyans le meilleur s'attachēt touſiours au pire: me deffiant de ces tant reſolus & habiles gens, ie me ſuis aduiſé de gagner la faueur du menu peuple, qui prend plaiſir à ce qu'il entend, & en eſtant ignorant, demeure eſtonné, & ſe eſmerueille de ce qu'il ne ſçait & n'entend pas: ce qui m'a faict mettre par eſcrit außi bien les choſes de riſee, qui ont eſté tenues en ces conuis & Serees, que les plus doctes & ſerieuſes. Et que ſçay-ie ſi on pourra point dire de ces Serees, comme quelqu'vn a laiſſé par eſcrit de ſes œuures?

Et pourrez, vous ſçauans, quelque plaiſir y prendre:
Vous, non ſçauans, pourrez en riant y apprendre.

Toutesfois, il me ſemble que ie ne merite d'eſtre moqué ne reprins auec raiſon, ni des vns, ni des autres, d'auoir entremeſlé les propos doctes & ſerieux, auec les plaiſans & gaillards: puis que Xenophon dict, qu'il faut mettre en ſa memoire & remarquer non ſeulemēt les choſes graues & vtiles, proferees par hommes ſçauans & vertueux, ains außi les plus legeres, ioyeuſes, & recreatiues. Que ſi vous accuſez de folie ceux qui ont mis en ieu ces plaiſanteries & riſees, & moy de les auoir racontees, ie pourray à bon droict autant en dire de vous, qui vous amuſez à les lire. Mais Ariſtote reſpondra pour eux, pour moy, & pour vous: qui dit que nulle ame n'eſt exempte de quelque meſlange de folie.

Si en mon priué nom, ie ſuis accuſé de n'auoir gardé aucun ordre en colligeant ce qui a eſté dit en ces banquetz & Serees: quel ordre faut il garder, quand il eſt queſtion de rire? Si outre on ne trouue pas bon que i'aye introduit vne Feſſe-tondue, vn Drolle, vn Franc-à tripe, qui veulent rire, Lycurge permit bien aux Lacedemoniens d'vſer en leurs feſtins de brocards & attaintes mordantes, que les Grecs appellent Scommata, les Latins Dicteria. Auſsi voit on le Sympoſe de Platon eſtre farci de fols & de gaudiſſeurs, qui ſe brocardent & moquent l'vn de l'autre. Les conuiz des nobles & doctes Romains, qui ſe celebroyent durant la feſte des Saturnales, eſtoyent ils pas abondans en ieux, riſees & recreatifs propos de table? Les anciens ne propoſoyent ils pas en leurs feſtins, des queſtions argues & difficiles à entendre, & à ſouldre, toutesfois ioyeuſes & plaiſantes, qu'ils appelloyent gryphi & ænigmata? En Homere les plus grans ſeigneurs eſtriuent enſemble, ſe tanſans l'vn l'autre: eſtans tellement yures & trempez de vin, qu'ils ietterent quelquefois à la teſte d'Vlyſſe vn pied de beuf. Quelle plus grande Drollerie voudriez vous? Que ſi d'autre part il en y a qui trouuent bonnes les plaiſanteries de nos ſoupers & Serees, comme eſtant propres & peculieres au vin, & à la table: mais diſent que les diſcours ſerieux & doctes ſe doiuent traicter ailleurs qu'entre le vin & les viandes: ie les prie de cõſiderer les conuiz des Philoſophes, qui ſe faiſoyent en

l'Acade-

l'Academie, ou en l'eschole d'Aristote nommee Lycium, *lesquels estoyent pleins de disputes doctes & fructueuses, & fondez pour cela: estant permis entre les viandes & le vin de discourir des sciences: de maniere que celuy qui sequestre la* Philosophie *du banquet, il faict pis que celuy qui en oste la lumiere.* Plu*tarque dit qu'en la feste Agroniene les fẽmes cherchẽt Bacchus, cõme s'il s'enfuyoit: puis cessants de le poursuyre, disent qu'il s'est retiré auec les Muses, & qu'il est caché auec elles: voulant par cela signifier & faire entendre que la folie & fureur engẽdree par le vin, est moderee & retenue par les Muses. Les anciens ne se contentoyent pas estans à table de parler ensemble, & discourir des ces choses graues & serieuses, mais d'abõdant auoyent des lecteurs, que les Grecs appellent* Anagnostæ, *pour lire quelque matiere: comme il s'obserue encore auiourd'huy és religiõs & colleges bien reiglez. Nous lisons qu'Alexandre Seuere, Empereur, & en mangeant, & en beuuant, & apres aussi, lisoit, ou faisoit lire pour se recreer: & que Tibere & Adrian proposoyent durant le souper, & apres des questions & problemes, ayans des lecteurs, pour ressasier & recreer l'esprit aussi bien que le corps: ce qu'ils faisoyent à l'imitation des Pythagoriens, qui admettoyent la lecture des liures apres le repas, comme tesmoigne Iamblichus. Il y a bien plus: nous trouuons en Homere, que les seigneurs de plus grande authorité mesloyent en leurs ta-*

bles & serees non seulement des discours Philosophiques, mais parloyent aussi de la guerre, & disputoyent s'il falloit prēdre Troye d'assault & par force de guerre, ou par surprinse. En Virgile Aenee en mangeant & beuuant, raconte à Didon le sac & la destruction de Troye. Cornele Tacite dit que les Allemans entre les viandes & le vin deliberent de la paix, & de la guerre, & font leurs mariages, & qu'en trinquant garoux l'vn à l'autre, ils contractent amytié, iurent la paix, & passent leurs contracts, & accords, ne deliberās iamais des grandes affaires, sinō entre les gobelets: affin de descouurir le cœur d'vn chacun, qui alors ne tient rien secret, suyuant le prouerbe qui dit, In vino veritas: estant la seule raison, comme dit monsieur Muret, pour laquelle les Germains vuydēt tant de vaisseaux de vin qu'ils peuuent rencontrer, pour trouuer la verité. A ce propos la Montagne dit que ceux qui veulent practiquer auec les Allemans, se mettēt en grande peine, s'ils ne sçauēt boire d'autāt à eux, & que beaucoup d'Ambassadeurs se sont enyurez auec eux, pour l'aduancemēt & despesche des affaires de leurs maistres, ou d'eux mesmes: voulans les Allemans qu'on face ce qu'ils font, affin que rendans yures ceux qui traffiquent auec eux, le vin puisse faire desborder leurs plus intimes secrets: cōme le moust bouillant en vn vaisseau pousse amōt tout ce qu'il a dans le fond. A ceste cause Platon appelle la verité fille du vin. Ruffus dit que les Perses voulās trai-

ster de la Republique, s'y mettoyent apres boire : parce que le vin sert à aiguiser l'esprit & la raison, & sur tout à trouuer la verité, dõt Xenophon rend plus amplement la cause, disant qu'ils le font afin que le vin leur ayant accreu le courage, ils parlent auec plus de liberté: qui est peut estre l'occasion pourquoy Plutarque appelle Bacchus bon conseiller. Quant à ceux qui voudroyent blasmer la façon de rire librement, qui a esté gardee en nos Serees, ie pense leur auoir assez satisfaict par les discours contenuz cy dessus, ne leur voulant dire sinon, que s'ils sont hommes, ils doyuent penser qu'il n'y a rien qui leur soit plus propre que le ris. Et quelque chose qu'en veuille dire Platon, reprenant Homere de ce qu'il fait rire les Dieux demesurément, il n'est point mal seant à gens d'authorité de rire en temps & lieu. Democrite, qui fut vn plus grand Philosophe qu'aucuns ne pensent, ne faisoit que rire à pleine gorge de tout ce qu'il voyoit & oyoit. Ce qu'aucuns Abderites reputoyent à folie, qui fut cause qu'ils enuoyerent Hippocrate pour le guerir, mais ce grand Medecin publia qu'il n'estoit ny fol ny resueur, ains le plus sage de son temps. Si vous voulez forclorre le riz de la table, qui doit estre ioyeuse, il faut en oster la parolle: & si vous en ostez la parolle, vous en ostez l'ame: comme à bon droict ont estimé plusieursdes anciens, qui ont dit, qu'il vaudroit mieux oster le vin des conuis que le parler. C'est pourquoy il me semble que Zenon estant en vn

banquet, où estoyent des ambassadeurs, ne fit son deuoir en ce qu'il ne dit vn seul mot. Vray est qu'vn hõme ignorant ou fol faict vn acte de sagesse quãd il s'abstiẽt de parler, par ce qu'en se taisant il ne manifeste son imperfection: mais celuy qui est sage, sçauant, & de bon esprit, se faict tort s'il en vse de mesme: d'autant que nõ seulement il cache ce qu'il y a de bon en luy: mais encor se rend suspect d'ignorance ou de folie en ne disant rien. Non toutesfois que ie vueille approuuer le trop de langage, ains trouue bon qu'on parle auec mediocrité, & que le propos qu'on tient à la table soit hõneste, recreatif, & retenu, sans vser de trop grande indiscretion & liberté: autrement nous donnerions occasion de penser de nous que le vin nous auroit eschauffé la ceruelle: mesmement si les propos sentent leur calomnie & detraction, ce qui est vn peu difficile à euiter és bãquets, où il n'y a sauce si delicate & sauoureuse au palais, que la mesdisance est à l'oreille, ce dit le poete. Que si vous prenez ceste occasion pour blasmer nos Serees, disans qu'il estoit impossible qu'entre les tables & le vin, il n'eschappast quelque parole à la volee, qu'on eust trouuee mauuaise si elle eust esté proferee en public, pour responfe. Nous pratiquions l'institution de Lycurge, enseignant que le plus ancien du conui demeurãt a la porte, disoit à ceux qui entroyent, leur monstrant la porte, Nulle parole ne sorte par icy: & si nous souuenoit de Flaccus, lequel ayãt inuité Torquatus à souper, luy pro-

mit de prendre garde qu'il ne s'y trouuast aucun lequel peust esuâter & raporter dehors les propos qui y seroiēt tenus. Car sur tout nous chaßions & ne pouuiōs aymer ceux, qui mangeans & beuuās auec nous, retenoyēt les propos qui se tiennent au banquet, pour puis apres les aller rapporter & flagorner au premier rencontré, suyuant le prouerbe qui dit, Odi memorē compotorē. Ce qui est confirmé par les anciens qui auoyēt coustume de dedier à Bacchus, & l'oubliance & les verges: voulāt monstrer qu'il ne falloit rien retenir en sa memoire de ce qu'on faisoit & disoit entre les viandes & le vin, & que s'il y auoit quelque faute, on la deuoit corriger d'vne peine legere & non rigoureuse. Or cōbien qu'il soit difficile en grande cōpagnie de banqueteurs qu'il ne s'en trouue de rapporteurs, mesdisans, & fascheux, si est ce que le nōbre des inuitez ne fut iamais limité à ces soupers & Serees, à cause d'vn dire ancien, qu'Homere a mis en vn seul vers Grec, qui est, qu'au conui des sages, des sçauans, & gens de bien, les doctes, les vertueux, s'y peuuēt trouuer, & y sont les bien venus, encores qu'ils ne soyent inuitez: außi qu'il est malaisé, principalement en vne ville, limiter les conuiez, car on ne s'est iamais accordé du nombre qu'il faut garder aux conuis, & combien il faut qu'on soit en vn banquet. Le conui de Plato estoit de vingt, Varro le faict de neuf: Iamblichus dict, qu'és banquetz Pithagoriques ils n'estoyent que sept: Xe-

nophon veult que le maistre du conui face le neufiesme. De mesurer le nombre des conuiez selon l'apprest & les viandes, il n'estoit point de besoin, chacun apportant sa portion. Que si nous craignions le nombre, c'estoit pour euiter la confusion, & de peur qu'il n'y eust place à la table pour tous: estant vne des principales choses où celuy qui faict le conui doit plus regarder: car si la table ne peut receuoir tous ceux qui sont conuiez, celuy qui les aura semond sera plus remarqué de faute d'esprit, que s'il y auoit faute de viures: d'autant qu'on se peut excuser si l'appareil n'est grand, ou sur les seruiteurs, ou qu'on n'a peu rien trouuer au marché, mais s'il n'y a place pour tous les appellez, cela ne se peut imputer qu'au peu de iugement de celuy qui faict le banquet, qui est cause de la honte que reçoiuent & ceux qui sont assis, & ceux qui ne le peuuent estre. Si bien que plusieurs ont dict que c'est vne mesme vertu de bien dresser vne armee contre ses ennemis, & dresser bien vn banquet pour ses amis. Les Romains auoyent si grand peur de tomber en ce reproche, que ceus qui triũphoyent à Romme, apres auoir conuié les Consuls, les prioyent de ne venir point, si quelques autres suruenus empeschoient qu'il y eust place pour tous. Nous gardions encores ceste coustume, qu'y ayant place pour tous, le maistre du conui n'auoit point la peine de faire asseoir chacun en son rang, car si tost que le Benedicité estoit dict, on prenoit place comme on se trouuoit

ſans aucune ceremonie, & nous moquions de ceux qui ſont marris quand on les faict aſſeoir au lieu plus bas, penſans d'eux que ce ſoit comme des aſtres, qui pour eſtre plus hauts, ou plus bas, deuiennent meilleurs ou pires. Auſsi que le ſeigneur de la Montagne dict, qu'en quelque lieu qu'il ſoit à la table, il a les yeux & les oreilles par tout: parce, dict il, qu'on trouue ſouuent les premiers ſieges ſaiſis par les hommes moins capables, & que les grandeurs de Fortune ne ſe trouuent gueres meſlees à la ſuffiſance.: ſi bien que pour euiter ceſte ſuperſtition de table, d'eſtre au haut bout, ou au plus bas: & auſsi afin que chacun participaſt aux meſmes propos & deuis de table, comme ils vſoyent en commun de meſmes viandes, & qu'entre nous vne egalité y fuſt obſeruee, il ſe trouua quelques vns de nos Serees, qui firent faire des tables rondes, à l'imitation d'Artus Roy de la grande Bretaigne, lequel inſtitua les Cheualiers de la table ronde: car eſtans pareils en vertu & vaillance, il auoit peur que la difference des lieux de la table, n'ẽgendraſt quelque inegalité entr'eux. Ce que les Hebreux ont bien obſerué, leſquels pour garder vne egalité, & qu'il n'y euſt ni haut ni bas bout, appellent leurs conuis Circuitus *: par ce qu'ils s'aſſeoyent en rond quand ils prennent leurs repas, comme en vne table rõde. Or ſi quelqu'vn, ſe contentant de tout ce que deſſus, ne doute plus ſinon pourquoy ces conuis ſe faiſoyent au ſoir, dont eſt venue l'appellation de Serees, i'ay bien de-*

quoy l'acheuer de cõtenter: s'il veut cõsiderer que chacun ayant tout le iour mis ordre à ses affaires, se trouue bien plus libre sur le soir, ayant plus de moyẽ & de loisir de tenir lõgue table, & demeurer apres le repas aux Serees, pour deuiser, & se regaillardir ensemble. A ceste cause, quasi toutes nations ont prins plus tost leur repas & refection, & se sont plus tost assemblez auec leurs parents, amis, & voisins, au soir & au souper, qu'en autre temps. Et de là est venu que le mot cœna *est dit par etymologie Grecque,* quasi communio: *ioinct que les Romains ne mangeoyent gueres qu'vne fois le iour, ce qui se faisoit sur le soir: que s'ils mangeoyent quelque chose auant le principal repas, c'estoit bien peu, encore estoit ce en lieu priué, & à part. Parquoy suyuant les anciens, & Galien, qui dit autremẽt qu'Auicene, qu'il est plus sain & meilleur de manger & boire beaucoup au souper, qu'au disner, à cause du dormir qui ayde à la digestion, nous faisions noz banquets bien auant en la nuit, imitans Socrate & Agathon, qui demeurerent toute la nuyt au bãquet de Platon: & suyuant l'opinion des Medecins qui approuuẽt les repas nocturnes, à cause que la Lune corrompt toutes choses ayseement, ce qui conuient à la digestion: la concoctiõ se faisant par putrefactiõ. Pour toutes ces raisons, le docte Turnebus dit que les cõuis & bãquets qui se font de iour, ne sont point festins faicts en temps & saison, & que pour ceste cause ils estoyent dicts* Intẽ-

pestiua conuiuia. *Ne pensez pas pourtant, encores que nos festins, & leurs Serees, s'estendissent bien auãt en la nuit, que ce fust pour la gourmandise, & friandise, ou grand appareil de viures, & pour nous seruir de la nuit, laquelle auec l'amour & le vin prent toute licence, dont est que Bacchus a esté appellé* Nocturnus: *mais ce qui nous y retenoit, c'estoit la societé & compagnie des honnestes, sçauants, & vertueux, qui s'y trouuoient, ne pouuans viure seuls en leurs maisons, comme font les lebroux & loups-garoux, qui mãgent tous seuls, & qui par ie ne sçay quel mespris & hayne de la conuersation des hommes, ont delaißé & abandonné la societé d'iceux: là où Dieu nous a mis au monde & produicts pour viure en societé, & non pas en solitude, comme bestes sauuages: l'hõme solitaire estãt figuré par les sacrees lettres des AEgyptiens, par le lieure, qui est au giste, où ne sont iamais deux ensemble. Aristote le confirme, quand il dit, que qui vit solitairement, il est plus semblable à vne beste, qu'à vn hõme: ce que Homere außi tesmoigne quand il dit:*

Celuy meschant & sans loy faut il dire,
Qui refuit l'homme, & à part se retire.

Ie croy que ces chimeres, maussades & rechignez, auec leur manie, pensent estre transformez en vaisseaux de terre, & pourtant n'osent approcher des autres, de peur d'estre brisez & froissez: ou bien ne sachant parler ny respondre, ne veulent faire les gens sçauants de leur ignorance. Or si ces

missantropes viennent à blasmer nos longues tables & Serees, comme nuisantes à la santé, qu'ils entendent que nous estions plus longs, & prenions plus de souci à refectionner l'esprit que le corps, duquel neantmoins nous auions aussi quelque soin: car les nappes estans leuees, on se retiroit de la table, & chacun prenant place, on se mettoit en repos, pour ayder à la digestion, qui se fait mieux quand on est assis que quand on est debout, ou qu'on s'exerce: parce qu'alors le cueur n'est point embesongné à fournir d'esprits aux sens pour exercer leur office, ains les enuoye aux parties où la digestion se faict. Si ne veux ie pas pourtãt esloigner ces Serees gueres loin de la table, afin qu'elle me serue d'excuse si on y trouue quelque chose à redire. Que si la table, le vin, & les gobelets entre lesquels elles ont prins naissance, à la verité sentans plus le vin que l'huyle, ne vous ferment la bouche, que le titre du liure pour le moins me serue de couuerture. Car au pis aller, qui ne sçait que les Serees ne sont faictes que pour les contes des vieilles, pour le caquet des femmes, & des filles, pour le babil des chambrieres filans leurs quenouilles, & pour recreer l'esprit, qui apres le manger & le boire est plus subtil & gaillard? Que si le tiltre des Serees ne me deffend, voire qu'il soit occasion de me calomnier encores plus, que voulez vous que i'y face, puis qu'Heraclides mesme n'a peu euiter que le titre de son liure n'ait esté moqué? car ayant intitulé son liure Ponou encomium,

c'est à dire, louange de trauail, le Roy Ptolomee faisant acheter tous les exemplaires, en osta la premiere lettre de ce mot Ponou, *& intitula le liure* Onou encomium, *c'est à dire, louange d'asne.* Pour *le moins ce titre de Seree seruira, afin qu'on ne demande point, où est le liure de ce tiltre, comme on faict aux autres superbes tiltres. De dire que i'ay redigé par escrit en m'esbatant seulement, ce qui a esté dict par ceux qui ont aßisté en nos assemblees, ie ne veux vser de telle vanité, mais dire franchement que i'ay trauaillé à les recueillir autant qu'il m'a esté poßible, & n'ay peu faire mieux: tellement que s'il y a quelque faulte, ie n'en demande autre excuse, que mon peu de suffisance: dont il n'est ia besoin que ces repreneurs ordinaires prennent la peine de m'accuser, veu que ie le confesse moymesme. Encores moins me voudra l'on croire, si ie di qu'on m'a desrobbé cest œuure, ou arraché des mains, & mis en lumiere, auant que d'y auoir mis la derniere main: außi ie mentirois euidemment, veu que moy mesme l'ay imprimé, comme estant chose de si peu de valeur, qu'autre n'y eust voulu employer ny son argēt ny sa peine. Mais ie diray biē, que ie l'ay imprimé d'vne ancre non commune aux autres Imprimeurs: laquelle i'ay faicte, mixtiōnee & cōposee auec ius d'Absynthe, qui empeschera que les rats, les sourits, les teignes, & autres vermines ne le puissent ronger ne manger. Le feu mesme, qui tout consomme, ne le pourra reduire en cendres, ayant mouillé son pa-*

pier auec vne certaine compoſition, que tout le monde n'eſt capable de comprendre. Meſme la pourriture, ver mollißure, & les vers ne pourront conſommer le deſſus, ayant arrouſé ſa couuerture de l'huile de Cedre, que les Grecs appellent Cedreleon. Ou du moins ſi ie ne le puis garder qu'il ne vieilliſſe, comme ſont toutes choſes humaines, ſi l'empeſcheray-ie qu'il ne ſerue de cornets aux apothicaires, merciers & beurriers: car tout ce qui ſera empaqueté du papier mouillé de ceſte eau, & imprimé de ceſte ancre, ſe corrompra, & ſera dangereux & peſtifere à manger, ſi bien que toutes les drogues & eſpiceries, qui auront eſté miſes dans ces cornets, ſeruiront d'autant d'aconit, de ſublimé, & autres poiſons: voire meſme ceux qui le feront ſeruir à vn vſage encores plus vil, en ſentiront vne grande dyſenterie & excoriation és parties plus cachees, & poßible la mort. Lequel ſecret n'eſtant communiqué à tous les Imprimeurs, ie leur conſeille qu'ils ne s'amuſent point à reimprimer ce mien recueil, qui ne leur tourneroit à grand aduantage. Si toutesfois il s'en trouue quelques vns à qui l'eſperance du gaing commande plus que la courtoiſie & honneſteté qu'ils doiuent à ceux qui ſont d'vn meſme eſtat, tellement que ſans auoir eſgard au priuilege du Prince, à moy concedé, ils ſoyent ſi temeraires que de l'imprimer, ce que ie ne penſe pas, ie prendray de là vn argument que ces Serees ne finiront pas ſi toſt, encores que mon ancre ne les ait imprimees, veu

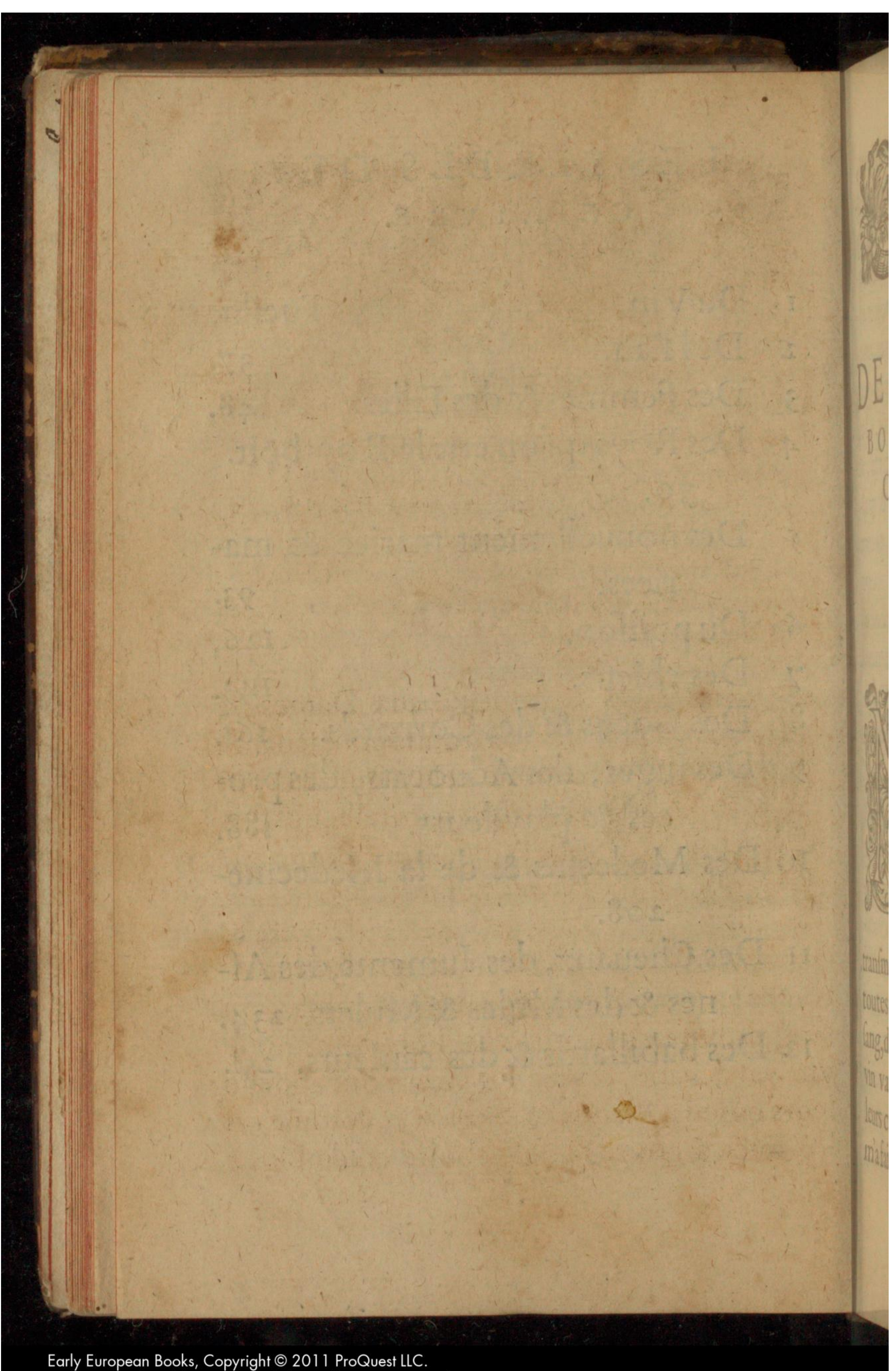
que ces brouillons & banqueroutiers en ferõt plus que on n'en ſçauroit employer & gaſter en tout ce que deſſus. Et ſi me feront à croire que ie ſuis habile homme, voyant mon labeur ſi bien receu : ce qui me donnera courage de le continuer, & en publier le ſecond liure, qui eſt deſia tout preſt, ſans que i'en ſoye retardé par la perte qui m'aduiendra de l'auarice de telles gens : ſçachant aſſez qu'ils feront croiſtre mon honneur auec leur gaing.

Extraict du Priuilege.

PAR Grace & priuilege du Roy dõné à Fõtainebleau, le 29. de Iuillet, l'an mil cinq cens quatre vingts quatre, ſigné par ſadicte Majeſté en ſon Conſeil BRVLART, & ſeellé du grand ſeau, en cire iaune à ſimple queuë : il eſt permis à GVILLAVME BOVCHET, Iuge & Conſul des Marchãds à Poictiers d'imprimer, ou faire imprimer, par tel imprimeur qu'il voudra, vn Liure intitulé LES SEREES. Faiſant deffenſes à tous Imprimeurs & Libraires, & autres de quelque qualité qu'ils ſoyẽt, de n'imprimer ou faire imprimer, ne mettre en vẽte leſdictes Serees, que de l'impreſſiõ dudit BOVCHET, à cõpter du iour de ces preſentes, iuſques au terme de neuf ans conſecutifs: ſur peine de cõfiſcatiõ deſdicts liures, amende arbitraire, dommages & intereſts, & autres peines contenues audit priuilege.

PAR permiſſion du ſire Iacques Bouchet, marchãd libraire à Poictiers, Il eſt permis à Gabriel Buon auſſi Marchand libraire à Paris d'imprimer ou faire imprimer le premier liure des SEREES du Sieur Bouchet ſon frere, le 15. Ianuier mil cinq cens quatre vingts cinq.

LES SEREES DE CE LIVRE.





SEREES DE GVILLAVME BOVCHET, IVGE ET CONSVL DES MARCHANS à Poictiers.

PREMIERE SEREE.

Du Vin.



NE desplaise aux Dames, le Vin va tousiours deuant: comme celuy qui accroist la chaleur naturelle, qui fortifie la digestion, prouoque l'vrine, humecte le corps, estant incontinant digeré & transmué en nostre substance, & distribué en toutes les parties du corps, engendrant le bon sang, dont vient le bon sens. Puis donc que le vin va deuant, & que les Grecs ont appellé leurs conuis *Thoinas* & *Symposes*, (comme on m'a faict à croire) pour y boire ensemble: à

cause que le vin est le principal du banquet, vous ne trouuerez estrange s'il mene la danse, & que nos Serees se commençent par celuy sans lequel elles seroyent froides, fades, muettes, ou du tout auortees, ou pour le moins elles seroyent pleines de propos tragiques, melācholiques & ennuieux, veu le temps auquel elles ont prins naissance & accroissemēt. Qui pouuoit mieux faire oublier les meurtres, la perte des amis & des biens, la misere & malheurté qu'apportent les guerres ciuiles, que ce bon pere Bacchus (hōme de bien, & nō point vn yurongne) qui les a arrousees de sa douce liqueur? A ceste cause les Grecs l'ont nommé *Lyæus*, encore disons nous Chere-lie, & les Latins *Liber*, de ce qu'il deslie de soucy, mettant les tristes pensees soubz le pied, mesmes aux vieillards, le vin leur estant cōme le laict aux enfans, & le dernier plaisir naturel. Platon dit que Dieu a dōné le vin aux hōmes pour medecine salutaire contre le chagrin de la vieillesse: car tout ainsi, dit il, que le fer s'amollist par la force du feu, aussi le corps du vieillard est rendu plus maniable & humain par le vin. A raison dequoy les Poëtes ont baillé la couronne de lierre à Bacchus, pour demonstrer que le vin entretient l'homme en sa verdeur,

comme le lierre eſt touſiours verdoyant. Les Egyptiens quand ils vouloyent ſignifier par leurs lettres Hieroglyphiques la ioye, ils mettoyent la vigne. Les Latins diſent que la vigne eſt appellee *vitis* quaſi *vita*. Que ſi vous ſongez ſeulement en la vigne, ou de boire la nuict, ou au vin, cela eſt vn bõ preſage, & vn bõ heur qui vous doit aduenir: cõme vous trouuez de l'eſchançon de Pharaõ qui predit la deliurãce de Ioſeph. Outre plus, le vin chaſſe la triſteſſe du cœur mieux que l'or, il donne courage au ieune, vigueur au vieillard, couleur au bleſme, au coüard faict venir le cœur (remede plus aſſeuré que l'Aſſeral ou Opiũ des Turcs) au pareſſeux il donne la diligence, conforte le cœur & le cerueau, chaſſe la froideur de l'eſtomach, oſte la puanteur de la bouche, eſt bon pour le mal des dens, reſueille la puiſſance aux refroidis, faict ſupporter le trauail aux plus laſſez, non ſeulement aux hommes, mais auſſi és beſtes. Philippes de Commines, raconte que eſtant à la guerre, il auoit vn cheual fort vieil & recreu, qui ſe deſtacha vne nuict, & trouua vn ſeau plein de vin, qu'il beut, & que le lendemain en vne bataille, il ne trouua iamais cheual ſi alegre, ſi diſpos, ne ſi courageux. Les Anciens ont eu le vin en ſi grand pris, que

ceux qui le presentoyent estoyent ieunes enfans, les plus nobles qu'on pouuoit trouuer. Le fils de Menelaus bailloit du vin en vn banquet. Euripide estant ieune baille à boire aux saulteurs d'Athenes au temple d'Appollon. Ceux qui donnoyent le vin au Prytanee, & à Rome aux publics sacrifices du peuple, estoiēt choisis d'entre tous les plus nobles. Comme au contraire, on ne mettoit que les personnes les plus abiectes & viles pour administrer l'eau aux plaideurs, dont est venu l'Adage, *Ad aquā malus*. Encores auiourd'huy le vin est si precieux, & tant estimé & honnoré de tous, que les Allemās & François quand ils veulent hōnorer les estrangers, leur enuoyent du vin, aussi bien que les Romains, qui appelloyent ce vin, *vinum honorarium*. Puis donc qu'il n'y a chose en ce monde tant recommandee que le vin, ny qui recree plus l'esprit de l'homme, & le rende plus subtil & ioyeux, engendrant beaucoup de sang, dont vient la ioye: ie ne craindray à commencer ces Serees par le vin, puis que les propos & deuis honnestes, plaisans & ioyeux, qui ont esté tenus en ces Serees, ont prins leur naissance & aduancement de ceste excellente liqueur. Les esprits estans ioyeux & subtiliez, n'enfantent ils pas leurs semblables?

Rabelais ne dit pas ſans raiſon,

Furieux eſt, de bon ſens ne iouiſt,
Qui boit bon vin, & ne s'en reſiouiſt.

Or ces Serees ne pouuoyent mieux ſortir en lumiere qu'apres auoir ſoupé, où le plus ſouuent on ſe diſpenſe de plier vn peu plus le coude qu'en autre repas. Et auſſi qu'il n'y a rien qui plus ayde à noſtre ſanté, & à la concoctiõ, qu'apres auoir recreé & repeu le corps, recreer & repaiſtre l'eſprit par ces diſcours plaiſans, honneſtes, & ioyeux: ſe ſentans du bon ſang & bon ſens qu'engẽdre le bon vin, dont ils ſont procedez. Et ne crains pas, encores qu'Horace ait dict,

Laudibus arguitur vini vinoſus Homerus,

qu'en louant le bon pere Bacchus, & commẽçant ces Serees par le vin, dont elles ont prins leur vie, & leur eſtre, qu'on m'eſtime vn bon yurongne, & qu'on die que les Bacchanales ont touſiours eſté celebrees par de bõs *iurongnes*: car par vn gentil anagrãme, ou inuerſiõ & tranſpoſitiõ de lettres, c'eſt à dire, par de bons *vignerons*. Ie craindray moins la ſotte opinion d'aucuns, qui ſans raiſon ont dict, qu'anciennement les vignes ſe plantoyent plus toſt pour boire du vin en maladie, qu'en ſanté: de ſorte, diſent ils, que le vin ne ſe vendoit pas és

tauernes, ains és boutiques des Apothicaires. Et à ce propos nous alleguent vne loy que Zeleucus donna aux Locriens: par laquelle celuy qui beuuoit du vin ſans le congé du Medecin, eſtant malade, eſtoit puni, encores qu'il reuint en ſanté. Car ie leur reſpons qu'Hypocrate permettoit le vin aux fieures chauldes & aigues, pour ayder la digeſtion, & renforcer le patient. Aſclepiades Medecin a faict vn liure de l'vtilité qui procede du vin donné aux malades. Mneſitheus dict que Bacchus fut appellé Medecin & Gueriſſeur. Si ne voulez croire à ceux cy, regardez qu'en dict S. Auguſtin en ſon liure des Vierges ſacrees. Et ne m'arreſteray à l'Edict de Domitian, qui deffendit à tous ceux de l'Aſie d'auoir des vignes, à cauſe des ſeditions qui procedoyent de l'abondance du vin. Et encores moins à ce que l'Empereur bailla permiſſion aux François & Eſpagnols de planter des vignes en leur pays, par priuilege & recompenſe: Et à ce qu'anciennement le vin n'eſtoit pas commun, & qu'il ne ſe bailloit qu'aux banquets des Princes, & ce par grand honneur: ce qui s'obſerue encores enuers les eſtrangers, à cauſe diſoyent ils, du mal qui procede du vin. N'eſtant pas raiſonnable, pour l'yurongnerie d'aucuns que le vin offenſe,

qu'on doiue deffendre le vin, plustost que punir telle faulte, & que la faulte de peu doiue estre chastiee par la peine de tous. Que si vous m'alleguez qu'Icarus fut meurdry aux Indes, pour leur auoir apprins à faire le vin, à cause qu'ils disoyent qu'on leur auoit baillé du venin : car quand ils commencerent à taster du vin, ils deuindrent comme insensez & enragez : vous pouuez lire qu'ils en furent depuis bien marris, & punis, & le mal qui est suruenu à ceux qui ont contemné le dieu Bacchus, cõme à Penthee, & à Lycurgus. Plutarque parlant de la vertu du vin, dict que la peste estant en l'armee de Cæsar, il vint à prendre vne ville d'assaut, où estans les soldats entrez, & y trouuans de fort bons vins, ils en beurent tant que la peste cessa.

Ce qui bailla occasion à tous ceux de la Seree de parler du vin, de ses effects, & de sa vertu, fut que quelqu'vn s'apperceut apres le souper qu'vn des nostres auoit deschaussé Bertrand, & qu'on ne s'estoit point moqué de luy, ne luy ayant point tenu le bec en l'eau. La plus part de la Seree excusoit cestuy cy qui s'estoit ainsi mis dedans : parce que quand on est en compagnie ioyeuse, on tient plus lõgue table, tenant plus longue table, on mange d'a-

uantage, à cauſe de la diuerſité des viandes, en mangeant on s'altere: car la viande tire à ſoy l'humidité du corps comme vne eſponge: le corps eſtant deſſeché, tombe en ſoif. Les autres diſoyent qu'en parlant & deuiſant l'on s'altere, & qu'il n'y a ſi ſage ne ſi ſobre qui en compagnie ne ſoufle plus à l'encenſoir qu'à ſon particulier, oſté Socrate, qui diſoit n'auoir iamais plus mangé en vn feſtin qu'en ſa maiſon. Et auſſi que la diuerſité des vins, que les banquets apportẽt, cauſe diuers effects, voire és plus ſobres: là où à l'ẽtree de table on boit du blanc, au milieu du gris & clairet, à la deſſerte du rouge, & de diuerſes ſortes d'vn chacun: combien que Cæſar en ſon triomphe n'ẽ bailla que de quatre ſortes. De ceſte diuerſité de vins ſe leua vne diſpute: à ſçauoir ſi le vin rouge & clairet eſtoient plus chaults que le blanc. Ceux qui ſouſtenoyent le vin rouge & clairet eſtre plus chaults que le blanc, diſoyẽt les choſes chaudes extrémement tendre à vne couleur rougeaſtre & iaune, comme eſt le vin rouge & clairet: plus le vin rouge nourrir mieux que le blanc, parquoy conuenir mieux és meigres, & le blanc aux gras: eſtant donc le vin rouge plus ſalutaire és complexions froides, corrigeant la froideur, & conſumant le

flegme, cela demonstre qu'il eſt plus chault, & par conſequent enyurer plus toſt que le blãc. Ceux qui eſtoient de contraire aduis, ſe deffendoyent d'vn ſeul & fort argument, diſans le vin rouge eſtre plus froid que le blãc, d'autant qu'il eſt plus terreſtre, le blanc tenant plus de l'air: & tant plus que quelque choſe tient de la terre, elle eſt plus froide: comme au contraire, tant plus elle tient de l'air, elle eſt plus chaude, & a plus d'eſprits. A ceſte cauſe l'eau miſe au vin rouge, diſoyẽt ils, le rafraichit plus que miſe au vin blanc: le vin rouge, qui eſtplus froid que le blanc, eſtant plus terreſtre: & le vin blanc plus chault, & tenant plus de l'air. Auſſi que tous les vins forts & excellãs, cõme la Maluoiſie, le Muſcat, d'Andelouſie, & autres eſtrãges, ſont blancs, & leur dõne l'on le nõ de maſle, & au rouge de femelle. Ceſtuy de qui on ne s'eſtoit point moqué, pour ne luy auoir tenu le bec en l'eau, qui ſeruit de ſubiect à ceſte premiere Seree, voyãt que ceſte diſpute, à ſon aduis, ſe faiſoit pour l'amour de luy, voulut bien leur montrer qu'il n'en auoit que quelques grains, encores qu'il aymaſt autant le rouge que le blanc, pourueu qu'il fut bon. Et à fin d'accorder ceux qui ne s'accordoyent point en ſa teſte, pour mieux apres accorder

ceux qui en diſputoyent, va dire au rouge, au clairet, au gris, & au blanc, qu'il auoit prins durant le ſouper, qui l'auoyēt auſſi prins, & qu'ils commençoyent à luy monter en la teſte. Accordez vous, ſi vous voulez, car ſi vous ne vous accordez, ie vous ietteray par la feneſtre: comme ſouuent faiſoit l'Empereur Caligule. Ayant eſté à l'eſcolle de Syluius, il vouloit pratiquer ce qu'il luy auoit ouy dire à vne de ſes leçōs, que pour garder que les forces de noſtre eſtomach ne s'apparesſent, qu'il eſt bō vne fois le mois les eſueiller par ceſt excez & exercice, & les piquer, pour les garder de s'engourdir: Et auſsi qu'Auicēne tient que l'ebrieté aucunefois eſt profitable. Cela fait, il ne laiſſa pas de doctemēt diſcourir ſur ce different: encores que la lāgue trop humectee le fiſt vn peu bégayer. Et va dire, que quand Galien appelle le vin blanc, qui eſt petit, *Vinum aquoſum*, qu'il dit auoir moins de force que les autres, nourrir moins, n'eſtre ſi fumeux, ne ſi chault, que cela ſ'entend ſi on faict comparaiſon des vins rouges & des blācs d'vn meſme terrouër: car ie vous aſſeure, diſoit-il, que le vin blanc de Beaulne, ou d'Onix, eſt plus fort, plus chault, & enyure pluſtoſt, que le vin rouge de Poictou: comme auſsi le vin du Rhin, & le vin

Grec,qui ſont blancs, ſont ſans comparaiſon, quant à la force & chaleur,bien autres que les vins rouges de France, fuſſent ils de Graue ou d'Orleans. Qu'il ſoit ainſy,dit-il en continuãt, ie m'en vay vous faire vn conte aſſez gentil & plaiſant , par lequel vous iugerez la force, la chaleur,& la vertu du vin Grec blanc: ſi la diuerſité des vins que i'ay beu durant le ſouper, & le trop que i'en ay prins, comme vous penſez, ne m'a oſté toute la memoire. Le grand Roy François , reſtaurateur des Lettres , & l'appuy des Lettrez , auoit entre autres vins vne bouteille de vin Grec , lequel luy auoit eſté enuoyé ou de Falerne , ou de l'iſle de Chio, appellee pour le iourd'huy l'iſle de Sio, & par les modernes mariniers, Capobianco, qui eſt ſelon du Pinet,le *Phalacrum promõtorium* de Pline,en l'iſle de Corfou, où croiſſent les meilleurs vins de toute la Grece: Deſquels les Anciens en leurs banquets & feſtins ont fait grand'eſtime,comme recite Pline, diſant que Cæſar diſtribua au feſtin d'vn ſien triomphe, cent amphores de vin de Falerne, & cent caques ou feuillettes de vin de Chio. Or il aduint qu'vn archer de la garde Eſcoſſoiſe, ſe trouuant en la ſommellerie du Roy , trouua moyen de crocheter vne de ces bouteilles

qui y estoyent, mais la fortune voulut qu'il rencontra la bouteille où estoit ce vin Grec, entre toutes les autres, le trouuãt si bõ qu'il n'ẽ laissa pas vne goute. Durant le souper il souuint au Roy de son vin Grec, qui en va demãder : L'eschançon voulant verser de ce vin en la coupe, trouua la bouteille assechee & vuyde : qui s'addressant au Roy luy dist, que son vin Grec auoit esté beu, & que la bouteille auoit esté si dextrement crochetee, qu'il ne sçauoit qui en accuser. Tous ceux qui estoiẽt au souper du Roy, se regardans l'vn l'autre, craignans que le Roy se fachast, voyent que cest Escossois portoit sa halebarde tout de costé, ne se pouuant luy mesme tenir droict, & que cõtre sa coustume il n'auoit fait riẽ que babiller durãt le souper, estãt beaucoup plus ioyeux qu'õ ne l'auoit iamais veu : le vin chãgeant les mœurs selon l'obiect qu'il rencontre. Le Roy voyant que tous auoyent l'œil sur cest archer, le regardant va dire, que celuy qui auoit si biẽ faict l'essay de son vin Grec, deuoit estre quelque bon compagnon, & homme de bien, & qu'il ne s'en soucioit pas, n'aymant pas les vins si forts, ne si fumeux, & que celuy qui l'auoit beu le pouuoit dire hardiment. L'escossois s'asseurant vn peu, s'approche du Roy, & se

mettant à genoux, confeſſa que c'eſtoit luy qui auoit beu ſon vin Grec. Le Roy voyant bien qu'il auoit hauſſé le temps, luy demande en riant, cõme ſçais-tu que c'eſt du vin Grec que tu as beu, veu qu'il eſtoit entre d'autres bouteilles pleines d'autres vins? L'archer aſſeura le Roy que c'eſtoit du vin Grec qu'il auoit beu, car, diſoit-il au Roy, beuuant à meſme la bouteille, le vin qui en ſortoit, & tõboit en ma gorge, diſoit, & faiſoit Grec, grec, grec. Le Roy ſe print ſi fort à rire, qu'il dit que pour rien du mõde il n'euſt voulu auoir beu ce vin, & qu'il trouuoit meilleure la rẽcontre que s'il euſt beu le vin. Et ſi enuoya ſon archer boire au gobelet, & depuis ne le rencontra iamais ſans rire, & luy parler du vin Grec. Ceux qui eſtoiẽt au ſouper du Roy, ayãt veu la bouteille, & ſachant la force & vertu du vin Grec, s'eſmerueilloyent comme ceſt Eſcoſſois en ſi peu de temps, & d'vn ſeul traict, auoit peu vuider vne telle bouteille, quand vn d'entre eux, qui volontiers eſtoit compagnon en beuuerie de ceſt Eſcoſſois, va dire qu'il ne trouuoit eſtrange qu'vn homme euſt vuidé vne bouteille, veu qu'il vuidoit bien vn puis, mais qu'il trouuoit plus difficile d'en auoir tant beu, & en ſi peu de temps, meſmement beuuant en

vne bouteille,qui faisoit Grec,grec. Vn hõme docte, qui estoit là, comme le Roy Frãçois en auoit tousiours aupres de luy, va dire que cest Archer auoit biẽ beu à tire-lerigot. Tous ceux qui estoyent là le prierent de leur interpreter que c'estoit à dire boire à tire-lerigot, & qu'il n'y auoit pas long temps qu'õ auoit veu deux vieilles, qui se disoyent l'vne à l'autre, ie boy à toy à tire-lerigot, & qu'ils ne sçauoyent quel langage ce pouuoit estre. Il leur va dire, sans se faire prier d'auãtage, que *larynx laryngos*, estoit vne partie de la trachyartere, que cela valoit autãt, que si on disoit, ie boy à toy, & i'ẽploye & eslargis tant que ie puis ma trachyartere, & mon gosier. Les femmes qui estoyent en ceste Seree, vont interrompre cestuy qui auoit faict ce conte, le priant bien fort de ne mesler les femmes parmy le vin, ne les yurongneries: d'autant, disoyent elles, que les hommes ont assez de subiect en eux mesmes, quand il est questiõ de parler de biẽ boire, sans s'attacher aux femmes, qui ne boiuẽt pas tant la moictié que les hõmes. Pour le prouuer vne d'entre elles va dire. Si nous beuuions autant que vous autres hommes, nous serions tousiours yures, à cause que nous sommes oysiues, & ceux qui sont oysifs s'enyurent facilement: au cõtraire

ceux qui trauaillent, comme vous faictes, s'enyurent moins, & sont plustost desenyurez, le trauail desechant les vapeurs, & estans montees, les dissipans. Vn ieune homme (que trouuerez en toutes ces Serees en vouloir aux femmes) voyant ceste Dame si doctement discourir, luy confessa que les femmes veritablemēt ne s'enyuroiēt pas tant que les hōmes, nō pas, disoit il à ceste Dame, que ne beuuiez autant cōme nous, mais d'autāt que vous estes humides & froides, le vin venant à tōber en vne si grāde humidité & froideur, se trouuant vaincu, il perd sa force & vertu. Qui demōstre vostre humidité, adioustoit il, c'est que vous estes contrainctes de pisser souuēt (soit dict sans offense) qui vous soulage quand auez trop beu. Puis vous auez la chair rare & poreuse, molle & delicate, & vos conduicts ouuers & larges, cōme chacun sçait, qui faict que les vapeurs ayans leur sortie libre, ne peuuēt pas vous troubler le cerueau comme à nous. Et afin que le croyez, Athenee dict que les Assyriens n'alloyent iamais à la tauerne sans leurs femmes, & encores qu'elles beussent à leurs maris, & à tous ceux qui estoyent dans le cabaret, si est ce que les femmes ramenoyent leurs maris en leurs maisons. Ceste honneste Dame, repliqua

ainſi. Ie ſerois eſmerueillee ſi Balthaſar (ainſi auoit il nom) ſe preſentoit vne fois ſans gaudir & rire: mais ie vous reſpons, que ce n'eſt ny l'humidité, ny la froideur, ny autre choſe, qui empeſche de nous enyurer, ains que nous ſommes plus ſages & plus ſobres que vous autres, ayans en nos corps autant ou plus de chaleur que vous, qui cauſe l'appetit de boire, & ayant beu, ayde à la chaleur du vin à faire monter les vapeurs en la teſte, & nous enyureroit ſi nous beuuions autant comme vous. Trouuez vous pas, adiouſta elle, qu'anciẽnement quãd on bruſloit les corps morts, on mettoit vne femme auec dix hommes, pour les faire mieux bruſler? Son aduerſaire luy va repliquer, que ce n'eſtoit pas à dire que les corps des femmes fuſſent plus chauds, par ce qu'on les meſloit auec ceux des hommes, mais que cela ſe faiſoit à cauſe qu'ils eſtoyent plus gras. Elle ne laiſſa pourtant à luy demander, qui faict que nous voyons par experience, que les femmes endurent mieux le froid que les hommes & ne demãdent pas tant d'habillemens? N'eſt-ce pas, diſoit elle, qu'elles ſont plus chaudes? Balthaſar ne fut ſans reſponce, car il luy va dire, que ſi les femmes enduroyent mieux le froid que les hommes, & en eſtoyent moins offenſees,

offenſees, ne demandans pas tant de veſtemens, ce n'eſt pas, comme aucuns ont voulu dire, qu'elles ſoyent plus chaudes que les hõmes, mais c'eſt qu'vne chacune choſe s'offenſe moins de ſon ſemblable. Or bien, dict elle, i'ay ce que ie demande, car ſi les femmes ſont plus froides que les hommes, elles ne boiuent pas donc tant qu'eux: parce que l'appetit de bien boire viẽt de chaleur, & tant plus vn hõme eſt chault, tant plus il eſt ſubiect au vin. Que l'homme ſoit plus chault que la femme, il appert de ce qu'elle eſt foible, timide & poureuſe, & d'autãt plus les hommes ſont chauts, tant plus ſont ils forts, vaillans, & hardis, & tant plus auſſi ils boiuent & ayment le vin: à cauſe de la chaleur qui eſchauffe auſſi bien les poulmõs que tout le reſte du corps, dont viẽt l'enuie de boire, eſtant la ſoif vn appetit d'humeur & de froideur. L'enuie donc de boire, diſoit elle, & la force & hardieſſe viennent de vne meſme cauſe, qui eſt la chaleur. Or nous ne ſommes fortes ny hardies, nous ne ſommes pas dõc ſi alterees ny ſubiectes au vin que les hommes, qui ſont plus hardis & forts que nous: veu que leur force & hardieſſe viennent de la meſme cauſe que leur alteration. Et de faict, adiouſta elle, on a obſerué les plus vaillãs

& hardis eſtre ſubiects au vin, & la vaillance bien ſouuent conioincte au vin. Ainſi voit l'õ les peuples Septentrionaux, qui habitent le pays froid, boire plus que les Meridionaux, à cauſe de la chaleur interne qu'ils ont plus grãde que ceux du Midy, qui habitent les regions chaudes: laquelle chaleur interne, qui fait que ces peuples Septentrionaux ſont alterez, & ayment le vin, les rend auſſi plus vaillans, hardis, forts, & aduiſez que ceux du Midy.

Vn autre de la Seree voyant ces deux entrer ſi auant en raiſon, va dire, que ſi la hardieſſe & vaillantiſe viennent de meſme cauſe dont viẽt l'appetit de bien boire, & faire *garoux*, c'eſt à dire, tout hors, qu'il cognoiſſoit bien des femmes qui deuoyent donc eſtre quelques Amazones, beuuans autant que les plus vaillans & hardis qu'õ peuſt trouuer, fuſſent ils Reiſtres. Que veut dire, dict il en continuant, que Bacchus s'appelle *Bimater* (ces deux noms ſe commençans par B) ayant eu deux meres, Iupiter & Semele? Sinon que l'hõme & la femme l'ayment bien: eſtant ſorti par deux portes, premierement par l'auant-chambre de Semele, puis par le four de Iupiter, dõt iceluy Bacchus a eſté appellé D*ithyrambe*. Et que veut dire que Bacchus a faict ſes guerres & conqueſtes auſſi

bien auec des femmes qu'auec des hommes? Et que ces festes Orgiẽnes estoyent celebrees de trois ans en trois ans, par des femmes folles & acariastres, auec des hõmes? Lesquels tous ensemble beuuoyent iusques à ce que le vin les eut rendus esslourdis & estonnèz. N'est ce pas à dire que le pouuoir de Bacchus, sa vertu & puissance s'estẽd aussi biẽ sur le sexe feminin que sur le masculin? Afin que m'en croyez escoutez d'vne Amazone, puis que la hardiesse & le boire procedent de mesmes causes, qui vous seruira d'eschantillon, pour vous monstrer que les femmes n'ayment pas moins le vin, & en boiuent autant que les hõmes. Ceste Amazone, de quoy ie vous veux parler, estoit vne grande Dame vefue, qui aymoit tant le piot, qu'elle ne vouloit iamais estre sans luy, & quand il la laissoit, elle pleuroit: car elle beuuoit tousiours tout, & iusques aux larmes, de telle sorte que son vin en estoit moderé, ce qui toutesfois la faschoit vn peu: quelques vns de ses parens & amys luy remonstrerent que cela n'estoit honneste ne ciuil, mesmement à elle qui estoit grande Dame, & que cela pouuoit nuire à ses filles qu'elle auoit à marier, & à elle, si elle se vouloit remarier, d'autãt qu'on pourroit dire qu'elle est vne yurongne,

par ce que les yeux leurs pleurent communement, à cause des humeurs engendrees par le vin au cerueau, enuoyees aux yeux qui sont poreux, pour se descharger. Ceste bonne vefue respond à ces censeurs, que ce n'estoit pas le vin qui la faisoit pleurer en beuuãt, mais que quand elle beuuoit, voyãt au fons de la coupe les armoiries de son feu mari, qu'elle regretoit tant, & auoit tant aymé, que se souuenant de luy, elle ne pouuoit se cõtenir de pleurer. Car vous sçauez, leur disoit elle, que toute tristesse tend à froideur, & que la froideur rend les pores & conduits de nos yeux dẽses & resserrez, qui faict sortir l'humidité, la tristesse pressant par froideur les yeux, comme la ioye les dilate en ouurant les pores. Ces correcteurs y allans à la bonne foy, & pensant que la souuenance de son mary fust la cause de ce qu'elle pleuroit tousiours en beuuant, & beuuoit en pleurant, commanderent aux seruiteurs de ceste vefue, d'emplir de vin toute sa coupe quand ils luy bailleroyent à boire, raisonnans ainsi. Elle ne pourra pas boire tout, qui fera qu'elle ne pourra pas voir les armoiries de son feu mary, lesquelles luy causent ceste tristesse, & par consequent ce pleur: ne les voyant, estans couuertes de vin, elle ne pleurera plus. Mais il aduint

tout au rebours, car tant plus on luy versoit de vin en sa coupe, tant plus elle beuuoit: ne laissant iamais rien, tãt elle aymoit à boire net, & hayssoit à couper le vin. Parquoy les parẽs de ceste vefue voyans que cela ne seruoit de rien, se vont aduiser de faire mettre au fonds de la coupe vn grand Diable hydeux & cornu, au lieu où estoyẽt les armoiries de son feu mary: pensans que la peur qu'elle auroit de voir ce Diable espouuantable en sa coupe, si elle beuuoit tout, l'empescheroit de tãt boire, par ainsi qu'elle ne pleureroit plus en beuuant. Mais ce vilain Diable ne peust empescher qu'elle ne beust tout le vin qui estoit en sa coupe, sans auoir peur de luy ne de ses cornes. Dont en fin furent contraints de luy dire, que ce n'estoyẽt point les armoiries ne la souuenãce de son feu mary qui la faisoient pleurer en beuuãt, cõme elle disoit, veu qu'au fonds de la coupe ses armoiries n'y estoyent plus, mais vn Diable si horrible qu'elle deuoit auoir peur de le voir: & pour ne le voir point, ils s'esmerueilloyent qu'elle ne laissoit du vin en sa coupe, qui cacheroit ce grand Diable. Moy, leur repliqua ceste vefue, que i'en laissasse vne goutte à ce meschant Diable, i'aymerois mieux en creuer. A grand peine le conte estoit acheué, que

tous ceux de la Seree pleurerent autant à force de rire, que la vefue à force de boire: la ioye leur ouurant le cerueau à cause de la chaleur qui y monte, dont vient l'effusion de cest humeur. Quelqu'vn voulant soustenir la bonne affection de ceste Dame, va dire que ce n'estoit pas du iourd'huy qu'on mettoit au fonds des coupes les armoiries & images des morts qu'on a aymez, afin d'auoir souuenance d'eux, toutes les fois qu'ils boiroyent. I. Capitolinus dict que Corn. Macer auoit l'effigie d'Alexandre en sa coupe. Cicero afferme que les Epicuriens auoyent l'image d'Epicure où ils beuuoyent. S. Hierosme escrit que plusieurs de son temps mettoyent au fonds de leurs coupes la ressemblance des Apostres. Il y auoit en ceste Seree vne Fesse-tondue, lequel apres auoir rit comme les autres, & les voyans pleurer de force de rire, leur va dire, qu'il aymeroit beaucoup mieux pleurer de boire comme la vefue, que pleurer de force de rire, & qu'il y auoit bien plus de volupté à l'vn que à l'autre. Ce qui l'auoit incité de mettre en l'ame de sa deuise, *In fletu solatium*. Puis poursuyuant nous va dire, qu'il y auoit bon moyen de empescher ceste vefue de pleurer en beuuant, luy trempant son vin auec de l'eau: car l'eau ra-

bat les vapeurs qui montent au cerueau dont viẽnent les humeurs qui se deschargẽt par les yeux. Celuy qui auoit faict le cõte de la vefue, luy replique que l'eau n'y faisoit riẽ: veu qu'elle rẽdoit par les yeux assez d'eau, qui tõboit en son vin, pour rabatre les fumees & vapeurs qui font pleurer, si cela auoit lieu. La fesse-tondue nie que ceste vefue rendist & versast de l'eau en sa coupe, pour ce qu'elle n'en beuuoit point. Et nous va asseurer que ceste vefue n'estoit point sorciere: & que c'est vne chose veritable que les Sorcieres ne pleurẽt iamais, & qu'il frequẽteroit plustost les femmes qui pleurẽt en beuuant, que les autres, veu qu'elles ne sont point sorcieres. Puis va soustenir que le vin où il y a de l'eau causoit plus de vapeurs, dont vient le pleurer, que le vin pur: & qui plus est, que le vin meslé auec de l'eau enyuroit plustost que ne faisoit le vin tout pur, & que le vin trempé d'eau ne laissoit d'enyurer. Et pour le prouuer commença ainsi. Vous me confesserez que les raisons cessent où l'experiẽce a lieu. Regardez que l'annee 1576. encores que les vins fussent verts, & en la plus grand part on eust mis de l'eau, à cause du peu de vin qu'õ auoit amassé, on voyoit autant de gens yures, que si les vins eussent esté bons & purs, & autant de vapeurs

montoyent au cerueau, & si on ne veit iamais tant d'hommes & de femmes pisser au lict: car il n'y a rien qui face tant pisser au lict que boire du vin meslé auec force eau. Vn de la compagnie, en riant luy va demander: Les vins de ceste annee là, enyuroyent ils point, par ce que ils estoyent bien forts, estans enuirõnez d'eau? si forts, di-ie, qu'on n'en pouuoit gueres boire sans eau: tellement que ceux qui le vendoyẽt, asseuroyent leurs vins si forts qu'ils portoyent la moitié d'eau. La parole reprinse par celuy qui tenoit que le vin vert, & où il y auoit de l'eau, enyuroit plustost, & auoit plus de vapeurs, que le bon vin & pur, continuant va demander: si le vin vert ne demeuroit pas d'auantage en l'estomach que le vin bien meur: y demeurant long temps, & le trauaillant, il rẽd plus de vapeurs, qui par la chaleur penetrent au cerueau, dont viennent les larmes & l'ebrieté. Quant au vin où il y a de l'eau, ie soustiens que l'eau meslee parmy le vin, estant plus subtile que le vin, le subtilie: estant subtilié le faict penetrer où le vin tout seul & pur n'eust sçeu paruenir, & en penetrant cause l'ebrieté. L'experience nous a apprins, disoit il, que le vin muscat enyure plus meslé auec de l'eau, que s'il estoit beu tout pur. Et est chose toute

asseuree que le vin trempé cause vomissemẽt, & si debilite la vertu retentiue. Et combien que le vin meslé auec de l'eau appaise plustost la soif que le vin pur, ne que l'eau mesme pure, faisant le vin plus auant penetrer l'eau, laquelle refreschit & humecte, si est ce que le vin ne laisse à faire mesmes effects : car le vin tant laué que vous voudrez, retiendra tousiours son naturel, en proportion de sa qualité. Le vieux prouerbe des vieux Medecins, adiousta il, qui dit *Post crudum purum*, ne fait il pas totalement pour moy? Car si apres auoir mangé du fruict cru, vous beuuez du vin mixtionné auec de l'eau, le vin subtilié par l'eau penetrera plus facilemẽt, & tirera auec soy es veines les fruicts indigestes, qui autrement n'eussent sçeu y penetrer. D'auantage, pour monstrer que ceux qui boiuent le vin meslé auec de l'eau, s'enyurent aussi tost que ceux qui boyuent du vin tout pur: c'est que ceux qui boyuẽt le vin tout pur n'ẽ boyuẽt pas tãt que ceux qui y mettent de l'eau: or ceux qui ne boiuẽt gueres ne se sentent pas tant du vin que ceux qui en boiuent beaucoup. Et vous diray biẽ plus, pour l'auoir experimẽté, que la teste fait plus de mal quãd on a trop beu de vin où il y ait de l'eau, que quãd on a trop prins de vin pur. Et c'est pour-

ce que le vin pur eſt de meilleure digeſtion, & ainſi les fumees& vapeurs ne cauſent point de mal à la teſte:mais le vin trẽpé d'eau, quand il paruient au cerueau,il en ſort auec grande difficulté.Il en y euſt en la Seree qui accorderent bien que le gros vin où on ne mettoit gueres d'eau,pouuoit plus enyurer que le pur, l'eau le ſubtiliãt,& le faiſant penetrer, & le rẽdãt plus fumeux:mais que le petit vin ſe pouuoit auec peu d'eau ſi biẽ moderer, qu'il ne nuyſoit nullement à ceux qui le beuuoyent,& ne les enyuroit en aucune façõ: ioinct qu'il eſtoit plus ſain que le pur. Toutefois,adiouſta-il,encores que le vin meſlé auec l'eau ſoit plus ſain que le pur, ſi eſt ce que ie le boy touſiours ſans eau: d'autãt qu'õ m'a iugé à deuenir hydropique, ſi ie ne m'ẽ dõnois garde.A ceſte cauſe,ie fis cõuenir vn villageois, qui m'auoit vẽdu vn petit buſſard moictié d'eau & moictié de vin : & ie diſois au Iuge que l'eau qui eſtoit meſlee auec le vin ſeroit cauſe de ma mort, & que ie tõberois en hydropiſie. Celuy qui m'auoit vẽdu le vin ſe deffendoit,diſant qu'il ne m'auoit aucunemẽt trõpé,& qu'en me vendãt le vin,il m'auoit bien dit, qu'il me vendoit vn buſſardeau. Ceux de la Seree ayans vn peu ris, il recõmença à parler à eux ainſi. Meſsieurs,ſi vous aimez

ma ſanté, ie vous prie de m'enſeigner cõme ie pourray ſçauoir ſi en du vin il y a de l'eau, & s'il en y a cõme ie la pourray ſeparer d'auec le vin: eſtãt ſubiect à deux maladies, qui ſont cauſees & aydees pour boire de l'eau: la plus dãgereuſe eſt l'hydropiſie, la plus douloureuſe la colique, qui peut venir de la mixtiõ d'eau & de vin, dõt s'engẽdre vn vẽt flatueux, qui eſt diſsipé par la chaleur du vin pur. Que ſi le vin pur diſsipãt par ſa chaleur les vents, me nuyſoit en quelque autre choſe, i'aymerois mieux boire le vin tout pur, & l'eau toute pure, que les boire meſlez: l'eau ne pouuãt d'elle meſme engendrer ce vẽt craſſe, qui cauſe la colique, ce qu'elle fait aydee du vin. Quelqu'vn prenãt la parolle l'aduertit que les choſes chaudes pouuoyẽt biẽ engẽdrer des maladies froides, la trop grãde chaleur cõſumãt & ſuffoquãt la chaleur naturelle. Et qu'il ſe dõnaſt garde qu'il ne luy aduint cõme il fit à vn bõ biberõ, à qui la Bohemiene auoit dit qu'il deuoit biẽ craĩdre à mourir par l'eau. Lequel adiouſtãt foy à ces parolles, n'alloit iamais pres de l'eau, ny deſſus & encores moins deſſous, & ſi ne beuuoit iamais d'eau, fuſt elle bouillie, & en ſa ſoupe, tant il la craignoit. Mais beuuant du meilleur, & beaucoup, il ne peut euiter qu'il ne s'ẽ allaſt par eau,

comme on luy auoit predit. Si ne laiſſeray-ie pourtant, va il dire à ce cacochyme, de vous apprendre à cognoiſtre s'il y a de l'eau dans le vin, & s'il y en a de les ſeparer: m'aſſeurant qu'eſtes ſi aduiſé que ne prẽdrez du vin que moderément, ſi le beuuez ſans eau, craignant l'hidropiſie. Si vous mettez des pommes, diſoit il, ou des poires ſauuages dedans vn vaiſſeau de vin, & tout va au fond, aſſeurez vous qu'il y a de l'eau parmy ce vin. A deffaut de pommes & poires, prenez vn baſton frotté d'huyle, & ſi le mettant dans le vaiſſeau il retient quelque choſe de ce vin, le vin indubitablement eſt meſlé. Aucuns mettent le vin dequoy ils ſe doutent deſſus de la chaux viue, que ſi elle ſe diſſout & detrempe, c'eſt choſe aſſeuree qu'il y a de l'eau auec ce vin. Que ſi on veut les ſeparer, mettez les en vn vaiſſeau de lierre: car le vin s'eſcoulera dehors, & ne demeurera que l'eau dans le vaiſſeau: à cauſe que le lierre, dont eſt fait ce vaſe, eſtant plein de troux, faict place au vin qui ſortira, & ce qui a plus de corps, ſe contiendra mieux dans le vaiſſeau: le vin ne voulant auoir nulle amitié auec l'eau: ſi bien que par apres ne le vin ne l'eau ſe ſentẽt d'aucun meſlange: le vin pouuant paſſer à trauers l'eau ſans aucune mixtion de l'vn auec l'autre.

Ce que pourrez ayſément comprendre prenant deux vaiſſeaux de verre, nommé monte-vins. Vn de la Seree demãda s'il y auoit point de moyen de congnoiſtre quand les vins ſont meſlez auec d'autres vins, comme on iugeoit ſi l'eau eſtoit meſlee auec le vin : pour autant qu'il aſſeuroit, que le vin vert & rude meſlé auec le doux, & le blanc auec le rouge, eſtoyent cauſes de diuerſes maladies, auſſi biẽ que l'eau qu'on brouille auec le vin : car l'vn & l'autre empeſche l'eſtomach, à cauſe des nourritures qui ſont de diuerſes qualitez : les vnes ſe conuertiſſans pluſtoſt à la ſubſtance du corps, & les autres plus tard. A ceſte cauſe vne Republique bien policee deuoit ſur tout punir ces brouille-vins. Pleuſt à Dieu, repliqua vn bon Drolle, qu'ils feuſſent auſſi bien chaſtiez que celuy dont ie vous feray vn petit cõte: I'eſtois vn iour, diſoit-il, en vne tauerne, auec aucuns miens voiſins: il arriua qu'ainſi que nous beuuions, ie vay apperceuoir noſtre hoſte, qui portoit deux ſeaux tous pleins d'eau en ſa caue, & deux autres pleins de vin que portoit ſon valet: tout ſur l'heure, me mettant à la feneſtre, ie crie à pleine teſte, au feu, au feu, auſſi effroyablemẽt que le petit boſſu de Turc, qui routiſſoit le gentil Panurge, crioit *dalbaroth*,

dalbaroth:toute la ville fust incontinẽt esmeuë, craignans le feu, à cause que c'estoit sur le soir: tellement que la tauerne se trouua pleine de toutes sortes de gens. Les vns y apportans de l'eau comme contraire au feu: les autres de l'huyle, le feu estant aucunesfois si grand, que l'eau à cause de sa frigidité, ne peut penetrer iusques là où est la nourriture du feu, mais l'huyle, qui est lente & crasse, ne s'escoulãt pas si aisément, estoupe & assopist ce qui nourrist le feu: les autres apportoyent du vin-aigre, estant par sa grande frigidité du tout contraire au feu, & par sa tenuité penetrant où l'eau ne l'huyle ne peuuent penetrer: Le peuple entrãt en la chambre où nous estions, & ne voyant feu ne fumee, nous demande où estoit le feu: tout enroüé d'auoir si fort crié au feu: ie leur respons, qu'il falloit bien qu'il fust en la caue, & que tout maintenant i'auois veu le maistre de la maison, nostre hoste, qui y portoit de l'eau. Ils descendent subitement en la caue, & là trouuent le tauernier, auec son valet, qui mettoyẽt de l'eau dãs le vin, & brouilloyent tout: Alors l'vn leur iette son eau & son seau à la teste, l'autre son huyle, l'autre son vinaigre, si que bien peu s'en fallut qu'ils ne fussent noyez & assommez de coups. Nostre ho-

ste esbahy de veoir tant de gens en sa caue, & ne sachant pourquoy ils luy en vouloyent, se sauue en vn petit cauereau: & qui luy ayda biẽ à se sauuer, c'est que la plus part s'amusa tellement à boire qu'il ne demeura pas vne goute de vin en sa caue: & si ne laisserent par apres à le trouuer, & si bien le pelauder qu'il garda le lit plus de six mois apres. Et quãd il en voulut informer, il ne trouua sergent, ny procureur, ny aduocat, ny Iuge, qui voulussent estre pour luy. Qui voudroit estre aussi pour ceux la, adiousta celuy qui auoit faict ce conte, qui non seulement marient le puis & la caue, mais pour habiller leurs vins mettent dans les tonneaux des choses qui nuisent grandement à nostre santé? Cõme de la semence de Eruca, du soulfre, de l'eau de mer cuite auec du miel, de la resine, du laict de vache, de la chaux, du sable, des œufs. Quelque autre prenant la parolle va dire que de là estoit venu qu'on dit, c'est vn ris d'hostellier, il ne passe pas le bout des dents, ou plustost des leures, car ie ne sçay de quelle partie on rit. Et à la verité, disoit-il, comment est ce que ceux qui gastent ce que Dieu a faict, pourroyẽt rire à bõ escient, & du bon du cœur, & contre leur conscience? Aussi les François, adioustoit-il, ont appellé ces gẽs

icy hoſtes, du mot Latin *Hoſtis*, qui eſt à dire ennemy: le François retenant du mot latin *Hoſtis*, hoſte & hoſtellier: n'ayant le François plus grãd ennemy que celuy qui gaſte & corrompt vne ſi bonne choſe qu'eſt le vin, ne le pouuant autrement ne plus proprement appeller qu'ennemy. Et pour monſtrer que ce n'eſt pas du iourd'huy qu'on tient les hoſtes & tauerniers pour ennemys, vous trouuerez qu'anciennement celuy qu'on nomme *Hoſpes* en Latin, s'appelloit *Hoſtis, ab hoſtiendo, id eſt aquando*: auſſi *noſtri hoſtes*, noz ennemys, meſlans l'eau auec le vin, les rendent eſgaux, vendans l'vn autant que l'autre. Et c'eſt vne des raiſons pourquoy Platon ne veut point que ſes citoyens ſoyent hoſtes, & tiennent hoſtelleries, & le permet ſeulement és plus abiects du peuple: à cauſe que telles gens ſont vitieux. Et le Iureconſulte au tiltre de *Nundinis*, faict mention de ce qu'en dit Platon. Muret dit auoir trouué en vn liure non encores imprimé, que les hoſtes ſont accomparez à la Fortune, en ce qu'ils baillent au commencement de bon vin, puis en ſeruent de mauuais, la Fortune en faiſant ainſi, en liurant d'entree à ſes fauoriz de grans biens auec grande felicité, puis apres les rempliſſans d'autant de malheur qu'elle leur a
departy

departy de bon-heur. La saincte Escriture mesme voulant exprimer vn grand mal quand la parolle de Dieu est falsifiee, alteree, meslee & corrompue elle vse de ce mot *cauponari*. Et aussi il ne falloit pas aux premices que les anciens presentoyent à leurs Dieux, que les Latins appellēt *Libationes*, leur bailler du vin meslé auec de l'eau, estant appellé *spurcum* : le vin pur denotant vne sincerité, & vn cœur sans fraude, meslé auec de l'eau, superstition & trōperie. Quelqu'vn de la Seree luy souuenant de cest hoste, à qui on auoit faict vn vray tour de Panurge, souhaytoit que tous ces brouillons de vin fussent aussi bien chastiez qu'auoit esté nostre brouillon, ou comme fut Lycurgus Roy de Trace, lequel ses subiects precipiterent en l'eau, pour auoir le premier osé mesler l'eau auec le vin, si nous voulons croire Lactance : ou bien que toutes les eaux de ce païs eussēt la proprieté d'vne fontaine, qui est en vne certaine isle des Cyclades, appellee *Teneo*, ainsy que recite Athenee Naucratite. L'eau de laquelle fontaine ne veut en sorte du monde consentir d'estre meslee auec le vin, ains elle se tient tousiours à part, encores qu'elle soit versee dans vn verre auec le vin, de maniere qu'on la peut separer aussi

pure qu'elle estoit deuant l'auoir mise auec le vin. Ie ne sçay, repliqua vn autre, comment cela se peut faire, attendu que le vin Maronean, qui est en Thrace, le meilleur vin du monde, si nous croyons Homere, porte les deux parts d'eau, & que Mutius Consul Romain trouua qu'ẽ ce pays là on ne beuuoit le vin que trempé auec autant d'eau. Que si i'estois Magistrat, adiousta-il, on ne vendroit pas vne goute de vin où il n'y eust de l'eau assez long temps deuant, tant à cause des querelles, qui viennent de boire le vin pur, que pour euiter les maladies qui surprẽnent ceux qui mettẽt seulemẽt de l'eau en leur vin lors qu'ils le veulent boire.

Pour monstrer qu'il estoit bon pour la santé de mettre de l'eau dans le vin long tẽps auant que le boire, il disoit, que les liqueurs meslees, qui ne sont point contraires l'vne à l'autre par aucune qualité, ne resistent poinct à la concoction, mais que les liqueurs contraires, comme est l'eau & le vin, resistoient à la concoctiõ, engendrans des ventositez, & faisans des douleurs de teste par leurs qualitez contraires. Si bien que Plutarque dit, que s'il luy falloit boire du vin tout incontinent qu'on y a mis de l'eau, qu'il aymeroit mieux le boire tout pur, mais en petite quantité, qu'auec de l'eau. Ces

raiſons eſtoyēt confirmees par vn vieux quolibet, qui dit *Vinum lymphatum, cito potatū, gignit lepram*. Alors ſe trouua vn de noſtre Seree, qui accorda bien qu'il eſtoit bon à ceux qui mettoyent de l'eau en leur vin, de l'auoir meſlee long temps auant que de boire, mais que les querelles & follies, qui ſe font communemēt ſur le ſoir, venoyent pluſtoſt pour auoir mis de l'eau en ſon vin: & pour n'auoir aſſez beu, que pour auoir beaucoup beu, & ſans eau: d'autāt, diſoit il, que les gens à demy yures, ſont plus dangereux de beaucoup, que ceux qui ſont du tout yures, leſquels ſont ſi ſuffoquez de vin, qu'ils n'ont nulle action, & ne ſçauroyent rien faire de bon ne de mauuais. Mais ceux qui n'ōt beu qu'à demy, leur iugement eſtant ſeulemēt corrompu des fumees du vin, font les follies, les pouuans executer. Si bien qu'il maintenoit que les Loix deuoyent excuſer celuy qui eſt totalement yure, s'il commettoit d'auanture quelque follie, car il n'a nul iugement. Et quand le Poëte dit, I'ay eſté yure, il donne vne excuſe ſuffiſante pour tous les maux qu'on ſçauroit faire. Mais on ne doit pas ſupporter celuy qui n'eſt yure qu'à demy, adiouſtoit-il, d'autant qu'il a iugement, combien qu'il l'ait peruerty. Ie m'esbahy, va repliquer quelqu'vn,

comme le vin faict faire des follies: veu qu'on trouue par les Liures, ce qui est confirmé par experience, que si vn homme entre en cholere, & qu'on ait peur qu'il face quelque follie, il n'y a rien meilleur pour l'appaiser, que de luy bailler à boire du bon vin, comme conseille Plaute, qui detrempera la cholere, & deschassera la tristesse & melancholie, qui causoyent la fureur. Mesmes nous trouuons en la Maison rustique qu'aux mulets & mules, qui sont lunatiques, qu'il n'y a pas meilleur moyen pour leur oster ce vice, que leur faire boire souuent du vin. Aussi trouuons nous en Homere que Poliphemus fut adoucy par le vin, & parla plus doucement à Vlysse. Et quand les Poëtes ont feint que le char de Baccus estoit tiré par des tigres, ils ont voulu demonstrer que pour abbaisser l'audace & fierté de l'esprit, il sert beaucoup d'vser de vin moderément. Et qui est cause que ceux qui ont bien mangé & beu, adiousta il, se mettẽt moins en colere que ceux qui sont à ieun? Sinon qu'alors que le corps est assouuy & plein de viandes & de vin, il est moins à sec: parquoy la chaleur naturelle estãt atiedie, le corps est moins subiect à courroux: & ausi qu'alors la faculté naturelle est occupee à la concoction. Or bien, va dire vn

autre de la Seree, ie m'ē vay vous mettre hors de dispute, car ie vous apprendray comme ayant beu beaucoup, ou peu, tout pur, ou auec de l'eau, il n'en aduiendra aucune follie, & ne serez aucunement prins de vin, eussiez vous disné & soupé hors de vostre maison, & si boirez aussi biē vostre sou qu'vn cheual, sans vous enyurer. Les femmes s'en vouloyent aller, disans que ces beaux discours ne les cōcernoyēt en rien. Mais elles furent arrestees par leurs maris, qui leur dirent qu'elles demeurassent à toutes auantures, & qu'il n'y auoit homme n'y femme qui ne fut subiect à ceste vimere, & à ce climat. Parquoy celuy qui auoit faict ceste promesse estant prié de s'en acquiter, commença ainsi, Messieurs & mes Dames, auant que ie vous die les moyens & receptes que i'ay pour empescher que ne soyez accusez d'estre dedans & d'auoir veu boire, notez deux axiomes ou maximes. La premiere sera, que si auez peur que la pluye vous prenne, ne beuuez pas tant au disner qu'au souper: à cause de la chaleur naturelle, qui est plus grande sur le soir que sur le disner, laquelle digere plus aysement le vin, & aussi que les veines & les cōduicts sōt plus ouuerts & larges sur le soir qu'au matin, & pourtant le vin estant departy en

plusieurs lieux, n'a pas si grande force, ny tant de vapeurs. L'autre maxime sera, que ceux qui ont peur de se mettre dedans, ne doyuent pas tant boire l'Esté que l'Hyuer : car i'ay vn mien voisin qui ne desenyure point tout l'Esté, à cause, dit il, que les nuyćts sont si petites, qu'en si peu de temps il ne peut desenyurer : Et ne faićt que Cato veult qu'on boiue d'auantage l'Esté que l'Hyuer : car il parle aux gens des champs, qui trauaillent plus l'Esté que l'Hyuer, l'exercice dissipant les vapeurs, qui causent l'ebrieté, empesche qu'ils ne s'enyurent. Et ainsi, à mon aduis, adiousta-il, doit estre interpreté ce que dit Hesiode, qu'il faut boire tout pur vingt iours auant la Canicule, & vingt iours apres. Cela presuppose, disoit il, en continüant, ie m'enuois vous dire plusieurs remedes & receptes pour vous empescher de chafourrer afin que chacun vse de la plus aisee à prendre, combien qu'il n'en y ait pas vne diagrediee. Il sera bon au matin, principalement quand il faudra disner ou souper hors de vostre maison (car on ne s'enyure pas volontiers de son vin) ou aller à quelque feste de Bacchus, car comme dit le prouerbe Latin, *Sacra hæc aliter non constant*: il sera bon, di-ie, mã ger cinq ou six noyaux de pesches, ou autant

d'amendes ameres, desquelles le Medecin de Drusus vsoit, ce dit Plutarque, ou boire le ius de leurs feuilles, ou prendre quelques choses ameres, qui par l'vrine euacuent les humeurs aqueuses, & par ce moyen les fumees s'en võt ailleurs qu'au cerueau, & le vin est empesché d'entrer es veines, l'amertume dessechant l'humidité: & aussi que les choses ameres font si fort eslargir les conduicts de l'vrine, que ce qu'on boit ne seiourne gueres au corps, parce n'y fait pas grande operation. La noix muscade, & vn petit morceau de pain abbreuué en miel dompte la force du vin, & si chasse les fumees mordicantes. L'huyle d'olif beuë rend les boyaux coulans, & dilate les vases vrinaires, si biẽ que le vin n'arreste point, & s'escoule incontinent. L'on dit qu'vn grand beuueur ne s'enyurera iamais, s'il dit, la premiere fois qu'il boira, ce vers de Homere, *Iupiter his alta sonuit clementer ab Ida*: c'est à dire, De ce hault mõt d'Ida Iupiter fit sa voix doucemẽt resonner. Les choux mãgez, cuits ou cruds, ou le ius d'iceux beu, estaignẽt la force du vin, & si desenyurent, selon Cato, (qui louë les choux iusques à fascher) à cause de la grande contrarieté qu'ils ont ensemble, ou selõ Aristote, à cause du ius de chou qui est douz & abstersif. Les

cendres du bec des Arondelles & de la poul-
dre de choux, broyees auec du myrrhe, &
beuës dans du vin, sont singulieres contre l'e-
brieté. A ceste cause, ce dit Stoflerus, les an-
ciens faisans leurs vaisseaux pour boire, mes-
loyent auec la terre, de ces trois choses, pour
empescher l'ebrieté. Le raifort rabat la vertu
du vin, par sa force & acrimonie, par laquelle
il desseche & brusle les vapeurs qui troublent
les esprits. Les oignons mangez auec du vin-
aigre, la coriande auec du sucre, boire de l'eau
froide auec du vin-aigre, tout cela empesche
qu'on ne s'enyure: comme aussi fait la poudre
de pierre-ponce, à cause de sa vertu dessicati-
ue, qui desseche la force du vin. Il en y a, ad-
iousta il, qui tiennẽt que le poulmon de bouc
mangé est souuerain pour empescher l'ebrie-
té, mais parce que ie n'ayme point le bouc ne
ses cornes, ie ne l'ay point essayé. Et me suffira
de vous dire que les anciens, ou pour empes-
cher l'ebrieté, ou pour purger & corroborer
l'estomach, ou pour estre prouoquez à bien
boire, irritans le ventricule, prenoyent vn an-
tidote auant le poison, qu'ils appelloyent *Pro-
pomata*. Ie m'oubliois, adiouta il, encores de
vous dire, ce que faisoyẽt ces mesmes anciẽs,
qui pour empescher l'ebrieté se courõnoyent

de lierre aux grans banquets, comme on peint Bacchus: non tant pour montrer leur ioye, & la fertilité de l'ãnee, que pour reprimer la chaleur du vin, ce que faict le lierre par sa froideur & siccité, & par sa proprieté naturelle: & si deffend, ce dict Tertullian, la teste des pinteurs d'vne pesanteur de teste & endormissement, qu'il appelle *Helucus*. Aucuns, adioustoit il, faisoyent leurs chapeaux de fleurs & d'herbes chaudes, (cõbiẽ qu'Athenee ne les approuue) qui par leur chaleur ouurent les pores & conduicts du cerueau, & en ce faisant donnent moyen aux vapeurs du vin de s'euaporer, lesquelles estant dissipees ne peuuent donner à la teste, & se saisir de l'origine des nerfs. Les autres au cõtraire les bastissoyent de fleurs & fueilles moderément froides, comme de roses & violetes, qui par leur frigidité repoussent les vapeurs, qui autrement monteroyent au cerueau. On dict aussi qu'on ne s'enyure iamais si on est couronné de petis rameaux d'iue muscate. Quelques vns se trouuoyent bien de se chappellet de Melilot, dont vous voyez que Cratine en Platon appelle tousiours le Melilot sa fidelle garde, comme celuy qui le gardoit d'estre yure, à cause de sa bonne senteur, & sa vertu de refroidir. Le chapeau de roses

eſtoit frequent aux banquets, tant à cauſe que la roſe refroidit le cerueau, & ſede la douleur de la teſte: que pour ce qu'elle eſt amie & familiere des cõuis, eſtãt la roſe le ſymbole de ſilence, & pour cela deſdiee au Dieu de ſilence: par là voulans monſtrer qu'il faut taire ce qui ſe dict banquetãs auec ſes amis. Les chapeaux de Troëſne n'auoyent moindre vertu contre le vin, comme Ouide l'a chanté:

L'yurongne banquetant a ſon chef couronné
D'vn beau chapeau de fleurs, de Troeſne façonné:
Puis touſiours en ſautant à bien boire s'addonne,
Toutesfois le vin pur ne l'enteſte & eſtonne.

Ce qu'Horace teſmoigne, quand il dict:

Ie hay les appareils des Perſes, ſomptueux
En habits parfumez & vnguens precieux.
De Troeſne les chapeaux aux banquets me deſplaiſent.

Et non ſeulement, adiouſtoit il, ces couronnes & chapeaux ſeruoyent pour ſe garentir de l'ebrieté, mais ſerrant la teſte, ils ſedoyẽt la douleur qui prouient de trop boire, ſi bien qu'aucuns n'auoyent leurs couronnes que de laine, ſerrant auec cela bien fort leur teſte. Du depuis voulans conioindre le ſoulagement qui prouiẽt de ſe ſerrer la teſte, & le remede & antidote qui prouient des fleurs & fueilles d'au-

cunes herbes, auec quelque ornement, laissans les couronnes de laine, ils les bastirent de lierre, de myrrhe, de roses, de melilot, de laurier, (deffendu toutesfois par Athenee) & autres herbes odoriferantes: lesquelles, outre la vertu de reprimer la force du vin, peussent auec leur odeur resiouir les sens, & reprimer la senteur du vin, qui desplaist à aucuns, principalement l'odeur vineux des grands banquets. Combiẽ que dans Horace si l'on faict quelque feste, le vin est espandu sur le paué. Et à la verité, ie ne sçay point pour quelle autre raison Plato veut que les banqueteurs soyent couronnez, sinon afin que par la bonne odeur de ces chapeaux, la senteur Bacchique fust reprimee & moderee. Et encore que ces chapeaux & couronnes fussent d'herbes & de fleurs, si ne laissoyent ils pas à serrer aussi biẽ la teste & seder la douleur de trop boire, que leurs bãdeaux de laine, qui sembloyent au diadesme que portoyent les Roys de ce temps là. Parquoy les grands Seigneurs n'osans se couronner de laine, furent contraincts prendre des chapeaux de fleurs: à cause qu'vn Grec qui se bandoit souuent en beuuant, pour euiter le mal de teste, fust accusé de vouloir vsurper la tyrannie, & se faire Roy: aussi biẽ que Põpee fust soubçõné d'affecter la

Royauté,pour bander vne playe qu'il auoit au genouil d'vn bandeau blanc. Mais outre cela adiousta il encores, ie croy pourtant que ces couronnes de chapeaux faictes de fleurs,seruoyent de quelque magnificēce & triumphe: car les Anciens en leurs festiages & banquets couronnoyent & le vin & les viandes:car Virgile dit,*& vina coronant*.Et aussi les Grecs appelloyent les grands festins *Thalia*,cōme si on disoit fleuris & verdoyans : si on ne m'a trompé.Quelqu'vn de la Seree,qui demandoit vne caution pour s'asseurer de tous ces remedes & precautions,des bandeaux,des chapeaux, des courōnes,luy va demāder s'il le pourroit guarir & desenyurer si d'auāture ces antidotes ne l'auoyent empesché de se mettre dans la vigne iusques au pescher : car il n'y a si sage en ce cas qui ne s'oublie,& comme dict Abacuch,le vin trompe les plus sages. Le Medecin,disoit il,tāt sçauant & expert qu'il soit,ne peut pas empescher,auec tous ses bons regimes, qu'on ne tōbe en maladie:mais y estant tombé,il a des remedes pour guerir, cōme il en auoit pour entretenir la santé. Celuy qui auoit enseigné ce qui remedioit pour empescher l'ebrieté,va respondre qu'il leur diroit les moyens de se desenyurer,& de sortir honnestement, sans scan-

dale, & sans aucun inconuenient, de ceste maladie de pippe, si de fortune on n'eust bien vsé de ses remedes. Que si i'eusse esté, disoit il, au ieu de prix & combat qu'Alexandre proposa à ceux qui boiroyent le mieux d'autant, i'eusse bien empesché de mourir quarante personnes qui demeurerent sur la place, pour s'estre voulus efforçer par dessus leur portee, & mesme ie eusse sauué le victorieux & triumphant Polyposias, qui en emportant la couronne, ne suruescut que trois iours apres. Nostre Fesse-tondue alors va parler ainsi: De peur de m'enyurer, & estant yure pour me desenyurer, ie ne voudrois sinon qu'on m'apportast sur la table, ce qu'on y mettoit és banquets des Anciens, pour les inciter à boire, car iaurois grand soif si ceste teste de mort ou le crane qu'on leur monstroit en leurs banquets, ne me faisoyent passer la soif, & serois bien yure, si ayant veu cela, ie ne desenyurois. Pẽsez vous, adioustoit il, que ie peusse estre prouoqué & eschauffé à boire par leur *Larua*, qui panchoit de tous costez, pour monstrer l'instabilité & brefueté de nostre vie, & pour cela qu'il faut boire, afin qu'il ne s'en perde rien, & qu'elle soit bien employee? Les vers de Petronius, que ces Anciẽs proferoyent apres auoir ietté leur *Larua* sur la

table, ou leur *ſceletum*, ou quelque choſe reſſemblãt vn mort, qui ne ſe pouuoit tenir droicte, mais panchoit de tous coſtez, ne m'inciteroyent point à boire, comme ils en eſtoyent prouoquez, mais me feroyent bien penſer ailleurs qu'à m'enyurer & gourmander. On le pria de reciter les vers qu'on proferoit apres qu'on auoit ietté le *Larua* ſur leur table: ce que il fit, & les voyci:

Ainſi tous vn iour nous ſerons
Quand aux Enfers nous paſſerons:
Viuons donc ioyeux & contens,
Cependant qu'en auons le temps.

Leur teſte & cranion, adiouſta il, qu'ils apportoyent és conuis, en diſant mange, boy, tu ſeras tel apres ta mort: que ſçais tu ſi demain tu en pourras faire autant? ne me ſçauroyent faire boire d'auantage, mais beaucoup moins. Puis parlant à celuy qui auoit promis des remedes pour ſe deſenyurer, luy va dire qu'il ne laiſſaſt pas à nous apprendre les receptes qu'il auoit promiſes, pour ce, diſoit il, que nous beuuons aſſez ſans eſtre prouoquez. Qui commẽça ainſi: Si vous auez peur que le blãc & le rouge, le vert & le ſec, le rude, & le doux, le clairet & le gris, le vin fort & le plat, celuy qui eſt aigre ou qui a du vent, ne s'accordent, iettez les,

s'il eſt poſſible, par la feneſtre, cõme conſeille le Sage: & dictes pour ſauuer voſtre honneur, qu'auiez la poictrine abbatue: & ſouſtenez cõtre ceux qui diſent le cõtraire, que le chartilage xiphoide, appellé la fourchete ou brechet, ſe peut luxer & tomber. Si cela ne ſe peut faire ayant l'orifice du vẽtricule trop eſtroit, prenez les meſmes choſes qui empeſchent l'ebrieté, car auſſi elles l'oſtent & gueriſſent. Comme le chou, qui chaſſe l'intẽperature du vin, teſmoin le Medecin qui ne diſoit aux bons biberons, qui ſe plaignoyent de la teſte, que brouët de choux. La laictuë à cauſe de ſa frigidité naturelle eſt contraire au vin, & à l'ebrieté: à ceſte cauſe les Anciens la ſeruoyẽt à l'iſſue de table, ce dict Martial. Si tu ceins ton front de ſafran fraiſchement cueilly, cela te deſenyurera, & ſi ne ſentiras le mal que faict le vin quand on en prend trop. L'amethyſte eſt cõtraire à l'ebrieté, ainſi que le porte ſon nom, auſſi bien que le citron & la pomme d'orange. Si vous frottez de ſel la ſole des pieds d'vn homme yure, il ne deſenyurera pas ſeulement: mais auec cela, le tremblement & chancellement qu'ont communement ceux qui ſe chafourrent, ſera oſté: ce chancellement venant de la chaleur du vin, qui eſteint la chaleur naturelle, & ſi

le ſel empeſchera que le vin ne porte nuiſſance à celuy qui en aura plus que ſa charge, luy ſedant la douleur de la teſte, qui luy tourne comme s'il auoit vne vertigine, à cauſe d'vn eſprit chault & vaporeux, lequel rempliſſant le cerueau faict vn mouuemēt ineſgal des eſprits confus & turbulens. Que ſi n'y trouuez amandement, tant le mal eſt enraciné, il faut mouïller à vn homme les genitoires, i'entens s'il en a, & à la femme les mammelles, & enuelopper l'vn & l'autre auec du linge mouïllé en belle eau froide, leur baillant à boire vn peu de vin-aigre: l'vn & l'autre deſenyurāt, & empeſchant les vapeurs, à cauſe de leur frigidité. Ie ſçay par experience, adiouſta il, ces deux remedes eſtre veritables, pour les auoir veu pratiquer en vn de mes compagnons, qui s'eſtoit chargé à poix de marc, à bon compte: toutesfois auec quelque honneſte excuſe, que receurez, & ie m'en aſſeure, apres qu'aurez entendu comme la pluye l'auoit prins. Et pour l'entendre, vous remarquerez que celuy à qui nos deux dernieres receptes furent pratiquees, & moy, auions diſné en la maiſon d'vn bon & vertueux Seigneur. Or là dedans auoyent ils vne couſtume, qu'on n'auoit point de peine à demander à boire, car tout incontinent que

ceux

ceux qui eſtoyent à table, tant ſoit peu tournoyent la teſte, il eſtoit expreſſement commãdé à ceux de ce logis, de leur apporter à boire. Celuy qui s'accouſtra pour aller au guet, & eſtoit à la table de ce Seigneur auec moy, auoit vn peu le col de trauers, & eſtoit colli-torty, & torti-colly, qui fuſt cauſe dont il ſe brida ainſi de ſerment: d'autant que les ſeruiteurs qui ſeruoyent au diſner, n'auoyent quaſi pas loyſir de mettre les plats ſur la table pour luy donner à boire, penſant qu'il tournaſt la teſte afin qu'on luy baillaſt du vin : tellement que de peur que monſieur ſe faſchaſt, il n'auoit pas ſi toſt beu, qu'vn autre qui entroit ne luy portaſt à boire, penſant qu'il euſt la teſte tournee pour demãder du vin. Mon torti-colly voyant qu'on le ſeruoit ſi affectueuſement, ne les oſoit honneſtemẽt refuſer, ains en les remercians beuuoit à eux. Mais à la fin il ne peut plus fournir à les remercier, & encores moins à boire: ſe trouuãs derriere luy cinq ou ſix ſeruiteurs luy preſentans tous du vin: car ils penſoyent, comme ie vous ay dict, qu'ayant ainſi le col de trauers il demandaſt touſiours à boire. Voyant tout cela, ie ne ſçauois où i'en eſtois, auſſi ne ſçauoit il pas luy meſme : n'euſt eſté que deux ou trois Gentilshommes de la maiſon, ſe doutans bien

de ce qui en eſtoit, ſe prindrent ſi fort à rire, que le maiſtre du logis voulut ſçauoir que c'eſtoit, & durant le diſner luy en firent le conte, qui le trouua ſi bon, qu'il beuſt trois ou quatre fois à mon compagnon de colli-torty, qui le plegeoit n'oſant le refuſer. Que voulez vous plus? ayãt prins vn peu le vent, ie ne vis iamais homme ſi ſaoul & ſi yure que luy, ſans mort. Et croy pourtant qu'il n'en fuſt iamais rechappé, ſans les deux receptes que ie vous ay dictes vn peu auant: leſquelles luy furent appliquees eſtant ſorti du logis, où il s'eſtoit plus chargé que de ſa portee, dont incontinẽt il fut gueri, & ſe porta cõme de couſtume. Nous cogneuſmes ſa gueriſon, de ce qu'eſtant vn peu reuenu à luy, il ſe ſouuint de la riſee, & de tout ce qui s'eſtoit paſſé durant le diſner: & ſi nous va aſſeurer, que ſi en toutes les maiſons on bailloit ainſi à boire, en tournant vn peu la teſte, & que ce fuſt la couſtume comme chez ce Monſieur, qu'il ne voudroit pour rien du monde auoir le col plus droict. Il n'y euſt perſonne en la Seree qui ne ſe print bien fort à rire: dont celuy qui auoit faict le conte, reprenant la parolle, leur dict, ne vous moquez point de mon compagnon: car ſi vous euſſiez eſté là, & torti-colly comme luy, ie ne ſçay ſi fuſſiez en vie, & ſain

comme il eſt. Qui luy ayda bien, adiouſta il, à ſe mettre ainſi dedans, outre qu'il eſtoit colli-torty, chacun luy baillant à boire, c'eſtoit que les ſeruiteurs de ce Seigneur, voyans que ne beuuions pas net, & que faiſions à deux fois de ce qu'on nous mettoit en nos verres, nous dirent, qu'il eſtoit deffendu là dedans de couper le vin (ainſi appelloyent ils quand on ne beuuoit pas tout) qu'on n'eſtoit au païs du Liege, où les ſoudats partageoyent le vin auec des coignees. D'auantage celuy qui s'eſtoit ſi bien enfariné de peur de prendre au pailliſſon eſtoit vieil, & les gens vieux s'enyurent facilement, à cauſe que leur chaleur eſt ſi petite, que elle ne peut cuire & conſumer les vapeurs, parquoy ſont aiſément offenſez par trop de vin: n'y ayãt rien qui reſſemble mieux à vn hõme vieux, que le ieune eſtant yure. Ioinct que les vieux ayment le vin pur, car eſtant leur temperature foible & debile, veut eſtre frappee & touchee à bon eſcient, leur gouſt ne s'eſmouuant que de choſes qui poignent & piquent bien fort, non plus que leur odorement, qui ne s'eſmeut que d'odeurs fortes. Qui luy ayda auſſi à ſe mettre dedans, c'eſtoit qu'il eſtoit de haulte ſtature, & les gens qui ſont grands, ſont pluſtoſt prins de vin, que les

petis: car les petis ayans leur chaleur naturelle plus vehemente & forte que les grãds, eſt cauſe de conſumer plus facilemẽt les vapeurs procedantes du vin. Et auſſi que les petis ont le cerueau plus fort, plus ferme, & plus ſerré que les grans, ce qui empeſche leur cerueau de receuoir aiſément les fumees du vin, qui cauſent l'ebrieté: là où les grands ayans la chaleur plus debile, parce qu'elle occupe plus grãde place, n'eſt de merueilles ſi leur cerueau n'eſtant pas ſi reſſerré & fermé, ne peut ſe guarentir des fumees du vin. Vn de la Seree, qui eſtoit des plus grands, voyant qu'on s'addreſſoit quaſi à luy, en lieu qu'on penſoit qu'il deuſt deffendre les grands, va accorder ce qu'on auoit dict des grands: & que c'eſtoit la cauſe pourquoy les Allemans, Flamans, Frizons & Suyſſes s'enyurent plus facilement que nous, non pas qu'ils boiuent plus que nous, mais par ce qu'ils ſont plus grands, & par les raiſons qui ont eſté deduictes. Ce que ie cogneu, diſoit il, ayant diſné auec vn Flamand: d'autant qu'ayant autãt beu que luy, & à tour de roolle, & faict autant de fois que luy garoux, quieſt à dire tout hors, trinq ſeignore, ſi eſt ce qu'à la fin du ieu il en auoit trois grains plus que moy: car ayant diſné, & que ce fut à deſcendre vne eſchelle de

bois pour nous en aller, ie voy mon Flamand qui laiſſa tomber la ſomme: & le voyant tomber du plus haut de l'eſchelle en bas: penſant qu'il ſe romperoit le col, comme feit le compagnon d'Vlyſſe eſtant yure, ie luy demande tout en tremblant, *Quid agis magiſter Lamberte?* (ainſi auoit il nom) qui me reſpond en tombant, *Videbitur inferius*. La peur que i'auois qu'il ſe feit mal en tombant, m'empeſcha de rire de ſa reſponce, car ie penſois pour le moins qu'il ſe deuſt rompre le col, le voyant tomber ſi roide: mais ſi ne me fuſt il poſſible de m'en contenir, quand eſtant au bas de l'eſchelle ie luy eu demandé s'il s'eſtoit point faict de mal, & qu'il m'aſſeura que non: lors en loüant Dieu ie luy di. O que Dieu vous a bien aydé: Par Dieu, dit il, n'a pas d'vn eſchelon. Ceux de la Seree vouloyent rire, quand celuy qui faiſoit le conte, leur va dire: Gardez vous à rire quand ie vous auray conté ce qui ayda bien à mettre dedans noſtre maiſtre Lambert durant le diſner, qui fut vn iour de poiſſon, où à l'entree de table on apporta des huiſtres en eſcaille: chacun ſe met apres à les ouurir, & puis à les aualler, qui les ouuroit plus dextrement en mãgeoit d'auantage, & taſchoit on à tromper ſon compagnõ. Noſtre pauure Flamand ſe met à les ouurir,

mais voyant qu'il n'en pouuoit venir à bout, & pensant qu'on le voulust desniaiser, & qu'on se moquast de luy, laissant ces huistres se range aupres du pôt, & toutes les fois qu'vn de nous aualloit vn huistre, il aualloit vn verre de vin, en disant, cela vaut bien vn canfre (ainsi appelloit il vn huistre). Si les huistres estoyent bien cheres, le vin l'estoit bien autãt: parquoy nous fusmes contraints de luy en ouurir, & de n'en manger plus, afin qu'il ne beust pas tant de ce bon vin de Marche, & qu'il ne dist plus en auallant vn verre de vin, cela vaut bien vn canfre. Qui le faisoit tant boire, & à si longs traits, c'est qu'il se fioit en son Aristote, qui dict que le vin doux n'enyure point: & en Plutarque qui a laissé par escrit, que les Anciẽs disoyent que ceux qui boiuent à grands traicts, sans respirer, ne s'enyurẽt pas facilemẽt, parce que le vin ainsi beu ne demeure gueres en vn lieu, mais poussé de force passe par le corps, mais Plutarque ne fut pas plus veritable qu'Aristote. Se voulant coucher, & ne pouuãt monter sur son lict, le met à terre, & se laisse couler dessus: & estant couché, se faict houiller sur le tyn. Il dormit vn iour & vne nuict, ce qui feit iuger à beaucoup que le vin qu'il auoit beu auoit vertu d'endormir, pour auoir esté mis de l'opium,

ou du ius de mandragore, dans la fente qu'on aura faicte au serment de la vigne que voulez planter, comme on faict en la vigne theriacale, & en la laxatiue. Et eust dormi encores autant, n'eust esté que ceste nuict le Crieur des Trespassez, qu'on appelle le Resueilleur, passant par sa rue, le resueilla par son cri. Estant esueillé, & pensant que ce fut vn Crieur de vin, qui a accoustumé de le crier de iour, va demander à ce Crieur, où est il bon, mon amy: à combien, à combien? Puis va dire, par Dieu bon compagnon, il boit la nuict & moy le iour. Ce Flamand aymoit sur tous les Crieurs de vin, & ne vouloit autre harmonie, & disoit que c'estoyent ses Rossignols: quand on crioit à ma belle eau fresche, il disoit que c'estoit vne Fresaye: & appelloit ce qu'on met és portes, là où l'on vend du vin, que nous nõmons vn Bouchon, la belle Estoille. Et que ce n'estoit pas sans raison qu'on met des fueilles de lierre, pour monstrer qu'il y a du vin à vendre: à cause que le vaisseau faict de lierre, n'endurera point le vin & l'eau meslez ensemble: ce dict Cato. Il disoit d'auantage, que si nous croyõs à Palladius, la vigne portera raisins en abondance, & du vin qui sera bõ, & de garde, si le vignerõ est courõné de lierre, alors

qu'il taille les vignes. Tous ceux de la Seree de force de rire se trouuerent si alterez, qu'ils furent cōtraints de demāder du vin, contre leur coustume. Le maistre de la maison leur va dire qu'il leur en bailleroit de fort bon. Et pour le loüer, disoit qu'il n'auoit qu'vn an, & qu'il ne falloit point que le vin de ce païs, pour estre bon & sain, eust plus d'vn an: à cause, disoit il, qu'apres vn an, l'humidité naturelle se passe, le vin demeurāt toutesfois plus chault. Pour leur faire encores plus d'enuie de boire de son vin, nostre hoste adioustoit que la pipe où estoit ce bō vin, estoit à demy beuë, & les asseuroit que le vin du milieu du tonneau estoit le meilleur: & le prouuoit, de ce que le vin participant de l'air, & de la terrestrité, estoit si bien gouuerné par la chaleur, qu'elle faisoit assembler la bonté du vin au beau milieu, ce qui est en haut se gastant, à cause de la proximité de l'air, qui le retire hors de sa qualité naturelle, & ce qui est en bas se corrompant aussi à cause de la proximité de la lie, qui faict que le plus souuent le vin bas sent le vent. Nostre Drolle ayant ouy parler du vin qui sent le vent, & comme pour se donner garde du vent, il ne falloit iamais percer les tonneaux, fust pour boire ou pour gouster le vin, au leuer du Soleil, ou de la

Lune, nous va conter ce qu'il luy arriua vne fois. Eſtant, diſoit il, vn iour en vn Cabaret, où le vin eſtoit ſi bon, & y auoit ſi grand preſſe à en auoir, que ie fus contrainct d'aller au deuãt de la chambriere qui le tiroit, & par l'ouye de la caue ie voy ceſte ſeruante accroupie qui tiroit de la pipe, mais i'ouy auſſi qu'elle en tiroit de deux vaiſſeaux: faiſant vn ſi gros pet (ſoit dit plus naturellement que honneſtement) que ie ne me peux tenir de luy dire, Petite, ie ne veux point de ceſtuy là, car il eſt au bas, & ſi ſent le vent. Nendea, me reſpond ceſte chãbriere alors, ſi le boirez vous & puis qu'il eſt tiré. Sus cela, ie me prins ſi fort à rire, diſoit noſtre Drolle, que ie fus contrainct de m'oſter de là, & aller à mes compagnons, pour m'ayder à rire, & à recongnoiſtre la chambriere. Ce pendãt que la plus part de la Seree rioyẽt de ce conte qui ſent ſa tauerne, on apporta du vin & de l'hypocras. Il en y eut beaucoup qui ne voulurẽt boire, & diſoient que boire quãd on ſe va coucher engendroit des ſyncopes, qui ſont fort dangereuſes à ceux qui ayment le vin. Noſtre Drolle ne laiſſa pour cela à boire & de l'vn & de l'autre: diſant que ceux qui ont le poulmon rouſty, doiuent bien boire, de peur que la chair ne tienne au pot. Ayant

vuidé son verre, qui estoit plein de vin, il demande de l'hypocras: combien qu'on l'eust aduerty que l'hypocras beu au soir, causoit & la squinancie & l'enrouëure. Puis à propos de son hypocras, qu'il auoit trouué bon, nous va faire ce conte.

C'est qu'aux premiers troubles, la maison de ville de Paris donna à disner aux Collonels & principaux Capitaines des Souysses. Ausquels à l'entree de table on seruoit de l'hypocras blanc, comme c'est la coustume aux grans banquets: qu'il trouuerent si bon que puis apres quand on leur eut baillé du meilleur vin de Paris, & en eurent tasté, demanderent vin papier, vin papier, & ces messieurs les Lifrelofres ne voulurent boire autre vin que du vin de papier, tant qu'on en peut trouuer de blanc & clairet. On commençoit à rire, quand quelqu'vn va demander si les Anciens auoyent de l'hypocras, veu que les Liures n'en parlent point: mais seulement font mention de *Vina resinata & picata*, qu'ils auoyent en grand pris. Il luy fut respondu, que le *vinum picatum* des Anciēs n'estoit point aussi vn vin sophistiqué & mixtionné cōme est l'hypocras, mais qu'ils l'appelloyent ainsy, à cause de la resine qu'on mettoit dans le vin, ou bien que les vaisseaux

où eſtoit ce bon vin eſtoyent gouldronnez de poix : & qu'encores auiourd'huy il y a du vin en Italie, qui s'appelle *Vinum picans, à pice, & à vino picato* des Anciens. Et que le pin anciennement eſtoit conſacré à Bacchus, produiſant la poix-reſine, dõt l'on enduiſoit les vaiſſeaux pour mettre le vin, la poix augmentant la force & bonté du vin, luy donnant vne bonne odeur, le gardant d'eſuenter, & le retenant en ſa bonté : de maniere qu'il en y a qui en mettent dans le vin meſme: auſſi bien qu'en Allemagne on ſoulphre les vins pour les meſmes cauſes. Noſtre feſſe - tondue nous va aſſeurer que l'Italien a prins ſon *Vinum picans* du François : qui appelle le vin piquant , celuy qui pique & mord ſur la langue : veu qu'on ne poiſſe plus les tonneaux où l'on met le vin. Et que les Romains appelloyent le bon vin, *Vinum picatum*, par ce qu'ils gouldronnoyent le vin qu'on vouloit garder , & d'autant que leur vin vieux qui eſtoit poiſſé de poix - reſine, valoit mieux que le nouueau, comme dit vne de leur loix, & le nouueau qu'õ ne vouloit point reſeruer ne l'eſtoit point, qui n'eſtoit pas ſi bon que le vieux, ils appelloyent leurs bons vins *Vina picata*. Et pour vous monſtrer, adiouſta il, que les vins vieux des Romains eſtoyent

les meilleurs, & que pour les marquer & recongnoiſtre, ils marquoyent leurs vaiſſeaux d'eſcriteaux par leſquels on pouuoit iuger de l'aage du vin, & ſoubs quels Conſuls il auoit eſté amaſſé, & que les Romains ne beuuoyent pas leur vin ſi toſt que les Grecs, ils faiſoyent leurs feſtiages vinaux, que les Latins appelloyent *Vinalia*, vn an apres les vendanges, le xiij. des Calendes de Septẽbre, là où les Grecs faiſoyent les leurs, qu'ils nommoyent *Pithægia*, ou ouuerture de tonneaux, l'onzieſme de Nouembre, qu'ils appelloyent *Anthiſterion*, comme nous faiſons maintenãt à la Sainct Martin, & nous diſons *facere Martinalia*. De cela nous apprenons, adiouſtoit il, que les Romains ne beuuoyent pas leur vin qu'il n'euſt vn an, veu qu'auant ce temps, ils n'en taſtoyent point: dont pour les garder ne faut s'eſmerueiller s'ils appliquoyent de la poix à leurs vaiſſeaux: & les Grecs beuuoyent le leur tantoſt apres vendanges, veu qu'il en taſtoyent deux mois apres les auoir amaſſez, pour ſçauoir lequel eſtoit mieux en ſa boite. Et quand ils commançoyẽt à boire leurs vins noûueaux, ils crioyẽt à haute voix: *Vetus nouum vinum bibo, veteri nouo morbo medeor*: les Grecs eſtans plus grans biberons que les Romains, ne laiſſans gueres

ſeurs vins en repos. Que cela ſoit vray, quand on veut parler de bien boire, ou faire *garroux & alut*, on dit *Græcari & pergræcari*. Et auoyent les Grecs, afin de boire d'auantage, vne couſtume contraire à celle des Latins, & à la noſtre Françoiſe, & à celles des autres nations: car eux au commencement de leurs banquets ne rempliſſoyent gueres leurs coupes, & d'entree beuuoyent à petis traicts, & à petit gué, & ſi auoyent de petis verres: mais à la fin de leurs beuueries, ils beuuoyent à outrance, & à longs traicts, tant que les verres en pouuoyẽt tenir, & ſi eſtoyent ſeruis auec plus grandes coupes. Ce que reprouuoit Anacharſis, blaſmant la couſtume des Grecs, comme eſtans hors de raiſon, de boire au commencement à petis traicts: & en petis verres, & quand on eſt plein de vin, de boire d'auantage, & en plus grans vaiſſeaux & meſures.

Et la raiſon de ces heroïques beuueurs eſtoit, à ce que i'en puis iuger, à cauſe que la nature remplie d'entree de force vin, reffuſe par apres en eſtre encores rechargee: au cõtraire, ſi vous l'accouſtumez au commencement du feſtin à boire peu, & puis vous luy en baillez d'auantage, elle endurera bien plus ayſement tant de vin que luy en voudrez bailler: faiſans com-

me les orateurs & iouëurs de Tragedie, qui peu à peu haulſent leurs voix, afin de la continuer. On repliqua que la plus part n'a point regardé à cela, meſmes ceux qui beuuoyent en vne maniere de vaiſſeau qu'on preſentoit aux banquets, qui n'a point de pied, & ne ſe peut tenir, tellement qu'il faut tout boire, ou tenir ce vaſe touſiours en la main: nõ plus que ceux qui beuuoyent comme les bœufs, ce que faiſoyent les Armeniens, ce dit Xenophon, les Celtes ſelon Athenee, & les Indes, ſi nous croyons Philoſtrate: leſquels quand ils vouloiẽt boire l'vn à l'autre par amitié, ils ſe courboyent, & beuuoyent en vne grande coupe bien large, qui s'appelle à ceſte cauſe des Latins *patera*, ſans la bouger de deſſus la table. Puis qu'ils beuuoyent, repliqua quelqu'vn, cõme les beſtes, ne failloit il point pour mieux les faire boire les ſibler, comme on faict les cheuaux? Ie vous le demande, adiouſta il, parce que ie n'ay peu iamais comprendre pourquoy on ſible pour inciter les beſtes à boire, & ſi cela y ſert ie n'en ſçay la raiſon: car à nous il ne nous faict point boire d'auantage. Laiſſant là ces beuueurs à la Grecque, qui ne meſloyent iamais l'eau & le vin enſemble, on cõmença à parler de ceux qui en mettent, & s'il

estoit meilleur & plus sain à ceux qui marient la caue & le puits, de mettre plus d'eau en leur vin au cõmẽcemẽt du repas, ou au cõtraire. Il y auoit en ceste Seree vn Medecin d'eau douce, lequel voyãt qu'on s'en remettoit à luy, va cõclure qu'il falloit pour la santé de la personne prendre le vin tout pur à l'entree du repas, pour ayder à la digestiõ: au milieu, y mettre vn peu d'eau, afin que le vin & la viãde se puissent mieux mesler ensemble, la chaleur du vin, & la subtilité de l'eau, aydant beaucoup à penetrer: mais que sur la fin du banquet il estoit fort bõ, mettre la moitié d'eau en son vin: pour empescher que la fumee du vin ne monte en la teste, & soit repoussee par l'eau: mesmes aucuns, disoit il, se trouuent fort bien, apres auoir beu beaucoup de vin, de boire vne bõne fois d'eau: ainsi qu'on veoit qu'vne grand' flamme de feu est aysement rabbatuee en y iettant de l'eau dessus, toutefois que la plus part face au contraire: car leur premier vin sera bien attrẽpé, & tout le reste sans eau: & soubs vmbre d'auoir à la deserte mãgé vn quartier de poire ou pomme, s'aydẽt du prouerbe ancien des bons pinteurs, *Post crudum purum*. Puis adiousta que ce vin pur prins sur la fin du repas empeschoit la digestion des viandes: d'autãt qu'il fait couler

en bas la viande auant qu'elle ſoit cuite & biẽ digeree: & ſi on a mãgé à l'iſſue du fruict tout crud, & qu'on vienne boire apres du vin pur, il fera penetrer les fruicts cruds sãs eſtre cuits ne digerez, & les conduira par toutes les veines de noſtre corps, où autrement ils n'euſſent ſçeu paruenir. Autres tenoyent contre noſtre Medecin, & par viues raiſons diſoyẽt que c'eſtoit bien le plus ſain de ne boire point de vin au commencement du repas, ou ſi l'on en boit que ce ſoit auec force eau. Pourautant que l'eſtomach famelique, ayant attiré des autres membres, eſtant à ieun, force ſuperfluitez, elles ſeroyent attirees des membres auec le vin: nature ſe delectant fort de vin, à cauſe qu'il nourrit beaucoup, & qu'il eſt facilement cõuerty en ſang: conuenant le vin en deux qualitez auec le ſang, l'vn & l'autre eſtant chault & humide. Vne feſſe-tondue voyant que l'vn diſoit qu'au commencement du repas il falloit mettre force eau, l'autre que c'eſtoit à la fin, va dire, que leurs diſcords l'accordoyent à ne mettre d'eau en ſon vin, ny au commencemẽt de table, ny au milieu, ny à la fin. Et qu'il aymeroit mieux boire du vin tout pur, puis boire de l'eau, que de les meſler, ce que luy accorda vn iour ſon Medecin: mais qu'ayãt beu

le

le vin, le Medecin le pressant de boire l'eau, il luy auoit dit qu'il n'auoit plus de soif. Puis sans louër le vin, parce qu'on n'en dit point de mal, va dire par vne figure de Rhetorique tout plein de bien du mois de Septembre: & ce par l'opinion des Hebreux, des Indiens, & des Perses, qui disent que la creation du monde fut au temps que le Soleil se trouua au signe de la Liure, qui est en Septembre. Les Hebreux le confirment, disoit il, de ce qu'il falloit donner à tous animaux (que Dieu crea en aage parfaict) les fruicts meurs pour les nourrir & substenter. Plus, durant l'Empire de Constantin, adiousta il, il fut dit au Concile de Nice que les iours se conteroyent par l'Indiction, qui se commençoit en Septẽbre: & nous ne trouuõs point que les Empereurs Romains sortissent hors la ville, pour se resioüir sinon és iours vindemiaux, qui se celebroyent en Septembre durant les vendanges. Aussi tous les Orientaux à bonne raison, ont commencé leurs annees en Automne, pour la reuerẽce du mois de Septembre, comme ont faict les Egyptiens, qui l'ont tenu pour le premier mois de l'an, cõtre Mercator, qui met la creation du monde le Soleil estant au signe du Lion, qui est en Iuillet, &

contre les Arabes aussi, qui y commencent leurs annees, comme les Romains l'ont commencee, au signe d'Aries, qui est en Mars, & au commencement du Printemps, & aussi tous les Occidentaux.

Laissant là Septembre, vn de la Seree nous va faire vn conte ou deux de sa puree, en commençant ainsi. I'ay vn mien voisin, qui estant vn iour alteré ne se contenta pas de boire vn coup, qui remedie à la soif: mais en beut vn second, qui fait pour la volupté: puis vn tiers, qui ne sert que de s'éyurer: & passant le quart, qui rend les gens furieux, beut sans nombre, & beaucoup plus que de coustume. Le bon fut qu'en demandant si souuent à boire, il va dire à ses seruiteurs, ie me tue de boire: vn d'iceux luy va dire, & mon maistre, ie vous prie que ie meure auec vous: à l'autre fois il leur disoit: ce n'est pas moy qui boy, c'est le chault. Il arriua que bien tost apres mõ alteré de voisin visita sa caue, & trouua que ses seruiteurs auoyent beu deux bussards de vin, & du meilleur. Dont estant faché, & remõté qu'il fut demanda qu'estoit deuenu son vin, & leur disoit fort & ferme qu'ils l'auoyẽt beu. Les seruiteurs se defendoyẽt, disans qu'autres qu'eux alloyẽt biẽ en la caue: ce que leur maistre nioit à tou-

te reste. A la fin vn de ses seruiteurs va demander à son maistre: & monsieur seroit ce point le chault qui auroit beu vostre vin? Le maistre se souuenant de ce qu'il auoit dit à ses seruiteurs quand ils ne pouuoyent fournir à luy bailler à boire, que ce n'estoit pas luy qui beuuoit, mais que c'estoit le chault: ne luy dit autre chose, en se prenãt à rire, sinon qu'il empescheroit bien que ce monsieur le Chault ne boiroit plus son vin sans luy. Voila, adiousta il, ce qui arriua à mon voisin: & voicy ce qui arriua à nous deux: pour vous monstrer que ce monsieur le Chault est vn mauuais vilain, & apres qu'il a biẽ beu, il faut payer son escot. C'est qu'estans en vn cabaret auec mõ voisin, & autres, où nous beuuions comme terre à four, faisant vne grande chaleur, nostre hostesse disoit tousiours en apportant le vin, ce n'est pas vous qui beuuez, ie vous asseure que le chaut en boit la moitié. Quãd ce vint à payer, on s'esmerueilla du vin que l'hostesse nous cõtoit, & qu'il n'estoit pas possible que nous eussions beu tant de vin, chacun sachant sa mesure, l'vn disant mõ corps ne tiẽt que pot, l'autre le mien n'ẽ tient que deux, & quelques vns disoyent que le leur à tout rõpre n'ẽ tenoit que quatre. Parquoy m'addresſãt à nostre hostesse,

ie luy dy, mamie, faictes payer à monſieur le Chault la moitié du vin qui a eſté beu: n'a-uez vous pas dit, qu'il en beuuoit la moitié? Auant qu'on euſt acheué de rire, vn autre va commencer vn conte, non pas à propos de monſieur le Chault, qui boit tant, mais à propos des ſeruiteurs qui boiuent encores plus, & font accroire à leurs maiſtres ce en quoy ils n'ont point penſé. Vous ſçauez, diſoit il, que le principal d'vn banquet, c'eſt le bon vin, autrement le conuy demeure imparfait & fade: dont il arriua qu'vn Prieur feſtoyant ſes amis le iour de la feſte de ſa parroiſſe, perça de ſept ou huict ſortes de vins: en fin il en trouua vn entre les autres qui eſtoit fort bon, & en penchant l'oreille d'vn coſté, va dire, ceſtuy-cy *præualet*. Les valets & chambrieres, qui n'entendent rien de Latin, le trouuerent ſi bon, que quand monſieur le Prieur en voulut boire, il ne s'en trouua pas vne goutte dans le vaiſſeau. Le Prieur faſché au poſſible, comme vous euſſiez bien eſté, demanda à ſes gens qu'eſtoit deuenu ce bon vin. La chambriere luy reſpond qu'ils l'auoyent tresbien beu: parce, diſoit elle, que quand vous en beuſtes dernierem̃et, & taſtates de tous vos vins, vous dites, ceſtuy-cy eſt pre les valets. Ce Prieur ſe pre-

nãt par le nez, ne dist autre chose, sinõ que son Latin ne luy auoit iamais tant profité qu'il luy auoit faict de perte & incõmodité. Quelqu'vn va repliquer, combien qu'on die, il ne faut iamais parler Latin deuant les Clercs, à vostre conte il est bien encores pire de le parler deuant ceux qui ne l'entendent point, & sur tout deuant les femmes, comme vous le pourrez entendre par ce petit conte. I'estois, va il dire, à souper chez vn mien voisin, qui a vne femme qui veut du meilleur, & son mary ne veut du pire: lequel ayant trouué vne tierciere de bon vin entre les autres, va dire, *ne famuletur*. Sa femme pensant bien entendre le Latin, en se leuant va dire à son mary, ie sçay bien que vous dites: ne dites vous pas que les femmes n'en boiront point? & mercy-Dieu se seront les hommes qui n'en boiront point: parquoy mettant le nez au vaisseau, montra bien qu'elle entendoit mieux l'Hebreu, & la langue Hebraique que la Latine. Car tantost apres ce bon vin la rendit si ioyeuse, qu'elle ne faisoit que rire. Sa ioye & son ris venant de ce bon vin & subtil, lequel rencontrant vne bonne complexion en ceste femme, sa chaleur naturelle estant augmentee par le vin, & agitant le sang enclos dans les vaisseaux, la rendit si

esueillee & plaisante, que nous iugeasmes que le vin deuoit estre bõ. Que si ceste femme eust rencontré du vin au bas, ou mauuais, ou quelque gros vin, ou que le vin eust trouué vn sang vitieux, il l'eust plustost incitee à fureur, à rioter, & à pleurer qu'à rire. D'autant que le vin change les mœurs selon l'object qu'il rencontre : rendant les plus habiles tardifs, & retardant & appesantissant les plus mobiles : tout ainsi cõme le feu fond la glace, & endurcist le Sel, la nature du vin changeant la complexiõ du corps. Qui acheua ceste femme à se mettre dedans, fut qu'elle beuuoit à tous, & tous beuuoyent à elle : n'estant pas chose nouuelle de boire l'vn à l'autre : car de tout temps la confirmation d'amitié a esté s'inuitans se presenter le verre, comme le mot de *Philotesia* le porte, aumoins ce dit on. Mais ie croy, adiousta il, qu'on n'estoit pas contrainct de boire d'autãt: parce que Sophocles dict que c'est vne aussi grande tyrannie de faire boire vn homme qui n'a point de soif, que de l'empescher de boire quand il a grand soif. Ie ne sçay, adiousta il, qui se pourroit garder de boire l'vn à l'autre, quand renouuellans l'ancienne mode de boire, on boiroit à vous autant de fois qu'il y a de lettres au nom de vos amis, ou amyes : en

disant, comme les anciens, à ceux à qui nous beuuons, Bien à vous, bien à nous, bien à moy, bien à toy, & bien à nostre amye. Mais repliqua quelqu'vn, on ne veoit gueres que les beuueurs d'eau boyuent l'vn à l'autre, non plus que celuy qui boit du vin ne s'addresse gueres à vn autre qui ne boit que de l'eau: tellement qu'on s'en fasche: comme vous verrez par ce conte. Il y auoit ces iours passez, commença il à dire, vne femme, qui ne boyuant point de vin, va boire à vn homme de Iustice: ce Magistrat, pource qu'elle ne beuuoit que de l'eau, luy va dire, mon mulet vous plegera, & vous fera raison. Ceste Boilesue vn peu aigrie ne se sçeut tenir qu'elle ne luy dist, monsieur, beste pour beste, vous pouuez bien boire à moy & me pleger aussi bien que vostre asne. Il y auoit en nostre Seree vn beuueur d'eau, qui vouloit prendre occasion par le conte de ceste femme, laquelle ne beuuoit que de l'eau, de parler de son breuuage, comme on auoit parlé du vin: mais il fut arresté, toutes les chambres assemblees, qu'il ne conuenoit pas que ceste premiere Seree, si ioyeusement & heureusement commencee, s'acheuast par son contraire, & par vne chose si mal plaisante & fade: cõbiẽ que cest *abstemius* alleguast que l'eau estoit

en plus grand' vſage par tout le monde que le vin, & que *contrariorum eadem erat ratio*. Ce mot de Latin fut cauſe, qu'on arreſta qu'à la premiere Seree il auroit la premiere audience. Tous ceux de la compagnie eſtoyent deſia leuez, & prenoyent congé, & remercioyent noſtre hoſte, qui les prie de prendre de l'hypocras. La plus part en print : parce que celuy qui nous auoit baillé à ſouper diſoit comme Panurge : Prenez de ceſt hypocras, n'ayez peur de l'eſquinance, non : il n'y a dedans ne ſquinanthi, ne zinzembre, ne graine de Paradis : il n'y a que la belle cinamome triee, & le beau ſucre fin, auecques le bon vin des Lourdines. L'hypocras & les roſties allongerent vn peu ceſte Seree, que ſi elle eſt vn peu plus longue que les autres que lirez par apres, prenez vous en à ſon ſubiect, qui eſt ſi bon qu'on ne le peut laiſſer.

DEVXIESME SEREE.

De l'Eau.



NCORES qu'il euſt eſté dict en la premiere Seree, Ne deſplaiſe aux Dames, le vin va touſiours deuant, & que pour le moins les femmes deuſſent aller apres, on n'a ſceu pourtant empeſcher qu'entre deux ſi bonnes & bien aymees choſes, il ne s'en ſoit entremeſlee vne, qui eſt l'eau, qui n'approche en rien ni au plaiſir, ni à la bonté de l'vn ne de l'autre : pour demonſtrer qu'en ce monde, la joye, le plaiſir, le contentement ſont touſiours entremeſlez, n'eſtãt gueres la ioye ſans ennuy, le plaiſir ſans faſcherie, & le cõtentement ſans ſon contraire. Que ſi les femmes veulent aller apres le vin, & tenir le rang & le lieu qu'elles meritent : que ceſte Seree qui ne parle que de l'eau, ne ſoit pour rien contee pour tant qu'elle vaut. Que ſi elles trouuent mauuais d'eſtre ſi pres du vin, dont les Romains les ont priuees, qu'elles laiſſent ceſte Seree en ſa place, permettant à noſtre Boit-l'eau, à qui on a baillé la ſeconde audience de diſcourir de ſon breuuage, car auſſi biẽ il n'y ſera que de belle eau cle-

re. Souuenant donc à nostre Boit-l'eau, qu'à la precedente Seree il auoit esté arresté, par la plus grand part d'icelle, qu'on pourroit parler de l'eau comme cõtraire au vin selon aucuns, & selon les autres, comme sa plus familiere & amye, qui le modere & corrige: d'entree, pour faire trouuer bõne son eau, il va dire que l'eau estoit en plus grand vsage par tout le monde que le vin: & que les plus qui boiuent du vin, sont les habitans d'Europe, encore vne grand part n'en boit pas, si nous voulons croire à monsieur Bodin. Ceux d'Asie & d'Afrique, adioustoit il n'en boiuent gueres, mesme en la plus grande partie de Turquie le vin est deffendu. Les Iuifs auoyent l'eau plus commune que le vin, à cause de la chaleur de leur païs, & ores qu'il ne se trouue là gueres de bõne eau, quand il s'en pouuoit trouuer, ils l'aymoyent mieux que du vin. Que si vous me dictes qu'ils n'en boiuent point, à cause qu'ils habitent les païs chaults, leur estant fort contraire, pour la trop grand chaleur de leur climat: les Septentrionaux n'en boiuent gueres plus, par ce que ils n'en cueillent point, qui faict la cherté du vin si grande que peu ont le moyen d'en boire. Si est ce, disoit nostre Beuueur d'eau, que tous ces peuples sont aussi sains, aussi forts

que nous, & ſi viuent plus. Et m'aſſeure que ſi vous regardez tout le monde, & comme il vit, & qu'il boit, que de mille il n'y en a pas dix qui boiuent du vin. A ceſte raiſon, adiouſtoit il, puis que l'eau eſt ſans comparaiſon plus commune à l'vſage de l'homme que le vin, & que ceux qui ne boiuent que de l'eau viuent plus, & ſont plus ſains, que ceux qui ayment tant le vin, comme ſe trouuent les Macrobes, qui viuent communement cent & ſix vingts ans, vous ne deuez trouuer mauuais ſi ie vous apprens en ceſte Seree laquelle eau eſt la meilleure, quand elle eſt bonne, & quand il la faut boire. Eſcoutez moy donc, ie vous en prie, parlãt d'vne choſe à qui Thales faict bien ceſt honneur que de luy attribuer le commencement de toute choſe: & Pindare dit n'y auoir rien de meilleur, commençant ſes vers par la loüãge de l'eau: les Latins l'ayãt appellee *aqua, quaſi à qua omnia naſcuntur*, le Perſe ne voulant s'aſſubiettir que l'eau & la terre. Philoſtrate dit que les Indiens cõtractoyent leur amitié, faiſoyent la paix, & leurs accords en beuuant de l'eau de Tantale: c'eſt à dire que celuy qui fauſeroit ſa foy ſeroit puni de la peine de Tãtale. Athenee dit que les rois de Perſe ont tãt aymé l'eau, qu'ils la faiſoiẽt aporter des païs eſtrãges

cõme on faict le vin: & que Philadelphe Roy d'Egypte, pour les nopces de sa fille fit apporter de l'eau du Nil auec grands despens. Celius Rhodiginus dit que les prestres Egyptiẽs, voulans enseigner toutes choses subsister par l'humidité, ils portoyent en leurs temples vn vaisseau tout plein d'eau, & prosternez en terre remercioyent leurs dieux d'vn si grand biẽ. Pline dit que la vigne ne produiroit rien sans le benefice de l'eau, & que le vin vient de l'eau, & que la nature nous a baillé l'eau comme le breuuage le meilleur & plus sain de tous, ce que toutesfois Celse n'approuue pas. Athenee dict qu'Eubulus afferme que ceux qui ne boiuẽt que de l'eau, sont plus ingenieux que ceux qui boiuent du vin, combien qu'Amphis le Comique le nie. Que si ceux de nostre Europe où il se boit plus de vin qu'en tout le reste du monde, ne trouuent bonne l'eau, ce n'est sinon qu'ils la boiuent estans saouls de vin, l'Esté aux grãdes chaleurs & secheresses, & c'est lors que elle n'est pas bonne: les eaux estans douces quand le temps est humide, pluuieux, & froid, comme il est en Hyuer, estans ameres & fades quand il est chault & sec. Que s'ils vouloyent s'accoustumer à en boire autant l'hyuer que durant l'esté, ils la trouueroyẽt deux fois meil-

leure qu'ils ne font, & laisseroyent le vin pour boire de l'eau, comme ie fais. Que la chaleur & secheresse face que les eaux ne soyent pas bõnes: celuy qui a voyagé en l'Amerique, autrement la terre du Bresil, dict qu'aupres de la ligne Equinoctiale, & soubs icelle, l'eau qui y tombe, non seulement put & sent mal, mais auec cela est si contagieuse, que si elle tombe sur la chair, il s'y esleuera des pustules & grosses vessies, & mesme tachera & gastera les habillemens. Et aussi que les François retournans de la Floride, estans contraints de boire de l'eau de ceste Mer, en eurent la gorge bruslee, & les boyaux escorchez, auec estranges tourmens. Et ne croy point, disoit il, ce qui est escrit aux trois mondes, qu'aux Indes Asiatiques, la riuiere de Gãga a son eau si bonne qu'on la nõme saincte: tellement que les Seigneurs de ce païs empeschent que les habitans en puisent, & n'y aillent se lauer, qu'ils n'ayent payé quelque tribut. Pour mieux vous confirmer en ce que i'ay dit, que l'eau est meilleure l'hyuer que l'esté, vous n'auez qu'à l'experimenter, & où l'experience a lieu ne faut autre raison. Mais si on me demande qui cause ceste differẽce, c'est que durant l'hyuer il sort de la terre, qui abonde en humeur, des vapeurs pures & separees de

toute ſiccité,qui mõtant en haut rendent l'eau ſans aucun gouſt & ſaueur,la ſiccité de la terre eſtant requiſe à tout gouſt & ſaueur. Mais en eſté il ſe faict bien autrement, car lors la terre n'eſtant abbreuuee, il s'eſleue des vapeurs en haut,meſlez auec la ſiccité de la terre,qui rendent l'eau amere & fade, à cauſe de ceſte vapeur,qui monte à la ſuperficie de la terre dont vient l'eau, l'eau prenant ſon gouſt doux ou amer de ceſte vapeur. Ce qui nous en aſſeure d'auantage, c'eſt que nous voyons les eaux eſtre rendues plus douces & meilleures à boire, quand le vent de Bize regne, que quand c'eſt le vent de Midy, qui luy eſt oppoſite:à cauſe que le vent Septentrional viẽt des lieux humides & froids, & le vent Auſtral paſſant par des regions ſeches & chaudes, apporte auec luy force terreſtrité, dont vient l'amertume. Ce que nous auons experimẽté l'annee 1578. qui fuſt fort ſeche, dont aduint que l'eau eſtoit lors mauuaiſe: ce qui reſtoit en aucuns puits & fontaines eſtant amer & de mauuais gouſt, comme pluſieurs à leur grand regret l'eſſayerẽt,à cauſe de la cherté & faute de vin, & trouuerent l'eau ceſte annee là ſi mauuaiſe, que depuis ils n'ont voulu croire qu'elle ſoit auiourd'huy meilleure: ne conſiderant point

que la mauuaiſtié de l'eau de ceſte annee venoit de la ſechereſſe qui auoit, comme i'ay dit cy deſſus, faict monter beaucoup d'humeur ſalé & ſec en hault, dont l'eau auoit prins ſon gouſt. Et encores que les eaux ne valluſſent gueres, on ne laiſſa point à celebrer les Fontenales ſans deuotion : les beuueurs d'eau cõme moy, couronnans les fontaines & les puits de belles guirlandes & bouquets de lierre, cõme faiſoyent les Anciens, qui appelloyent le tẽps auquel cela ſe faiſoit, *Fontanalia*, feſte nonobſtant dediee à l'hõneur du bon pere Bacchus. Au contraire l'annee apres 1579. les eaux furẽt rendues bonnes & douces, à cauſe que l'annee fut pluuieuſe, qui empeſcha de mõter en hault beaucoup de vapeurs, qui eſtoyent montees l'annee parauant, à cauſe de la ſechereſſe: mais par ce que le vin n'eſtoit pas cher ceſte annee là, comme la precedente, on ne s'afferma gueres aux puits & fontaines: que s'ils euſſent autant beu d'eau ceſte annee là qu'elle eſtoit bõne, comme ils auoyent faict la precedente, qu'elle ne valloit rien, ils ne craindroyent pas tant le ſigne de Taurus. Que ſi aucuns n'ont pas trouué l'eau bonne en ceſte annee pluuieuſe de l'an 1579. ſoyez aſſeurez que cela eſt procedé du tremblement de terre,

qui ſe fit ceſte annee là meſme, lequel a accouſtumé de gaſter les eaux. Mais parce que ie voy, adiouſta encores noſtre beuueur d'eau, qu'il ſera faſcheux à vous faire trouuer l'eau bonne, quand vous en voudrez boire, tirez voſtre eau ſur le Midy: car la chaleur rend l'eau plus temperee, & plus legere, & partant meilleure, & pour vous y accouſtumer, beuuez la l'hyuer, & non pas l'eſté, car la chaleur empire l'eau, comme nous ſçauons par experiẽce l'eau de la Mer eſtre plus amere l'eſté que l'hyuer. Que ſi ce que i'ay dit de la bonté des eaux ne ſert pour les ſains, il pourra ſeruir pour les malades, à qui on conſeille de boire de l'eau, cõme pour les etiques: ceſte fieure bruſlante, cõme le porte le mot Grec, (au moins on me l'a dit) ſe gueriſſant en beuuant de l'eau, ce brulemẽt ayant beſoin de refrigeration. Afin que on trouue l'eau encores meilleure, prenez de l'eau de pluye qui tõbe en l'eſté, pourueu que elle ſoit gardee en vne bõne ciſterne: car eſtãt cuite & ſubtiliee en l'air, ſera la meilleure à boire & à nourrir, ce que cognoiſtrez eſtant plus toſt chaude qu'vne autre eau, & pluſtoſt refroidie, qui denote ſa ſubtilité & legereté. Et s'il ſe trouue des perſonnes qui ayment à boire de l'eau bien froide, il faut ſuyure l'inuention de

Neron,

Nerõ, qui faisoit chauffer l'eau, & puis la mettoit rafreschir: vous asseurant qu'elle se trouue plus froide, que sortant de la fontaine ou du puits, si vous la laissez toute la nuict à l'air. Ie ne sçay, repliqua quelqu'vn, quel plaisir prenoyent les Anciens à boire de l'eau chaulde, veu que Pline dict que l'eau chaude est contre nature: encores que ie sçache qu'à leurs banquets il y auoit tousiours de l'eau chaude & de la froide: mais ie croy que c'estoit pour mettre l'eau chaulde dans le vin pour l'eschauffer en hyuer, & l'eau froide l'esté pour rafraischir le vin. Que si vous voulez garder long temps de l'eau de pluye, & en faire prouision, la faut recueillir au moys de May, se gardant long tẽps sans corruption. Que si ceste eau se corrompt par sept fois, & autant de fois remise & purifiee, elle ne se gastera plus, ce dict Hermolaus Barbarus, toute la terrestrité estant chassee. Personne n'ayant interrõpu ce Beuueur d'eau, à cause qu'on s'estudie plus au bon vin qu'on ne faict à la bonne eau, on luy va dire, Si l'eau de pluye est la meilleure, pourquoy beuuons nous de l'eau des puits, qui nous est la plus commune? vous asseurant que l'eau des puits ne procede point de source: que si elle venoit de quelque source, les puits s'empli-

royent ſoudain, les eaux des puits n'eſtans que eſgouſts continuels des pluyes, qui ſe rendent petit à petit en bas au trauers des terres: & aymerois mieux mourir de ſoif, que de boire de l'eau des puits qui ſont dans les villes, combien qu'elle ſerue d'eau pannee: encores que ceſte eau ſoit ſouuent tiree, car on dict que l'eau ſouuent agitee n'a pas loiſir de ſe corrompre, mais ſi elle l'eſt deſia, l'eau des puits procedans des eſgouſts d'eaux, qui paſſent à trauers les terres & cloaques, ie ne la ſçaurois aymer, encores qu'aucuns aſſeurent, que l'eau des puits & des ciſternes deuient meilleure, ſi on y iette de petis poiſſons, pour y paiſtre & eſtre nourris, afin que par leur mouuement l'eau acquiere plus grande legereté, & enſuyue aucunement le naturel de l'eau courante. Et pour monſtrer que l'eau des puits n'eſt pas ſi bonne que l'eau des pluyes, nous voyons par experience que les poix & les febues ne peuuent cuire en l'eau de puits, & ouy bien en eau de ciſterne. Bien, repliqua noſtre Beuueur d'eau, laiſſons là noſtre eau pannee pour les febricitans, & pour ceux qui ſont bien eſchauffez, & beuuons de l'eau des fontaines: car du conſentemẽt de tous les autheurs, on attribue la douceur aux eaux des fontaines, encore que

les Physiciens ne requierent aucune odeur ou saueur & goust en vne bonne eau. Celuy à qui on ne pouuoit faire trouuer l'eau bõne, luy respõd: D'autant que l'eau au boire est aggreable au voyageur, qui a soif, il est aduenu que les Poëtes ont mis au nombre d'vn grand plaisir, d'appaiser la soif en vn ruisseau courant d'eau douce. Combiẽ que Celse, adiousta il, die que la plus legere eau est celle de pluye, puis celle de fontaine, le tiers lieu tient l'eau de riuiere, le quart celle des puits, le quint l'eau de glace & de nege, la plus meschãte c'est l'eau des estãgs & paluds. Et de toutes ces eaux là, les Physiciẽs & Naturels disent que la meilleure est celle qui est exposee au soleil, & à tous vens, estãt, selon eux, mieux purgee de toutes grosses vapeurs, & par ce moyen rendue plus subtile, & mieux digeree: & encores meilleure est l'eau qui court sur le grauier de sable ou de terre, pourueu qu'elle ne soit puante, que celle qui court sur le roc, ou sur les pierres: le sable & la terre la nettoyãt mieux, que la pierre & le roc: moyennant, adioustent ils, que ceste eau ait son cours cõtre le Leuãt: car elle est plus saine que celle qui court contre le Couchant: pour ce que l'eau courãte contre le soleil, se subtilie, & s'eschauffe, & si pert sa froideur naturelle.

Ie ſuis bien aiſe, repliqua quelqu'vn, de ſçauoir qui ſont les meilleures eaux: car Gratarollus dict que quand l'eau eſt mauuaiſe qu'on veut boire, qu'il y faut mettre beaucoup de vin, que ſi elle eſt bonné, il n'en faut pas tant meſler. Et diſoit que s'il luy falloit boire de l'eau auec du vin, qu'il aymeroit mieux que l'eau ne fuſt pas ſi bonne. Vn Chantre qui eſtoit en noſtre Seree, va dire qu'il eſtoit auſſi bien aiſe de ſçauoir qui eſtoyent les meilleures eaux, car il diſoit ſçauoir par liure, & par experience, qu'il n'y auoit riẽ qui gataſt plus la voix, que la mauuaiſe eau & corrompue, qui eſt cauſe que les chãtres hayſſent l'eau ſur toutes choſes. Que les ignorans doncques apprennent, diſoit noſtre Chantre, qui nous faict mieux aymer le vin que l'eau. Vne Feſſe-tondue de la Seree, ayant leu Héry-Eſtienne, ſouſtenoit le dire d'vn Paraſite, qui diſoit que la meilleure eau de toutes les eaux, eſtoit celle qu'on bailloit pour lauer les mains auãt le repas, apres laquelle on commence à iouër des dents & de la barbe. Noſtre Drolle qui ne crachoit point le vin, luy contrediſant, nous aſſeuroit que la meilleure eau de toutes eſtoit celle qu'on mettoit & qu'on meſloit parmi le vin, & laquelle ſouſtenoit plus des trois parts de bon vin, ceſte eau eſtãt ame-

lioree par le vin, & augmentant vne chose si bonne. Et quand l'on dict, disoit il, Bacchus auoir esté nourri par les Nymphes, on veut inferer par cela, qu'il a besoin de plusieurs parts d'eau pour le dompter, & que l'eau meslee auec le vin l'augmente & ameliore. Estant vne si bonne chose que mesler l'eau auec le vin, que celuy qui premierement le mixtiõna, eut vne statue, où y auoit escrit, *Dionysio recto*, à cause que le vin pur faict qu'on se baisse. Et ne dict on pas adiousta il encor, que l'eau marine mixtionnee dans vn tonneau de vin, qu'elle le rẽd meilleur, & s'appelle *Vinum Tethalassomenon*? Si bien que ceux qui ont dict que Denis s'enfuit en la Mer, entendent la maniere ancienne de faire les vins: lesquels estoyent meilleurs meslez auec de l'eau, & pour le moins selon Columelle, le vin arrousé d'vn peu d'eau de mer, se garde mieux. Vn bon suppost de Bacchus, nommé Franc à tripe, & contre la Fesse-tondue, & contre le Drolle se formalizant, nous va dire, que l'eau la moins mauuaise estoit celle qu'on baille à lauer les mains: mais, à son aduis, la plus meschante eau estoit celle qu'on mesle parmi le vin, & qu'il hayssoit le plus, gastant ce que Dieu a faict si bon & si sauoureux, & qu'il voudroit que toutes les eaux fussent

ſemblables à l'eau d'vne fontaine qui eſt en l'iſle de Tenedos,laquelle eſt ſi conſciencieuſe que ſon eau ne ſe veut meſler parmi le vin, en quelque ſorte qu'on la mette:tellement qu'ayant beu du vin, & puis voulant boire de l'eau, vous n'en ſçauriez aualler vne goutte : que ſi vous auez premierement beu de l'eau, & que vueillez boire du vin, elle ſe iettera pluſtoſt hors qu'elle permette que le vin entre là où elle ſera. Et pour mõſtrer que l'eau en toute ſorte ne valoit rien, il nous diſoit que quand on veut bailler la gehẽne à vn malfaicteur, le plus grand tourment qu'on luy puiſſe faire, c'eſt de luy faire aualler de l'eau auec vne ſeruiette, & qu'il vaudroit mieux luy bailler du vin: car on dict, *In vino veritas*. L'eau eſtant telle, diſoit il, que nous trouuons qu'vn Cenſeur chaſſa Marius du Senat pour auoir beu de l'eau. Vn de la Seree, qui ne parloit guere des choſes communes, apres auoir ouy parler de la bõté des eaux, nous va reciter vne choſe eſtrange de Galien, qui dict: Tout ainſi que quand l'eſtomach eſt fort, il luy faut bailler des alimens correſpondans: & s'il eſt delicat, les alimẽs doiuent eſtre ſemblables: qu'auſſi on doit auoir pareil eſgard à l'eau: car nous voyons par experience, que ſi vn homme eſt accouſtumé à boire de groſſes

eaux, iamais n'appaise sa soif auec de bonnes eaux & delicates, & ne les sent en l'estomach, ains l'alterent d'auantage, par ce que la grande chaleur de l'estomach les brusle & resoult incontinent à l'entree, d'autant qu'elles n'ont point de resistence. Et ie croy que c'est la cause pourquoy le Florentin, lors que son eau delicate ne le peut desalterer, mesle auec l'eau vn peu de vin-aigre, ostant toute la chaleur de l'estomach par sa froideur naturelle. Ie pense, va repliquer quelque pierreux, qu'ils meslent aussi le vin-aigre auec l'eau, pour corriger le vice de l'eau. Et de ma part, disoit il, ie suis en ceste heresie, qu'il n'y a chose qui m'ait causé la pierre, que d'auoir beu de l'eau par le conseil d'vn Medecin d'eau douce. Parquoy l'eau, adioustoit il, qui passe à trauers les rochers, qu'on tient pour la meilleure, amenant & contenant vn genre de sel, qui a causé la congelation desdits rochers, ne pourra il aussi bien congeler des pierres au corps de l'homme, comme il faict en la terre? Quelqu'vn luy va respondre, que l'eau douce n'a rien de sel, & que suyuant l'opinion de maistre Bernard Pallyssi, la source des fontaines, non plus que des puits, ne vient point de la Mer, contre la commune qui tient, que toutes les eaux viennent

de la mer, & qu'elles y retournent: car si cela auoit lieu, disoit il, il faudroit necessairement que les eaux fussent salees, comme celles de la mer: qui prẽnent plustost leur saleure de la terre, y estant portee par les eaux des riuieres, que de dire que l'eau de la mer se dessale par les venes de la terre. Et si faudroit que la mer fust aussi haute que les montagnes, car par vne regle generale & certaine, les eaux ne montent iamais plus hault que les sources dont elles procedent. Puis si cela estoit vray, les puits qui tarissent en Iuillet, Aoust, & Septembre, ne tariroyent point, veu que la mer n'est en rien moindre en ce temps là qu'en hyuer. D'auantage vous trouuerez pres la mer des puits doux & salez : qui monstre bien que les puits salez sont abbreuuez de la mer, & les puits doux des esgouts des pluyes, se trouuans dans des Isles de mer des puits d'eau douce. Viennent les eaux, va dire quelqu'vn, ou de la mer, ou des esgouts des pluïes, si est ce qu'elles sont dangereuses à boire, principalement en temps de peste, & qu'il les faut choisir, ce qu'on ne dict point du vin. I'ay leu dans Paré, adiousta il, & non ailleurs, car ie le trouue assez sçauant pour moy, que si la peste prouient du vice de l'air, que lors ne faut vser d'eau de pluye:

pource que l'air dont elle prouient est infecté, partant alors, dict Paré, sera meilleur de boire de l'eau des puits forts profonds: au contraire, si le vice vient de la terre, on vsera de l'eau de cisterne, & de fontaine, attendant à en boire iusques à ce que le Soleil l'ait purifiee par ses rayons. Et pource que ie ne sçay d'où vient l'eau qu'on me presente, de peur de la peste, & du mauuais air, i'ay accoustumé de m'en passer le mieux que ie puis, depuis que i'ay leu qu'Alexandre le grand fut empoisonné d'vne eau qui sort des pierres de Nonacrie (c'est en Arcadie, ie n'en sçay autre chose) laquelle eau s'amasse comme la rosee, & est si froide qu'on ne la peut retenir que dans l'ongle d'vn cheual. Nostre beuueur d'eau pour louër son breuuage, nous va dire qu'il se trouue de l'eau qui rend les vieux ieunes, au contraire du vin qui rend les ieunes vieux: si on veult adiouster foy à ce qu'on dit de la fontaine de Iouuance, & à ce qu'en a escript Petrus Martyr Augerius, Milannois, en ses Decades du nouueau monde: qui dit que pres vn fort ou ville, qu'on nomme *Hispaniola*, s'est trouué vne fontaine, au dessus d'vne montaigne, qui raieunist les vieilles gens, sans toutefois leur changer le poil gris, ne oster les rides. Ce qui

est confirmé en l'hystoire des trois mondes: où il est fait mentiõ qu'vn nommé Iean Ponce, qui descouurit la Floride, estant pres des isles de Bimini, les gens du païs luy dirent qu'il y auoit vne fontaine en l'isle bonique, qui faisoit raieunir les gens. Il fut repliqué à nostre beuueur d'eau, que ceux de la Floride se moquoyent des Chrestiens, qui furent plus de six mois à chercher ceste fontaine, & si n'ẽ deuinrent que plus vieux pour cela. Et qu'on croiroit plustost, ce qu'ont dit les Anciens, nommément Solin, qui dit qu'en Arabie, pres la mer rouge, il y a vne fontaine, que si les brebis en boiuent, elles muent de couleur, & leur laine, qui estoit blanche, deuiendra d'vne autre couleur: & ce qui leur faisoit croire, estoit que Bacius rend la raison de ce changement, & raporte leur meslinge, à la chaleur & à l'air exterieur, & aux mineraux à trauers desquels les eaux de ceste fontaine passent. Et aussi que les animaux, pour le regard de l'eau, qui leur semble telle, peuuent par la force de l'imagination alterer & changer quelque chose de leur naturel: comme il se trouue en la saincte Escriture des brebis de Iacob & Laban. Et bien, va dire nostre beuueur d'eau, trouuez moy du vin qui ait la vertu de ceste fontaine

de Iouuance & d'Arabie : trouuez moy que l'eau ſoit defendue comme le vin : car encores que les ſacrifices ne ſe fiſſent ſans vin, & qu'on appellaſt *vinum ſpurcum*, le vin meſlé auec de l'eau, n'eſtant permis d'en vſer aux ſacrifices : ſi eſt-ce que les prebſtres Egyptiens, & les Roys d'Egypte, n'en beuuoyent point. Plato le defend à ceux qui ſuiuent la guerre, aux ſerfs, & ſeruiteurs, aux Magiſtras, tant que dure leur charge, & à tous ceux qui gouuernent les Republiques. Les Romains deffendoyent le vin à leurs femmes : la femme de Meſſenius eſtant occiſe pour auoir crocheté vn cellier. Auſſi eſt defendu le vin à ceux qui doyuent parler en public, le vin faiſant begayer la langue : à ceſte cauſe on ſacrifioit à Mercure auec du laict, non pas auec du vin, pour monſtrer la douceur de l'Eloquence. Au ſacrifice des nopces de Ceres, on n'vſoit point de vin comme on pourra apprendre par la vieille de Plaute. A ceſte cauſe dans les ſtatues des Dieux, vous trouuerez la ſtatue de Ceres touſiours accompagnee de Nymphes tenans en chaſque main diuers vaſes qu'ils verſoyent : voulans par là dire que les vierges ſe doyuent abſtenir de vin : auſſi Orphee

dit, qu'il ne faut toucher à la vigne, quand la Lune eſt au ſigne de Virgo : car la vierge n'ayme point la vigne, mais luy eſt ennemie. Il eſt eſcript dans Homere que Hector refuſa de boire le vin que ſa mere Hecuba luy preſentoit. Les Carthaginiens ne beuuoient point de vin à la guerre. Apollo eſtant conſulté des Megariens, leſquels des Grecs eſtoyent les plus à priſer, & les plus vaillans, reſpond que c'eſtoyẽt ceux qui beuuoyent de l'eau de l'Arethuſe ſacree. L'empereur Peſcennius diſoit à ſes ſoldats, vous demandez du vin, & vous auez le Nil? Aucuns ont voulu dire que la ſobrieté des Turcs eſt auiourd'huy cauſe dequoy ils ſurmontent ceux qui boyuent du vin. Et conſeillerois, diſoit noſtre beuueur d'eau en continuant, attendu les grãds maux qui procedent du vin, que ceux qui ont des petis enfans leur baillaſſent à manger des œufs de Hibou ou Chat-huant, bien fricaſſez: car on tiẽt de Philoſtrate, que ſi vous baillez aux petis enfans, auant qu'auoir beu du vin, des œufs de Hibou, que iamais ils ne voudront boire de vin, & le hairont mortellement : l'œuf de ceſt animal temperãt la chaleur naturelle. Ce qui s'apprend par les lettres Heroglyphiques des Egyptiens : leſquels peignent vn Hibou

ou Chat-huant, qui ſucce ſes œufs, quand ils veulent ſignifier quelqu'vn qui ne s'enyure point, ou qui ne boit point de vin. Ou bien pour faire hayr le vin faut faire boire auec vin blanc des fleurs de ſeigle: ou bien prendre des anguilles toutes viues, & les mettre trẽper en vin iuſques à ce qu'elles meurẽt, puis faire boi re de ce vin aux yurõgnes: ou bien en ferez autant d'vne grenouille verte, la faiſant mourir dans le vin. Si le vin, repliqua quelqu'vn, eſt cauſe de grans maux, c'eſt parce qu'il enyure. Il faudroit donc defendre aux Indiens leur vin de Maiz, auec eau & miel, dont ils s'enyurent: car Philoſtrate ne baille les œufs de Hibou que contre le vin: & non contre ce breuuage Indien: combien que ceux qui les ont veu boire diſent qu'ils ont des preſeruatifs auſſi bien que nous, non pas pour hayr leur breuuage, mais pour ne s'enyurer point. Croiriez vous bien Athenee, adiouſta il, qui tient qu'il y a des eaux qui enyurent? Sur la fin de ceſte Seree, noſtre beuueur d'eau ſentant vn vent de Galerne, le Soleil eſtant en Taurus, va dire à vn ſien voiſin, que demain matin il ne faudroit d'aller mettre aux fontaines & aux puits de beaux bouchons de lierre, & qu'il en ſeroit le fermier. Ce voiſin, qui euſt mieux

aymé que la mer fust gelee que les vignes, vá dire, que s'il se trouuoit au lieu où ce beuueur d'eau couronneroit les fontaines & les puits, qu'il le ietteroit dedans: & que le lierre n'est pas dedié à Bacchus seulement pource qu'il est tousiours vert, par sa chaleur temperee de humidité & de viscosité, comme Bacchus est tousiours ieune, ou parce que les fueilles de lierre maschees representent vne espece d'yurongnerie, rendant les esprits subiects à fureur: mais le lierre est aussi dedié à Bacchus parce qu'il symbolise auec la vigne, en ce qu'il est durant les mois d'Octobre & Nouembre, que son fruict est en sa perfectiõ, vn vray prognostique de la prochaine vinee. Car toute telle apparence que vous trouuerez au lierre, soit au bois, és fueilles, & aux grappes, soyez seur de la rencontrer en la vigne és vendanges suyuantes. Ce qui nous seruira, ce disoit le voisin au beuueur d'eau, pour nous empescher de nous affermer à voz belles tauernes d'eau, faisant prouision de vin durant la bonne vinee, encontre la mauuaise, selon que se portera le lierre, vray prognostic de la vigne. Et qu'il espe roit le lendemain du matin ouyr encores chã-ter les petis rossignols, & se mettre soubs l'ombre des bouchõs, nonobstant le signe de Tau-

rus, auec ſa grande amye de Galerne. Vn de la Seree leur va dire qu'ils diſputoyent en vain, & qu'il auoit moyen de faire que l'eau ſeroit auſſi bonne que le vin, & qu'on l'aymeroit autant, & qu'il n'y auroit nulle difference entre l'vn & l'autre. Et pour le prouuer pria vn Drolle de luy bailler du vin, & le verſant en ſon verre, il diſoit au Drolle vous prenez de la peine tout plein, tout plein. Puis luy demanda de l'eau, & quand il la verſoit en ſon verre, il diſoit à ce metteur d'eau, vous prenez de la peine trop, trop. Le vin & l'eau meſlez enſemble, il les preſente à la compagnie: & quelques vns en ayans beu, il leur demande ſi l'eau n'eſtoit pas auſſi bonne que le vin, & quelle difference ils trouuoyent entre l'eau & le vin. Nous ne voulions que ſortir de l'eau, & nous ſauuer, & penſions en eſtre eſchappez, quand noſtre beuueur d'eau recommença à nous dire que l'eau auoit des effects merueilleux & eſtranges, & que le vin n'auoit rien d'eſmerueillable, ſinon qu'il enyure. Ariſtote, diſoit il, eſcrit qu'au terroir Aſsiride il y a vne riuiere fort froide, de laquelle ſi les brebis boiuēt, & qu'incontinent apres elles entrent en chaleur, elles ferōt leurs aigneaux noirs: & qu'il en y a deux en Autandrie, l'vne deſquelles fait blanchir le

bestail par ses eaux, & l'autre le faict noircir. On dit aussi, adioustoit il, que la riuiere Scamandre faict deuenir les oüailles iaunes. Strabon dit que la riuiere nommee Cantide, a ceste force que de rendre blancs & iaunes les cheueux des hommes qui s'y seront lauez. Icy prendra fin ceste Seree, sans autre plus curieuse conclusion. Et si quelqu'vn me dit, que l'issue en est froide, ie luy respondray qu'elle en conuient mieux au subiect que nous auons icy traicté.

TROISIESME SÉREE.

Des Femmes & des Filles.

PVIS qu'il n'y a rien qui resiouysse plus, apres le vin, que les femmes, estans donnees à l'homme pour sa necessité & compagnie, elles doyuent, pour le moins, aller apres estant la femme l'obiect le plus beau & aymable de tous ceux qui se regardent en cest vniuers, & de tous les dons que Dieu a faicts à l'humaine creature, il n'y en a point vn plus grand que le don de la femme : d'autant que par la force & vertu

vertu d'icelle, l'esprit s'esleue à contemplation, & la contemplation amene par degrez le desir des choses diuines. A raison dequoy, la femme est enuoyee entre nous comme pour essay & pour arres de nostre demeure & habitation celeste. Il se veoit que par son moyen l'homme s'oublie soy-mesme, & que iettant l'œil sur le visage d'vne femme, les membres comme d'vn espouuentement luy fremissent, ils deuiennent chauts comme feu, & froids comme marbre, en vn mesme temps, & non autrement que celuy qui a veu à l'impourueu quelque chose diuine, se trouue agité & trauaillé d'vne fureur celeste, puis en fin reprenant ses esprits, & retournant à soy-mesmes, la reuere auec sa pensee, s'encline auec l'entendement, & recognoissant ce qui est deu à vne diuinité, s'offre sur l'autel du cœur d'vne Dame pour victime & sacrifice. Qui occasiona ceste Seree de parler des femmes, (outre ce qu'elles doyuent, pour le moins, aller apres le vin, si elles ne veulent aller apres l'eau) ce fut vne Dame qui durant le souper fut fort priee de nous tous, & mesmes de son mary, qui estoit plus ieune qu'elle, de faire bonne chere. Elle s'en excusoit, disant auoir sur le cœur vne tristesse, sans sçauoir dont elle procedoit. Son

mary luy va dire, qu'elle n'auoit nulle occasiõ de se fascher, veu qu'il ne luy faisoit rien, & que pour auoir de l'argent frais, & vne autre femme, il faudroit bien qu'elle eust plus grande maladie que de l'ennuy, les femmes ne mourans iamais de melancholie, comme font les hõmes. Et pourquoy nõ? repliqua sa femme. Parce, luy respond son mary, que les hommes ayans beaucoup de chaleur, la chaleur estant reuoquee par la tristesse aux parties internes & au dedans, elle opprime & suffoque par trop grãde chaleur les parties les plus nobles: ce qui ne se faict pas és femmes, ayans moins de chaleur, & plus d'humidité. Vous voulez donc inferer, repliqua ceste femme, qu'il n'y a nul danger de contrister & ennuyer vne femme, veu qu'elle n'en meurt point? Bié, adiousta elle, si ie n'auois que ceste facherie, baste: mais auec cela, ie me trouue par fois mal d'vn reume & fluxion qui me tombe sur vne espaule. Son mary, qui estoit accort & l'est, luy va dire: Mamie, vieillesse est vne hostellerie de langueurs, & où il pleut par tous endroicts: cela n'est rien, il ne s'en faut point fascher, car communemẽt en vieille maison y a tousiours quelque goutiere. Ceste femme se sentant piquee, luy va dire, ouy bien quand on ne mon-

te pas souuent dessus. Son mary ne se peut tenir de rire, non plus que tous ceux de la Seree. Parquoy aucunes femmes commencerent à la tanser d'auoir parler si auant: luy disant qu'il y auoit là des personnes qui en feroyent bien leur profit : & de faict on accusa fort ce mary de ceste goutiere : quand il leur va dire qu'il y remediroit bien, en faisant couurir sa femme d'ardoise, & qu'il ne faudroit monter de dix ans dessus. Le dialogue du mary & de la femme acheué, on sort de table. Les femmes prenent place à part, lesquelles prient les hommes de parler modestement d'elles, puis qu'ils auoyent deliberé de parler des femmes, & qu'on leur fist asçauoir, afin de defendre leur bon droict. De premiere abordee on va entrer sur la bonté & mauuaistié des femmes. Or auions nous en nos Serees vn qui soustenoit tousiours les femmes, disant qu'il ne leur demandoit rien, & qu'elles l'auoyent bien payé: à ceste cause les deffendant, disoit les femmes estre bonnes & vertueuses, aimans le droict plus que les hõmes, amenant en ieu Sophocles, qui en ses Tragedies, & sur le Theatre, les introduisoit bõnes & sages. Au cõtraire de luy nous en auions vn autre fort satyric contre les femmes, & en parloit en mauuaise

part: disant que cõtre Sophocles il auoit Philoxene, lequel en ses Tragedies representoit tousiours les femmes malignes & mauuaises. Que si Sophocles, disoit il, les produisoit sur l'eschaffaut bonnes, sages, douces, & aymables, il les vouloit representer au peuple comme elles deuoyent estre, & Philoxene les representant mauuaises, folles, legeres, & opiniastres, il les faisoit apparoistre aux spectateurs en leur naturel, & comme elles estoyent. Celuy qui defendoit les femmes, va demander à leur aduersaire, quelle raison il y auoit de dire que les femmes n'estoyent pas gueres sages: cela estant autant comme qui diroit, les femmes ne sont pas sages aupres des hõmes, les comparans l'vn à l'autre: veu que l'homme & la femme sont composez de mesme chair, de mesme os, de mesmes venes, de mesme sang, de mesmes humeurs, habitans en vn mesme païs, en vn mesme air, vsans de mesme langage, & nourris de mesmes viandes, ayans vn mesme esprit de Dieu. Aussi les Lacedemoniens admettoyent les femmes en leurs conseils publics. Le diuin Platon ne priue pas les femmes des administrations publiques: quand il dit qu'il s'est souuent trouué des femmes plus excellentes que tous les hommes de

leur païs : & que ce seroit grande follie, puis que l'homme & la femme sont creez auec mesme esprit, se couper, par maniere de dire, la moitié de leurs forces. Et comme escrit vn excellent personnage de nostre temps:

Pensons nous que ce Dieu qui nous a tous formez
Ait bien si cherement les hommes estimez,
Que les faire tous seuls de la vertu capables,
Pour en forclorre ainsi les femmes miserables?

Et en vn autre lieu,

Dea, si ce Dieu qui le monde forma,
Non moins que vous les femmes estima,
Et leur donna par sa volonté sage,
Non moins qu'a vous, de la raison l'vsage.
Dites vn peu, hommes ambitieux,
Pourquoy foulant l'authorité des Cieux
Vsurpez vous tous seuls la seigneurie,
Qui seulement vous est deuë en partie?

Et pour vous monstrer, disoit ce Tribun des femmes, qu'elles ont aussi bon esprit que les hommes, nous trouuōs en Herodote, que les Amazones s'estans alliees auec des hommes estrangers, elles eurēt plustost appris le langage de leurs maris, que leurs maris le leur: & parlerent le langage de leurs nouueaux maris. Que si vous blasmez les femmes, vous mesprisez vos predecesseurs Gaulois, qui deputerent

certain nombre de femmes, pour estre Iuges des differents qui sourdoyent entr'eux. Encores duroit la façon quand les Gaulois choisirent Annibal pour leur chef contre les Romains, ce dit Plutarque : mesmes elles iugeoyēt des gēs de guerre, si vn soldat Frāçois auoit faict tort à quelque Cartaginien. Que si on les blasme, comme dit la Diane, d'estre inconstantes & folles en leur amour, ce n'est pas par deffaut d'entendement qui soit aux femmes: y en ayant eu au monde infinies, qui eussent bien peu enseigner les hommes à viure, & encores aussi bien à aymer, si l'amour eust esté chose qui se peust enseigner. Mais auec tout cela, ie ne croy pas, adiousta ce defenseur des femmes, qu'il y ait en ce monde plus basse & infortunee condition que celles des femmes. Car si elles parlent à vous, incontinent vous estimez qu'elles meurent d'amour : si elles ne vous disent rien, vous croyez qu'elles sont fantastiques, alterees, & qu'elles ayment ailleurs. Si le recueil qu'elles vous font ne viēt à vostre propos & intention, vous le tenez pour hypocrisie. Elles n'ont aucune priuauté qui ne vous semble desmesuree. Si elles se taisent, vous les dictes bestes: si elles parlent, qu'elles sōt ennuyeuses & insupportables. Si elles

vous ayment autant cõme il leur eſt poſſible, vous croirez qu'elles ſont meſchantes. Si elles vous mettẽt en oubly & s'eſloignẽt des occaſiõs d'eſtre diffamees, vous direz qu'elles ſont inconſtantes,& peù fermes en vn propos. De façon qu'il n'eſt en la puiſſance de la femme de ſe faire paroiſtre à l'endroict des hommes bonne ou mauuaiſe,ſinõ entant qu'elle ſe propoſe de ne ſortir iamais de ce que requiert leur inclination. Que ſi vous cõſiderez la vertu des Amazones auſſi biẽ que leur eſprit,vous trouuerez que Hercules acquiſt plus grand honneur d'auoir vaincu Antiope & Menalippe, que Antee ou Hypoante: & le conſeil de la ſage Medee, ayda aſſez plus au deſloyal Iaſon pour mettre fin à l'ẽtreprinſe de la toiſon d'or, & recouurer sõ Royaume paternel, que ſa propre vaillãce,& des Argonautes ſes cõpagnõs. Au triõphe de Aurelianus à Rome, il y auoit des femmes qui auoyent eſté prinſes en la bataille auec des ſoldats Gethes. Pourquoy dõc appellerez vous,diſoit il,les femmes vn debile ſexe,leſquelles ont biẽ vaincu les plus inuincibles,cõme Hercules, qui ſe mit à filler, Theſe⁹, Iaſon,& tant d'autres? Pourquoy les accuſerez vous d'eſtre prõptes à ſe courroucer, & entrer en cholere? veu q̃ la femme ayãt la chair molle

& fluide, elle eſt bien aiſee d'eſtre eſpriſe & enflammee par tout le corps : mais auſſi elle eſt bien toſt eſteinte, principalement ſi elle eſt reprimee par l'eau, qui ſont les pleurs. Et auſſi que le ſang menſtrual qu'elles aſſemblent tous les mois, les vapeurs rempliſſans le cœur & le cerueau, & allumans tous leurs eſprits, leur deuroit ſeruir de quelque excuſe, ſi elles ſe faſchent facilement. Si elles ne peuuent auoir vn eſprit profond & raſſis, la froideur & humidité de leur ſexe doit eſtre conſideree. L'ennemy des femmes prenant la parolle va dire: les Venitiens & Orientaux ont bien fait de mettre en leurs Ordonnances, que deux femmes en teſmoignage ne valent qu'vn homme, & quatre femmes deux: meſmes par le droict Canon, les femmes ne ſont receuables à teſmoigner, pour l'imbecilité & fragilité de leur ſexe. Auſſi les anciens Grecs, ce dit Harpocration, bailloyent aux femmes des tuteurs & curateurs, auſſi bien que les Romains, ce dit Cicero pro Murena: comme n'eſtans pas ſages en leurs propres affaires. Et qui faict, à mõ aduis adiouſta il, que les hommes ſont plus ſages que les femmes, c'eſt la grande difference qui eſt entre la teſte de l'hõme & de la femme. Car d'autant que les hommes ont plus de

cerueau, ils ont plus de prudence que les femmes. Ce que les Poëtes ont figuré quand ils ont dict Pallas Deesse de sagesse, estre nee du cerueau de Iuppiter, & qu'elle n'auoit point de mere: pour monstrer que la sagesse ne venoit iamais des femmes, n'ayans point de conseil ne de prudence. Ou bien c'est, que les sutures de la teste sont plus apparentes aux hommes qu'aux femmes: par ce qu'ils sont plus chauts, & c'est le propre de la chaleur d'ouurir les pores: là où au contraire, les femmes estans plus froides, ont les sutures de la teste plus estroites & resserrees, & les fumositez ne se pouuant euaporer, sont cause de leur follie, opiniastreté, & de leur maladie commune du mal de teste. Et ne fault s'esmerueiller si le plus souuent les hõmes ne se peuuent accorder auec leurs femmes, par ce que leurs testes ne se ressemblent point, mesmes que les testes des femmes estãs seches se cognoissent de celles des hommes. Celuy qui soustenoit les femmes, va dire, tant plus vne femme approche de la nature virile, & est hõmasse, & plus elle est audacieuse, mauuaise, enragee, & ayant mauuaise teste. Par cela ie conclus que les hommes sont plus meschans & mauuais que les femmes, nonobstant la diuersité de leurs testes & sutures: & que tãt

plus les femmes reculent de la force & audace des hommes, plus elles sont bõnes & douces: qui est la cause qu'Aristote dict qu'il y a plus d'offense à tuer vne femme qu'vn homme. Il n'y a pas long temps, adiousta il encores, qu'vne femme, que cognoissez tous estre vne Diablesse, apres s'estre vãtee d'estre aussi bien alienee que femme de sa ville, & auoir allegué Plutarque en ses Apostumes, nous va dire qu'elle auoit en la teste vne grande virago: & elle disoit vray, car elle ressemble, & en complexiõs, & à la semblãce exterieure à vn homme, aussi participe elle plus que les autres femmes en toutes les mauuaistiez & actions des hommes. Et afin que croyez que tant plus vne femme ou fille approche de lavirilité des hommes, tãt plus elle est vicieuse: il s'est trouué de ce temps vne fille qui est deuenue garçon, estant fille la meilleure, la plus sage, la plus douce du mõde: estant garçõ, malicieux, vicieux & desbauché. La plus part de la Seree se moquoyent de ceste metamorphose, ne voulans croire qu'vn tel changement de sexe en autre se peust faire, encores qu'on alleguast Pline, Valere le Grand, & Hippocrate, qui ont escrit cela estre venu en leur temps: par ce, disoyent ils, que S. Augustin auoit dict, qu'il valoit mieux douter

de ce que nous ne ſçauons pas, que d'aſſeurer obſtinement vne choſe que l'on ne peut pas verifier, & dõt l'on n'eſt pas aſſeuré. Celuy qui parloit pour les femmes, voyãt qu'on ne vouloit adiouſter foy à l'antiquité, le va prouuer par exemples de ce temps, & puis par raiſons naturelles. Du temps de Ferdinand, commença il à dire, premier du nom, Roy de Naples, deux filles, Françoiſe & Charlote, furẽt muees en homme en l'aage de quinze ans, & lors chã geans de nom & d'habillemẽs, on les tint pour maſles, & furent nõmees François & Charles. Amat Portugaiz a eſcrit, adiouſta il, qu'vne ieune fille de noble parenté, qui ſe nõmoit Marie Pacheco, ayant attaint l'aage que les filles ont leur cataminy, au lieu de pouſſer ſes flueurs dehors, ſortit ce qui auoit eſté iuſques là caché en ſon corps, & eſtant faict maſle, il fut rebaptizé, & nommé Manuel : demeurant toutesfois ſans barbe. Paré auſſi aſſeure cela eſtre arriué de noſtre temps : cotant le pays & village où il eſt aduenu, le nom de la fille, ſes parens, l'Eueſque qui baptiza ce garçon, qui auoit eſté fille, ſes parrains & marraine qui luy impoſerent le nom. Les raiſons par leſquelles cela ſe peut faire ſont, de ce que la Nature tend touſiours à vne perfection, &

que par vn grand effort ce que la femme a par le dedans aussi bien que l'homme, peut sortir dehors & paroistre comme il faict à l'homme: car ainsi que tiennent les Anatomistes, la matrice de la femme n'est que la bource & verge renuersee de l'homme. Outre que la vertu & faculté qui engendre n'est point otieuse: dont il aduient qu'vne partie charnue de la fille s'augmente de peu à peu, si bien que par vn grand effort, ce qui estoit caché par le dedans, peult sortir dehors: ou biẽ par l'impetuosité de leurs flueurs, quand elles commencent à leur sortir: ou bien quand on les marie: & le plus souuẽt il arriue aux femmes qui iamais n'ont eu leurs flueurs, ou qui les ont perdues: lesquelles degenerent en nature virile, & sõt appellees hõmasses, & des Latins *Viragines*: parce qu'elles sont robustes, audacieuses & superbes, deuenãs barbues & velues par tout le corps, à cause du sang qu'elles perdoyent chacun moys, qui est retenu: & plus fortes, à cause qu'elles approchent du sexe viril. Et ce change de fille deuenir garçõ, se faict du genre feminin en masculin, & non au contraire: la Nature adioustant tousiours & iamais ne diminuãt, chassant tousiours hors, & ne retenant point, enclinãt tousiours vers ce qui est plus digne, & iamais vers

le plus indigne: ce qui toutesfois est contre Ausonne, qui dit qu'à Beneuent vn ieune garçon deuint fille. Aucuns dela Serree adioustâs quelque foy à ce changement, dirent qu'ils ne l'oubliroyent point, mais le prendroyẽt auec les deux mains, comme choses qui aduiennent ainsi comme le Iubilé. Les autres confessoyent bien que tant plus vne femme ou fille est hommasse, tãt plus elle approche de la nature & virilité des hommes, & de leur naturel & complexion, delaissant ce qui luy est propre & peculier, & degenerant en nature virile: tellement que nous voyons la femme hommasse, si elle n'est du tout sterile, ne conceuoir que vne fois, delaissant son propre & naturel. Vn de la Seree qui eut biẽ voulu que sa femme luy eust faict des enfans, va dire que sa femme n'estoit point hommasse, & luy estoit homme, & pourtant vouloit bien sçauoir les causes de sa sterilité, veu que les Hebreux estimoyẽt la sterilité vn argument de l'ire de Dieu, la sterilité estant cõtraire à la benediction faicte à Abraham. Quelqu'vn luy va dire, que la sterilité pouuoit aussi bien prouenir du mary que de la femme: car si le mary est trop froid, sa froideur rendra sa semence de nul effect en la generation, autant si elle est aqueuse: ou bien si les se-

mences de l'vn & de l'autre ſont de diuerſes temperatures, l'vne empeſchant ou nuiſant à l'autre, auſſi bien que quand l'vn & l'autre ſont trop chaults, la grãde chaleur deſſechant l'humeur, comme la trop grande frigidité amortiſt & ſuffoque la ſemence: car cõme dict Hippocrate, ſi le chault par moyen & eſgalité ne reſpond au froid, & le ſec à l'humide, rien ne s'engendre. Ce que doiuent bien noter les hommes, qui ſe ſcãdalizent ſi vne femme mariee, ayant eſté dix ou douze ans ſterile vient à engroſſer. La ſterilité procede auſſi ſi le mary eſt trop gras, la plus part de ſa nourriture ſe conſumant en la groſſeur de ſon corps, ne laiſſant point de ſuperfluité à faire la ſemẽce: que ſi c'eſt la femme, l'humidité rend la matrice ſi gliſſante que la ſemence n'y peut tenir ny s'arreſter. Ie conſeillerois à l'vn & à l'autre, diſoit il, d'vſer de ſel moderément, le ſel excitant les hommes, & les rendans feconds, eſtant fort propre à generation, prouoquant à luxure par ſa chaleur & acrimonie: auſſi ce mot Latin *Salacitas*, qui ſignifie laſciuité, en eſt venu. C'eſt la raiſon pourquoy les anciens d'Egypte, gens fort religieux, s'abſtenoient totalement de l'vſage du ſel, comme par trop excitatif de volupté & concupiſcence. Que ſi Homere l'a appe-

lé diuin ou ſacré, c'eſt à mon aduis, pour raiſon qu'il empeſche la pourriture & corruptiõ. Que le ſel ſoit fecond, nous voyons que les nauires produiſent force rats & ſouris, crauans, & autres animaux à cauſe de la ſaleure de la mer. La plus grande cauſe de ſterilité, va dire vn autre, vient des diuerſes temperatures du mary & de la femme : à ceſte cauſe Plato vouloit qu'il y euſt des braſſeurs de mariage, qui ſçeuſſent par art cognoiſtre les qualitez des perſonnes qui ſe marient, pour dõner à chacun la femme qui luy ſeroit cõuenable, & à chacune femme auſſi vn mary determiné : & par ce moyen ſeroit touſiours bonne la principale fin du mariage. Mais Hippocrate tient ceſt art eſtre neceſſaire aux hommes intemperez, mais que les temperez n'ont beſoin de faire eſlection de femmes, ne chercher celles qui leur correſpondent en proportion & temperature, & qu'ils auront incontinent lignee quelque femme qu'ils prẽnent. De ces intemperatures, adiouſta il, eſt venu le ſacrifice que faiſoyent les Lupercaux au Dieu Pan: leſquels durant leurs ſacrifices couroyent tous nuds par les rues auec des fouets faicts de poil de cheure, dont ils frappoyent les mains & le ventre des femmes qui ne pouuoyent conceuoir, & par ce moyen ſe

trouuoyent grosses : & si frappoyent aussi les enceintes, pour les faire facilemēt accoucher. Il fut lors demandé si le trop grand plaisir des hommes pouuoit estre cause de sterilité, aussi bien que le grand plaisir des femmes: vn de la Seree asseurant que sa femme n'engrossoit sinon alors qu'elle auoit plus d'ennuy & de fascherie. Mais il ne me souuient plus qu'il en fut dict, estant le propos interrōpu par ceste question, qui prenoit plus grand plaisir des hommes ou des femmes. Les vns respondirent que esgallement, le prouuant par vne responce de femme qui est bien commune: car quand elle eust demandé si les hommes y prenoyent autant de plaisir que les femmes, & qu'on luy eut dict qu'ouy: ie m'esbahis donc, dict elle, qu'ils n'y retournēt plus souuent. Vn qui tenoit l'opinion des Arabes, maintenoit que c'estoyēt les femmes. Celuy qui tenoit le contraire, va mettre en auant le iugement de Tiresias, qui auoit gousté l'vn & l'autre, ayant esté homme & femme, lequel fut rendu aueugle par vn soufflet que luy bailla Iunon, pour auoir iugé en la faueur de Iuppiter. Pour accorder ces diuerses opiniōs, il se leua vn d'entre les autres, qui parla ainsi: Ie pense que la femme prend moins de plaisir que l'homme, mais que le plaisir de la

femme

femme dure plus que celuy de l'homme: car l'homme estant plus chault que la femme, a ses mouuemens plus soudains, parquoy il finist plustost & ardémẽt ses desirs & plaisirs: mais la femme comme elle est plus froide, tarde, & lente en ses actions, aussi elle va froidement en accomplissant sa volupté, & par cela le plaisir luy est de plus grãde duree. Ainsi les hommes ayment & habitent auec les femmes de plus grande affection, mais les femmes ayment & habitent auec les hõmes plus perseuerãment & opiniastrement, tellemẽt qu'il leur faut plus de temps pour accomplir leur plaisir. Tesmoin le Seigneur de la Montagne, qui dict qu'vne femme durant les troubles fut forcee par les gensdarmes: laquelle estant eschappee de leurs mains, loüoit Dieu de l'auoir faict, & s'en estre assouuie sans pecher. Vne femme de la Seree, ne pouuant laisser passer cela, va dire qu'elle ne croyoit point que ceste femme eust esté telle: parce que son mary luy auoit autresfois dict, qu'vn Docteur en droict auoit escrit, qu'vne femme de Cataloigne s'alla plaindre à la Royne d'Arragon, de ce que son mary luy faisoit trop souuent. Celuy à qui elle parloit va dire, aussi Boyer dict qu'il ne se faut pas tant esmerueiller du mary, comme de la plaincte qu'ẽ fit

la femme: car les femmes se plaignent souuẽt de peu, mais non pas de trop. Et ie me doubte adiousta il, parlant à ceste femme, que vostre mary s'est bien gardé de vous dire, ce qui fut dict & ordonné par la Royne d'Arragon, sur la plaincte que faisoit la femme de ce que son mary luy faisoit trop. Le mary de ceste femme qui estoit là present, fut prié de tous de leur dire à combien fut refrené l'excez de ce mary de Cataloigne. Mais il n'en voulut rien dire, à cause de sa femme qui estoit là presente, laquel le possible se fut aydee de la sentẽce de la royne d'Arragõ, limitãt l'excez du mary. Et va dire aux hommes qu'ils ne feroyent rien pour eux de prendre droict par cest arrest, & qu'il valoit mieux l'aller voir dans le liure, que de le communiquer à leurs femmes. Si ne laissa il pourtant de leur dire à l'oreille, (à cause que tous n'auoyent pas ce liure) que la royne d'Arragon deffendit à ce mary sur peine de la vie, de ne le faire à sa femme toute la nuict plus de six fois. Celuy qui blasmoit les femmes va produire trois ou quatre petis registres, pour mõstrer qu'il ne se trouue point de femmes qui se plaignent du trop. Le premier estoit de la responce d'vne siẽne voisine, à laquelle il auoit dit: & biẽ ma voisine, vostre mari est de retour,

il a esté long temps absent, il payera bië les arrerages : à qui elle auoit respondu, vn beau payeur d'arrerages, il laisseroit plustost perdre le fond & la place, que d'en payer seulement la moitié. Chacun voulant rire, il les pria de voir les deux autres registres, estans en bonne forme probante, & bien authentique, à cause de l'antiquité d'iceux, & qu'on n'auoit iamais debatu. Ce second registre faict mention d'vn homme marié, qui se plaignoit à sa femme de la grande despence qu'elle faisoit en habillemens, & luy iuroit qu'il ne luy faisoit fois qu'il ne luy coutast plus d'vn escu: mais que sa femme l'auoit bien rembarré, en luy disant, faictes le si souuent qu'il ne vous reuienne pas à vn liard. Le tiers registre porte d'vne femme fort honneste & de si bonne conscience, qu'elle dit à vn sië amy (car elle ne le faisoit qu'à ses amis) qui la vouloit contenter du plaisir qu'elle luy auoit faict, luy voulant bailler vn escu, que c'estoit trop, & qu'elle ne le prendroit pas: mais estant contraincte de le prendre, elle fut si raisonnable & courtoise que de luy dire gracieusement, faictes-le donc encores vn coup pour le demeurant de vostre argent. Vraymët va dire quelqu'vn, c'estoit vne honneste femme, qui ne hayssoit personne, & si n'auoit nuls

ennemis,& n'estoit point vilaine. Que si vous la blasmez, disoit il, de se prostituer, ie n'ay que dire: car la Loy dict qu'elle faict mal de s'abandonner, mais non pas de prendre argent. Encores s'en trouue il de si vertueuses, qu'elles ne veulent receuoir aucun prix pour l'amitié que elles portent à leurs amis, disans que toutes choses du monde ont certain prix, excepté l'amour, lequel ne se peut payer qu'auec amour. Voyant cestuy cy que personne ne parloit, va dire, ie m'en vois vous côter d'vne femme qui ne se peut tenir de dire la verité de ce qu'elle pésoit, commençant ainsi: Vne femme d'estat oyant vn iour discourir de la religion & ceremonie des Iuifs, & des Turcs, & comme aux Iuifs on fend le prepuce, & aux Turcs on leur coupe & oste vn loppin de dessus, & s'appellét Circoncis, les Latins les appellét *Recutiti*, *apellæ*, & *verpæ*, & comme ceux qui quittét ce parti se font retailler, ainsi que l'enseigne Ægineте, afin de cacher & couurir le deffaut du prepuce, & n'en auoir plus la marque: ceste femme, di-ie, trouua cela aussi mauuais en la religion des Turcs, que la deffence qu'ils ont de boire du vin: disant qu'elle ne voudroit pour rien du monde, que les hommes de ce pays fussent de ceste religion: pour autant qu'il en

faudroit plustost mettre qu'en oster. Les femmes n'en voulans rien croire, faisoyẽt semblãt de se vouloir retirer, quand vn autre leur dict qu'elles s'approchassent hardiment, & qu'il ne diroit rien qui sentist son Mardy-gras. Les voyans arrestees, il va commencer à faire vne anatomie de la teste d'vne sienne voysine, qui prend à loüãge quãd on l'appelle mauuaise teste, disant qu'il vaut mieux à vne femme auoir bõne teste que mauuais cul: & leur va dire que il leur conteroit de la teste de sa voisine, sans son cul. Premierement, il leur conta cõme son mari n'auoit iamais peu remedier à ceste teste, encores qu'il se fust aydé de deux poings, qui sont le droict & le gauche, tant elle crioit & de iour & de nuict, encores qu'il ne luy fist rien, comme elle mesme confessoit. Et c'est de ceste ci de qui quelqu'vn a dict:

Bien que vous ayez vn espoux
Patient, debonnaire, & doux,
Sans fin vous estes en querelle,
Et n'auez vn heure de bien,
Pourquoy vous faschez vous la belle,
A celuy qui ne vous faict rien?

A l'autre fois elle l'appelloit maquereau, rufiẽ, paillard, ribaut, fouëtté, larron, bougre, ladre, forbanni, en luy donnant plusieurs autres nõs

diffamatoires, desquels hõnestes titres on emmaillote les petis enfans au berceau. Que voulez vous plus? disoit il, elle est propre à faire les sacrifices d'Hercules en l'isle de Rhodes: sõ mary ne pouuãt plus endurer toutes ces crieries, s'aduisa vn iour auec deux de ses voisins, qui auoyent pitié de luy, que pour auoir patiẽce, il falloit faire cõme on fait aux petis enfans, lesquels on appaise en les berçãt, & encore qu'ils criẽt, à force de berçer ils s'ẽdormẽt. Parquoy le mary fit faire vn grãd berçeau à Croutelles, non sans admiration, encore qu'il ne fut pas si grand que celuy de Pantagruel. Le berçeau estant faict, il conuie ces deux voisins à souper. Ils n'eurẽt pas acheué de souper que ceste femme cõmença, à l'accoustumee, de tẽpester & crier. Ils la prennent cõme ils auoiẽt proietté, & la lient en ce berçeau, nõ pas sans difficulté, tant plus elle crioit, tant plus ils la berçoyent: tant plus ils la berçoyent, tant plus elle crioit: au lieu qu'ils pensoyent l'endormir, elle se mit tant à crier qu'elle n'en pouuoit plus, & estant toute eslourdie, s'appaisa. Ils y procederent si biẽ, que de là en auãt elle n'osoit plus crier, parquoy il ne falloit plus berçer pour la faire taire, ou pour l'endormir, car incontinent qu'elle crioit, son mary auoit ses gẽs ausi prests que le

ſeigneur de Baſché auoit meſſire Oudart, Loire le Marié, ſa femme, & Trudõ le tabourineur au ſon de la cãpanelle, toutesles fois qu'il vouloit bailler des nopces de Baſché à meſſieurs les Chiquaneurs, qui le venoyent citer & adiourner. Mais c'eſtoit le bon, car ſi vne des voiſines de ceſte diableſſe de femme venoit au ſecours, ils la mettoyent au meſme berçeau, les berçãs iuſqu'à ce qu'elles ne criaſſent plus: qui eſtoit biẽ difficile à ce qu'eux meſmes m'ẽ ont dit. Vn de la Seree, ayãt vne diableſſe de femme, leur va dire, qu'il enuoyroit à ces berçeurs ſa femme, s'aſſeurant bien qu'elle leur rõproit le berçeau contre leur teſte, & qu'ils ſeroyent bien payez de leurs peines, & que quand ils la pourroyent mettre dans le berçeau (ce qu'il ne penſe pas) il faudroit inceſſamment berçer, car elle crie touſiours, meſme en dormant & en ſongeant. Ceſtuy cy voyant qu'on ſe rioit de luy, va parler à eux ainſi. Meſsieurs, ne vous mocquez point de moy, ie ne ſçache gueres homme, qui pour auoir patience n'endure de ſa femme. Et encores qu'il ſe trouue des femmes qu'on pẽſe bien ſages, ſi eſt-ce que le vulgaire dit qu'il nous faut garder de celles là qui ſemblent plꝰ ſages que les autres: car telles ſont diableſſes en chemiſe, cõbien qu'elles ſemblẽt

ſainctes en leurs habits: & faut pour auoir patience que l'homme endure auſſi bien des ſages que des autres, & craigne de leur deſobeir s'il veut viure en paix: ne ſeruant de gueres de les prendre douces, car auec le tẽps ceſte douceur tourne en force: & ne faut point faire du cholere, ou mauuais, car là où la cheure eſt attachee, il faut qu'elle broute: c'eſt à dire, que le mal qu'on a auec ſa femme eſt domeſtique & neceſſaire. Celuy qui tenoit touſiours le party des femmes va repliquer, qu'õ mettoit le plus ſouuent toute la faute ſur les femmes, combiẽ qu'il ſe trouue des maris ſi mal complexiõnez qu'il eſtoit impoſſible de les aymer, & s'accorder auec eux. A qui il fut reſpondu, qu'encore qu'il y ait des maris incõpatibles, il faut pourtant que la femme y remedie par vne patience forcee, autrement elle ſe pert, & deshonnore ſa maiſon, & ſon mary, puis que ſa rebellion ne luy peut ſeruir qu'eſtre mal traictee de ſon mari, & moins honnoree d'vn chacun, & le ſcandale de ſa maiſon. Quant à moy, diſoit il en continuant, ie vi bien en ceſte opinion, que la plus grande partie de l'infortune des femmes auec leurs maris, vient de la mauuaiſtié de leurs femmes: laquelle en beaucoup eſt indomptable: & y a peu d'hommes ſi mauuais,

& hors de raiſon, qui n'ayment & n'eſtiment vne femme ſage, obeiſſante, & qui les comporte en leurs imperfections : vous iurant qu'ainſi que ie plains celles qui auec toute humilité & obeiſſance ne peuuent auoir paix auec leurs maris, que ie penſe eſtre peu: auſſi ne plains ie gueres, en recompenſe, celles qui pour eſtre depites, opiniatres, orgueilleuſes, font les hommes bons deuenir mauuais, ou de mauuais pires qu'ils ne ſont: car la femme doit pluſtoſt ployer que le mary. Nous trouuons, adiouſta il, qu'il y auoit à Romme vn temple dedié à vn Deeſſe, où le mary & la femme s'appoinctoyent s'il ſuruenoit entre eux quelque noiſe. Ceſte Deeſſe eſtoit nommee *Deipara* : qui admonneſtoit par ſon nom, que la femme ne doit pas eſtre appoinctee par le mary, mais que c'eſt la femme qui ſe doit reconcilier à ſon mary. Noſtre Feſſe-tondue nous va dire, qu'encores que ſa femme euſt vne bonne teſte, & qu'elle ſe faſchaſt ſouuent à luy, qu'il auoit vne bonne recepte pour faire ſon appoinctement. Et quoy? luy demanda vn Drolle, qu'y faictes vous? C'eſt qu'en luy faiſant quatre ou cinq coups elle eſt tout incontinent appoinctee. Et ie te prie, repliqua le Drolle, que ie face ainſi mon appoinctemēt

auec ta femme : car il y a plus de trois mois qu'elle me veut mal, & si ay faict tout mon effort pour l'appaiser, mais ie n'ay peu. Le mary se print à rire auec tous ceux de la Seree, & y fussent encores, si quelque autre n'eust commencé à dire : Et vrayement voila vn bon moyen pour reconcilier la femme à son mary, à ceux qui le peuuent faire, sans que tout le voisinage en face ses contes & risees: d'autant que les debats qui sourdēt entre le mary & la femme, ont esté de telle consequence entre les Atheniens, & si desplaisans, qu'ils auoyent des Magistrats, n'ayās autre charge que d'appointer le mary & la femme, auant que le peuple fust asçauanté de leur dissension. Mais auiourd'huy vous trouuerez des femmes qui se vanteront de faire de leur mary ce qu'elles veulent, & telles femmes hieroglyphiquement sont remarquees, selon Pline, par la Lionne, pour estre plus hardie & courageuse que le masle. Et me semble, adioustoit il, que les femmes qui taschēt en toutes sortes reduire leurs maris en leur puissance, les ont de là en auant tous estourdis & insensez : tout ainsi que les poissons qui se prenent legerement à l'appast, & neantmoins ne sont pas bons à manger. Car depuis que la femme se met en la puissan-

ce de l'homme, & luy en possession d'elle, aussi elle engage, par le lien de mariage, le droict & iurisdiction de liberté. Et est mal seant au mary de faire tel honneur à sa femme qu'il la veuille preferer à soy-mesme. Et que signifioit le voile, disoit il, que portoyent les mariees, sinon cõme dit S. Ambroise, pour demonstrer qu'elles se rendoyent à iamais subiectes & obeissantes à leurs maris? le voile estant vn signe de grande humilité. Ie ne voudrois pas aussi, adioustoit il encores, que le mari fist tout à sa fantasie, & ne permist à sa femme quelque authorité en sa maison: car les parolles que recitoit l'espousee entrant la premiere fois en la maison du mary, qui estoyent, Là où tu es Cayus, ie suis Caya, signifioyent que tout deuoit estre cõmun entre le mary & la femme, & qu'en la maison, tous deux deuoyẽt estre égallement maistres: voulant dire la mariee à son mary, comme tu es seigneur & maistre de la maisõ, aussi ie suis dame & maistresse de la maison. Ie sçay bien, va dire vn Drolle, beaucoup de maisons en ceste ville, où le mary ne la femme ne sont pas maistres. On luy repliqua, & qui l'est donc? Il respõd, c'est vn petit compagnon, qui le plus souuent ne veut rien faire ny pour monsieur ny pour madame. Sans

s'arrester à ceste facetie, quelqu'vn va dire que ce n'estoit pas l'honneur d'vne femme, encores que toutes choses soyent communes entre elle & son mary, quand son mary tient d'elle: la puissance de la femme doyuant estre regie par celle du mary, & que ce soit tousiours le mary qui semble estre maistre & commander: comme en vne coupe, ores qu'il y ait autant ou plus d'eau que de vin, nous l'appellerons vin neantmoins. Vn de nostre Seree, qui tenoit volontiers de la quenoüille, va dire qu'il ne se falloit point esbahir si le François tenoit des femmes, n'estant point Alleman ne Septentrional: car les Allemans tiennent, cōme chose veritable, qu'il n'y a que ceux là maistres de leurs femmes, qui appellēt la Lune en masculin, & le Soleil en feminin, comme ils font, & tous les Septentrionnaux. Quelque autre va faire mētion d'vn peuple là où le promis & la promise, auant qu'espouser, cōbatent à bō escient l'vn contre l'autre: auquel cōbat si la femme vient à vaincre, elle cōmande à son mary toute sa vie: que si elle est vaincue, il faut que son mary soit maistre. Pleust à Dieu, va dire vne de la Seree, qui auoit vn mary Allemā, que ceste Loy eust lieu en ce païs: peut estre qu'aucunes seroyent maistresses, là où nous

ſommes touſiours ſubiectes & aſſeruies à nos maris. Celuy qui parloit contre les femmes le plus communement, & eſtoit François, lequel appelle la Lune en feminin, & le Soleil en maſculin, luy va dire, il ne faut point que vous mettiez en ce hazard, car vous eſtes touſiours maiſtreſſes, & n'y a reigle de Grammarien qui vous peuſt empeſcher que ne faciez du feminin vn genre commun & doubteux, ſans vous ſoucier des reigles de vos maris, & ſi vne nation fait le Soleil & la Lune maſculins ou feminins. Et voicy vn exemple de la regle. Les plus fendans de noſtre rue, commença il à dire, eſtoyent en la boutique d'vn cordonnier noſtre voiſin, qui iuroyent ne tenir rien au fief de Bazoge. Ce maiſtre cordõnier, qui les congnoiſſoit, & leurs femmes auſſi, va dire, Ie baille pour rien la meilleure paire de bottes qui ſoit en ma boutique à celuy d'entre vous qui ne tient rien de la quenouïlle : à la condition que s'il ſe trouue qu'il en tienne, il me les payera au double. Vn qui pẽſoit eſtre maiſtre chez luy quand ſa femme n'y eſtoit pas, ayant affaire de bottes, les prend à ceſte condition. Le cordonnier esbahy de ſa hardieſſe, & craignãt perdre ſes bottes, luy diſt : Il y a long temps que ces bottes ſont faictes, i'ay peur qu'elles

ſoyent dures, prenez ceſte greſſe pour les remollir, de peur qu'elles ne vous bleſſent, & la mettez entre voſtre pourpoint & la chemiſe, afin que ma femme ne la voye. L'achepteur de bottes n'en voulant rien faire, va dire à ce cordonnier, ma femme ſe facheroit ſi ie gaſtois me chemiſe. Alors il fut iugé tenir des baſſes marches, & condemné à prendre les bottes, & en payer deux fois autant qu'elles valoyent: auec cela le cordonnier en faiſoit ſes contes par tout. Mais celuy qui auoit payé les bottes au double, s'en reuencha bien: car ayant le tout conté à ſa femme, & comme il auoit eſté contrainct de prẽdre les bottes à tel pris, elle s'ẽ alla à ce cordõnier, luy diſãt mille iniures: va vilain affronteur, n'auois tu autre choſe que diſner, ſans noſtre argent: mercy-Dieu tu luy rendras, mõ mary n'a que faire de bottes, il ne cheuauche point. Les femmes faiſans ſemblant de n'auoir rien entendu, ſe vouloyent retirer, mais elles furent arreſtees, par vn de la Seree, auec promeſſe qu'il ne diroit rien de ſcandaleux: & puis commença à ſe venter, qu'vn Sorcier & Magicien luy auoit appris vne chanſon, que tout incontinẽt qu'il la commençoit, ſa femme ſortoit hors du logis, ou pour le moins ſe taiſoit. Il y en eut vn

des noſtres, qui le pria bien fort de luy apprendre ceſte chanſon, à quelque condition que ce fuſt, encores qu'il ſe falluſt donner au Diable corps & ame, d'autãt qu'il ſeroit mieux auec le Diable qu'auec ſa femme. L'enchanteur luy reſpond qu'il n'y alloit pas tant: luy diſant, ie ne fay autre choſe que cracher trois fois en ma main, & trois fois en mon ſeing, & me moucher, ſi i'en ay beſoing: cela faict, ie commence à chanter aſſez melodieuſement (car ie n'ay iamais mangé de figues, ny beu d'eau) Au ioly bois m'amie, au ioly bois s'en va. Il n'y eut perſonne en la Seree qui ne trouua ceſte magie bien aiſee à faire & veritable: ſinon vn qui luy va demander, s'il n'auoit point de peur que ſa femme ſe voulant defendre luy baillaſt quelque coup de fourche. To⁹ ceux de la Seree ne parlerent plus de la teſte des femmes, tant ils craignoyent d'auoir des coups de fourche: mais ſe vont mettre à conter des petites ſornettes des femmes & des filles, toutefois aſſez communes. Vn commença à dire ainſi. Vne de nos voiſines, femme d'vn marchant drogueur ou eſpicier, s'en allant par la ville, & trouſſant ſa robbe par le derriere, trouua quelqu'vn, qui voulant rire luy diſt, Madame, ie vous prie me vendre des

eſpices, ce pendant qu'auez la main au cornet. Ceſte marchande, ſans s'amuſer à luy, trouſſant encores plus haut ſa robbe, luy reſpond, mettez donc le nez en la boutique, marchant. Puis allant apres elle, & pour rire d'auantage, luy demande ſi elle auoit vendu ſon cul, qu'elle tenoit par la corne: elle reſpond qu'ouy, en luy demandant s'il en vouloit boire du vin du marché. Ce Drolle trouuoit les reſponces de ceſte femme ſi à propos, qu'en la ſuyuant il luy va demander encore: combien y a il d'icy à voſtre ie ne ſçay comment? qui luy va reſpondre, ſi vous auiez voſtre nez à mon cul, vous feriez aux faux-bourgs. Pleuſt à Dieu, va il lors reſpondre, que nous euſſions mis le cul enſemble: elle entendant le iargon, va repliquer, prenez tout monſieur, des mil ie vous en donne cent. Aucuns de la Seree diſoyent ces contes eſtre de tauerne: celuy qui les auoit faićts leur confeſſa, diſant qu'il y auoit à boire & à manger. Les femmes aſſeuroyent que ces contes n'eſtoyent pas à croire: veu la pudicité & vergongne des femmes & filles, qui fut ſi grande entre les Grecs, ce diſoyent elles, en alleguant Plutarque, qu'elle les reuoqua de ſe pendre. Car comme pluſieurs femmes ſe fuſſent pendues, il fut dit que celles qui ſe pen-

droyent

droyent par apres, seroyent portees toutes nues par la ville auec leur cordeau. Celuy qui disoit q̃ ces cõtes estoyent veritables, s'adressant aux femmes, leur va dire, & vous croyez qu'vne Romaine montra son cul au Senat, aux Consuls & Preteurs en iugement? combien que ce soit plus de faire que de dire. Mais ie vous asseure, disoit il, que l'vn & l'autre se peut faire par vne femme estant en courroux. Car il ny a pas long temps, disoit il, vous le croirez si vous voulez qu'en passant vers la poissonnerie, ie rencontray vne poissonniere, qui estoit en si grande cholere, qu'elle n'eust point de honte de descouurir son d'erriere à ceux qui se fachoyent auec elle, leur disant tenez, voila vn Almanach de ceste annee, la lettre Dominicale en est Boy. Les femmes mesmes en rioyẽt encores, quãd vn autre va cõter ce qu'il auoit ouy respondre à vne fille, qui ne pensoit pas en mal, à vn Escollier, qui luy faisoit l'amour en Latin: l'escollier luy contant les bonnes leçons qu'ils auoyent aux Escolles. Et puis auec belles harangues, dont les hommes sont tousiours pourueuz, qui sont cõmunes & feintes louanges iettees en moule pour toutes femmes & filles, la louoit de tous ses membres, si beaux, accomplis, & pro-

portionnez: puis vint aux dents, aux yeux, à la bouche, au tetin, au vẽtre, puis à ce qui est vn petit plus bas. Et qu'elle toute honteuse luy auoit dit, Dieu y mette ce qu'il y faut. Cest escolier s'en alla bien cõtẽt, & pẽsoit estre bien aymé de ceste fille: parce qu'õ l'auoit asseuré que le pouls luy auoit varié quãd on le nõma auec les autres seruiteurs d'icelle. Car on dit que si tastez le pouls d'vne fille, luy nommant ses seruiteurs, si vous venez à luy nõmer celuy qu'elle ayme, le pouls luy varira: le pouls ne mentãt gueres. Puis que ceste Seree est dediee aussi bien pour les filles que pour les femmes, va dire quelqu'vn, ie m'enuois vous conter d'vne fille à qui vn ieune homme demanda, cõment suis-ie en vostre grace, Madame? Laquelle luy respond, comme le benoistier en l'Eglise, pres de la porte & loing du cœur. Encores que ce seruiteur eust vne fascheuse respõse de sa maistresse, il ne laissa de luy dire, à Dieu la belle fille: qui luy respõd, on ne pourroit pas dire ainsi de vous. Fasché de sa gloire repliqua, si feroit on bien qui voudroit mentir cõme moy. Elle choleree de ceste respõce, luy dist, allez, allez, mon amy, vous estes le plus grand veau du monde: & vous, va il dire, la plus grand' vache qu'on sçauroit trouuer, il ne fraudroit qu'vne

eſtable pour tous deux. Celuy qui auoit faict ces beaux cõtes ſe retournãt vers les femmes, leur va dire qu'il n'y auoit rien là de ſeditieux: mais qu'il vouloit en cõter de quelques filles, ce qui ne ſe pouuoit faire ſãs y meſler quelque choſe, qui les pourroit ſcãdalizer: parquoy les en aduertiſſoit. Il ne laiſſa pourtant à parler aux femmes, car on ne parleroit pas de ceſte ſorte aux filles, Il n'y a perſonne icy de vous autres, commença il à dire à ces femmes, qui n'ait eſté fille, & qui n'ait eu le mal des filles, qui eſt la iauniſſe. La dame & fille dequoy ie vous veux parler, auoit auſſi ceſte maladie. Ayant trois ou quatre Damoiſelles à ſa ſuite, elle ſe plainct à ſes filles de ſa maladie, leur diſant que pour ſa gueriſon on l'auoit aſſeuree n'y auoir meilleur ny plus prõpt remede que d'auoir vn amy & ſeruiteur, iuſquesà ce qu'elle fuſt mariee. Ces Damoiſelles voyans que leur maiſtreſſe trouuoit bõne ceſte recepte, & qu'elle auoit enuie de la practiquer, luy vont dire q̃ cela ne la gueriroit point, & qu'autrefois eſtãs malades de meſmes maladie, & ayãt ſouuẽt vſé de ce remede, elles n'ẽ eſtoyent point pourtãt gueries. Ceſte ieune Dame ne laiſſa pourtant à eſſayer ce remede: mais l'ayant practiqué, elle deuint fort triſte, & ne faiſoit que pleurer.

Les Damoyſelles penſans que leur maiſtreſſe ploraſt dequoy la medecine ne l'auoit point guerie, & de la follie & ieuneſſe qu'elle auoit faite, la recōfortoiēt le mieux qu'il leur eſtoit poſſible : auſquelles elle va dire, ie ne pleure & ne ſuis pas faſchee d'auoir prins & practiqué la medecine, mais ie pleure dequoy ie ne l'ay eſſayee pluſtoſt : car ie n'euſſe pas tant enduré comme i'ay faict.

Vous me faictes ſouuenir, va dire vn autre, d'vne grande Dame, qui eſtant bien malade ne vouloit practiquer ceſte recepte, encores que ſans ce Recipé auec ſon ingrediant, on la iugeoit à mourir, & que meſmes ſes Damoyſelles luy conſeilloyent, eſtant la medecine fort ayſee à prendre, comme elles diſoyent à leur maiſtreſſe, veu qu'il ne falloit que prendre du potage à la bite. Ceſte Dame parlant à ſes filles, leur diſt, ie n'ē feray rien: vous ſeriez les premieres à me blaſmer & me reprocher que ie ſerois vne putain. Elles luy reſpondent, Madame, n'ayez peur de cela : & afin que perſonne de nous autres ne vous iniurie, nous le ferons toutes auec vous. Les femmes trouuerent ces deux contes ſeditieux, & tant pour cela, qu'auſſi qu'il ſe faiſoit tard, elles ſe vouloyent retirer, ſans vn qui eſtant modeſte &

pudique leur dist qu'il vouloit dire deux ou trois contes qui sentoyent la vieille guerre, mais qu'ils n'estoyẽt aussi point gras. Les femmes luy respondirent, qu'elles les aimoyent mieux megres & vieux, que ieunes & gras. Vn homme, commença il à dira, n'estant gueres que marié, alla vn iour veoir son oncle, encores qu'il n'eust iamais oncle ne tante. Estãt de retour, & arriuant sur le souper, sa femme s'en allant au deuant de luy, le va embrasser & baiser. Ce ieune marié en la baisant luy demande: ferons nous cela, ou si nous souperõs. Elle luy respond mon amy, vous ferez bien tout ce qu'il vous plaira, mais le souper n'est pas encore cuit. Si ce conte est vieux, adiousta il, & tout enrimé, escoutez cestuy-cy qui est des modernes. Il n'y a pas long temps, commença il à dire, que nostre Curé & vne de ses parroissiẽnes eurent ensemble quelque querelle & debat: tellement que son Curé luy va dire qu'elle s'ẽ repentiroit. A qui ceste bonne dame va dire, mettant la main sur son deuant: Dieu me garde ceste piece, car tãt qu'elle sera en bõ point, ie ne vous crains gueres. Et puis commença à dire quelques iniures à son Curé, qui en cholere, (combien que ce fust vn homme de bien) ne se peut si bien moderer qu'il ne luy dist,

allez, allez de par le Diable, vous n'estes qu'vne putain. Soudain elle s'escrie en disant, messieurs, ie vous prens à tesmoing comme nostre Curé a reuelé ma confession. Il ne peut acheuer son conte, tant ceux qui l'auoyent ouy se mirent à rire, & de telle sorte qu'en voulant commencer vn autre, il fut deux ou trois fois empesché. A la fin il leur imposa silence, leur permettant de rire & de ce conte, & d'vn autre qu'il leur vouloit faire, tout ensemble. I'ay vn mie͂ voisin, nous va il dire, qui bat tousiours sa femme quand il se faut confesser. Ie luy demanday vn iour la raison, il me la bailla belle. C'est dit il, que quand ie me veux aller confesser, il ne me souuient pas de la moitié de ce que i'ay fait: mais ayant battu ma femme, elle me dit tout ce que i'ay fait tout le long de l'an voire toute ma vie: & des choses que ie n'eusse iamais pensé autreme͂t auoir faites, elle me les dit, & si m'en faict souuenir. Ayant acheué, il les laissa rire à leur aise, & se taisant vn autre va faire vn conte d'vne femme, qui sans estre batue ne frappee, fit bien souuenir à son mary vne faute qu'il auoit faicte en son endroict. C'est que le mary de ceste femme estant venu en poste en sa maison, contrefit si bien le las & le rompu, qu'en lieu de payer les arrerages, il

ne fit que ſe plaindre & dormir. Le lendemain ſe pourmenant par ſa court auec ſa femme, & voyant vn grand coq de Lodunois, qui ne faiſoit rien aux poules, encores qu'elles le vinſent chercher, il va dire à ſa femme que ce coq ne valoit rien, & qu'il le falloit tuer. Sa femme luy replique, & poſſible, mõ mary, qu'il a couru la poſte. Le mary alors congneut bien que luy & le coq auoyent froides queuës: & luy meſme le confeſſoit liberalemẽt, d'autãt qu'il auoit vne des plus belles femmes de tout le païs. Parquoy on print occaſion de mettre en auant, qui fait que les hõmes aimoyẽt mieux les belles femmes que les laides, veu que de nuict toutes femmes ſont femmes. Les vns diſoyent que c'eſtoit que les belles ſont les meilleures, qui reſſemblẽt aux Anges qui ſont beaux: les laides au contraire ſont Diableſſes. Les autres diſoyẽt que c'eſtoit à cauſe qu'elles aggreent plus à noſtre veuë: qui ſe reſiouiſt de veoir quelque choſe de beau, & cõme vn chef d'œuure que Dieu a mis au mõde. Quelqu'vn qui auoit veu l'Anacriſe de l'Eſpagnol, diſoit que la femme fort belle, eſtant froide & humide au ſecond degré, eſtant faicte de matiere bien aſſaiſonnee, & obeiſſante à Nature, eſt vn ſigne qu'elle eſt feconde, & qu'elle peut en-

fanter: estant d'vn temperament propre & cõuenable à cela: & pour ceste cause elle correspond quasi à tous les hommes, & tous les hõmes la desirent. Disoit oultre, suyuant l'Anacrise, que la faculté d'engendrer tenoit pour indice de fecondité & fertilité la beauté de la femme: & si elle est laide, elle l'abhorre, congnoissant par cest indice, que Nature a failly en elle, & qu'elle ne luy aura donné le temperament propre & conuenable pour enfanter. Ie croy, va dire vne Fesse-tondue, qu'on n'ayme pas les laides femmes, à cause que le plus souuent elles sont Sorcieres, & le prouerbe cõmun dit, laide cõme vne Sorciere: mesme que Cardã a remarqué n'auoir iamais veu Sorciere qui ne feust laide. Ce qui a possible faict dire à Bodin, que leur laideur est cause dequoy elles sont Sorcieres, & qu'elles s'abbandõnent aux Diables: estant à presumer, ce dit Bodin, que si elles trouuoyent mieux qu'elles ne se prostituroyent à tels amoureux, qui les tourmentent iour & nuict, si elles ne continuent au seruice de leurs maistres. Les femmes de nostre Seree furent fort scandalizees de ce dernier propos: mais on les asseura que cela estoit escrit en Bodin, & qu'elles s'en prinsent à luy, & de ce qu'il dit, y auoir plus

de femmes Sorcieres que d'hommes, à cause que la cupidité bestiale est plus grande en elles, qui reduit les femmes à l'extremité pour iouyr de leurs appetits, ou pour se vẽger: d'autant qu'on voit aux femmes les parties viscerales plus grandes qu'aux hommes, qui n'ont pas les cupiditez si violentes. De là vient que le venin des bestes femelles est plus dãgereux que des masles: de là vient aussi qu'il n'y a rien que les femmes n'entreprennent. Nous trouuons dans Vier, que la femme d'vn bourreau, son mary estant empesché ailleurs, s'en alla en vne ville de Brabant, ayant mué d'habillemẽs, pour executer trois malfaicteurs: mais estant descouuerte, le peuple l'eust tuee à coups de pierre, si elle ne se fust sauuee. Les Lacedemoniens voyãs l'immodestie des femmes, & que il n'y a rien qu'ils n'entreprẽnent, auoyent des Magistrats expres, qu'ils appelloient *Harmosyni*, pour corriger leurs audaces. Celuy qui parloit tousiours pour les femmes, prenant la parole, va dire qu'il voudroit qu'il y eust encores pour le iourd'huy des Magistrats pour interpreter ce que les femmes disent en vne sorte, & on le prend en vn autre sens, où elles n'ont iamais pensé. Comme il arriua à vne femme, qui se faschant d'auoir esté mise à l'emprunt

bien haut, disoit, il n'y a femme en ma rue si taxee que moy, encores qu'il n'y en ait pas vne qui ait tant fourni & entretenu les reputatiõs & fornications de la ville que moy. Vne autre disoit à son medecin, qui luy vouloit faire prẽdre medecine, monsieur, ie vous prie ne me bailler pas vne forte medecine, car il n'y a femme en ceste ville qui ait le ventre plus lubrique que moy. Vne autre de mes voisines mua aussi de couleur, respondant à son mary, qui disoit qu'il voudroit sçauoir le ieu des Bohemiens, & pouuoir iuger s'il est dedans ou dehors, cõme ils font, luy disant, sans penser en mal, que elle n'y trouuoit pas grande difficulté, & qu'õ ne la sçauroit tromper en ce ieu, & qu'elle sçauoit bien s'il estoit dedans ou dehors. Ce fut assez dict, son mary commençant le premier à rire, & puis les autres. Et Dieu sçait, disoit il, commẽt ces pauures femmes à qui il eschappe tels mots, sont brocardees & moquees, & toutesfois sans occasiõ, si on interpretoit les mots comme elles les entendent, ou cõme ceux qui les reprennent sçauent bien ce qu'elles veulẽt dire. On pourra dire encores, que ceste Seree estant icy finie, a trop froide queuë, qui n'est propre ni conuenable au subiet d'icelle, à sçauoir les femmes: mais on sçait assez qu'en elles

on ne peut iamais trouuer la fin, & qu'il n'y a fond ne riue.

QVATRIESME SEREE.

Des Roys, qu'on crie le Roy-boit.

L'AN prochainement passé il arriua que nous criasmes le Roy-boit en la maison d'vn homme de bien, car il auoit le meilleur vin de toute la ville, toutesfois bon mesnager. Et pour mieux l'accoustrer, & nous aussi, il se trouua que celuy qui fut Roy beuuoit net & aymoit salé: si bien que par exprés, sçachant que nostre hoste n'alloit point trop tost, nous faisoit boire & crier plus qu'il ne vouloit, ne nous aussi. Nostre hoste voyant cela, vouloit qu'on obseruast la coustume des Lacedemoniẽs viuãs souz les loix de Lycurge en ce qu'ils ne permettoyent point qu'on leur portast aucunes torches ou lumiere au partir des festins de nuict, afin que ce leur fut plus de occasion de craindre de s'enyurer, pour ne receuoir la honte de n'auoir peu seuls trouuer leurs maisons. Le Roy ne ses sujets, n'ẽ voulu-

rẽt riẽ faire, ſçachãt à quelle intentiõ il requeroit cela, mais en beuuoiẽt dauãtage: & euſſent cõtinué, ſi de bõne fortune pour noſtre hoſte, ne fut arriué des maſques, qui entrerent ayans ſeulement des robbes fourrees à l'enuers. D'étree nous penſions que ce fuſſent Eſcoliers, mais quand ils eurent mis les dez & la bourſe & l'argent ſur table, chacun iugea que ce deuoyent eſtre pluſtoſt financiers, qui s'eſtoyent ainſi equippez de peur d'eſtre prins pour gens de leur eſtat. Or il arriua quelqu'vn des noſtres voyant que le mommon eſtoit bien gros, & qu'il eſtoit bien aiſé de ſe deſguiſer & accouſtrer comme eux, cependant qu'on regardoit ſi l'argent qu'on couchoit eſtoit bon, & s'il y en auoit bien autant, il ſe retire ſecrettement, prend vn maſque, tourne ſa robbe fourree à l'enuers. Ainſi maſqué & habillé de leur liuree ſe met entre les maſques, ſans que nous, ni eux y cogneuſſions rien. Les maſquez bien appris ne faillirent à s'addreſſer à noſtre Roy, & vont iouër contre luy, dont nous fuſmes bien aiſes, car il s'aydoit vn peu des mains, & des doigts, & ſi caſſoit la noiſille, toutes fois il ne laiſſa de perdre ſon argent & le noſtre, noſtre Roy ayãt eu recours à ſes ſubiets. Celuy qui eſtoit des noſtres, & maintenant eſt auec eux, & habillé

cõme eux, voyãt q̃ les masques auoyẽt gagné, auec lesquels il est, met la main sur l'argent, & prend tãt celuy que les masques auoyẽt apporté, que celuy que le roy auoit couché. Les masques ayans veu qu'vn, qu'ils pensent estre des leurs, auoit mis la main sur l'argẽt, sortent bien ioyeux, car la sõme estoit assez grãde, & nous laissent bien estonnez. Ce faux masque n'estãt pas du bon coing, se desrobbe des autres masques ainsi qu'ils sortent. Les vrays masques estans arriuez au logis, où ils s'estoyẽt masquez, s'esmoyẽt qui auoit serré l'argent de leur mõmon, tãt pour retirer ce que chacun auoit cõtribué, que pour departir leur gain. Se regardans l'vn l'autre, tous iurerent qu'ils ne l'auoiẽt pas prins: tous asseurerent aussi qu'vn des masques l'auoit serré, & qu'ils l'auoyẽt veu mettre en sa bourse: mais de sçauoir lequel, on n'en parloit point, & ne s'osoyent accuser l'vn l'autre, se cognoissans tous dés leur ieunesse. Ce pendant que de leur costé ils contestent, & ne sçauent qu'est deuenu leur argent, & que du nostre nous parliõs de nostre perte, & qui pouuoyent estre ceux qui nous auoiẽt gagné, afin d'auoir quelque iour nostre reuanche, voyci entrer celuy qui auoit faict ce bon tour de Panurge à nos gagneurs, que ne cognoisions

point,estât encores masqué,auec sa robe fourree à l'enuers,que n'auions aucunement troué à dire,qui met sur table des dez,& tout l'argent des masques,& le nostre,& faict mine de vouloir iouër. Nous estans piquez, pensans que ce fust vn de ceux qui nous auoyent gagné,cõmençions à boursiller,quand s'esclatât de rire il se demasque, & nous monstre & l'argent des masques, & le nostre, en nous contât comme le tout s'estoit passé.Ie vous laisse à pẽser si nous estions plus estonnez que ioyeux, tant pour auoir recouuré nostre argent, & auoir le leur,que pour la ruze qu'vn des nostres leur auoir ioüee.Apres que nous eusmes ris de bon courage, & que le Roy eut beu deux ou trois coups,& nous aussi,car toute passion altere, il nous dispensa de plus crier, & mist en auant non pas de leur rẽdre leur argent, & encores moins le nostre qu'ils auoyent gagné, mais si on les deuoit conuier à en manger leur part,quand on auroit sçeu qu'ils estoyent, car le faux masque n'en sçauoit rien non plus que nous.Il fut arresté & conclud par le Roy,qu'õ ne diroit mot iusqu'à ce qu'on en eust sçeu autres nouuelles. Mais dés le lendemain ils nous firent bien sentir quels gens c'estoyent: car se doutans bien qu'on leur en auoit dõné d'vne,

voulurent auoir leur reuanche. Et pour ce faire, estans aduertis que le Roy payoit sa royauté, ils nous apportent vn mommon le lendemain, bien autrement accoustrez que l'autre fois, & d'entree vont faire largesse de dragees, la iettant sur la table comme faict l'oublieur ses oublies, & valets, & laquais, & chambrieres apres : c'estoit à qui en amasseroit d'auantage entre nous autres pour en donner aux femmes: contre lesquelles ils iouërent force boitees de dragees, & de confitures seches, & de codignac, & d'autres petis menus fatras que l'on faict de sucre. Les masques ayans gagné ou perdu, laissoyent tousiours ce qu'ils auoyent mis au ieu, & puis ces femmes nous l'apportoyent, & auec prieres estions contraints d'en taster. Ayant ioué & fait leur masquarade, ils sortent, & ne se voulurent demasquer, encores qu'ils en fussent importunez. Ils n'estoyent que sortis, que voicy la dragee qui cõmence à operer, les cõfitures seches à deuenir liquides, le codignac estãt pris apres le repas se trouue laxatif: de telle sorteq̃ ceux qui estoiẽt biẽ atachez laisserẽt aller toutes leurs cõfitures dãs leurs chausses : heureuses les fẽmes qui n'auoiẽt point de calçõs, car ayãs le ventre pl⁹ lubrique que les hõmes, elles cõmencerẽt

les premieres à ſe retirer, i'entens celles qui e-ſtoyent les plus conſtipees, car celles là eurent le loiſir de ſe cacher derriere la tapiſſerie: heureux ceux & celles qui ſerrans les ſerrails pouuoyent gagner quelque garderobbe ou coing du logis. Que voulez vous plus? chacun ſe ſauuoit cõme il pouuoit, ſans plus ſe ſoucier l'vn de l'autre, tant il eſtoit preſſé de ſon honneur. C'eſtoit la plus grande pitié du monde d'eſtre dans ce logis, tant la dragee eſtoit muſquee. Chacun s'en alloit ſans dire à Dieu, mais non pas ſans boire: on ne s'amuſa point à remercier noſtre hoſte, nous en laiſſaſmes plus que n'en auions prins: on euſt peu ſuyure les femmes à la trace, les calçons n'y faiſoyent rien, tant la matiere eſtoit clere. La plus part de la Seree vouloyent mettre ces beaux maſqueurs en peine, & vouloyent que la Iuſtice & tout le peuple en fuſt abbreuué, mais ie ne fus pas de ceſte opinion: car ie leur di, ſi nous mettons en action ces beaux mommonneurs, ou les apothicaires, qui auoyent faicte ceſte belle compoſition, on nous dira chiquanoux de merde, on nous appellera foireux, on ſe moquera de noſtre ſentence. D'auantage, ie leur diſois qu'il n'y auoit rien de diagredé dans ceſte compoſition, qu'il n'y entroit point d'antimoine, ne de

de nerprun, ne d'efpurge, pource que tout cela n'a pas fon operation fi fubite, & fi ne la faict pas fans defuoyement d'eftomach, & fans trãchees, comme auoit fait leur beau mõmon: & quant à moy, que ie m'eftois fort bien trouué de cefte purgatiõ, fans efmotiõ, fans alteratiõ aucune, & qu'il m'eut coufté plus de cẽt fols en medecins & medecines, qui ne m'euffent pas fi bien & doucement purgé. Or laiffans cefte belle mafquarade telle qu'elle eft, & reuenãt à noftre Seree des Rois, & du Roy-boit, & à la mafquarade de ce iour, noftre Roy de la febue voyant que le iour eftoit propre à parler des mafques, en va faire le premier cõte: à la charge que chacun feroit le fien propre à ce iour. Vous fçauez, dit noftre Roy, que les mafques ont de grands priuileges, cõme vous les trouuerez bien au long aux Arrefts d'Amour: & qu'à cefte caufe bien fouuent foubz l'ombre & nom de mafque, il fe faict des marchez biẽ cornus, encores qu'ils foient l'vn portant l'autre. Ce qui a occafiõné les Anglois de deffendre à toutes perfonnes de fe mafquer, à peine de la vie: encores que les Canoniftes permettent les mafquarades, pourueu qu'on ne fe defguife point en habit de religieux ou de religieufe, en habit de femmes, eftant deffendu

au Deuteronome, & en diabes. Les Italiẽs permettans aussi les masquarades, moyennãt que elles n'ayent nulles armes, sinõ vne petite verge reduite à vne certaine mesure. Or est il arriué, adiousta nostre Roy, n'y a pas long temps, que plusieurs Ians mariez, & autres, s'auiserent apres le souper d'aller en vne assemblee, où la plus part de leurs femmes estoient. Estans entrez, fort bien masquez & desguisez, en la salle où estoit le bal, les violons & la danse cessent: les masques ioüent cõtre celles qui leur plaist: en ioüant l'vn gagne, l'autre perd: & puis chacun des masques mene danser celle contre qui il a ioüé. Le bal acheué, les masques cõduisent celles qui auoient dansees à l'escart de toute la compagnie, tout le monde leur faisant place: car vous sçauez, disoit nostre Roy, que par les arrests d'Amours, il est deffendu à toute personne tant grande & de telle condition qu'elle soit, d'approcher douze pas du masque qui parle à vne Dame, & ont priuilege de deuiser auec elle secrettement, & en conseil estroict, tout bas & à part, sans que le mary sçache leur nom, & si n'oseroit le demander, & quand il le sçauroit, ne les oseroit nommer, le plus souuẽt les masques entrans les plus forts, auec bastõs inuasibles & inuisibles, qui ne faillent point à

faire feu, que les maris craignent ſur tout plus que tous les autres. Or vn de ces maſques ſçachant bien le nom de la femme contre qui il auoit ioüé, & le nom du mari de ceſte femme, car c'eſtoit ſa femme, la trouua iuſques à vn coing de ſalle, & là luy couure ſon mommon, & ayant faict ambezats, il ſe demaſque: la femme voyant que c'eſtoit ſon mary, luy va dire, maudite ſois-ie, ſi ie vous cognoiſſois, regardez ſi c'euſt eſté vn autre? Les autres diſent, diſoit noſtre Roy, qu'elle dict, eſt-ce vous, mon mary? pardonnez moy, ie penſois bien que ce fuſt vn autre. La varieté ne faict pas, adiouſta noſtre Roy, que le conte ne ſoit veritable: mais la faulte eſt venue de ceux qui l'ont rapporté diuerſement, l'vn l'entendant d'vne ſorte, & l'autre de l'autre: à cauſe qu'ils eſtoyent loing du maſque, & n'oſoyent s'en approcher, comme vous ſçauez qu'il eſt expreſſement deffendu. Le mary toutesfois fut ſi ſage & aduiſé, va acheuer de dire noſtre Roy, qu'il ne laiſſa pas à retourner en la danſe auec les autres ſes compagnons, apres toutes fois s'eſtre remaſqué à grand peine, à cauſe des cornes qui luy eſtoiẽt creuës. Le Roy ayant mis fin à ſon conte, & iuré qu'il n'eſtoit pas de la mommerie, & de ces gens là, quelqu'vn luy va dire, n'en

dites plus, qui ſe deffend s'accuſe aucunesfois. Ayant dict cela, il demande au Roy permiſſiõ de declarer dont venoit ce mot de Mommon: car il auoit eſté arreſté par edict royal, que riẽ de ſerieux ne ſeroit meſlé auec les ieux & propos de ceſte Seree, & qu'õ n'allegueroit ni grec ne latin. Ayant obtenu licence de dire tout ce qu'il voudroit, il commença à dire, que porter des maſques auant le Mardi-gras, eſtoit venu des Bacchanales, qui ſe faiſoyent à Rome en ce temps là: & de ce que les ioüeurs d'inſtrumens auoyent le treziesme iour de Ianuier, liberté d'aller par la ville deſguiſez en femmes, & aux Ides de Iuin ſe pouuoyent maſquer, & aller par la ville auec grandes robbes: & de ce que les grands ſeigneurs Romains, quand ils vouloyent aller par la ville, ou s'aller esbattre chez leurs amis ſans eſtre cogneus, ils prenoyent les accouſtremens de leurs ſerfs, libertins & ſeruiteurs, & les ſeruiteurs les habillemens de leurs maiſtres: dont eſt venu le mot François mommon *à mutando*, & tel changemẽt & mutation s'appelloit *Syntheſis, vnde Nero ſyntheſiatus*, par ce que ſouuent il ſe deſguiſoit, prenant des habillemẽs d'vne meſme couleur & liuree. Ou biẽ, va il adiouſter, ce mot de Mommon, viẽt du verbe grec *mimeomay, id eſt*,

imitari, ou *imitando*, *vnde mimi* , comme on m'a dit. Ou bien il eſt venu de *mommo* , *id eſt*, *larua*, faux viſage, maſque, en François. Toutesfois à mon aduis, diſoit il , que mommon eſt *verbum fictitium*, pour autant que ceux qui portent des maſques, n'oſãs parler de peur d'eſtre cognus, & auſſi que par la loy des maſquarades ceux qui parlẽt perdent le mõmon, ils diſent, mom, mon , *inde* mommon . Que ſi vous voulez que ce mot de mommon, & de mommeur vienne du Latin *Momus*, qui eſt à dire mocqueur, ie le veux bien: car nous voyõs les Comediens Italiens, maſquer leur Panthaleon, & leur Zani de Iehan Corneto, afin de plus hardiment ioüer, & ſe moquer, car le maſque ne rougit point, & le François badin ſe barboüiller & fariner de farine , comme faiſoyent les premiers qui inuenterent les maſques, qui ſe chafouroyent de lie de vin, dont eſt venu maſchurez, qu'on dict en Italien *maſcarati* . Vne feſſe-tondue va dire qu'il auoit grande enuie de faire vn conte bien à propos des maſquarades , n'eſtoit qu'il auoit peur en parlant latin de payer l'amende, tant la couſtume eſt vne autre nature . Quelqu'vn s'aduança de luy demander , s'il ſçauoit bien tãt de latin qu'il diſoit. A qui il va reſpõdre, i'en ay tant que ie veux, car i'ay le maſle &

la femelle. Apres auoir ry, on luy permet d'en faire tant qu'il voudroit auec son masle & sa femelle. Nostre fesse-tondue reprenant son conte, commença ainsi : Puis que nous sommes au temps des masquarades, i'ay grand enuie de faire vne masquarade auec ma maistresse: car on m'a asseuré que si elle est habillee de paille, & moy que ie soye vestu d'ambre, que les Latins appellent *succinum*, qu'en m'approchant d'elle, elle sera contraincte tout incontinent, vueille ou non, de se ioindre à moy, à cause de l'ambre dont ie seray vestu, qui attirera la paille dont elle sera couuerte, & ce par vne vertu latente, & grand secret de nature : & serons tellement ioincts, que la separation en sera bien difficile, moyennant que l'ambre ne soit frotté d'huyle, car cela empescheroit l'ambre d'attirer la paille: aussi bien que si parmi la paille il y auoit des tiges & fueilles de basilic: car au lieu que l'ambre attire toutes sortes de pailles, il chasseroit loin de soy les tiges du basilic, tant il y a de haine entre l'ambre & le basilic. Quelqu'vn se moquant luy va demander, & si ton amoureuse estoit vestue d'ãbre, & toy de paille, ne seroit ce pas tout vn? Il me semble disoit il, que la paille te conuiendroit mieux, estant vn vray lãbin, ayant la paille au cul, puis

que tu crois cela ſe pouuoir faire. Ceſte Feſſe-
tondue voyāt qu'on ſe mocquoit de luy, & de
ſa maſquarade, les va aſſeurer que naturelle-
ment cela ſe pouuoit faire, auſſi biē que l'ābre
pēdu au col des petis enfans, en forme de col-
lier, les pouuoit guerir de la ſquinance, des tō-
ſilles, & de toutes fluxiōs. Et voyci ſes raiſons:
L'ambre iaune ou blanc, adiouſtoit il, attire le
feſtu & la paille, à cauſe de ſon humeur gras &
glutineux: lequel mis dehors, la choſe ſeche,
qui eſt la paille, deſirāt boire & eſtre humectee,
eſt tiree vers la fontaine, qui eſt l'ābre: dōt au-
cuns l'ōt appelé *harpaga à rapiendo*. Ou bien l'ā-
bre attire la paille, cōme le feu attire les cho-
ſes ſeches, les choſes ſeches prenās mouuemēt
du feu pour euiter le vuide, afin que les choſes
ſeches prēnent le lieu de l'air qui eſt conſumé
par le feu. Et pour faire, adiouſta il, que l'hu-
meur de mon ambre, qui attire la paille, ſorte
hors, & ait plus d'efficace à attirer la paille dōt
ſera habillee ma maiſtreſſe, il faudra enfrappāt
froter & eſchauffer mō ambre dequoy ie ſeray
veſtu, pour exciter la chaleur qui eſt en l'ābre.
Quelqu'vn luy va dire, ie te cōſeille de m'appe
ler quād tu ſeras d'ābre, afin que plᵘ aiſémēt tu
puiſſes attirer ta maiſtreſſe de paille: car il ne
tiēdra pas à froter ta hoppelāde que tō ambre

ne mette le feu en la paille, mais ie ne sçay si le pourrez facilemẽt esteindre: pour le moins ce frottement te seruira de friction, qui seruoit aux Anciens d'exercice, & par consequẽt pour la santé. Et me semble, adiousta il, que si vous estes si chault & bruslãt, qu'il se faut bien donner garde d'approcher le feu si pres de la paille, de peur de tõber au peril de la masquarade ardente que firẽt vne fois les Princes de France, lesquels n'eussent esté en danger du feu & des flãbeaux, s'ils eussent frotté leurs habillemẽs de poil gouldrõné & poissé auec de l'alun. Le Roy cõmanda à ceste fesse-tõdue, le voyãt ferme en son opinion, d'essayer ce qu'il asseuroit estre vray, & de luy en rapporter la verité: afin qu'il fist de bonne heure prouision d'ãbre, s'asseurant que si cela estoit vray, qu'on ne trouueroit pas à demy de matiere pour faire ces habillemens de masquarades. Puis nostre Roy reuenant à la piteuse masquarade des Princes, nous va dire, que si ces Princes eussent esté accoustrez d'vne certaine mixtion d'oyselets, que ceux des Indes appellent Cucuies, ils n'eussent point esté en danger, car il n'eust point fallu apporter de flãbeaux aupres eux pour les veoir: s'il estoit vray, disoit il, ce que dit Ouiede en l'histoire des Indes, que

ceux de ce païs font vne compoſition d'oiſelets, dont ils ſe frottent, és iours de leurs feſtes, les yeux & la poictrine: puis s'en vont ainſi accouſtrez danſer, porter mommons, & faire maſquarades, ſi bien qu'on penſe que ce ſoyent fantoſmes enflambez, ſans auoir beſoing de feu pour les veoir & pour les cõduire. Vous le croirez ayſément, adiouſta il encores, s'il eſt vray que les Indiens ſe ſeruent de ces oiſelets pour chandelles: car on peut lire, eſcrire, veoir ſon chemin, ſe conduire, & en tenebres s'entrecongnoiſtre à la ſplendeur de telle clarté, qui eſt bien autre que celle de nos vers-luiſans. Et m'esbahis que les grans Seigneurs de France, qui prenent ſi grand plaiſir à porter des maſquarades, & y deſpendent tãt, ne font apporter de pardeça de ceſte mixtion des Indes, veu que le voyage en eſt aujourd'huy ſi frequẽt: car ce ſeroit de nuict vne choſe eſtrange & monſtrueuſe, & propre pour vn Diable de la paſſion de Saulmur. Il fut dit encores vn conte d'vn maſque, lequel des l'ẽtree eſtant congneu de tous, luy fut dit, monſieur le coqu vous plaiſt il pas vous demaſquer? nous congnoiſſons bien deſia le reſte de voſtre troupe. En fin il ſe demaſqua, & leur repliqua, vous les cognoiſſiez bien tous, hors

mis moy. Vne Damoyſelle luy reſpond, pardonnez moy, chacun vous a bien congneu & nommé. Laiſſans les maſquarades, & retournans à noſtre couſtume de faire tous les ans vn Roy, il fut dit que cela eſtoit procedé des feſtes Saturnalles des Romains, leſquelles ſe celebroyent aux Calendes de Ianuier, où les maiſtres ſeruoyent leurs ſeruiteurs : & que les Atheniens appelloyent ces feſtes *Anthiſteria*: durant leſquelles les ſeruiteurs ſe mettoyent à table auec leurs maiſtres, exempts de tout labeur: mais que la ſollennité paſſee, leurs maiſtres les reuoquans au trauail accouſtumé, crioyent *Foras Cares, non iam amplius Anthiſteria*: c'eſt à dire, le mois Anthiſterion ſacré à Bacchus, ne dure plus. Puis quelqu'vn va demander pourquoy en iettant le ſort (car celuy eſt Roy à qui la febue arriue) on tire premierement pour Dieu. Nous nous regardions l'vn l'autre, quand vn de la Seree va dire que c'eſtoit pour corriger le Paganiſme, q̃ les Chreſtiens faiſant vn Roy tirent tout premier pour Dieu : parce que les Grecs mettans dans le vaiſſeau vne feuille d'oliue, qu'ils appelloyent *Hermes*, c'eſt à dire Mercure, en iettãs les ſorts, tiroyent tout premierement la feuille d'oliue. Et ſe faict ceſte ceremonie le iour des Roys,

pour ce qu'ils ont esté les premiers qui nous ont monstré le Roy des Roys. Ie ne trouue point va repliquer quelqu'vn, qui a commencé à crier le Roy boit, & viue le Roy, si on n'a prins de Dion, que Cõmodus Empereur beuuant au Theatre, le peuple auec le Senat commença à crier, Bien te soit, vy lõg temps. Puis en continuant nous va dire qu'il trouuoit biẽ plus difficile de sçauoir la raison de ce qu'on met plustost vne febue au gateau, qu'vne autre chose: d'autant que la febue est mise entre les choses funestes, & appartenant aux morts: car dessus les fueilles de ses fleurs, semblent estre certaines lettres, qui representent le pleur, & sont signe & marque de douleur & tristesse. Et pour ceste cause, il fut dit, que les ames des morts alloyent souuent se cacher dans les febues: parquoy ces deux vers estoyent communs en la bouche du vulgaire.

Manger febues n'est moindre faute faire
Que de manger la teste de son pere.

Dont n'estoit loisible au sacrificateur de Iupiter non seulement d'en manger, mais il ne leur falloit pas aussi toucher, ny les nommer, non plus qu'ouyr les flutes funebres. Puis nous trouuons que Ceres dõna aux hommes

toutes ſortes de legumes, hors mis des febues: parce que c'eſt vn legume impur, comme dit Pauſanias, ſans dire la cauſe, comme eſtant choſe myſterieuſe, & plene de ſecret: lequel n'eſtoit loiſible de diuulguer. D'auantage adiouſtoit il, Pythagoras ſur tout deffendoit les febues, & qu'il s'en falloit abſtenir: parce, diſoit il, que manger des febues apporte ſterilité, combien que Galien afferme apporter fecondité: ou pource qu'elles ſentent la mort, auſſi quand on veut tuer des pourceaux on leur en baille à manger, & anciennement aux ceremonies des morts & aux feſtins ſepulchraux ils vſoient fort de febues, & ſi en chaſſoyent les Dieux domeſtiques des maiſons, que les Latins appellent *Lemures*, en leur iettãt des febues noires, auec les mains nettes, & les pieds nuds: ou pource que la febue eſt dangereuſe, prouoquant l'acte venerien par ſa ventoſité, troublant le ſommeil, faiſant reſuer, eſtant ſeche & flatueuſe, engendrant des tranchees, inflations & coliques: ou bien Pythagoras deffendant les febues, vouloit dire qu'il falloit laiſſer les choſes triſtes, lugubres, & de dueil: & pour faire ſouuenir aux hommes qu'il ſe falloit garder d'eſtre ſemblables aux morts pendant qu'ils ſont encores en vie: ou bien

deffendoit les febues ; pour ſe garder des affaires publiques, & d'eſtre des Magiſtrats, qui s'eſliſoyent auec des febues. Ce qui eſt cõforme à la Loy des Egyptiens, qui deffendoyent les aulx & les febues : par les aulx denotoyent qu'il falloit fuir la guerre : car par l'ail il ſignifioyent la guerre, eſtant vne nourriture militaire : par les febues, qu'il falloit s'abſtenir du gouuernement public. Et non ſeulement, adiouſta il, les febues nuiſent, mais ſeulement la ſenteur de leur fleur enteſte d'vne peſante vapeur ceux qui ont le cerueau debile, & plein d'humeur bilieuſe & melancholique : ce qui faict qu'on menaſſe les fols en ce temps là, principalement les femmes, qui ont le cerueau plus debile que les hommes : ſi bien que quãd les febues ſont en fleur, les humeurs viennẽt à ſe desborder, & par fumees eſpoiſſes moleſtẽt le cerueau. Encores auiourd'huy, quand nous la trouuons au gaſteau, nous la cachons tant que nous pouuons, & ne la voulõs point trouuer : & par moquerie on dit, vous diriez qu'il a trouué la febue au gaſteau. Voila beaucoup de choſes qui deuoyent empeſcher les anciẽs de mettre la febue en leurs gateaux du Roy-boit. Si eſt-ce, va repliquer vn autre, que le Chameau, encores que ce ſoit vne

grosse beste, ne laisse à aymer les febues : car Theuet dit que sur toutes choses il les ayme. Et si a plus, disoit il, d'autāt que les febues ont proprieté & vertu qui les doit empescher d'estre reiettees, comme vous dictes qu'elles ont esté. Quand on ne peut estancher le sang apres la morsure de la sangsue, il n'y a remede plus souuerain qu'appliquer dessus, la moitié d'vne febue pour retenir le sang. Si vous mettez des febues sous les cēdres chaudes, elles guerissēt les playes veneuses, & la morsure des Chiens, & la piqueure des mouches. Et ne laisseray, adiousta il, pour tout ce qu'auez dit des febues, de vous conter ce qui arriua à vn Roy de la febue. C'est qu'vn mien voisin fut Roy de la febue en sa maison, & faisant sa Royauté auec sa femme, & deux ou trois de ses amys, sa femme & luy entrerent en quelque riote & querelle, si bien qu'elle ne voulut iamais crier le Roy-boit, quelque commandement & amende qu'on luy imposast. Dequoy son mary estāt fasché, à cause de la compagnie, qui faisoit son Roy-boit auec luy, & eux encores plus : chacun se retira plustost que de coustume. Sur ceste cholere le mary & la femme se vont coucher sans parler ensemble. La fumeuse cholere de ceste femme estant passee, se resueillant

il luy ſouuiẽt de la facherie de ſon mari & d'elle, & ſachant bien qu'elle auoit tort, elle veut ſe reconcilier auec luy, & commence à parler à luy, & le cherer: le mary eſtant encore faſché cõtre elle, luy dit, ie n'en feray riẽ, laiſſez moy, vous ne vouluſtes pas crier herſoir le Roy-boit. Or, reſpõd ſa femme, s'il ne tient qu'à cela, ie criray tant que vous voudrez. Son mary lors luy va dire, ouy bien, mais où boiray-ie? Sa femme tournant ſon cul en vn autre ſens, va faire deux ou trois grots pets (laiſſant aux femmes ceſte vaine ſuperſtition de paroles) ſe prenant à crier le Roy-boit, le Roy-boit, ſi treshaut que tousles voiſins en furẽt abbreuez & reſueillez, & penſoyent qu'ils fuſſent encores apres à faire le Roy-boit. Le Roy, & tous ſes gens, ayãs ris, de ce conte, vn autre va prẽdre la parolle, & va conter vne Tragedie qui ſe iouë tous les ans la vigile des Roys, qu'on fait le Roy-boit, entre vn mary & ſa femme. Les iouëurs, va il dire, ſont vn homme & vne femme, mariez enſemble il y a lõg temps. La femme eſt vne Diableſſe: le mary eſt vn bon homme, qui ne luy faict rien, ne demandant que patience. De la battre il n'oſe, tant elle crie au meurtre, à l'ayde, ce bourreau me tue; tellement qu'en la voulant battre, il a eſté

luy mesme en grand danger de l'estre par les femmes qui venoyent au secours, l'oyant ainsi despiteusement crier. Parquoy il s'aduisa que sans danger il la pourroit battre à tel iour qu'auiourd'huy qu'on crie le Roy-boit. Premierement les voisines ne viendront point au secours, crie tant qu'elle voudra, car elles penseront qu'on crie le Roy-boit : & tant plus elle crira, tant plus on estimera que mieux on celebre la feste des Roys, comme ont faict nos peres anciens, iugeans ceste annee fertile en laquelle on trouue facilement la febue au gateau. Secondement, les voisins n'en entendrõt rien, à cause du bruit que chacun faict en sa maison en criant le Roy-boit. En l'asseurance de tout cela, ce mary ne faut point tous les ans à ce iour là de payer à sa femme les arrerages de toute l'annee. Lors vn Drolle va dire qu'il auoit esté en grand peine iusques à ceste heure icy, de sçauoir que vouloit dire ce qu'on auoit mis en vn Almanach, la vigile des Roys, où il y auoit, Bon batre sa femme: & qu'il n'auoit este en si grand peine d'entẽdre que vouloit dire, plie le coude, qu'on auoit mis la vigile de sainct Martin, ny garde les yeux le iour des Cendres. Il y eust vn des nostres qui dit qu'il ne se gouuernoit par l'Almanach, pour

ſçauoir quand il fait bon battre ſa femme. Vn autre va repliquer que c'eſt à faire aux yurongnes de battre leurs femmes, & que les gens de bien ne les frappent iamais. A qui il fut reſpondu, que Plutarque en l'adminiſtratiõ des femmes admet les coups de baſton, & qu'on auoit veu en quelque part:

Les aſnes, les femmes, les noix
Porter plus de profit tu vois
A celuy qui de grand' ſecouſſe,
D'vne main cruelle les pouſſe.

On diſt à celuy qui auoit allegué ces vers, qu'il n'auoit veu que le texte, mais non pas la gloſe, qui dit:

Celuy le Ciel offence, & viole amytié,
Qui d'vne fiere main bat ſa douce moitié.

Vn bon autheur neantmoins maintient, luy fut il encores repliqué, que celuy qui chaſtie ſa femme, la rend meilleure. On luy fit reſponce, que l'autheur ne s'eſtoit pas arreſté là, ains auoit adiouſté, que la ſupportant il ſe rendoit meilleur ſoymeſme: car en endurãt de ſa femme, il s'accouſtume à endurer plus facilement les iniures du dehors: & qui peut corriger le vice de ſa femme, il la rend meilleure: mais qui l'endure, il ſe rend meilleur luy meſme. Or qu'il ſoit defendu de battre ſa femme, va dire

vn Tribun des femmes, les Anciens auoyent vn Dieu domeſtique, qu'ils appelloyent en noſtre langue le Dieu du fouyër : lequel eſtoit reputé de telle veneration, que ſi aucun ſe retiroit au fouyër & maiſon de ſon ennemy, celuy qui luy vouloit mal ne luy euſt oſé faire aucune violence pendant qu'il y eſtoit, ce fouyër luy eſtant vn lieu de franchiſe. Or ie vous prie, s'il eſtoit prohibé & tenu pour choſe iniuſte de quereller & outrager ſon ennemy, meſmes ſe retirant à ſon fouyër, commēt penſons nous que ces Anciens tenoyent pour choſe infame de faire quelque violence à ceux qui ſont d'vn meſme fouyër, principalement à la femme, qui eſt la principalle perſonne du lict, de la table, & du fouyer? Ces meſmes Anciens, adiouſta il, ont requis que les Eſclaues fuſſent pluſtoſt corrigez de parolles que de battures, à plus forte raiſon la femme. Homere introduiſant Iuppiter, qui reprend ſa femme, & la voyant rebelle, vſe de menace, & ne paſſe point oultre. Les Anciēs qui ſacrifioyēt à Iunon nopciere, oſtoyent le fiel de la victime, & le mettoyent derriere l'autel : pour mōſtrer que le mariage deuoit eſtre eſloigné de toute noiſe & courroux. Et encores auiourd'huy il n'y a que les Barbares Mexiquains des

Indes, qui traictent leurs femmes comme esclaues, & ceux de Darien, en ce temps appellé Castille d'or, qui vendent leurs femmes, & en font comme ils veulent. Quelqu'vn de la Seree, voyant que chacun parloit de la foire cõme il s'en trouuoit, va empescher ce discours, comme sortant hors de propos. A qui il fut respondu, qu'on n'en sortoit pas tant hors cõme on pourroit dire: car criant le Roy-boit, le mary & la femme le plus souuent ne se congnoissent plus, & aussi qu'il en y a qui ne battẽt leurs femmes qu'à ce iour là, pour les causes dessus dites: Parquoy reprenant nos febues, on va conter d'vn capitaine de dix mille liures de rente, qui fut logé par son fourrier en vne maison, où ne trouua que des febues, dõt il se cõtenta: mais ce fut le bon, car les ayant trouuees, il se met à la fenestre, & va crier à pleine teste, le Roy-boit, le Roy-boit: & quãd on luy demãda qu'il auoit à crier le Roy-boit, il dit que c'estoit parce qu'il auoit troué la febue, & que c'estoit signe de bonne annee quand on trouue aisément la febue, selon la prognostication Pantagrueline.

Le conte s'acheuoit, que voicy vne bande de bons iouëurs d'instrumens, qui d'entree auec les haults-bois & cornets sonnerent la

Pauanne, Si ie m'enuois: auec les violons Bon iour m'amie: auec les flustes, Or combien : où la plus grand part prenoit vn singulier plaisir: mais la ieunesse, & les Dames, auec leur conducteur Comus, qui n'ont autre plaisir qu'à danser la volte, la courante, la fissaye, & autres danses dissoluës, nous les desbaucherent. Cependant qu'ils dansoyent, ceux qui demeurerent auec le Roy vont mettre en auant quelque propos de la danse, & non trop hors du subiect du Roy-boit: car ceste feste ne se passe gueres sans danses. Aucuns blasmoyent la dãse, & ne vouloyent danser, de peur qu'il leur aduint comme il arriua de nostre temps à vn Louys Archeuesque de Magdebourg, qui dãsa si gaillardement & legerement qu'en dansant auec vne Dame, il se rompit le col. Les autres disoyent les danses estre venuës de gẽs yures, lesquels par la chaleur du vin sont incitez à diuers mouuemens : & que Cicero *pro Murena* monstroit bien la badinerie de la danse, quand il dit que iamais homme ne dansa à ieun: si d'auanture il n'est hors du sens. Aussi ils mettoyent en auant que danser, baller, & sauter, estoyent actes de bouffons & bateleurs: qui anciennement, (comme dit messire Baptiste Fulgose en son Contre-amour) recitans

les fables aux Theatres,au nombre,& à la mesure de quelque instrument, introduirent le danser, que les Latins appellent *Saltare*. Puis apres commencerent à danser seulement les païsans aux ieux & sacrifice de Bacchus,qu'ils celebroyent masquez d'escorces d'arbres, dãsans & chantans lasciuement,comme dit Virgile. Aussi tenoyent ils pour chose asseuree que le baller des Anciens n'estoit pas comme le nostre: car leurs danses estoyent accompagnees de gestes,qui exprimoyent naifuement la chose qu'on vouloit representer, auec mesure & cadance: consistãt en mines & gesticulations telles que nous voyons faire à des Matachins,ou aux Curetes & Corybantes, prebstres sacrez à la Deesse Cybele. Il fut dit que Lucian parlant de la danse escrit qu'elle faict changer la personne en tant de sortes, qu'on peut dire qu'elle represente Empuse,qui estoit vne insigne danseresse, qui se changeoit en mille formes,sautant à vn pied,ce que le nom d'Empuse signifie, cõme i'ay ouy d'ire.Et que Saluste semble la blasmer, quand il dit que Sempronia sçauoit les lettres Grecques & Latines, & au surplus dansoit & balloit plus mignardement qu'il n'estoit besoin à vne femme de biẽ.Outre tout cela, qui faisoit blasmer

la danſe, eſtoit le baiſer : or eſt il que le baiſer ſelon les anciens diminüoit la pudicité des femmes, ſi bien que ſi le vaſſal auoit baiſé la femme ou la fille de ſon ſeigneur, il perdoit ſon fief : le baiſer approchant ſi pres du reſte, qu'Ouide dit :

Qui a pris le baiſer, & ne prend d'auantage,
Il ne merite pas d'auoir tel aduantage.

l'Empereur à bien faict ſi grand cas du baiſer, diſoyent ils, que ſi le promis mouroit auant qu'eſpouſer, ſa femme retenoit la moitié de ce qui luy auoit eſté dõné, s'il ſe trouuoit que ſon fiancé l'euſt baiſee. La femme de Cato, trop ſuperſtitieuſe, ne baiſa iamais ſon mary en l'ébraſſant, ſinon quand il tonnoit: dont il diſoit par ieu, ie ſuis heureux quand il tonne. Triuulce eſtant Lieutenant du Roy à Milan, fit mourir vn François, pour auoir baiſé vne honneſte dame Italiene. La femme auſſi qui ſe laiſſe baiſer, pert ſon douaire, auſſi bien que pour auoir commis adultere : d'autant que le baiſer approche & eſt vn eſchantillõ de l'adultere. Que ſi le baiſer pour vn temps a eſté permis à Rome, ce n'eſtoit qu'en ſaluant les parents en ſigne de grãde amitié, ou biẽ ce dit Cato, pour ſçauoir ſi les femmes ſentoyẽt point le vin. Et à ce propos, S. Hieroſme parlant aux femmes

leur dit, ne ſentez point le vin, de peur d'ouyr ce que dit le Philoſophe, Ce n'eſt pas bailler vn baiſer, mais c'eſt preſenter du vin. Mais puis apres, il fut deffendu par Tybere Cæſar de ne ſaluer plus en baiſant : tant le baiſer eſtoit eſtimé impudic. Quelqu'vn qui auoit voyagé iuſques en Cornouaille, n'aimant pas la danſe, affermoit que nos danſes eſtoyent plus laſciues que celles des Ameriquains & ſauuages de la terre du Breſil, encores qu'ils ſoyēt nuds, & ne facent autre choſe que danſer, ſoutenant la cadence de leurs danſes par le ſon de grandes cannes ouuertes par vn bout : d'autant que les femmes & filles ne ſont iamais meſlees en danſant parmy les hommes: que ſi elles veulent danſer, cela ſe fera eſtans à part.

Ie ſçay bien, repliqua quelqu'vn, pourquoy les Sauuages ne danſent point meſlez auec les femmes, à cauſe que les vns & les autres ſont tous nuds, comme ils ſont ſortis du ventre de leur mere, & qu'il ſeroit dangereux approcher les eſtouppes ſi pres du feu. Il y a d'auantage, adiouſta ce cheualier de Cornouailles, les Sorciers & Sorcieres ne ſont pas ſi desbauchez & eshontez en leurs danſes, qui leur eſt commune en tous leurs Sabbaths, que

nous. Car ils font bien leur danſe en rond cõme nous, mais ils ont leur face tournee hors le rondeau, en ſorte que les hommes ne voyent point les femmes face à face, ny les femmes les hommes, comme nous faiſons en nos brãles ordinaires. Et, comme dit Bodin, les danſes des Sorciers & Sorcieres rendent les hommes furieux, & font auorter les femmes: comme on peut dire, & à bon droict, que la volte, la courãte, la fiſſaye, que les Sorciers ont amenez d'Italie en France, outre les mouuemens inſolens & impudiques, ont cela de malheur, qu'vne infinité d'homicides & auortemens en aduiennent, faiſans mourir & tuans ceux qui ne ſont point en vie. Qui eſt vne choſe, cõme dit Bodin, des plus cõſiderables en vne Republique, & qu'õ deuroit deffendre le plus rigoureuſemẽt. Outre tout cela, les Medecins diſẽt, & la raiſon nous enſeigne, que tous mouuemens & exercices vehemẽs apres le repas, engẽdrẽt force maladies. I'ayme tant la dãſe, adiouſtoit il encores, que ie voudrois qu'õ ne dãſaſt que la danſe, que les anciens appelloyent *ſaltatio pyrrichica*, où l'õ danſoit armé, & ſe bailloit pour peine aux ieunes gens qui auoyent delinqué: comme nous trouuõs en la Loy *Ad damnũ. ff. de pœnis*. Quelqu'vn qui n'eſtoit point

marié,& aymoit la danſe,va dire que de toute ancienneté la danſe auoit eſté en vſage, & les danſeurs louëz,& que la danſe qui ſe fait pour l'exercice,ou pour demõſtrer vne grand ioye, n'eſtoit à blaſmer. Que Dauid auoit danſé deuant l'arche, & Iudith auſſi ayant tué Holofernes. Que Pindare voulant loüer Appollon l'appelle *Orcheſtes*, c'eſt à dire danſeur: comme vous trouuerez Iupiter qui danſe. Auſſi, diſoit il,quand nous voulons loüer quelqu'vn, nous diſons,c'eſt vn beau danſeur. Athenee dit que les danſeurs imitent les mouuemẽs qui ſe font en la guerre,& auec les armes, & que Socrate auoit eſcrit que les bons danſeurs eſtoient cõmunement bons genſdarmes. Tous les ſacrifices des Anciens, tous ieux & theatres, toutes leurs ceremonies & feſtes ne ſe faiſoyent ſans danſer. La danſe ſeruoit aux ieunes gens pour l'exercice de la guerre,& s'appelloit ceſte danſe,*Saltatio Pyrricha*, ou *Tripudium Caſtorium*, où l'on danſoit tout armé. Meſmes nous trouuõs que les Laconiens à ce bal & meſure,auec des fluſtes,eſtans pres à combatre,commençoyẽt la bataille. Les Lacedemoniens qui ont eſté des mieux aduiſez, & des plus ſages, de l'inſtitutiõ de Lycurge,vſoyẽt d'vne danſe qui s'appelloit *Trichoria ſaltatio*,ce dit Plutarque. Ceſte

danse estoit composee de gens vieux, qui en dansant chantoyent, *Nos fuimus olim strenui iuuenculi*: d'enfans, qui leur respondoyent, *Præstantiores nos futuri olim sumus*: de ieunes, qui en dansant chantoyent, *At nos sumus, vel experire, si velis*. Les Indiens adorent le Soleil en dansant. Les Sauuages ont leurs danses en si grande recommandation, qu'ils disent que les vertueux (c'est à leur dire qui ont plus tué & mãgé d'ẽnemis) apres leur mort irõt derriere les hautes mõtagnes, où ils ne feront que danser. Les Ethiopiẽs pres à cõbattre ne tirẽt iamais leurs fleches sans auoir dansé. La dãse Bacchique, celle des Satyres, des Corybantes, tenoit tuot le peuple deux ou trois iours qu'il ne faisoit autre chose qu'apres ces danses. Epaminõdas vaillant capitaine Thebain, a esté vn bon danseur, & auoit opinion que la danse rendoit les hommes plus habiles, legers, & prompts à la guerre, ce qui est confirmé par Lucian. Socrate a eu la danse entre les choses serieuses, qui sert d'addresse & d'exercice. Les Loix semblẽt l'approuuer, quãd ils disent que si vn curateur a faict apprendre son mineur à danser, moyennant qu'il ait du moyen, que cela sera alloüé en son compte. Nous trouuons bien d'auantage, va adiouster quelque autre, c'est que la

danſe guerit pluſieurs maladies, ce qui ſe faict ou par l'exercice, ou par l'harmonie de la muſique, qui pouſſe les malades à danſer par vne vertu latéte & occulte. Tellement que ſi quelques vns ſont mordus par vne Tarantule, dõt les vns rient inceſſamment, les autres pleurẽt, les autres crient, les autres tremblent, les autres ſont furieux & maniaques, tout incontinent qu'ils entendent les inſtrumens qui ſonnent la muſique, ils ſe mettent à danſer tant & iuſques à ce que la vertu & puiſſance du venin ſoit ſortie par les pores & pertuis du cuir, auec la ſueur, & par ce moyen ſont gueris. En la Poüille, & au Royaume de Naples, diſoit il encores, il s'y engendre vne vermine terreſtre, dont les hommes meurent enragez quand ils en ſont picquez, ou mordus, s'ils ne ſont gueris par la danſe & harmonie de la muſique, ainſi qu'Amate Portugaiz teſmoigne l'auoir veu experimenter, dont Theophraſte a vſé cõtre les morſures de viperes: mais il dict qu'il faut vſer de pluſieurs ſortes de muſique, & la ſonner par diuerſes ſortes d'inſtrumens: car quand on ſera venu au ſon ayant quelque ſymbolization & correſpondance à ce venin, les pauures patiens ſe reſueillent comme d'vn profond ſommeil, & par grãde ioye ſe mettẽt

à danſer, tellemẽt que le grand exercice qu'ils font, faict conſumer le venin. Ceux auſſi adiouſtoit il, qui ſont mordus des phalanges, ſerpens veneneux, ſont gueris par la muſique, & par la danſe: la muſique les cõtraignant, par vne vertu diuine & occulte, de danſer de telle ſorte, qu'à cauſe de l'exercice du patiẽt, la chaleur eſt augmentee: laquelle eſtant excitee, viuifie les eſprits, & eſtans fortifiez mettent plus facilement dehors le venin auec la ſueur. Ce que Brodæus ſemble croire, quand il dict que les fluſtes, cornets & trompettes peuuent eſueiller les lethargiques & les inciter à danſer, mais qu'autrement la muſique puiſſe guerir les maladies, il ne le peut croire. Combien que monſieur Bodin die en ſa Demonomanie, que pour faire guerir les inſenſez, il ne faut pas les faire danſer de mouuement ſi vehement, mais au contraire il dict qu'il les faut faire dãſer poſément, & en cadence peſante, comme on fait en Allemagne aux inſenſez, qui ſont frappez de la maladie de ſainct Vitus & Modeſtus: dõt aucuns ont voulu dire que la muſique les gueriſt auſſi bienque l'exercice. Et qui ne ſçait, adiouſta il encores, qu'outre que la muſique eſmeut les vertus de l'ame, chaſſe les mauuaiſes penſees, & adoucit les trauaux des humains,

que c'eſt vne choſe ſi diuine, que par ſon harmonie elle offence le Diable, cõme nous trouuons de Dauid, qui prenant ſa harpe faiſoit ſortir le Diable du corps de Saul, lequel eſtoit appaiſé & rendu plus doux par le moyen de la muſique, qui luy adouciſſoit l'ouye, tellement que quand Dauid ſonnoit de ſa harpe, l'eſprit tourmentant Saul ſe repoſoit. Cela ſe faict, diſoit il, ou que la muſique eſt vne choſe diuine, & que le Diable qui n'ayme que les diſcors, s'ẽ offenſe: ou que l'harmonie cõſpirant auec l'ame, reduit la raiſon eſgaree à ſon principe, cõme les Anciens ont remarqué que la muſique gueriſt les corps par le moyen de l'ame, tout ainſique la medecine guerit l'ame par le corps. Il y a des Medecins, repliqua quelqu'vn, qui aſſeurent que la muſique guerit auſſi biẽ les maladies du corps que celles des eſprits: meſmes que la goute ſcyatique en eſt guerie, & qu'elle n'afflige point les membres principaux durãt qu'on eſt ententif à l'harmonie de la muſique, l'apprehenſion de la douleur eſtant diuertie par l'harmonie muſicale: car nous trouuõsque la lyre du Thebain Hyſmenias gueriſſoit les ſcyatiques, & autres maladies auſſi bien que Terpendre: la douleur s'appaiſant quand les eſprits qui baillent & ſont cauſe du ſentiment,

ſont tranſportez autre part, par la grande delectatiō qui procede des accords de la muſique. Mais d'où vient, demanda quelque autre, que ceſte harmonie nous plaiſt? A qui il fut reſpondu, que cela ſe faiſoit par le temperament de choſes contraires, gardās vne chacune ſa proportion, qui eſt vn ordre: or eſt il que noſtre nature ayme ce qui eſt bien ordonné & compaſſé: & ſi y a bien plus en la muſique, adiouſta il, car la paſſion des hommes ſe change ſelon la muſique, aigue, graue, ou moyenne. Timothee iouant de ſon violon des chanſons graues & furieuſes, paſſionnoit de telle façon Alexandre qu'il luy faiſoit prendre les armes: puis changeant ſon chant, le rendoit doux & paiſible. Et par ce que tous n'ont pas veu monſieur Bodin en ſa Republique, & que ce qu'il a dict n'eſt pas commun, ie ne craindray, diſoit il, à le vous remettre en la memoire, & de vous dire, que la muſique Phrygienne qui eſt aigue, anime & attriſte: la Lydienne, qui eſt la moyenne, cōſerue en nous auſſi vne mediocrité. Puis que la muſique eſt vne choſe ſi diuine, comme il a eſté dict, ie me ſuis ſouuentesfois esbahy, va dire vn de la Seree, pourquoy ſainct Athanaſe de ſon temps deffendoit la muſique aux Egliſes, & encores voyons nous auiourd'huy

plusieurs Eglises en France qui tiennent ceste deffence,& là où on ne chante point en musique. Seroit ce point, se respondoit il luy mesme,à cause du prouerbe qui dict, Personne ne chante à ieun, & que les Chantres ayment le vin?Et pourtant lisez vous en Ouide:

Pareillement par le vin qui augmente,
Le bon esprit,des vers rymez on chante.

Et Tibulle,

Ceste liqueur enseigna diuers tons,
Et à danser soubz l'accord des chansons.

Le Scythe Anacharsis,adiousta il encor, estãt en vn banquet,escoutant des chantres gringo tans vne chãson,enquis s'il y auoit en Scythie de tels chantres,respondit,il n'y a pas mesmes de vignes:ou bien seroit ce point que S.Athanase deffendant la musique a suyui en cela Platon,& sa raison,qui dit que la musique en dilatant resiouit par trop?Et par ce Platõ deffend à la ieunesse la musique Ionique & Lydienne, d'autant qu'elle amollist le cœur, & effemine les hõmes:qui est cause,dict Diodore, que les vieux Egyptiens reiettent la musique,comme lasciue,& effeminant les hommes.Et aussi que nous voyons auiourd'huy tous les bransles de Frãce estre Ioniques ou Lydiẽs,c'est à dire du cinq ou septiesme ton.Et quãd S.Ambroise a

remis la musique cõtre la deffence de S. Athanase, qu'il n'entendoit permettre que la Dorique: car en la primitiue Eglise, & maintenant, il n'est permis que de chanter des pseaumes du premier ton, qui est Dorien, lequel est doux & graue. Que la musique, va dire nostre Roy, nous rende doux ou passionnez, & selon qu'elle est, & que nous l'oyons, elle esmeut & incite les affections, ie n'en doubte plus, depuis que i'ay veu vn chameau, qui est l'vne des plus grosses bestes du monde, danser tantost d'vne sorte, tantost de l'autre, incontinent qu'il entendoit le son de l'instrument, & quand le ioüeur cessoit de sonner, & le chameau cessoit de dãser. Et ne s'en faut gueres, adiousta il, que ie ne pense estre veritable, ce qu'on dit des Elephãs qui sont encor pl⁹ grãdes bestes, qu'ils peuuẽt apprẽdre le langage du païs, ne voulãs iamais passer la mer q̃ le maistre ne leur promette par paroles expresses qu'ils entẽdent, de les repasser: qui me fait croire que le chameau peut apprẽdre des choses que les autres bestes ne peuuẽt cõprendre: c'est qu'il vit deux ou trois cẽs ans, & les autres n'en viuent pas la moitié. Vn qui auoit esté au pays des grosses bestes, sans bouger du siẽ, va dire à nostre Roy, ce n'est pas le grand aage du chameau, ne sa sagesse & entendement,

tendement, qui le fait dãser au son des instrumẽs. C'est qu'õ le met en vn lieu, où le paué est chault, & tout aussi tost qu'il y est, on sonne de q̃lque instrumẽt: lors à cause de la chaleur, & nõ pas à cause du son, le chameau leue les pieds comme s'il dansoit, l'instrument sonnant tousiours iusqu'à ce qu'on l'oste de ce lieu chault: car estant le chameau sorti hors de ceste place qui est chaude, on ne sonne plus de l'instrumẽt & aussi il ne leue plus les pieds, ne sentant plus le paué chault. Et est si accoustumé à ouïr sonner de l'instrument quand on le met sur ce paué chault, qu'encor qu'il n'y soit plus, il ne laisse de leuer les pieds quand il entend sonner, pensant estre sur ce paué chault. Et voyla, adiousta il, cõme on apprẽd à dãser à ceste grosse beste, afin d'arracher du peuple deux ou trois liards pour veoir vne chose qui n'est sans merueille. Et pourtant, fut il repliqué, la merueille vient plustost par ignorance que du merite de la chose. Mais ie pẽse qu'il est possible, sans aucun artifice, qu'vne beste danse, & se resiouïsse de la musique, si nous voulõs croire Adrianus, qui recite auoir veu vn Elephant, lequel ayant deux cymbales pendues aux oreilles, les touchoit d'accord alternatiuemẽt de son museau ou trõpe, & dansoit selõ la mesure de l'accord,

& les autres le ſuyuoyent en danſant comme luy. Cependant que les vns parloient des groſſes beſtes, & les autres danſoyẽt, voicy arriuer d'autres maſques qui ioüent, & perdẽt, & font ſigne au Roy de permettre qu'õ peuſt reioüer. Il le permet, & nous conte, cependant qu'ils reiouënt, que c'eſtoit vne choſe faſcheuſe de ſe retirer ſur ſa perte, & qu'il n'y auoit que ceux qui ont accouſtumé de ioüer qui le ſçeuſſent, comme ie le baillay bien à entendre, nous dict noſtre Roy, n'y a pas quatre iours: car trouuãt mon laquaiz en ioüant ſes aiguilletes à la darde, que i'auois cherché tout le iour, ie commẽce à crier apres luy, lequel laiſſant le ieu me ſuit: ma cholere paſſee, ie luy di, ſi tu es en perte retourne, ſçachant l'ennuy qu'on a de ſe retirer ſur ſa perte. Le Roy ayant faict le premier conte du ieu, & des ioüeurs, il fut permis d'en parler, ſans gueres s'eſloigner de noſtre Seree, car il n'y a point iour là où l'on ioüe plus que aux Roys. I'ay deux voiſins va dire quelqu'vn qui ioüerent ſi bien qu'il fallut venir iuſques aux robbes, tant que celuy qui en auoit vne bonne la changea auec la meſchante de celuy qui ioüoit contre luy: & quand on luy demãda, & que vous a tourné vn tel, il reſpond, il m'a tourné vn as de pique. Eſcoutez encores,

va il adiouster, ce qui aduint à ces deux mesmes, car ioüans vn iour si longuement que la nuict les surprint, coucherent ensemble où ils auoyent ioüé. Le perdant en se couchãt regarde où le gagnãt mettoit sa bourse: & entendãt les chiẽs iapper, & que son hõme dormoit biẽ à son aise, met la main en sa bourse pour se recouurer de ses pertes, mais il ne sçeut si bellemẽt le faire que ce gaigneur ne luy demãdast, que faites vous mon voisin? le perdant luy respond, ie me recouure. Et il disoit vray, car se leuant plus matin que son compagnon, il emporte & son argent qu'il auoit perdu, & celuy du gagnant, qui est à cest heure le perdant. Ie croy va dire vn autre, qu'il y a grand plaisir au ieu: car on lit qu'vn Dieu s'addressa à vn sacrificateur d'Hercules, le conuiant à ioüer aux dez, & en y a qui prennent si grand plaisir à ioüer, qu'on ne les en sçauroit iamais chastier. Ne seroit ce point, va il dire, pour le frequent changement de perdre ou de gagner: d'autant que si on perd vn iour, on gagne l'autre, & que celuy qui a perdu, se veut le lendemain recouurer de sa perte, & cherche tous moyens de retirer ce qu'il a perdu. Le Roy estant alteré d'auoir tant parlé, cepẽdant que le bal & les ieux continuoyent, demanda à boire, & beuuãt ils

ne s'oublierẽt point de crier le Roy-boit. Nostre Roy va dire en latin, car il s'ẽ aydoit à toutes mains, *Cõsuetudo altera natura*. Et à ce propos va faire vn tel conte. Vous ſçauez tous que l'ãnee paſſee nous fiſmes les Roys en noſtre maiſon, vous ſçauez qui fut Roy, mais poſſible vo⁹ ne ſçauez pas celuy de mes gens qui le fut en leur table, ayãs leur gateau à part, & ſi leur royauté dura plus que la noſtre : car apres auoir crié & beu du meilleur auſsi bien que nous, en leur petite royauté, nous penſions qu'ils ſe fuſſent couchez & retirez cõme nous : mais ayãs les poulmons eſchauffez de crier & de boire, mes gens deſcendent en la caue, & apres le buſſard que i'auois percé ce iour là. Le bõ fut que leur Roy cõmençant le premier à boire, cõme il luy appartenoit, ſans penſer en mal, ils vont crier à pleine teſte le Roy-boit, le Roy-boit. Me reſueillant en ſurſault, & ma femme auſsi, cõmẽçames à crier à noſtre force le Roy-boit auſsi bien qu'eux, de peur de l'amende, penſans eſtre encor à table. Ma femme reuenant à ſoy, ſe leue, & Dieu ſçait ſi elle ne cria pas plus fort que tous eux enſemble : trouuãt tous nos gens à table, les pots & les verres tous pleins du vin nouuellement perçé, car elle en taſta, le ventre à la table, le dos au feu, en attẽdant les

chastaignes qui estoiēt dans le brasier, & la pie dessus. Ie vous asseure, adiousta nostre Roy, que ie ne me pouuois tenir de rire, quand ma femme me contoit cela, & n'en bougeay point du lict, car ie sçauois bien que ma femme crieroit assez, encor qu'ō ne fist point le Roy-boit. Il se faisoit tard, nostre Roy bailla congé de se retirer: tout s'estoit bien porté, sinon qu'il se trouua à ceste Seree du Roy-boit, vn hōme assez d'apparence, qui nous faisoit cest hōneur de nous rechercher, & de se trouuer en toutes ces Bacchanales du Roy-boit. Le voyant lest & accort, on fut d'aduis de luy bailler le bouquet, & de faict vne honneste damoiselle en le baisant luy presente, au nom de toute la compagnie. Il le prend auec vne grande reuerence, il les remercie de l'hōneur qu'on luy faict: mais il leur dit, qu'estant si petit cōpagnon, il craignoit fort qu'on ne luy feroit pas ce bien de se trouuer à son festin, & que pour en estre asseuré, il les prie de luy donner quelque gage pour plus grande asseurance, autrement qu'il se defiera de leur promesse, & ne pēsera point qu'ō le vueille tant honorer & priser que de se trouuer au lieu où il a grand enuie de leur faire bōne chere. Il faict tant que pour s'asseurer, il tire d'vne damoiselle vne chaine, de l'autre vn bra-

celet, d'vne dame vn anneau, de l'autre vn carquant : des hommes qui n'auoyent point de ioyaux, il tire de l'vn vn double ducat, de l'autre vn escu, des autres des reales & testõs: chacun s'efforçant à luy bailler des arres, tant on auoit grand enuie de se trouuer à ce banquet: car il auoit dit qu'il ne feroit nul cõte de ceux qui ne l'asseuroyent point, & les prioit de n'y venir, par ce qu'il ne les pourroit pas bien traiter, ne sçachant le nombre. Ceux qui n'auoiẽt point de gages pour donner, estoyent les plus faschéz du monde, & empruntoyent de leurs amis. Cestuy à qui on auoit baillé le bouquet ayant ces gages, il leur baille le iour, & le lieu où il deuoit faire son festin, & les prie de s'y trouuer, sans les enuoyer conuier, car, disoit il, ie n'ay pas tãt de seruiteurs. Il ne faut point de faire ses apprests, il marchande au petit More. Il conuient pour ce soir là à tous les ioüeurs d'instrumens, & à des enfans sans souci, auec leur badin, qui luy promirẽt de bien badiner. Toute la ville estoit asçauantee de ce grand banquet. Celuy qui auoit entreprins la charge de les festoyer, faict ses prouisions, & les apreste au lieu à ce dedié: les violons & cornets auec les farceurs tiennent leur promesse: celuy à qui on auoit baillé le bouquet, & qui deuoit

faire tous les fraiz, s'y trouue tout le premier: les cõuiez ne faillirent point à ſe rendre à l'heure du diſner, afin de voir la magnificence, & retirer leurs gages. Eſtans arriuez, le maiſtre du conuy fit couurir, & les remercie de l'honneur qu'il receuoit d'eux. Eſtans aſſis ſans grãde ceremonie, on les ſert de telle ſorte que tous diſoyent qu'ils n'auoyent iamais veu ne nopces, ne receptiõ de mariees, ne quelques autres feſtins, ſi magnifiques que ceſtuy cy. Durant le banquet on n'entend rien que cornets, violõs, fluſtes, lucs, & eſpinetes: eſtãt fini, voyci les matachins, voyci des farceurs & badins, qui redoublent la feſte. Apres la badinerie finie, on commmẽce à danſer, celuy qui les auoit inuitez menant la dãſe. Le branſle fini, & le bal cõmencé, il remercie vn chacun de la courtoiſie qu'on luy auoit faicte, & qu'il demeuroit leur ſeruiteur à iamais, les priãt de l'excuſer s'ils n'auoyent eſté ſi bien traictez comme il leur appartenoit, & cõme il en auoit bõne enuie. Durant le bal, il faict apporter la collatiõ, où il ne manquoit riẽ. Quãd il veoit tout le mõde empeſché, meſme que les violons auoyẽt ceſſé, & faiſoient cõme les autres, il ſe depeſtre de toute la cõpagnie, ſi bien qu'il s'eſuanoüit, & faict vn pertuis en l'air, dõt il n'eſt point encor ſorti.

Tous les conuiez le recherchent, tant pour le remercier, que pour r'auoir leurs gages, & se trouuerent bien estõnez qu'on n'en sçauoit aucunes nouuelles: mais ils le furent bien encor plus quand ceux qui auoyẽt entreprins le bãquet ne les vouloyent laisser sortir qu'on ne baillast vn escu pour teste, comme il auoit esté conuenu entr'eux, & celuy qui leur auoit faict apprester le festin. Ce fut le meilleur, & ne me peu tenir de rire, quãd ie vi qu'on cõtraignoit les tabourineurs à payer leur escot, qui ne l'õt pas accoustumé, & que le Badin ne peut si biẽ badiner qu'il en eust meilleur marché que les autres. Ie vous laisse à pẽser si ceux qui auoyẽt baillé de bons gages n'auoyent pas bien payé leurs escots? Et pour nous fascher d'auantage, la ville en estant toute assauãtee, on venoit de toutes parts au deuãt de nous, & demandoiẽt, & bien messieurs, & bien mes dames, auez vous pas esté bien traictez pour vostre argent? Voila comment ceux qui veulent mettre les autres en despence, bien souuent y tombent eux mesmes, dõt ils ne se doiuent plaindre, autrement eux mesmes s'accuseroyent s'ils reputoyent à offence ce qu'ils voudroyent bien commettre à l'endroict d'autruy.

CINQVIESME SEREE.

Des nouuellement mariez & mariees.



LA plus part de ceste Seree ayant disné à des nopces, où il n'y a-uoit gueres de violõs, mais où estoit la grande bande des cornetz, ne se peurent passer, & durant le souper & apres, de reprendre la superfluité des festins & nopces, & l'exces & despence des habillements, principalement pour le regard des femmes: & comme pour cela les Atheniens auoyent certains Magistrats, qu'ils appelloyent *Gyneconores*, comme les Romains auoyent leurs Censeurs, qui auoyent mesme charge: & que la Loy Oppie auoit esté faicte aussi sur le reglement des habits des femmes. Il fut adiousté que Seleucus ordonna pour corriger les Locriens de superfluité, que la femme de condition libre ne pourroit porter ioyaux d'or, ne robbe enrichie de broderie, si elle n'estoit publique: ne mener apres elle plus d'vne chambriere, sinon lors qu'elle seroit yure. L'ordonnance de Philippes le Bel ne fut oubliee, par laquelle il estoit deffendu à tous seigneurs, fussent Comtes ou Barons, de por-

ter robbe de plus de vingt & cinq ſols, à l'aune de Paris, & à leurs femmes autant : & les ſimples gentils-hommes, & leurs femmes, ne pouuoyẽt faire robbe de plus de dix ſols l'aune. Mais le bourgeois qui auoit deux mil liures tournois en valeur, pouuoit faire robbe iuſques à douze ſols neuf deniers l'aune, & leurs femmes iuſques à ſeze. Il fut auſſi dit que Strabo conte que la modeſtie de ceux de Marſeille fut ſi grande, que le plus grand dot eſtoit de cent eſcus, que la robbe n'excedoit point cinq eſcus, & les ioyaux ne montoyent point d'auantage. Quelqu'vn conta auoir veu vne femme, qui n'eſtoit que des moindres, laquelle ſe deſpouïlla & veſtit ſept fois pour vn iour de diuers habillemens: eſtant en doubte ſi elle eſtoit bien ou mal pour aller à vn banquet. Puis ſe mit à reprendre la deſpence ſuperflue qu'on fait aux nopces & banquets de maintenant : & à nous conter que le Duc de Milan Galeace fit vn ſi magnifique bãquet aux nopces de ſon fils qu'il maria auec Iſabel, ſœur du Roy Charles cinquieſme, & au feſtin des nopce de ſa fille, qu'il maria auec Leonatus de Clarance, fils du Roy d'Angleterre, qu'il demeura du reſte du banquet pour ſubſtanter dix mille hommes, comme il auoit trouué en Iouius en

la vie de Galeace. Et puis loua la frugalité des Romains, estāt defendu au peuple, par la Loy de Crassus, de despendre aux festins nuptiaux plus de deux cēs asses, qui sont deux escus, selon la computation de Budé. Il est vray, dit il, que Cæsar puis apres, à cause de l'abondance de l'argent, permit de despēdre iusquesà vingt & cinq escus de nostre monnoye. Il estoit defendu aux Naucratiens, mesmes és nopces, de bailler de la desserte faicte d'œufs & de miel. Ils ne deuoiēt estre en leurs bāquets nuptiaux, qui ne pouuoyent durer que deux iours, que dix hommes, & dix femmes. Aucuns toutesfois defendoyēt ce qu'ils auoyēt veu aux nopces: disans q̄ la modestie des Romains arguoit la pauureté du temps passé, si mesme l'on vouloit faire cōparaison des Romains en leur plus grande richesse à nostre temps. Qu'il soit ainsi, disoyent ils, on ne donna à la fille de Scipion en mariage, encores aux despēs de la chose-publique, que mille d'airain, qui ne valoyent que sept cens liures tournois, & auiourd'huy ce n'est pas pour fournir, à la moindre partie des frais. Et aussi voyons nous, repliquoyent les autres, q̄ les mariez & les mariees, le plus souuent, s'endebtent pour toute leur vie: ou bien purgēt le peché d'orgueil auec abstinēce de la

bouche. Ceux de la Seree ayans tous parlé du general des nopces, vn chacun cõmeça à parler du particulier. Et le premier se va prẽdre à la mariee, en reprenant son fard, qui estoit en espesseur & corps mal seant à toutes femmes, ne differans gueres leurs visages de masques: & outre cela, ce fard leur estant dommageable, corrompant l'haleine, gastant la veuë & les yeux, pourrissant & noircissant les dents, & qui est plus, la santé en est souuent endommagee. Combien qu'il sembloit approuuer les fards liquides & sans corps aucunement, desquels on se pouuoit seruir sans qu'on s'en aduise, & sans qu'õ en soit offensé. Le second se print au marié, disant qu'il estoit bien ieune, auec cela qui n'estoit gueres sage. Quant à la sagesse, il n'en fut gueres rien dit: d'autant qu'il fut respondu, que si on attendoit qu'vn hõme fust sage auant que le marier, qu'il ne s'ẽ mariroit gueres, & que ce sont les fols qu'on marie le plustost, pour les rendre sages, & pour les arrester: & que nous volerions iusques au Ciel si cest arrest ne nous retenoit. Quant à l'aage de ceux qu'on marie, quelqu'vn va dire qu'on auoit en ces nopces mal obserué ce que tient Aristote: qui est que le mary doit auoir plus que la femme d'enuiron vingt ans, afin qu'en

vn mesme temps le mary cesse d'engendrer, qui est à soixante & dix ans, quand la femme cesse de conçeuoir, qui est à cinquante ans. Vn autre va asseurer, qu'il faudroit pour faire vn bon mariage,& biẽ esgal, que l'hõme pour le moins eust trente ans, & la femme dixhuit. S'ils sont mariez plus ieunes, disoit il, le plus souuent ne font point bõ mesnage ensemble, & si les enfans qui en prouiennent seront maladifs,fort debiles,imparfaits, & de petite stature:aussi on dit qu'il n'est que vieille fille mariee pour faire de beaux enfans. Que si vous mariez vne fille ieune & de bas aage, & qu'elle viẽne à engrosser à douze ou à treze ans,comme on veoit souuent, ou à neuf ans, comme escrit Sauanorola, elle sera en grand danger à son accouchement,& si ne sera le plus souuent gueres pudique,& si elle l'est,pour le moins elle aymera fort le plaisir: à cause que leurs conduicts se dilatent si bien estant mariee ieune, que leur corps en est rendu plus lubrique. Et si celuy qui la prendra si ieune, n'ayant encores esprouué les forces d'amour,lorsqu'elle les sentira,sera en danger de n'estre aymé: pource que son amour par vne certaine repugnance d'esprits,venant de la difference des aages, ne s'accordera pas auec le sien. Mais aussi, fut il

repliqué, il est à craindre que si elle est d'aage, & qu'elle sache desia que c'est d'aymer, elle en ayme vn autre. Quelqu'vn ne trouuant pas bonne l'opinion d'Aristote touchant la conformité des aages, parla ainsi. Il suffit que l'hõme soit plus vieil que sa femme de dix ans, afin que les mœurs & vouloirs soyent plus conformes: d'autant que les aages fort differents causent de grandes inimitiez en mariage, la diuersité des mœurs empeschant l'amitié: & à ceste cause les Latins appellent le mariage *Vinculum coniugale* & *coniugium*, qui denote qu'ils doyuẽt d'vn pareil effort trauailler: comme les bœufs qui labourent, & tirent soubs mesme ioug, doyuent tirer de mesme force, s'ils sont bien accouplez: à ceste cause Iuno est dicte I*ugalis* par les Latins. Aussi, adioustoit il, les anciens Allemãs auoyent entre eux vne façon de faire quand ils se vouloyent marier, qui estoit d'enuoyer, au lieu du douaire, des bœufs accouplez à la fiancee, à ce qu'elle fust aduertie, comme dit Tacite, par ce commencement & entree de mariage, qu'on l'espousoit pour estre compagne à son mary en la participation de la peine. Or si l'vn est plus ieune & plus foible que l'autre, on sçait assez que iamais ne tireront bien ensemble, n'estans pas bien appa-

riez. A la verité, confessa vn de la Seree, il faut bien auoir esgard à la conformité des aages, qui doyuent estre entre le mary & la femme: mais quant à l'aage que doit auoir le fils ou la fille, quand on les marie, on n'en peut bailler regle, car il s'est trouué des femmes qui ont engendré à dix ans: & se peut faire qu'auant la puberté, qui commence à douze ans, vne fille s'auancera & sera plus nourrie à neuf, & aura ses parties plus capables à la cōceptiō, qu'vne autre à vingt. Dont, disoit il, si la complexion est telle à dix ans à vne fille, qu'à vne autre à vingt, qui empeschera que ce qui peut aduenir à vingt ans n'aduienne à dix? Comme des esprits qui sont aussi grāds en aucuns à dix, qu'aux autres à vingt. Combien que les anciens Gaulois estimoyent à extreme reproche d'auoir eu accointāce de fille auāt l'aage de vingt ans. Quelqu'vn prenant la parolle va conter d'vn siē voisin, de qui on pourchassoit la fille, puis apres il s'en desista pource disoit ce poursuyuant qu'elle estoit trop ieuné: auquel le pere va dire en cholere, Elle est plus meure que tu ne penses: car elle a desia faict deux ou trois enfans. Et par mesme raison, adioustoit il, on ne peut bailler regle aux gēs vieux iusques à quel aage ils se peuuent marier: car

il y a des vieillards plus dispos que des ieunes, & des personnes aussi qui ont plus de force à vne partie de leurs corps qu'à l'autre. Constãce, adiousta il, fille de Roger de Sicile, & sœur de Guillaume aussi Roy de Sicile, fut tiree hors d'vne Abbaye de Nonains de la ville de Palerne & dispensee de se marier : Henry fils de l'Empereur Frideric l'espousa, & aagee de cinquante cinq ans conçeut & enfanta vn fils nommé Frederic secõd, qui fut Empereur: la ieunesse de son mary estant cause de sa grossesse: comme au contraire si vous donnez à vn homme vieux vne ieune fille, la disposition de sa matrice chaude & seche, pourra alterer & corriger la semence du vieillard, encores qu'elle soit froide. Mais s'ils sõt tous deux vieux, vous verrez leurs enfans maladifs, ayans la face toute ridee, & les yeux enfoncez : car là où la vertu du cœur est hebetee, elle retraict la peau: ce qui signifie que les membres principaux sont debiles. Les gens vieux engendrãs communement des enfans tristes, fascheux & rechignez, petis, foibles, de peu d'esprit, & maladifs : à cause que la nature n'a plus de force: & pour ce que leurs esprits deffaillent en eux, ils sont vuydes d'humeurs sanguins, ayãs toutes les forces naturelles foibles: ce qui aduient

tout

tout au contraire aux ieunes,cõme vous trouuerrez au quatriesme chapitre d'Esdras.

Laissans là ces bonnes gens du tẽps passé,on se remet sur les ieunes nouuellement mariez. Que s'il y a quelques choses libres, pensez que ceste Seree est toute nuptiale : & qu'aux iours nuptiaux, dont il est parlé en Catulle, il estoit permis, mesmes aux enfans, de dire quelque chose de ioyeux : moyennant que les enfans laissassent leur robbe brodee, & de pourpre, de peur de violer leur honneur : lequel habillement les aduertissoit de la honte & vergongne que cest aage se deuoit proposer. Et voicy comment quelqu'vn commença. Il n'y a pas long temps qu'il fut marié vn ieune enfant sortant du college. La premiere nuict de ses nopces, il harangua sa femme en ceste sorte, comme a esté fidellement rapporté par ceux qu'on auoit mis en sentinelle: Puis qu'il a pleu à Dieu, ma maistresse, & à nos parents, que soyons liez ensemble en vn sainct mariage, ie me repute bien heureux d'auoir vne femme & amye si sage, si bonne, si vertueuse, si chaste & pudique que vous estes : m'asseurant tant de vostre pudicité, que ie ne doubte point que ne m'ayez gardé vostre virginité & pucellage, comme ie vous ay apporté le miẽ: que ie vous

dédie & vouë, vous asseurant, & vous prie le croire, que ie n'euz iamais à faire à femme ne à fille de ce monde. A grand peine auoit il acheué sa belle harangue, qu'apres auoir inuoqué Virgineuse, & voulant detacher la ceinture de laine de brebis, attachee & nouëe du neud d'Hercules, & s'approcher de sa nouuelle femme, & luy bailler ce qu'il iuroit luy auoir gardé: qu'elle le recuse, en luy disãt, ie ne vous en estime pas mieux, reculez vous, ie n'en feray rien: vous ne ferez point icy vostre apprẽtissage. Les sentinelles & escoutes se prindrẽt si fort à rire, qu'ils furent contraincts de se retirer à leurs corps de garde, & raconter au Caporal, & puis à la ronde, tout ce qu'ils auoyent apprins & ouy estans en sentinelle: ne sachant comme puis apres ils s'accorderent, & s'il a fallu que ce puceau soit allé ailleurs faire son apprentissage, & coup d'essay, en chose plus grossiere, auant que besongner en si bon attelier, & en ouurage si delicat, que mesmes les maistres iurez y eussent esté bien empeschez. Si ce nouueau marié, repliqua quelqu'vn, eust esté bien aduisé, comme estoyent les anciens, on ne se fust pas moqué de luy ne de sa femme. Car anciennement on respandoit des noix le soir des nopces par toute la maison,

afin qu'õ n'ouyst point d'autre bruit, hors mis celuy que les noix faisoyent en tombant par terre, & que les enfans faisoyẽt en les recueillans: & aussi afin qu'on n'entẽdist point le cry qu'aucunes mariees font, quand on leur desnouë certaine bãde de laine nouëe par le neud d'Hercules. Vne Fesse-tondue va dire qu'il ne falloit plus respandre de noix, & que ceste ceremonie n'auoit plus de lieu maintenant que les nouuelles mariees ne se plegnent point, & qu'on ne les entẽd plus crier: que si elles criẽt, c'est pour asseurer leur virginité. Si est ce, luy va respondre vn autre, que c'est vne force & violence qu'on faict à vne fille, crie ou ne crie pas. A cause dequoy les anciens, ce dit Macrobe, defendoyent expressément d'espouser & se marier à vn iour de feste auec vne fille, toute violence & force estant prohibee au iour de feste: mais il estoit bien loisible & permis au iour de feste d'espouser vne femme vefue, d'autant qu'on n'y commet nulle force. Ce qui est confirmé, ce me semble, par Varro, qui dit que par le droict des Pontifes il estoit permis à iour de feste de nettoyer, purger, vuider & curer les vieilles fosses, & de long temps faictes, mais qu'il n'estoit pas permis aux iours de feste d'en faire de nouuelles.

Vn autre luy va dire que la cauſe pourquoy on ne permettoit aux filles de ſe marier au iour de feſte, mais ouy bien aux vefues, eſtoit pource que le peuple és iours de feſte eſtant occupé ailleurs, il n'eſtoit point de beſoing qu'il viſt le mariage des vefues: mais ouy bien celuy des filles & vierges, qui ſe faiſoit vn iour ouurable, afin que le peuple ſçeuſt & peuſt veoir le mariage des filles, n'eſtant empeſché & diſtraict par les feſtiages & autres ieux qui ſe faiſoyēt le iour des feſtes: & voila pourquoy le iour de feſte eſt plus conuenable & propre pour marier les vefues que les filles: combien qu'auiourd'huy le contraire ſe pratique. Et ayant dit cecy, il adiouſta vn petit cōte d'vn ieune marié, & d'vne ieune mariee, qui auoyent bien eſté vn mois mariez enſemble, ſans ſe toucher: & quand les parents demanderent au marié pourquoy il ne s'approchoit plus pres de ſa femme, il leur reſpond, qu'il ne luy oſoit toucher de peur que ſa femme ne l'allaſt dire à ſa mere. Quelqu'vn prenant la parolle va dire à ceux de la Seree: puis qu'auez creu ce conte, parce qu'il eſt nouueau, & que congnoiſſez les deux qui ſont mariez: ie m'aſſeure que l'antiquité du mien fera qu'on le trouuera veritable: & auſſi que c'eſt vn pro-

ces enregiſtré au greffe de l'officialité, de ce que le mary n'auoit eu affaire à ſa femme, & ſi auoit long temps qu'ils eſtoyent mariez. Le Iuge, la femme preſente, interrogue le mary de ce qu'il n'auoit eu la compagnie de ſa femme, luy demandant s'il eſtoit point de froides queuës, & *de frigidis & maleficiatis*, que s'il eſtoit tel, diſoit il, les Canons permettoyent ſeparation: puis luy demanda ſi l'eſguillett e n'eſtoit point nouëe. Le mary, qui ſçauoit quelque peu, met la main en ſa braguette, diſant à l'official, monſieur, ie m'enuois vous mõſtrer le fondement de Mariage, & tire vn certain liure, qui parloit de l'obeiſſance que doit la femme à ſon mary. Sa femme qui auoit honte de ce procez, auoit caché ſon ſac ſoubs ſa robbe: la leuant, va dire, mõſieur le Iuge, ie vous prie de veoir mes pieces. Le mary, apres auoir iuré de dire verité, parlant au Iuge, va dire, monſieur, ce n'eſt point que ie ne ſoye homme, & que l'eſguillette nous ait eſté nouëe, Dieu mercy: mais c'eſt que ma fẽme & moy nous bouffames dés la premiere nuict des nopces: de ce qu'elle ne vouloit prendre mon cas, & le mettre au ſien, d'autant que c'eſtoit la nuict & y faiſoit fort noir, & ſi eſtois bleſſé en vne main: eſtant tout preſt, ſi elle ne veut point eſtre opi-

niaſtre, de faire le deuoir & acte d'homme & de mary. Ceſte nouuelle mariee ayant peur de perdre ſon proces, va dire au Iuge, aumoins monſieur, ſi ie ſuis contraincte de luy mettre, que ie ne ſoye point condamnee de l'oſter. Aucuns diſent que contemnant le Magiſtrat, elle diſt au Iuge, vous auez beau me condamner à le mettre, car reſolument ie ne l'oſteray pas. Ie vous laiſſe à penſer, diſoit celuy qui faiſoit ce conte, ſi le Iuge, encores qu'il fuſt d'Egliſe, & tous les promoteurs, ſe peurent tenir de rire: veu que vous qui ne l'auez qu'ouy dire, en riez ſi fort. Les femmes ſe reculerent vn peu de celuy qui leur diſoit en auoir veu le regiſtre, diſans qu'elles s'inſcriuoyent en faulx contre tous ces regiſtres, & qu'elles ne croiroyét iamais que cela fuſt vray, quand meſme Cato l'auroit dit. La cholere des femmes paſſee, qui auoyent prins leurs maſques, faiſant ſemblant de s'en vouloir aller, vn de la Seree voyant qu'elles s'en eſtoyent accouſtrees afin de rire plus librement, & à leur aiſe, leur va cõter vn autre proces d'vne ieune fille, qui ſe diſoit auoir eſté engroſſee, en nom de mariage, par vn ieune garçon: lequel le nyoit, diſant qu'il eſtoit impoſſible que ce fuſt luy, veu ſa ieuneſſe, & la petiteſſe de ſon cas, & en diſant

cela faict exhibition. La complaignante va dire au Iuge, monsieur, monsieur, faictes luy commandement de l'enfler, & vous verrez biē autre chose. A ce coup les femmes s'en alloiēt, n'eust esté qu'on se va mettre sur les nouëurs d'esguillette, & sur les cōiurations & ensorcellemens des nouueaux mariez & mariees principallemēt. L'vn disoit que ce n'estoit point du iourd'huy qu'on ensorceloit les nouueaux mariez, veu qu'anciennement on donnoit à Priapus l'authorité de guerir les enchantez, luy sacrifiant vn asne, auec vne esculee de laict chauld. Et qu'on lisoit en Herodote que le Roy d'Egypte Amasis, fut lié & empesché de congnoistre Laodice sa femme, iusques à ce qu'il fust deslié par autres charmes. Et en cas semblable les concubines de Theodoric vserent de mesmes ligatures enuers Hermamberge, comme on lit en Paul Æmil. L'autre disoit, que si les Sorciers peuuent corrompre la santé de l'homme, amolir ses nerfs, troubler ses humeurs internes, qu'ils pouuoyent bien aussi assoupir ceste vertu generatiue, tant par le refroidissement des parties & vaisseaux seminaires, que par vne apprehensiō & desgoutement qu'ils donnent à ceux ausquels ils ont noüé l'esguillette : le Diable faisant cela, ce

dit Iehan Vier, pour ſemer des diſcordes entre ceux qui doyuent viure en paix. Quelque autre confirmant ceſte opinion, va dire qu'il eſtoit de l'aduis de monſieur Bodin, qui aſſeure qu'on peut nouër l'eſguillette : combien que parauant il auoit touſiours penſé que cela ne ſe faiſoit par magie : mais que l'experience le contraignoit à croire du contraire. Si on ne pouuoit, diſoit il, enſorceller & empeſcher la copulation des nouueaux mariez, à quelle raiſon euſſent les anciens vſé de tant de contr'enchantemens & contrecharmes contre les ligatures & enſorcellemens ? Le temps paſſé à cauſe de ces charmes, on inuoquoit Iunon és mariages, l'appellant Socigene, qui conioinct par mariage les femelles auec les maſles : Iugue & Populoniene, parce que par la cõionctiõ de la chair auec la chair, elle entretiẽt & augmẽte les peuples : Pronube, eſtant la maiſtreſſe des mariages : Cinzie, qui fait laiſſer aux mariees la ceincture de leur virginité : Vnxie, à cauſe qu'auãt q̃ la mariee entraſt en la maiſõ du mary, l'õ greſſoit les gõds des portes de greſſe de loup, pour empeſcher les cõiuratiõs. Ils ne faiſoyẽt iamais nopces, adiouſtoit il, ſans appeller les corneilles pour vn bon augure de concorde, foy, & amitié, la concorde eſtant ſignifiee par

les corneilles: leur societé estant si grande, que si l'vne est morte, sa compagne demeurera toute sa vie vefue, & ne s'accouplera iamais à autre. Mais auiourd'huy que tout va au rebours, si vous appellez des corneilles, vous serez tout esbahis que des cocus y viendront. Et aussi afin que le mariage fut heureux, on inuoquoit souuent Hymenee pour vn bon augure, repliquant ce mot de Thalasse le iour des nopces. Auec cela ils mettoyent à la porte le museau d'vn loup, par ce que l'on ne peut ensorceler aucun de la maison, à la porte de laquelle il sera attaché, ce qui se faict bien encores auiourd'huy. Aucuns auec tout cela empeschoyent les Sorciers & Magiciens de rendre malheureux vn mariage, enuironnans les portes, où se faisoyent les nopces, tout à l'entour de bãdes, ou fil de laine, en engressant les gonds d'icelles auec gresse de pourceau & de bouc, dõt est venu *vxor*, pour remede à tous enchãtemens, lesquels estoyent faicts souuent aux nouueaux espousez quand le bruit des gonds estoit ouy en ouurant ou fermant les portes. Et si ne laissoit la nouuelle mariee de porter soubs sa robe vn chapeau de fleurs de veruaine cueillies de sa main, de peur des illusions magiques, & d'estre charmee, & pource que le mot *fascinum* si-

gnifie charme, & le membre honteux de Priape, comme rapporte S. Augustin, & Priape estoit adoré és champs comme Dieu des semẽces, & garde-iardin, aussi estoit il inuoqué és nopces, de peur que la fertilité d'enfans fust empeschee par quelque fascination. A propos dequoy Põpeius Festus escrit q̃ les vers Fescẽnins, qui se chantoyẽt és nopçages, peuuent auoir emprunté leur nõ de là, pource que telles chansons ostoyent & empeschoyent la force de la fascination. Il s'en trouua vn en la Seree tout contraire à ces deux, qui nioit & se mocquoit de ces charmes, que craignent tant les nouueaux mariez, disant que ce n'estoit que la peur & apprehension qu'on prenoit de ceste ligature charmee, & que les precautions & remedes ne seruoyent à rien. Car, disoit il, quãd celuy qui se marie imagine que telle chose se peut faire & est vraye, & qu'on le peut empescher d'auoir conionction auec celle qu'il ayme, à l'heure la vertu imaginatiue meut tellement la chaleur naturelle, & les esprits, qu'il se faict vne realle transmutation au corps, la vertu naturelle acquiesçant & obeissant à la vertu imaginatiue, iusques à ce qu'auec le temps ceste imagination ait prins fin, & que la vertu naturelle se soit entierement faicte superieure &

maistresse. Car combien en voyez vous, disoit il, à qui l'esguillette se desnoüe d'elle mesme, la vertu imaginatiue ayant fait son cours? A d'autres elle est desnoüee par la seule apprehension & persuasion qu'on leur en donne: car nous en voyons beaucoup qui ont recours à des personnes qu'ils pensent sorciers, ou desnoüeurs d'esguillette, à des Egyptiens & Bohemiens, qui ne font autre chose que des ceremonies externes pour les asseurer qu'elle est desnoüee, & que hardiment ils retournent à leurs femmes: sur ceste asseurance, ils trouuent, & leurs femmes aussi que l'esguillette est desnoüee: car tout ainsi que par vne meschãte & fausse croyance il aduient qu'on est rendu impotent & offencé, pourquoy ne pourra l'on estre soulagé par le moyen de la mesme croyance? Comme il arriua à vn Gentilhomme, lequel ayant entendu par le liure de Cleopatre, que si ceux qui sont liez s'oignent tout le corps de fiel de corbeau, & d'huyle de iugioline, sont desliez: se confiant és paroles du liure, il ne faillit de le faire, & incontinent il fust gueri, non pas que la recepte eust telle vertu, mais par ce que l'imagination estoit preoccupee de fausse opinion, il fut gueri par ce remede qu'il pensoit estre bon pour son enchantement. Ceux qui

tenoyent l'opinion de Bodin luy demandent: mais venez çà, que diriez vous qu'encores aujourd'huy aussi bien qu'anciennement, on pratique des contresorcelleries? Vous trouuerez, luy disent ils, qu'en la plus part d'Italie on gresse la maison auec le fiel d'vn chien tout noir, & que l'espousee sortant de chez son pere, & entrant en la maison de son mari, ne touche à l'essueil des portes, mais est portee, afin qu'elle ne soit offensee par les choses ensorcelees, que les Magiciens mettent aux entrees des portes, pour semer vne discorde & inimitiez entre les mariez, & les rendre inhabiles à la generatiõ. Et aussi par ce qu'anciennement l'entree des portes estoit vne chose si saincte, que la porte, que les Latins appellent *ianua*, estoit en la garde du dieu Ianus, & les gonds, nommez *cardines*, dediez à la deesse Cardea, le sueil de la porte à Vesta: parquoy on faisoit conscience de laisser toucher le sueil de la porte aux pieds de la nouuelle mariee, tãt ce lieu leur estoit sainct & venerable, tellement que les Anciens pensoyent desplaire à leurs dieux, si estãs aux portes, ils eussent parlé ensemble. A ceste cause ils ne vouloyent pas que leurs mariees commençassent par vn sacrilege à laisser leur virginité. Celuy qui contrarioit à Bodin, replique qu'on

prend les espouses, comme par force d'entre les mains de ses parens, & les faict on entrer au logis de l'espoux, sans qu'elles touchent des pieds au sueil de la porte, afin de monstrer que elles ne vont point de leur consentement en la maison de leurs maris, & nō point pour la sainĉteté des portes, ne pour euiter les enchantemens : car il n'y a que ceux qui se deffient de leurs forces & vertus, qui croyent en ces enchãtemẽs, & qui en ont peur. Le seigneur de la Montagne est bien de ceste opinion : mais auant que de sçauoir ce qu'il en dict, ie vous veux conter ce qu'il arriua à vne nouuellemẽt mariee, estant à sa porte vn iour de feste, qui sans y penser tenoit les iambes entr'ouuertes. Son mary voyant cela, luy manda qu'elle fermast la boutique, veu qu'il estoit feste, & qu'il ne falloit pas l'ouurir. A quoy elle respondit, c'est luy qui en est cause, qui en portant la clef, ne la ferme point comme il deust faire.

Celuy qui faisoit ce conte, empescha de rire ceux de la Seree, leur disant qu'ils le feroyẽt oublier ce que dit la Montagne des ligatures: qui dict que les noüeurs d'esguillettes sont impressions de l'apprehension & de la crainte, & non point enchantemens, car souuẽt leur faisant à croire des contr'enchantemens, ils sont

gueris. Et comme il dict, cela n'arriue gueres qu'aux premieres accointances, & non apres qu'on a esté long temps en mariage, d'autant que les premiers abordemens sont plus ardés aspres, & que lors en ceste premiere cognoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup de faillir: & celuy à qui l'imaginatiõ a fait vne fois souffrir ceste honte, ayant mal commẽçé, il entre en si grand fascherie que la frayeur s'ẽ augmente & redouble. Et à ce propos, sainct Augustin dit que telle action ne dépend ni de nostre esprit, ni de nostre corps : de sorte que les parties, qui sont destinees à telle actiõ, n'obeissent à nostre volonté, comme les autres membres. Et m'esbahis, adiouste la Mõtagne, dont est venu ce congrez, & quelle asseurance on y peut auoir pour rompre vn mariage: car quelque asseurance que tout hõme se puisse promettre, confessera qu'il n'est en sa puissance de se faire paroistre capable du mariage en presence de la Iustice, des Medecins, Chirurgiens, & matrones que l'on craint, & auec vne femme que l'on tient pour son ennemie: veu que telles actions d'elles mesmes requierent vne asseurance, & vn secret, & vne amitié, & qu'elles sont hors de la puissãce & de l'esprit & du corps. Ce congrez mesme reprouué par

les Cyniques Philoſophes en l'approbation de Bagoas, comme dict Lucian. Et pour monſtrer qu'il faut en ces affaires en vſer auec hõneſteté & vergongne, les Anciens nous l'ont exprimé ſoubs l'image de Venus cachee en vn antre. Et les Meliaſtes baſtirent à Venus vne chapelle qui eſtoit toute noire: pour declarer ceſte hõneſte vergongne, qui doit eſtre maintenue en tenebres. Auantque ſortir de ce congrez, on va conter qu'en vn procez de ſeparation, à cauſe de l'impuiſſance du mary, il auoit eſté ordonné qu'vn Medecin, vn Chirurgien, auec vne matrone viſiteroyent le mary, puis ſeroyent preſens à ce congrez. Ayans faict approcher l'homme & la femme, la matrone voyant que le cas du mary baiſſoit autant que elle le pouuoit leuer en frappant deſſus, va dire, & de l'inſtrument: la mercy-Dieu, i'empeſcheray biẽ, diſoit elle, que perſonne en ſoit iamais trõpé: & tirant ſon couſteau, à toute force luy vouloit couper, n'euſt eſté que le Medecin & le Chirurgien l'en empeſcherent. Elle euſt bien faict, fut il repliqué, car il ne faut iamais ſe moquer de la mariee. Vne feſſe tondue s'entremeſlant en ces diſputes, va dire que ces nouueaux mariez ne doiuẽt point auoir crainte de faillir, veu qu'ils ſe doiuẽt aſſeurer d'auoir

vne femme chaste & pudique, qui ne sçait si l'esguillette est noüee, ou si elle ne l'est pas: pourtant elle ne cognoistra pas s'il y a faulte ou non: que si elle le sçait, sa sagesse & pudicité doit suppleer à la crainte ou deffiance que son mary a de soy mesme, & possible à la trop grãde amour qu'il porte à sa nouuelle espouse: car puis que ces ligatures arriuent le plus souuent à ceux qui ayment bien, & ont peur de n'estre pas aymez reciproquement, c'est la trop grande amour qui empesche l'acte venerien, la volonté retirant les esprits aux parties superieures, l'homme ne pouuant faire deux choses ensemble. Et à ce propos, adiousta nostre Fessetondue, ie vous feray vn petit conte d'vn pauure marié passionné & craintif, qui disoit à sa promise, tant il auoit peur de faillir, ie voudrois auoir couché desia auec vous, ie voudrois auoir faict cecy, ie voudrois auoir cela: qui luy va dire, sans considerer à quelle intention il le disoit, ie crain fort, monsieur mon amy, que vous aymiez bien besongne faicte. On commençoit à rire, quãd quelqu'vn nous asseura l'empeschement des nouueaux mariez prouenir à cause que ceux qui ont ce qu'ils demandent à leur plaisir, n'ont pas l'imagination si excitee que ceux qui trouuent quelque resi-
stence,

ſtance: Venus eſtant prompte à ceux qui font violence, par ce qu'elle dilate les eſprits, qui ſe enflamment par la repugnance, d'autant que la vertu d'imagination en eſt excitee. Nonobſtant toutes ces raiſons, la pluſpart de ceux de la Seree, ayant veu Bodin, tenoyent que l'eſguillette ſe pouuoit noüer par art magique & diabolique : & qui les en aſſeuroit, c'eſtoit que cela eſtoit ſi cõmun qu'il n'en falloit plus doubter. Pour mieux aſſeurer leur opiniõ mettoyent en ieu Spiranger, qui a eſcrit auoir veu vn homme à Spire, qu'on auoit ſi bien enſorcelé, qu'il penſoit eſtre priué de ſes parties viriles, & ſe faiſant viſiter par Medecins & chirurgiens, ne luy trouuerent rien à dire, ne bleſſure quelconque: & que depuis ayant appaiſé la Sorciere qu'il auoit offenſee, il fuſt reſtitué. Ie ſçay bien repliqua vn autre, cõme on ſe gardera des Sorciers & noüeurs d'eſguillette : car ſi vous les pouuez cognoiſtre, & vous deffier d'eux, ils ne ſçauroyent vous nuire. Regardez donc bien quand vn homme ou vne femme crachent, car vn Nigromancien & Sorcier ne crachera iamais deuant luy, ne au coſté droict: parquoy s'il ſe trouue quelqu'vn qui crache touſiours à gauche, doubtez vous de luy. Vn Drolle aſſeura qu'il ſçauoit bien vne recepte

plus asseuree, & bien experimentee, contre les enchantemens de l'esguillette. C'est, disoit il, que si ceux qui se veulent marier, ou sont promis, ou en fiançailles, peuuent prendre vn pain ou deux sur la fournee auant que d'espouser, on ne les sçauroit lier, garroter, ne cheuiller, ni à la messe, ni à vespres, ni en quelque sorte que ce soit les rendre ineptes à la generation, eussent ils apprins leur magie en l'escole de Tolete, & i'en despite toutes les Sorcieres de monsieur Bodin, & le diable des Sauuages de l'Amerique, qu'ils nomment Aygnan. Et ie m'asseure, adiousta il, que leurs promises & fiãçees ne refuserōt point de cela leurs promis & maris futurs, quand elles sçauront qu'on le faict pour vne si bonne fin & intention. Nostre fesse-tondue va dire, qu'il aymeroit mieux se fier à vne femme de sa ville qu'il cognoist, qui auant que faire vn mariage, elle essaye si le mari n'est point charmé, & s'il est point des froides queuës, puis elle en asseure les parens de la fille, & la fille mesme, si elle entend raison. Et si elle n'a esté appellee au commẽcement (car elle a grand presse) elle est si singuliere aux charmes & ligatures, qu'ayant interrogué les parties, & productiōs faictes des deux conioints, & le tout mis en droit, si possible est, vous ver-

rez les parties contentes. Mais demanda quelqu'vn, qui ſe plaint le premier du charme, ou le marié ou la mariee? car i'ay touſiours veu, di ſoit il, qu'on le ſçait pluſtoſt du coſté de la mariee que du marié. Et vrayement ie croy bien, fuſt il repliqué, car le mary s'accuſeroit ſoymeſme, en alleguant ſon deffaut & impuiſſance. Si me ſuis-ie ſouuent esbahi pourtant, adiouſta il, comme vne ieune fille peut ſçauoir quand l'eſguillette eſt noüee, qui luy a apprins à le cognoiſtre, & comment elle s'oſe plaindre encores qu'elle le ſçache, veu meſmement que les femmes vefues qui ſe remariẽt n'en diſent mot, combien qu'elles doiuent mieux ſçauoir s'il y a du charme que les filles, qui n'en parlẽt que par ouyr dire, vous aſſeurant qu'il y a des filles & des femmes qui ſe plaignent à tort: comme fit dernierement la fille d'vne de mes voiſines, ſans rien nommer, qui aſſeuroit l'eſguillette eſtre noüee, par ce, diſoit elle à ſa mere, que ſon mary ne la baiſoit toute la nuit que cinq ou ſix fois. Il en y a auſſi, repliqua quelqu'vn, qui ne ſe plaignent ſans occaſion, leur eſtant difficile de le celer, comme vous entendrez. Il a eſté marié ces iours paſſez, cõmença il à nous dire, vn ieune & bon garçon, qui ſe fia en ſon beau-pere de l'argent de ſon mariage.

Pourtant le pere, apres les nopces sept ou huit iours, conuie les parens, tant les siens que ceux de son gendre, afin de payer ce qu'il auoit promis en mariage. Apres le disner, ainsi qu'on cõtoit l'argent, la fille s'approchant de son pere, luy va dire, mon pere, ie vous prie de ne payer & bailler l'argent à mon mary, car ie vous asseure que nostre besongne n'est pas encor faicte. Son pere, encores qu'il rougist vn peu, ne se peut tenir de rire, non plus que tous les autres parens, qui contesterent sur le payement. Les parens de la fille tenoyent fort & ferme auec elle, que puis que la besongne n'estoit pas faite, que le marié nedeuoit estre payé. Le marié, & ses parens disoyent que si, pour le moins en baillant caution, le mary les asseurant qu'il feroit tant auec l'ayde de Dieu & de ses amis, que la besongne seroit faicte. Ce nouueau marié pourtant se vantoit d'auoir faict de grãdes preuues de sa personne, & offroit en donner bõs tesmoins: quãd ceste nouuelle mariee luy va dire, & qu'auõs no⁹ affaire de tesmoins? fais icy le semblable, & n'y aura personne de nous qui ne le croye. Toute la Seree trouua si bõ ces contes, qu'vn d'icelle afferma qu'il y auoit pris plus de plaisir qu'aux Comedies de messer Pãthaleon, auec son Zani de Ian Cornetto, qu'il

auoit veu ioüer l'apres-disnee. Vous prendrez bien encore plus de passetemps, va dire vn autre, mais que m'ayez entendu côter ce qui s'est passé n'y a pas long temps, quasi de mesme suiect. Vn pere, commença il à conter, mariant sa fille, promet à son futur gendre vne bonne somme d'argent, dans la benediction nuptiale, outre ce que l'oncle de la fille promettoit de luy bailler cinq cens escus, mais qu'il ne vouloit pas q̃ sa niece, ne son pere, ne sa mere, ne personne du mõde en sçeust rien. Le beau-pere ne pouuãt accõplir ce qu'il auoit promis de bailler à l'anneau, fait tãt que son gẽdre ne laisse à espouser sa fille, auec promesseque trois mois apres le mariage cõsommé, il ne faudroit à leur bailler ce qu'il leur auoit promis. L'õcle aussi asseure des trois cẽs escus, moyẽnant que le pere, la mere, le mary, ni la femme, ni les Notaires, ne personne n'en sçeust rien. Les trois mois passez, le marié & la mariee s'en võt chez leur pere, & le prient de leur bailler ce qu'il auoit promis en mariage : & qu'estãs tous deux ieunes, sans grands moyens, ils ne pouuoyent soustenir le faix & charge de mariage : & aussi que le marié disoit que ses amis luy auoyent dict qu'il seroit tenu du doüaire de sa femme, s'il ne le demandoit. Le beau-pere & la belle-

mere iurẽt qu'il leureſt impoſſible pour lors de bailler de l'argent, & le prient d'attendre, & auoir vn peu de patiẽce. Le gendre faſché tout ce qu'il ſe peut, & eſtant en grand cholere, leur va dire, que s'ils ne luy bailloient preſentemẽt l'argent de leur mariage, qu'il feroit tant cela à ſa femme leur fille, qu'ils s'en repentiroyent, & elle auſſi. Le beaupere & la bellemere bien faſchez, aduertirent leur gendre de ne s'eſchauffer pas tant, que venant apres à ſe refroidir, il amaſſaſt quelque maladie. Ce mary eſtant en cholere, fit bien aſſez long temps ce qu'il auoit promis, tenãt ſa promeſſe deux ou trois mois: mais ne pouuant continuer, & ſa cholere paſſee, ſa femme vne nuict luy va dire, voyant que il ne faiſoit plus rien de ce qu'il auoit promis & iuré, mon mary, ie croy que mon pere vous a payé. Ce fut aſſez dict, le mary entendit biẽ ce qu'elle vouloit dire, ie croy que ſi faictes vous. Les femmes proteſterent de ne ſe trouuer plus en ces Serees, tant pource qu'on y cõtoit des choſes trop libres, & que les autres les faiſoyent tant rire, que cela ſeroit cauſe de les rẽdre pluſtoſt vieilles : car vne d'entre elles les aſſeuroit, que la bouche en s'ouurãt fait maintes rides & plis au viſage, lequel à la lõgue cõ-

me la peau ſe deſſeche, par la continuation du plier en meſme lieu, retiẽt imprimees les meſmes rides: qui eſt cauſe, diſoit elle, qu'on deffend aux filles de trop rire. Vn autre ſe va addreſſer à ces fẽmes, & leur va dire qu'elles n'eſtoyent pas où elles penſoyent, & que s'il y auoit quelq̃ choſe vn peu libre, faites ſemblant leur diſoit il, de coudre, & en deſtournant les yeux, ouurez les oreilles, & reſeruez de rire quãd ſerez à part vous. Mais quand il voulut dire quelque choſe, il fut empeſché par les femmes, parce qu'il eſtoit vn peu libre à ſon parler. Et cela fut cauſe qu'il cõmença à loüer la couſtume des Grecs, qui n'admettoyent iamais les filles à leurs cõuis, & auſſi les hommes n'alloyent point aux feſtins des filles ne des femmes mariees. Les Perſes ne voulurent iamais que leurs femmes aſſiſtaſſent en leurs conuis, à cauſe de quelques paroles libres, qui eſchappent parmi le vin & les viandes. Car, diſoit il à ces femmes, ſi vous n'eſtiez icy, nos ſoupers, & nos Serees ſeroyent bien autres, & ne ſeruez que d'empeſcher noſtre liberté, eſtans touſiours en crainte d'offenſer la pudicité des femmes. Vrayement, repliqua quelqu'vn, ie trouue bonne l'honneſteté des Grecs: par ce que, cõme dit mõſieur Muret en interpretãt Iſęus,

les hommes parlent plus librement & ioyeusemẽt és festins & banquets qu'és autres lieux: & n'y a homme si sage, si discret, si retiré, & seuere, qui entre le vin & les viandes ne se dispẽse de dire & escouter quelques propos pour rire & resiouïr toute la compagnie. Et ne se peut faire, adiouste Muret, qu'il n'eschappe à ceux qui veulent rire, & auoir du passe-temps, lors qu'ils ont l'esprit deliure de souci, quelque mot lascif, qui meriteroit reprehension s'il estoit dit ailleurs. Il luy fut repliqué, que si on ostoit les femmes des banquets d'auec leurs maris, il aduiendroit qu'on feroit les conuis auec des concubines, comme firent les Parthes. Et que les Romains, exemplaires de toute vertu, n'auoyent point separé les femmes de leur table, & que seulement ils l'auoyent deffendue aux filles, les Anciens n'ayans iamais voulu que les vierges sceussent rien des affaires de Venus la nopciere: & si ont dit en vne de leurs Loix, qui se commençe *Consensa. C. de repud. mulier.* que si vne femme contre le vouloir de son mary, ou ne le sçachant pas, est allee à vn conui auec des estrangers, que le mary la peut iustement repudier: car les banquets, ce dit Accurse en la loy *quod ait. ff. ad l. Iul. de adul.* ne sont qu'vn prelude & auant-ieu de Venus. Celuy

qui faisoit ce discours, voyant qu'on l'escoutoit, va commencer à dire: Il n'y a pas long temps que ie me trouuay aux nopces d'vne assez belle mariee, & rebelle, car toutes les matrones, & parentes du marié, & de la mariee, furent bien empeschez à la faire condescendre de s'aller coucher: & croy que sans vne tête qui parla à elle des grosses dents, qu'elle fust encores pucelle. Mais apres luy auoir dit, & bien mamie, que voulez vous dire? vous faites bien la sotte, vous voila bien estonnee, vous faictes bien l'estroicte, vous ne sçauez volontiers que c'est, voulez vous estre la fable de tout le peuple, & que demain tout le voisinage soyt asçauanté de vostre simplesse & folye? Pensez vous qu'on vous en estime d'auãtage? Ayant dit cela, elle la prent, & la porte dans la chambre de son mary, fermant la porte sur eux. Le mary ayant ouy tout ce discours, & estant fasché d'attendre tant, s'estoit couché qui prie bien fort la mariee de se venir coucher: voyant qu'elle n'en vouloit rien faire, il se leue, & la veut d'eshabiller, elle faict encores plus la fascheuse, dont il fut contrainct de se remettre au lict, & de venir plus que iamais aux prieres, qui n'y seruirent de rien. Parquoy en fin il luy va dire, & mamie que ne vous

venez vous coucher, vous ne faictes que vous morfondre : ie vous promets que ie ne vous feray rien. Il fut tout esbahy que ceste mariee luy va respondre, & que iray ie donc faire ? Le marié depuis m'a dit, que ceste replique le fist plus rire que tout le reste de la nuict. Quelques vns vouloyent rire, mais il va continüer, afin que les femmes ne s'en allassent pas. Ie vous laisse à penser, adiousta il, s'il tardoit à nostre nouueau marié, veu que tout le iour mesmes il ne pouuoit demeurer en vn lieu, & les Dames le blasmoyent fort d'inconstance & legereté, de ce qu'il estoit si endemené qu'il ne se faisoit que mouuoir & remuër. Ausquelles il auoit respondu franchement, qu'il auoit ie ne sçay quoy entre les iambes qui en estoit cause, que si elles l'auoyent entre les leurs, qu'elles se remueroyent bien encores plus. Escoutez, commença à dire vn Drolle, d'vn marié qui n'estoit pas si aspre la premiere nuict de ses nopces que cestuy-cy : encores qu'il se mit en son effort de consommer le mariage : mais la mariee ne le vouloit laisser approcher, si bien qu'en fin eschappant elle s'enfuit du lict. Luy faché de ces sottises, la laissa là, & ne craignant point qu'elle se morfonde, comme l'autre mary, se met à reposer, & luy laisse prendre le frais

à son aise. Elle pensant que son mary l'allast querir, & voyant qu'il n'en tenoit compte, se resolut, & dit à son mary, ie gage que ne me sçauriez trouuer. Les femmes firent semblant de n'auoir point ouy tous ces contes, mais ie vous laisse à penser si elles rioyent dans le corps. Qui fut cause que sans estre interrompu, il va poursuyure ainsi. Ce n'est pas de maintenant que les filles font ainsi les fascheuses: car anciennement le nouueau mary appelloit pour son ayde la Deesse Virgineuse, d'autant qu'on estimoit qu'elle auoit la charge de faire que la bande, que les vierges portoyent tout le temps qu'elles demeuroyent vierges, fut desnouë heureusement, soudain qu'elles seroyent mariees. Et les anciens, cõme recite S. Augustin, auec l'authorité de Varron, auoyent coustume de porter ceste Deesse en la chambre où deuoyent estre ensemble la premiere nuict les nouueaux mariez, afin qu'à son ayde l'espoux eust plus aisément le fruict de la fleur qu'il desiroit, & afin aussi q̃ l'espouse ne l'épeschast point, & de mettre au cœur de l'espousee de ne faire aucune resistẽce, voyãt des Dieux aupres d'elle. Escoutez, ie vo⁹ prie, va dire vne Fesse-tõdue, vn petit cõte d'vne ieune mariee qui n'auoit point peur du soir de ses nopces,

& ne luy failoit point porter en ſa chambre la Deeſſe nopciere. C'eſt, diſoit il, que durãt tout le diſner, aucuns beuuoyent à ceſte mariee, les autres parloyent à elle, & luy demandoyent quelque choſe propre pour ce iour de nopces, mais ceſte mariee penſant bien ailleurs, ne reſpondoit ny bien ny mal, & ne faiſoit autre choſe que rire. Tant plus ſa grand' mere la blaſme de rire, tant plus elle rit: ce qui contrainct d'auantage ceſte grand' mere de luy demander, & mais ma fille qu'as tu à rire ſi fort? Ceſte mariee luy dit franchement, ie me ris de de ſoir, ma mere. La mere combien qu'elle fuſt des plus pudiques, ſi ne ſe peut elle tenir de rire, voyant la ſimplicité & ieuneſſe de ſa fille. Ceux qui eſtoyent de la feſte, non contans de rire vne fois, la voyant touſiours rire, luy demandoyent, & madame la mariee dictes nous dequoy vous riez tant. Elle leur reſpondoit, comme deuant, ie me ris de de ſoir. Vous aſſeurant, diſoit il, que de force de rire le ventre me fit ſi grand mal, que tout le iour ie n'en fus point à mon aiſe: à cauſe que par le rire le diaphragme & autres muſcles auoyent eſté ſi fort agitez par l'eſmotion & eſlargiſſemẽt du cœur, qui ſe dilate, preſſant les boyaux par vne colligance, qu'il s'eſtoit faict vne ſi

grande tenſion qu'elle approchoit du deſchirement. Quelque autre luy va repliquer, que s'il ſe fuſt trouué à vne autre nopce, là où il eſtoit, & euſt ouy ce qu'auoit dit vne autre mariee, puis qu'il ſe trouuoit mal de trop rire, qu'il y euſt eu dãger de rẽdre par les yeux toute l'hymidité radicale. Il aduint, commença il à dire qu'vne mariee, apres diſner, que l'on dãſe, qu'on ioue, qu'on follatre, de monſtrer ſon ie ne ſçay comment a nom: & ie m'en croy, car ie le vy. Les femmes luy dirent, & mamie, cachez voſtre petit cas. Noſtre mariee, ſans s'eſtonner, leur va dire, & pourquoy le cacheray-ie, puis qu'on me le trouuera biẽ à ce ſoir? Celuy qui faiſoit le conte ne le pouuoit quaſi acheuer, tant il auoit enuie de rire : meſmes les femmes ne s'en pouuoyent garder, combien qu'elles diſſent que c'eſtoyent des mariees de village. Apres les auoir aſſeurees qu'elles eſtoyent de ville, & d'aſſez bonne famille, & riche, ils ſe vont mettre à faire des contes des mariees villageoiſes: qui ne font point tant les farrouches & les ſuccrees que celles des villes, quand il eſt queſtion de laiſſer ſon pucellage. Car de mere à fille ils ſçauent ce que a eſcrit Antiphanes en vn Epigramme Grec, qui ne le tient que du commun. C'eſt qu'vne ieune fille

fuyant ſon mary la premiere nuict de ſes nopces, fut miſe en pieces par des chiens, Et les filles s'aſſeurans que c'eſtoit vne punition enuoyee de Dieu à ceſte pauure mariee, n'oſent plus bouger de la place où les matrones les ont couchees la premiere nuict de leurs nopces. Auiourd'huy ſi elles ne le veulent croire, & qu'elles diſent que ce ſont dits de vieilles, on leur dit que c'eſt vn grand malheur en mariage, ſi la mariee ſe laiſſe deſcoiffer la premiere nuict de ſes nopces : parquoy les matrones leur commandent de mettre leurs deux mains ſur leurs coiffures, afin que leur couure-chef ou eſcoffion de nuict ne bouge de deſſus leur teſte. Le premier conte de village fut d'vne pauure mariee, qui eſtoit ſi ſimple que cinq ou ſix iours apres ſes nopces, trouuant la chambriere auec ſon mary, elle ne luy fit que dire, mamie, ie feray bien cela, allez faire autre choſe: penſant que ce fuſt vne beſongne, que tous ceux de la maiſon deuſſent faire. Le ſecond, parla d'vne chambriere, qui fit entendre à ſa mere que reſolumẽt elle vouloit eſtre mariee. Sa mere luy diſſuadoit tant qu'elle pouuoit: luy diſant, vous eſtes en vne ſi honneſte & bõne maiſon, regardez biẽ que voulez faire, vous ne ſerez iamais ſi à voſtre aiſe. Si vous ſçauiez

que c'eſt de mariage, comme moy, vous ne vous haſteriez pas tant : l'experience d'vne de vos couſines, & de pluſieurs autres vos compagnes, deuroit vous rendre ſage. La fille à qui il eſchappoit de ſe marier, & qui ſentoit les eſguillons & poinctures de la chair, va dire à ſa mere, que celles qui ſont chez ces grandes dames n'ont iamais aucune recreation en ce mõde, ne frequentans iamais leurs parentes, ny leurs pareilles, auec leſquelles elles puiſſent dire priuément toy pour toy : & qu'elle fut vne fois tant tanſee d'auoir demandé à vne autre chambriere, monſtre moy ton ſeruiteur: cõbien y a il que tu ne le vis? t'ayme il autant que tu l'aymes? Et ſi ne faut auoir à la bouche, diſoit ceſte chambriere à ſa mere, que ce mot de madame, qui me poiſe tant ſur l'eſpaule que ie ne puis plus l'endurer. Le plus grand honneur que nous ayons, c'eſt d'eſtre meſſageres de madame à madame, ſans que iamais elles nous appellent par noſtre propre nom : mais ſeulement putain fais cela : où vas-tu, teigneuſe? que n'as tu faict cecy, truye? pourquoy as-tu mangé cecy, gourmande? Comme eſt failly vne telle choſe, larronneſſe? tu l'as donnee à tõ ruffien. Qu'eſt deuenu la poule? ſi tu ne la trouue, ie te le rabbatray ſur tes gages.

Voyant ce traictement, disoit ceste seruante à sa mere, quand ie luy dy que ie m'en veux aller; & que ie me veux marier, & luy demande mes seruices, c'est à m'iniurier, & m'appeller larronnesse: que i'ay faict cecy, que i'ay faict cela, que ie me suis iouëe au maistre & au valet: & pensant en sortir mariee, vous sortirez chargee d'iniures. Et qui me tourméte le plus, c'est que ie ne puis pas complaire à monsieur & à madame. La mere apres auoir entendu les raisons de sa fille, à qui toutesfois il ne demangeoit pas là, fut tellement persuadee qu'elle luy cherche vn mary: qui se trouua quasi d'accord auec la mere & la fille, sinon qu'on ne vouloit pas tant bailler de bled que celuy qui demandoit ceste fille en vouloit auoir. La fille à qui le gars plaisoit, voyant qu'ils ne se pouuoyent accorder touchant le bled, va dire à celuy qu'on luy vouloit donner, mon amy, ne laissez pas pour le bled à vous accorder: car ie vous asseure de boire tousiours vn pot de vin auec vn petit morceau de pain. Ie ne sçay si ce qu'elle disoit estoit vray, ou si l'enuie d'estre mariee la fit ainsi parler: les filles appetans plus les hommes que les mariees: pẽsant auoir plus de plaisir à ce qu'elles n'ont iamais essayé ne sçeu. Mais voicy qu'il arriua quand on la me-

noit

noit eſpouſer à la parroiſſe, c'eſt qu'elle euſt enuie d'aller à ſes affaires : là où on la laiſſe aller, & ſortant du chemin ſe met vn peu à l'eſcart pour ſeruir ſon maiſtre. Les menetriers & hault-bois vouloyent ceſſer la note, mais pour ſauuer l'honneur de la mariee, & qu'on n'en ſçeuſt rien, on leur cria ſouflez touſiours : l'vn leur diſant ſouflez icy, l'autre ſouflez là. Leur ſouflerie ne peut pourtant empeſcher q̃ toute la nopce n'en fuſt abbreuuee: parce que quãd elle eut faict, & qu'on l'appella, elle leur va reſpõdre, que les menours donc & les menetriers me venant querre (ainſi parle le Poicteuin) & que les iouëurs de veze venãt ſoufler icy. Tellement que ceſte mariee ne voulut iamais bouger de là où elle eſtoit, que les menours ne l'allaſſent prendre, & que les piboleux & vezeurs n'euſſent ſouflé là. Ie ne ſçay, va dire vn autre, pourquoy les nopces ne ſe font gueres ſans menetriers & iouëurs d'inſtrumens, & pourquoy il y faut touſiours danſer & ſaulter, combien que ce ſoit contre le Synode Ilerdẽſe, qui deffend la danſe aux nopces des Chreſtiens: que ſi le mary n'eſt touſiours le premier à gambader & ſaulter, il n'eſt point habile. N'eſt ce point, luy fut il repliqué, comme aux cheureaux, qui commencent à ſaulter & bon-

dir quand les cornes leur viennent premierement à poindre? Quelqu'vn se prenant à rire, s'addressant à celuy qui auoit faict le dernier conte, luy va dire: puis que vous nous auez tãt baillé à soufler, ie m'enuois aussi vous conter ce qui arriua à vne autre mariee de village, là où vous trouuerez bien plus à soufler, car il y a du feu. C'est que nostre mariee estant de retour de la parroisse où elle auoit espousé, ayãt froid, tant pource qu'il faisoit froid, & aussi qu'elle auoit des habillemens de mariee, qui sont frisques & gaillards, elle s'approche du feu, où l'on faisoit le festin, si pres que le feu se print à sa chemise, qui estoit toute fretaillee de filets, ayant leué ses habillemens de mariee, de peur de les brusler. Sus cela, on la vient prendre, & la met on au plus beau lieu de la table. Estant assise, le feu s'augmente de peu à peu, comme vous voyez qu'il faict en vn drapeau de fusil, principallement quand on soufle: si bien qu'elle ne pouuoit demourer en vn lieu, & si ne sçauoit qu'elle contenance tenir: car tant plus elle le sentoit, tant plus elle se remuoit, & si ne se pouuoit tenir d'y mettre la main: qui fit demander à la mariee par vne de ses tantes: mais mon Dieu, qu'auez vous, ma niepce? Elle va respondre, tant le mal la pres-

ſoit, que voulez vous que i'aye, ma tente? i'ay le feu au cul. Tous ceux de la nopce n'en firent que rire, & penſans à autre choſe, où la mariee ne ſongeoit point, dirent ſeulement aux menetriers & haults-bois, ſouflez, ſouflez. Celle qui au ſoir la mena coucher, & la deſpouilla, m'a aſſeuré depuis qu'elle auoit ſi bien le feu au cul, que vous euſſiez beau ſoufler là, auant que le pouuoir eſteindre, & qu'elle luy auoit encores trouué ce ſoir là du drappeau mort au cul: Outre me dit qu'elle n'auoit voulu que ceſte mariee changeaſt de chemiſe, afin que ce linge bruſlé peuſt ſeruir à la mariee, ſi d'auanture elle perdoit du ſang, pour luy eſtancher, qui par le premier effort a accouſtumé de ſe reſpandre des pucelles, comme aſſeurent les habitans de Fez, qui n'eſtiment leurs femmes vierges, ce dit Leon l'Affriquain, ſi la premiere nuict on ne monſtre à tous ceux de la nopce vn linge tout plein de ſang. Que ſi elle ne ſe trouue vierge, le mariage eſt deffaict, & la mariee eſt renuoyee chez ſes parents. Par là, repliqua quelqu'vn, il fault conclure que les habitans de Fez marient leurs filles bien ieunes à des hommes parfaicts, ou leur cas n'eſt pas bien proportionné: car ſi cela auoit lieu entre nous, la plus grande part de nos ma-

riages seroyent rompus, & ne dureroyent que bien petit de temps, & iusques à ce que la matrone eust mis au vent son drapeau. Vous auez parlé de ce qui arriua à vne mariee, commença à dire vn autre, escoutez comme on rembarra vn marié, qui se vantoit vn second Hercule: aux nopces duquel y auoit beaucoup plus de cornets que de violons. Le lendemain de ses nopces, l'vn demandoit à ce nouueau marié, qui faisoit tant du fendant, combien valoit l'auoine, l'autre comment se portoit la mariee, & s'il auoit fait ce dequoy il se vantoit de faire. Le nouueau marié, se faisant volontiers plus vaillant qu'il n'estoit, les va asseurer qu'il auoit si bien faict, que la nouuelle mariee auoit esté cõtraincte de quitter la place. Quelqu'vn luy va repliquer, qu'il le croyoit bien, parce qu'elle estoit volontiers mal enuitaillee. On fut long temps sans mot dire, tant vn chacun estoit empesché à rire. Et nonobstant que celuy qui auoit faict le conte les asseurast qu'il y auoit encores quelque chose à dire de ce marié, si ne se pouuoyent ils garder de l'interrompre de force de rire, quand il leur va conter que ce forceur de places s'alloit tous les iours plaindre à son beau pere, qui portoit & le bõnet cornu, & la cornette, aussi bien que son gẽ-

dre, des bons tours que luy iouoit sa fille. Il alleguoit des Loix à son beau pere, par lesquelles celuy qui est trompé de plus de moictié de iuste prix est releué. Le beau-pere, qui estoit chiquanoux comme luy, respond qu'il est permis par les mesmes Loix se tromper l'vn l'autre és contracts. Et estant fasché de l'importunité de son gendre, en fin luy dist: que voulez vous que i'y face? en ay-ie pas bien autant enduré de ma femme vostre belle mere? Vous me faictes souuenir de ce que ie vois vous cõter, va dire vn de la Seree. C'est aussi d'vn ieune marié, qui se plaignoit souuent aux parents de sa femme: lesquels au lieu de le prier de supporter les imperfections de leur fille, & de la blasmer, luy võt dire qu'il estoit trop heureux d'auoir vne telle femme, encores qu'il n'eust eu que son corps tout nud. Le mary leur va respondre, ouy bien si ie n'eusse eu que son corps, mais i'ay aussi la teste. Ce cõte fut cause que les femmes dirent que le plus souuent les maris se plaignoyent de peu de chose, aussi biẽ que les femmes: & que la femme estoit plus foulee en mariage que l'homme, & que l'anneau, appellé par Tertullian pronube, que dõnoit le promis à sa femme future, denotoit quelque seruitude à celle qui le prenoit, & que

pour cela Pythagoras auoit deffendu de porter vn anneau qui serrast: l'anneau estant vne marque de lien, & vn hieroglyphique de seruitude: & c'est pourquoy le mary le donne à sa femme. Et à ce propos va reciter quatre vers d'vn des plus renommez de ce temps:

Malencontreux lien! qui bien souuent assemble
Deux contraires humeurs à tous iamais ensemble:
Et pour vn petit mot, promis legerement,
Faict viure la personne à iamais en tourment.

L'anneau que le mary donnoit à sa femme, repliqua vn autre, estant de fer, par le fer estoit signifié la constance: de ce qu'il estoit sans pierre, cela denotoit la simplicité, & la forme de l'anneau, qui est ronde, demonstroit vne perpetuelle coniunction. Vn qui parloit de la foire comme il s'en estoit trouué, respondoit aux femmes que l'homme estoit le plus interessé du mariage: & que non sans cause entre les Romains la femme presentoit au mary de l'eau en vne main, & du feu de l'autre: signifiant par ceste contrarieté d'elemens, les dissentions, les riotes, les querelles & murmures qui souuent se trouuent en mariage: le mary & la femme estans contraires comme le feu & l'eau. Ce que G. de la Pierriere nous a bien exprimé en ces vers:

Pourquoy eſt il que ceſte belle Dame.
Porte le feu & l'eau à ſon eſpoux?
C'eſt pour monſtrer qu'entre mary & femme
N'eſt ris ſans pleurs, ne plaiſir ſans courroux.

Si eſt ce, fut il repliqué, que les Egyptiens en leurs ſacrees lettres entendent par le feu l'amour, ainſi on donne le flambeau à Cupidon: il eſt vray que par les eaux ils entendent la haine. Vn qui s'eſtoit bien trouué de la foire, diſoit qu'en ce lieu là, le feu & l'eau ne ſignifioyent point les malheurs de mariage, & que ce n'eſtoit pas à dire qu'on s'en deuoit donner de garde comme du feu & de l'eau, eſtant vn mal neceſſaire, auquel ſi on ne s'y noye on ſi eſchaude: mais diſoit que le feu & l'eau qu'on offroit anciennement le iour des nopces, ne ſignifioyent autre choſe ſinon que de chaleur & humidité toutes choſes s'engendroyent. Et parce que les Anciens pẽſoyent l'eau eſtre l'elemẽt de toutes choſes, & le feu la forme: l'eau & le feu mis à l'entree eſtoyent touchez par la main du marié & de la mariee, laquelle eſtoit aſpergee de ceſt eau, & de ce feu eſtoyent allumees par les Ædiles les torches cereales & nuptiales. Et par ceſte meſme raiſõ on inſtitua q̃ les alliances nuptiales fuſſent approuuees par ſermens faits ſur le feu & l'eau. N'eſt ce point,

repliqua quelqu'vn, que la femme porte le feu pour esmouuoir l'appetit charnel, & l'eau pour l'esteindre. Et non pas que le mary & la femme soyent contraires comme le feu & l'eau. Si ay-leu, repliqua quelqu'vn, que le flambeau representoit les nopces, & que les anciens furẽt si superstitieux en cela, que les amys des deux parties remportoyent le flambeau dont on auoit mené la mariee, craignans que la femme, pour quelque despit, ne le mist soubs le lict de son mary, ou que le mary ne le fist brusler au sepulchre: car ainsi ils presupposoyent que cela eust faict mourir l'vn ou l'autre bien tost. En la solemnité des nopces, va dire quelqu'vn, on presentoit à la nouuelle mariee du feu & de l'eau, qu'on portoit deuant elle, pour demonstrer que la femme doit estre pure & chaste. Ou bien, disoit il, le feu & l'eau representoyent la necessité, laquelle veut qu'on prenne femme, qui est vn mal necessaire. Ou bien c'est, adioustoit il encores, que le feu & l'eau, qui ont donné commencement à la vie des hommes, sont consacrez par le mariage: & comme il n'y a rien en ce monde plus plaisant que le feu, ny chose plus vtile que l'eau, on entend par eux le plaisir qui est en la familiarité & cõcorde de mariage. Encores que les images des Dieux,

repliqua vn autre, disent qu'on peint Mariage ayant vn ioug sur le col, & les fers aux pieds, ayant vn autel où alloyēt les nouueaux espousez, qui estoyent liez ensemble par le sacrificateur, auec certains neuds, ce n'estoit pas pourtant vn seruage : mais cela donnoit à entēdre, que leurs volontez doiuent estre vnies ensemble, comme les corps estoyent pour lors liez auec ces neuds : le ioug & les fers voulans signifier comme le mary & la femme doiuent demeurer ioints ensemble. Aussi Venus a pris son nom Latin de *Vinculum*, pour autant que elle lie: & le laz ou lien signifie l'amour hieroglyphiquement. On lit dans Pausanie d'vne statue de Venus, qui est liee & garrottee. Il n'y a pas long temps, commença à dire vn de la Seree, qu'vn mien parent ayant enuie de faire sa fille Religieuse, luy mit deuant les yeux tout ce qu'auez dict cy dessus des charges de mariage. Le pere voyant que sa fille n'estoit point desgoutee du mariage pour tout cela, commença à la prescher, & loüer la virginité tant qu'il pouuoit, alleguant S. Paul, qui dict, Qui se marie fait bien, mais celuy qui ne se marie point, faict encores mieux. La fille va lors dire à son pere : bien donc, mon pere, ie feray le bien de S. Paul. face le mieux qui voudra. Ils

eussent ris de la replique, n'eust esté qu'il print envie à vn des nostres de parler du mariage de vne femme vefue. Et commença en ceste sorte: Vous sçauez qu'elle aage a vne mienne voisine, qui est si vieille qu'elle ne se peut plus recognoistre dans vn miroir, vous sçauez combien il y a que son mary est mort: ie vous asseure que dés le lendemain bien matin qu'elle fut vefue, ie voy parler à elle pour la remarier. Entre autres choses, il me souuient que ie luy dy, que là où il n'y auoit point d'homme, tout bië defailloit, auec ceste raison i'adioustay de la rime:

Le fuseau ne peut bien aller,
Où l'on n'oit point barbe parler.

L'ayant vn peu harãguee, ie luy di, que ce n'estoit qu'vne sotte superstition d'vne des Loix de Numa Pompilius, d'attendre à la femme le dixiesme mois apres la mort de son mary, auãt que se remarier: & qu'on notoit d'infamie celle qui s'estoit mariee auant ce temps, & qu'il falloit pour la purger immoler vne vache pleine. Et que tout cela n'estoit qu'vne loy payenne, dequoy on n'vsoit plus. Et ce qui faict, luy disois-ie, appeller à Dido les secondes nopces, faute, c'estoit que les secõdes nopces n'estoyët pour lors permises, & qu'on estimoit vne femme lubrique, qui ne se contentoit d'auoir esté

mariee vne fois,mesme qu'en ce temps là on couronnoit les vefues à la mort,tout ainsi que on fait les vierges & pucelles.Mais qu'auiourd'huy le mariage est vne si saincte chose, qu'il se peut repeter sans offense. A la fin ayant ouy sa response,ie cogneu bien qu'il ne falloit alleguer ni rime ni raison pour luy persuader à se remarier, & conuoler aux secondes nopces: car luy ayant dict que ie la voulois marier à vn tel, elle me va asseurer que i'estois venu trop tard, & qu'elle auoit desia promis à vn autre: dont ie fus bien esbahi, veu que c'estoit dés le matin du lendemain de la mort de son mary. Il ne faut point trouuer cela estrange,repliqua quelqu'vn,si tu as veu Bocace, qui racôte d'vn Lombart qui s'en alla à la guerre de Turquie, & laissa à sa femme la moitié de son anneau, à la condition que s'il ne reuenoit dans trois ans,il estoit loisible à sa femme de se remarier. Estant prins prisonnier, puis retenu au seruice du Sultan, luy souuenant de ce qu'il auoit accordé auec sa femme, & qu'il ne pouuoit estre en son pays dans les trois ans, le Sultan luy bailla vn Magicien,qui le rend dedans Pauie le dernier iour, auquel iour elle auoit promis dés le lendemain de prendre vn second mary. Vn autre prenant la parolle va dire,que

ces vefues,qui se remarient si tost, ont peur de payer vn tribut que prend le Turc en l'isle de Chio sur les vefues,qui veulẽt demeurer ainsi,& ne se veulent remarier,que certains publicains veulent mettre sus. Car en ceste isle, disoit il,les femmes vefues qui demeurent en viduité,paient vne certaine dace,que la seigneurie contrainct payer, qui s'appelle *Argomoniatico*,qui est autant à dire en bon François, que cas reposé & inutile. Mais ces inuenteurs de mal-toutes, publicains, & gabelloux, ne gagneroyent gueres en ce temps, d'autant que les vefues n'y laissent gueres reposer leur chose,que le moins qu'elles peuuent, & ne laissent à trouuer mary, à cause qu'on ne laisse point d'aller demeurer en vne maison où plusieurs ont habité,& estre porté en vn nauire où plusieurs ont passé la mer. Vn Drole repliqua ainsi: Si vous estimez vefues les femmes qui ont des maris inutiles & froides queuës, comme faict Accurse, & qu'on leur fist payer comme en Chio la gabelle *Argomoniatico*, vous trouueriez que tel subside se monteroit beaucoup, si la crainte de payer tel impost ne les empeschoit de dire la verité. Et pour vous monstrer que les vefues,tant vieilles soyẽt elles,ne veulent point de ces froides queuës,quelque cho-

ſe qu'elles dient quand elles ſe veulent remarier : Nous auons vne vefue qui pria ſa voiſine qu'elle luy trouuaſt vn mary, encor qu'elle ait les dens à maſche-coulis, le haut deffendant le bas: non, dit elle, que ie me ſoucie des embraſſemens des hommes, ne de leurs badineries, car ie voudrois ſur ma foy, ce diſoit elle, que le mariage ſe peuſt paſſer ſans ces folies : mais ce qui m'incite au mariage, eſt pour auoir vn hõme qui ait ſouci de mes biens, & de mes affaires, car ce n'eſt rien d'vne pauure femme ſeule. Ceſte voiſine vint quelques iours apres trouuer ceſte vefue, luy diſant auoir trouué vn mary tel qu'elle le demandoit, ſage & aduiſé, & bon meſnager: mais au reſte il eſtoit monſieur de *Non ſunt* : La vefue ſe faſchant, luy va dire, allez au diable auec voſtre chaſtré: & s'il ſuruenoit quelque querelle entre nous, qui diable feroit l'appoinctement? Et à la verité, va il adiouſter, ie croi que de ces froides queuës, & de ces refroidis & maleficiez, & de ces meſſieurs de *Non ſunt*, eſt venu le Prouerbe tant vſité en ce païs, C'eſt ſe moquer de la mariee. Les femmes faiſoyent ſemblant de ſe faſcher de ces contes, & nous vouloyent laiſſer, quand vn de leurs maris, qu'elles eſtimoyent bien ſage en propos, leur va conter comme vn fiançé ne

voulãt point se moquer & tromper la mariee, dist vn iour à sa promise, qu'il ne luy vouloit rien celer de ses affaires, afin que quand ils seroient mariez il n'entreuint quelque debat entr'eux, encor qu'il eust dequoy faire l'accord. Auec autres choses, il luy va dire, qu'il auoit eu autresfois vne amie, à qui il auoit fait vn beau fils, la priant de ne le trouuer point mauuais, & que pour l'amour de luy elle fist bon traictement à ce petit innocent, qu'il aymoit bien fort, & ne pouuoit mais de son pere ne de sa mere, lesquels s'estoyent oubliez. Elle respond à son fiancé, que tant s'en falloit qu'elle en fut marrie, qu'au contraire elle en estoit bien aise, ayant aussi vne fille, qu'elle aymoit autant cõme il faisoit son fils, que luy auoit faict autresfois vn sien amy, & qu'elle le prioit aussi d'aymer sa fille comme il vouloit qu'elle aymast son fils : & qu'afin que l'amitié & alliance fust plus grande entr'eux deux, & plus estroite, que il faudroit marier son fils auec sa fille. Ie croy, repliqua quelqu'vn, que le mary s'est bien trouué de ceste femme, si le prouerbe, qui dit sage amy & sotte amie, est veritable: car d'vne amie fine vous n'ẽ auez iamais bon cõpte. Que ceste mariee fust sotte, adiousta il, voyci qui le dõna à cognoistre: c'est que le mary la premiere nuit

des nopces, la loüant beaucoup de ce qu'elle n'auoit iamais voulu condescendre à ce qu'il luy demandoit durant les fiançailles, sinon apres les espousailles : elle luy auoit respondu, vrayement, mon amy, ie n'auois garde de me laisser aller, nonobstant que fussiez bien en ma grace, car on m'y auoit trop souuent affinee. Ce propos acheué, non sans rire, on se va remettre sur les vefues : & fut dict que c'estoit vne chose fascheuse d'espouser vne vefue: par ce qu'en premier lieu, il conuiẽt faire oublier à la vefue les façons de son premier mary, puis l'accoustumer aux humeurs de celuy qui l'espouse en secondes nopces. Et fut dit aussi que les secondes nopces auoient le goust & saueur de chouls rechauffez : & que tant plus grand ennuy apportent elles, si toutes les deux parties ont desia esprouué le fardeau de mariage. Mesme que l'Androgyne de Platon nous enseigne que les secõdes nopces ne se peuuẽt iamais bien approprier. Il y auoit en ceste Seree quelqu'vn qui s'estoit marié à vne corniere de la ville, qui disoit qu'on deuoit plustost se marier à vne vefue qu'à vne fille. D'autant, disoit il, qu'on peut mieux sçauoir les complexions d'vne vefue, & comme elle s'est gouuernee auec son premier mary,

que le deportement des filles: le mary n'estant pas si soucieux de cacher ses vices, cõme sont les parens des filles: & les filles mesmes contraignent bien plus leur naturel estans à marier, que quand elles le sont. Ie diray bien d'auantage, que celuy qui se marie, & sçait biẽ les complexions de sa femme auant que la prendre, & comme elle s'est gouuernee, il a cela de bon pour le moins, qu'il n'est point trompé, ce qui n'arriue gueres aux autres: & aussi que la femme qui a fait vne faute en cela, est plus hũble, & obeit, & sert mieux à son mary qu'vne autre, & veut recompenser tant qu'elle peut, par bienfaits, si elle s'est oubliee. Vn autre prenant la parolle, nous va conter d'vn homme veuf, & d'vne femme vefue, qui estãs remariez tous deux ensemble estoyent tombez en grãde contestation, encores que l'vn & l'autre se cogneussent bien en leur premier mariage. Si bien qu'en disnant la femme par mespris, & en despit du mary, dõne la moitié de la chair qui est sur la table, à vn pauure, en luy disant, ie te la donne pour l'amour de mon premier mary: & le mary prenant ce qui restoit, le distribue encores à ce pauure, luy disant que c'est pour le salut de l'ame de sa premiere femme: & ainsi le plus souuẽt disnent auec le beau pain sec.

Et

Et me ſemble, adjouſta il, que la femme vefue euſt mieux faict pour ſon deffunct mary, puis qu'elle l'aymoit tant, ſi elle ne ſe fuſt point remariee: aumoins ſi nous voulons croire le paragraphe *Nos igitur*, en l'auth. *de Nuptiis*, qui dit que l'ame du mary deffunct eſt contriſtee par les ſecondes nopces de ſa femme. Et ce qui le plus ſouuent met la noiſe entre le mary & la femme remariez, c'eſt que la femme reprochera à ſon ſecond mary le bon traictemẽt de ſon premier mary, quãd ſon premier mary auroit eſté vn Diable, & que le ſecond fuſt vn ſainct. Quelqu'vn va dire qu'il n'y auoit pas tãt de mal en mariage comme on dit, veu qu'on n'en eſt pas ſi toſt ſorty qu'on y veult rentrer: pour le moins le mal & le ſoucy, qui ſont des appennages de mariage, ne peuuẽt empeſcher que chacun ne ſe veule marier, & remarier: les nopces & la vieilleſſe marchant d'vn pas égal: pourautant que nous deſirons tous d'y venir, & les gouſter, & y eſtans paruenus, nous en ſommes marris. Quelques vns ſur la fin de la Seree mirent en auant, ſi pour eſtre plus à ſon aiſe en mariage, on ſe doit marier à vne riche ou à vne pauure, à vne ieune ou à vne vieille, à vne eſgale en parenté & richeſſe, ou à vne autre qui ſurpaſſe de beaucoup. Leſquels on ren

uoya à ce que dit Pittaque (qui eſt aſſez commun) à vn ieune homme, qui luy en demãdoit conſeil, quand il luy dit qu'il s'en allaſt auec ſes enfans & diſciples, qui eſtoyent allé ioüer à l'eſcrime, & qu'ils luy conſeilleroyẽt ce qu'il auoit à faire. Ce qu'il fit, & cõme il approchoit de ces enfans, ils ſe commẽcent à mettre teſte à teſte pour eſcrimer: car voyans venir ce ieune homme, qui les paſſoit en force & grãdeur, penſans qu'il vouluſt eſcrimer auec eux, dirent tout haut: chacun ſe prẽne à ſon pareil. Ce que deuoient bien noter ceux qui recherchẽt plus aux femmes la richeſſe que la vertu: & qui ont ces deux vers touſiours en la bouche:

Outre ſon gré prendre femme il conuient
Contre ſon cœur, où le profit en vient.

Et remarquer auſſi ce que reſpondit la femme de Cato, interroguee pourquoy elle ne ſe remarioit, quand elle dit: Pource que ie ne troue homme qui m'ayme plus que mon bien. A propos de ceux qui cherchent les richeſſes, & ne demandent que les grandes alliances, & la grandeur, quelqu'vn commença à nous faire vn petit conte en ceſte ſorte. I'eu vne fois enuie de me marier auec vne honneſte fille, or craignãt d'eſtre refuſé, ie n'y voulus employer perſonne, & m'ẽ allay à ſa mere, qui eſtoit veſ-

ue,& d'aſſez bon aage. Mais elle me renuoya bien loing,me contant l'inegalité de ſa fille & de moy:entre autre choſe elle me repetoit ſouuent, ſi vous ſçauiez le grand & honneſte lieu dont ma fille eſt ſortie,vous ne vous addreſſeriez pas à elle. Ie ne me peu tenir de dire à ceſte mere:& de grace ie vous prie me monſtrer ce tant grand& honneſte lieu dont voſtre fille eſt ſortie. Elle ne ſe peut empeſcher de rougir,& ſi demeura court, dont i'eu loiſir de m'oſter de là ſans reſponce. Parquoy,adiouſta il, ne pouuant auoir les filles que ie voulois bien auoir, i'ay deliberé de me marier auec des vefues,encores qu'elles ſoyent vieilles,puis que les filles ne veulent point de moy. Il ſe trouua là vn de ſes amis qui luy deſconſeilla, & luy dit que la ieune cheure mange le ſel, mais que la vieille mange & ſel & ſac tout enſemble. Et fut allegué vne vieille hiſtoire d'vn qui ſe maria premieremẽt à vne vieille,qui luy oſtoit les poils noirs,afin qu'il ſemblaſt eſtre vieux comme elle:puis ſe remariãt à vne ieune,luy arracha les cheueux blancs, pour le faire paroiſtre ieune comme elle eſtoit: mais il aduint qu'à la fin il demeura pelé pour complaire à l'vne & à l'autre de ſes femmes. Puis apres fut dict que conuerſer auec vne vieille, nuiſoit

fort à l'homme, qui en deuient plus vieux, & la femme en prolonge sa vie, ce que veut dire le Philosophe quand il dict, *Vetulam non cognoui*, & Menandre parlãt du ieune qui auoit espousé vne femme vieille pour ses richesses, luy fait dire, Souhaittant sa mort, ie vy mort entre les viuans. Et que les Anciens ont tousiours tenu pour vne chose loüable, de se marier auec vne fille vierge: mesme qu'Hesiode le commande, & Homere baille tousiours cest epithete aux mariees: Estant ieune & vierge, non vieille, ne vefue, s'est mariee auec vn homme. Et les prestres Israëlites ne se marioyent qu'auec des vierges: & ceux qui se sont mariez auec vne vefue, auiourd'huy sont priuez de toute administratiõ ecclesiastique. Quelqu'vn va repliquer ainsi: Vous en direz ce que vous voudrez, mais ie m'asseure que les ieunes femmes abbreuiẽt plustost la vie aux ieunes & vieux, que les vieilles. Et ne me sçauriez noter vne maladie qui se puisse guerir par les ieunes femmes, & les Medecins disent, que les vieilles seruent à ceux qui ont vne grande ardeur d'vrine. Vn Drolle va dire, qu'il ne se soucioit pas de prendre vne femme vieille ou ieune, laide ou belle, moyẽnant qu'elle fust riche. Ce n'est point du iourd'huy repliqua quelquvn, que la miserable cõ-

dition du ſexe feminin eſt aſtrainte à ceſte dure loy, de porter de grandes richeſſes pour acquerir vn mary : car anciennement l'eſpouſee portoit trois pieces de monnoye, qu'ils appelloyent *aſſes*, dont elle tenoit l'vne en la main, & comme ſi elle achetaſt l'homme, la donnoit au mary. Auquel propos dict Euripide en ſa Medee:

De tout ce que la terre produit, qui eut ame
Vegetante & ſenſible, il n'eſt rien que la femme
Ne ſurpaſſe en miſere, il luy faut grands biens mettre
En l'achapt d'vn mary, qui ſoit de ſon corps maiſtre.

Ie trouue, adiouſta il, bonne la couſtume des Samnites, qui ſans auoir eſgard aux richeſſes, mais à la ſeule vertu, marient les plus vertueux auec les plus vertueuſes, que ſi l'vn ou l'autre deuient vitieux, ils ſerõt ſeparez. Et trouue ceſt vſage meilleur que celuy des Lacedemoniens, qui mettoyent autant d'adoleſcens que de filles en vn lieu fort obſcur, & celle que rencontroit vn des adoleſcens, eſtoit ſa femme, ſans aucun doüaire: & ne leur eſtoit permis de chãger leur fortune, qu'ils prenoyent patiemmẽt, puis que cela eſtoit arriué par hazard. Ainſi les pauures & les laides eſtoyent auſſi biẽ mariees que les autres. Et cela ſe faiſoit afinque les pauures & les laides, qui demeuroyent biẽ ſouuẽt

ſans mari, fuſſent pourueuës. Et par meſme rai ſon les Venitiẽs autresfois mettoyent en public leurs belles filles, & les bailloiẽt en mariage à ceux qui en donnoyent le plus, & de ceſt argent ils en marioyent les laides, les mediocres eſtãs baillees ſans argent. Encore auiourd'huy celles qui ſont pauures ſont inſtituees du public, & ſi elles ne trouuẽt perſonne qui les vueille en mariage, à cauſe de leur deformité, on les marie aux deſpens de la republique. On va mettre en auãt, s'il valoit mieux ſe marier à vne ieune fillette, qu'eſpouſer vne fille ià meure. Aucũs tenoyẽt qu'il eſtoit biẽ meilleur de ſe marier à vne ieune fille, qu'à vne fille qui a deſia de l'aage: à laquelle malaiſémẽt peut on faire chãger vne longue habitude qu'elle auroit prinſe en ſes façons de viure: là où à vne fillette verte, & aiſee à ployer, & aydee de ſon bon naturel, on la pourra aiſément radreſſer, comme vne plante nouuelle, & reformer ſon eſprit, auec l'infuſion de plus grandes penſees, & meures façons de vie. Les autres s'eſloignãs de ceſt aduis, eſtimoyent moins l'ennuy pour prendre pour femme celle qui eſt aagee de diſcretion, & ſçache que c'eſt que gouuerner vne maiſon, qu'vne de ces fillettes, tirees preſque du laict: deſquelles ou il faut eſtre le gouuer-

neur,ou luy donner vne gouuernãte. Et vrayment ie mourrois de honte, disoit il, si ayant à receuoir & honnorer vn mien amy en ma maison, il falloit que ie me sentisse enueloppé en la simplicité d'vne de ces creatures sans sel, ni sens: laquelle ne sçeust demander, ni respõdre, & en discourant se monstrer femme de bon esprit: car n'estant telle, i'aymerois mieux la tenir cachee, pour n'encourir vergongne & blasme. A qui vn autre va respondre, que la diuerse opinion des maris, & la diuerse coustume des pays, font qu'aucuns sont contens & glorieux d'auoir des femmes qui sçachent biẽ parler, & recueillir, & entretenir les amis suruenans en leur maison: les autres s'estimeroiẽt deshonnorez si leurs femmes sçauoyent faire autre cas que de couldre & filer: que s'il leur suruient des amis, les maris les vont recueillir, & enuoyent dire à leurs femmes qu'elles se cachent, ce qu'elles font, tout ainsi que les poucins, dés ce qu'ils voyent le Milan leur approcher. Et sont de l'opinion de celuy qui disoit, que la plus grande vertu de la femme estoit de n'estre cogneuë que de son mari: la loüãge d'icelle, disoit Argee, en vne bouche estrãgere, n'estant autre chose qu'vn blasme secret. Que la diuerse opiniõ des maris, adioustoit il, & la

diuerse coustume du pays, soyẽt cause que l'vn trouue bõ ce que l'autre trouue mauuais, vous le pourrez voir ès coustumes des citoyens de Siene auec celle des Romains, si vous considerez que de tout temps les Sienois pour mieux & honnorablement receuoir les estrangers, ils leur enuoyent leurs femmes pour les caresser, comme la chose la plus precieuse qu'ils ayent en ce mõde: & au contraire les Romains font viure si estroictement les femmes, qu'elles sont ainsi que Nonettes. Par tout cela, il concluoit qu'il falloit obeir à l'vsage, lequel est gardé inuiolablemẽt comme loy, sans disputer laquelle coustume est la meilleure. Sur la fin de ceste Seree, on en va reprendre le commencement, & fut noté par vn de ceux qui estoyent à ces nopces, où estoit la grande bande des cornets, qu'vne femme auoit trouué le banquet des nopces fort magnifique, excepté qu'il n'y auoit point de faisant, disant de sa part, qu'elle aymeroit mieux vn bon faisant, que tout ce qu'on luy sçauroit bailler. Il me souuient aussi que quelqu'vn racõta, qu'ẽ ces nopces il auoit esté disputé de la perfection de l'homme & de la femme, & qu'vne femme asseuroit les femmes plus parfaites & accõplies, ayãs esté faites de l'homme, & l'homme du limon de la terre:

ce qui luy fut nyé par vn bõ Physicien, disant en la femme n'y auoir nulle perfection, parce qu'il y a tousiours à besongner. On n'eust pas le loisir de rire, à cause d'aucuns qui vont dire qu'ils auoyent remarqué à ceste nopce, Athenee estre veritable: quand il dit que c'est vn bon presage aux filles amoureuses quand les fleurs tombent de leurs chapeaux, celles là estans amoureuses dont les chapeaux se rompent & dissipent le iour d'vne nopce: asseurans que les quatre filles à qui les chapeaux s'estoyent brisez, estoyent amoureuses sans doubte: & que cela n'aduient qu'à celles qui viuoyent soubs les Loix d'Amour: lequel rompt & gaste ce chapeau de triomphe, voulãt dire que c'est luy-mesme qui estvainqueur: ou bien c'est que ceux qui s'entr'aiment se rõpent & s'ostent leurs chapeaux & bouquets. Aussi ils auoyent bien noté à ceste nopce, qu'on auoit baillé à la mariee vn chapeau *ex Asparagine*, dont on s'esmerueilloit: n'eust esté quelqu'vn qui dit que ce n'estoit sans mistere, & que Scaliger en sa poësie disoit qu'elle auoit vertu de dompter & appriuoiser ceux qui la portent: là où les Allemans font les chapeaux de leurs mariees de Veruaine, comme dediee à Venus, afin d'estre heureuses en leurs maria-

ges. De mesme humeur ils auoyent remarqué les nopces auoir esté au mois de May: combien que par vne superstition anciéne ce mois estoit tenu infortuné pour les nopces, & pour ceux qui s'y mariét: Alleguans Ouide qui dit,

Mense malas Maio nubere vulgus ait.

Et que ceux qui se marient en ce mois estoyét subiects ou à ialouzie, ou à faire mauuais mesnage, ou à mourir bien tost: à cause, disoyent les Anciens, qu'en ce mois on sacrifioit pour les parents trespassez: ou bien pour ce qu'en ce temps les Romains auoyent accoustumé de ietter du pont dans le Tybre quelques effigies d'hommes: ou bien que *Maius* vient *à natu maioribus*, comme *Iunius à iunioribus*: estant mal seant aux vieux de se marier. Encores disons nous qu'il n'y a que les morueux qui se marient és Rogations. Dont quelqu'vns de la Seree s'esmerueilloyent ce mois estre malheureux pour les mariez & mariees, veu que par le passé ce mois estoit plein d'esbas & ieux, cóme se trouue en la Loy *Vnde. de Maiuma*: & que ces ieux s'appelloyent *Maia* de la mere de Mercure, dont a prins son nō le mois de May: & qu'il n'y a saison plus douce, plaisante & tēperee que le Prin-temps, ne qui excite plus l'amour, ne plus encline à la generation: & com-

me dit Virgile, *Vere calor redit oßibus*, & en vn autre lieu, *Vere Venus gaudet, florentibus aurea ser-tus*. Aussi les peintres ont tousiours ioinct Venus & le Prin-temps. Ces discours des nouuelles mariees, mit tellement en allarme ceux de la Seree, & leurs femmes, qu'il leur print enuie de se retirer pour s'en aller coucher ensemble. Remettant à la prochaine Seree, qui se trouuoit à vn iour meigre, à traicter du poisson apres la chair.

SIXIESME SEREE.

Du Poisson.


E iour deuant ceste Seree, qui estoit le Ieudy, on bailla le bouquet à vn des nostres pour le lendemain: qu'il reffusa, toutefois en riant: disant qu'il coutoit d'auantage de bailler à souper à vn iour meigre: parce que le poisson est plus cher que la chair, & puis le beurre qui valoit dix sols la liure, & aussi qu'on boit plus en mangeant du poisson que de la chair, encores que le poisson soit plus humide, & aussi qu'on ne trouuoit

pas le poiſſon à point nommé, & qu'il ne reſſaſie pas tant que la chair, à ceſte cauſe qu'on deuoit bien couurir la table à iour de poiſſon. Parquoy il prioit la cōpagnie de le tenir pour excuſé s'ils n'eſtoyent bien traictez. Vn des noſtres alors luy va dire, que pour s'oſter de la peine de s'excuſer, il ne falloit que bien appreſter à ſouper, & nous traicter bien. La plus part de ceux de nos Serees aymant mieux le poiſſon que la chair, s'y trouuerent tous: tant pour ce que c'eſtoit du poiſſon de la mer Oceane, qui eſt beaucoup meilleur, plus gras, plus grād que celuy de la mer Mediterranee, comme en peuuent iuger ceux qui en ont mangé de ces deux mers, que auſſi que c'eſtoit en Septembre, & que depuis Septembre iuſques en Mars la maree eſt la meilleure, & toutefois, comme dit Bodin, le plus que nous en mangeons c'eſt en Mars & Auril, quand elle eſt la pire: car en Mars le poiſſon commence à frayer & pert ſon gouſt: parquoy ne ſe faut eſmerueiller s'il faſche à pluſieurs d'en manger en ce temps là. D'entree de table quelqu'vn ſe va eſmerueiller comme vne contree de mer abōde en vne ſorte de poiſſon & l'autre n'en a point: vne eſpece de poiſſon n'allant point courir dedans la region aſſignee à vn autre, mais ſe contente

de ses bornes & limites: toutefois, disoit-il, il il n'y a montaignes ne murailles, qui les separent, & n'y a point d'arpenteur de terre qui leur ait borné leurs limites. Puis on fit vne question, asçauoir si le prouerbe commun estoit veritable, qui dit, Il n'est que ieune chair & vieux poisson. Que si on le prent, comme ceux qui sont friands de chair le prenent, il n'y aura pas grande difficulté: mais le prenant sainement & au pied de la lettre, il y en eut vn de la Seree qui disoit que soit de chair ou de poisson, les ieunes animaux estoyent tousiours les meilleurs à mãger: car alors, adioustoit il, la chaleur & l'humidité se trouuent en leur grãd' bonté, qui manquent aux vieux animaux, qui à ceste cause sont secs, & sans suc, & ainsi fort durs, & sans goust. Et mesbahis des Medecins que le peuple a suiuy, ou ils ont suiuy le peuple, qui font grand cas d'vn chappon vieux, & pour les sains & pour les malades: combien qu'il soit dur, sec, sans suc, & sans grande nourriture: n'ayant esgard à la commune voix, qui dit, ieune chair, & vieux poisson. Vn autre luy repliqua, que tant la chair que le poisson est lors le meilleur, quand il n'est ne trop ieune ne trop vieux: sa raison estoit, que le ieune est trop humide, parce qu'il n'est gueres loing de

ſa natiuité & naiſſance:le vieux dur & ſec,ſans ſuc ne humidité, eſtant bien loing du commencement de ſa generation.Et va puis apres bailler vne expoſition à ce triuial prouerbe, Il n'eſt que vieux poiſſon:c'eſt,expliquoit il, que le poiſſon ſoit grand & gros, eſtans les vieux communement plus gros, & grands, & plus gras que les ieunes.Et ainſi l'entendoit, diſoit il,celuy qui au bas de la table prenoit vn petit poiſſon qu'ō auoit ſeruy deuant luy, & le mettoit à ſon oreille, & quand ceux qui eſtoyent au hault bout,& en la place des niais, luy demanderent pourquoy il faiſoit cela, il reſpōd, qu'il demandoit à ce petit poiſſon, ſi la riuiere où il auoit eſté prins eſtoit bien creuſe & dangereuſe, & que ce petit poiſſon luy auoit dit qu'il le falloit pluſtoſt demander à ces bons & grans peres, qui eſtoyent au plus hault de la table,le ſachant mieux que luy. Pour corroborer ce qu'il auoit dit, que le gros & grand poiſſon eſtoit le meilleur, il va faire vn Axiome: Que lors que l'animant eſt venu à ſa iuſte croiſſance,c'eſt lors qu'il eſt en ſa fleur de bonté,& le meilleur:parce, diſoit il, que de deux poiſſons de meſme grandeur, de meſme mer & riuiere, prins & mangez en meſme temps, accoutrez en meſme façon, il s'en trouuera vn

bon,& l'autre mauuais: & c'est que l'vn est ieune, & en sa iuste croissance, & l'autre est vieil. Il y en eut vn autre qui ne s'accordoit pas à cela, que le poisson print sa bonté pour estre ieune ou vieux, ou en sa iuste croissance: mais faisoit ceste distinction. Si les poissons sont mols & tendres, les vieux poissons sont meilleurs que les ieunes: parce, disoit il, que quand le poisson est mol & sans fermeté, cela prouient de l'humidité, qui n'est pas digeree au ieune poisson, comme elle est aux vieux: dont il aduient que les ieunes poissons engendrent plus de flegme que les vieux. Mais si les poissons sont durs & fermes, les ieunes sont plus sains & meilleurs, & de plus facile digestion: car la dureté resiste à la digestiõ, le vieux poisson ayant moins d'humidité que le ieune. Il luy fut repliqué, que ce qu'il auoit dit pouuoit auoir lieu és poissons de diuerses especes, mais non pas au poisson de mesme espece, qui prend sa bonté selõ la riuiere où il a esté nourry & pesché, & non selon l'aage & grandeur. Et qu'il soit ainsi, acheua il de dire, vous trouuerrez en vne riuiere ou estang du poisson fort petit, qui sera meilleur que le gros & grand d'vne autre riuiere, encores qu'ils soyẽt de mesme genre: comme vne carpe de Clan

ſera meilleure qu'vne de Vienne, qui toutefois ne ſera pas ſi groſſe & grande. Vne Feſſe-tondue va dire qu'il croyoit que le poiſſon grand & gros, de quelque aage & riuiere ſoit il, eſtoit touſiours meilleur que le petit & menu : mais qu'il ſoit auſſi ſain, i'en doubte: à cauſe que la groſſeur & grandeur du poiſſon, monſtre vne grande humidité : qui faict que les Medecins baillēt pluſtoſt à leurs malades des petis poiſſons que des gros.

Or pour vous monſtrer qu'on court pluſtoſt au gros & grand poiſſon, comme meilleur, plus vif, & de longue vie, eſcoutez comme vn mendiant d'vne douzaine de carpes ſçeut bien choiſir la plus grande & plus groſſe, & la plus viſue, car on dit que le plus vif poiſſon eſt le meilleur. Voicy l'hiſtoire au vray. Ce frere apres auoir preſché tout le iour en vne parroiſſe, ſe retira pour coucher & ſouper en la maiſon d'vn Gentil-homme : lequel pour le bien feſtoyer luy dit qu'il allaſt luy-meſme au viuier & gardouër, & qu'il apportaſt la plus belle carpe. Il y fut, il en print deux: vne qu'il apporta pour le ſouper, & l'autre, qui eſtoit la plus groſſe, & la plus grande, & la plus viſue, ce fut pour luy : qu'il attacha à ſes chauſſes, auec vne eſguillette, au deſſoubs de ſon habit.

Apres

Apres le ſouper, le ſeigneur de la maiſon, ſa femme, ſes filles, ſes damoyſelles ſe retirerent vers le feu, & le Frere auſſi, apres auoir dit les graces. La carpe qu'il auoit deſſoubs ſon habit, ſentant la chaleur, ſe remuë, & ſautille bien fort, tellement que par fois elle faiſoit leuer ſon habit: il met la main deſſus pour courir ſon larrecin: tant plus il la preſſe, tant plus elle fretille, faiſant touſiours leuer ſa robbe: ſi bien que les Damoyſelles ne ſe pouuoyent garder de rire, penſant que ce fuſt autre choſe. Se regardans l'vne l'autre, elles ſe mettent ſi fort à rire que le ſeigneur de la maiſon voulut ſçauoir dequoy elles rioyent. Ces filles ne pouuoyent honneſtement luy dire qui les incitoit à rire ſi fort. Ce Frere penſant que ces Damoyſelles ſeroyent mal edifiees de ce que ſon habit ſe leuoit & baiſſoit, & qu'elles ſongeroyent à l'infirmité de la chair: pour leur monſtrer que ce n'eſtoit pas l'eſguillon de la chair qui faiſoit leuer ſa robbe, leuãt ſon grãd habit leur va dire, tenez, regardez, ce n'eſt pas ce que vous penſez, friandes, car vous eſtimez que ce ſoit de la chair, & c'eſt du poiſſon. Mais les filles ne virent ne chair ne poiſſon: car cuydans qu'il vouluſt monſtrer ce qu'elles imaginoyent faire ſautiller ſon habit, & qui les fai-

ſoit rire, mirent la main au deuant de leur viſage. Le gentil-homme, & ſa femme, qui ne ſçauoyent dequoy les damoyſelles rioyent, & qui les auoit faict cacher, virent bien la carpe, & congneurẽt bien que ce Frere n'auoit point ſoucy du lendemain : mais ils ne firent pas ſemblant d'auoir veu la carpe, & ne s'en firent que rire. Que ſi ce Frere eut tenu auſſi bon que l'enfant Lacedemonien, qui ayma mieux eſtre rongé le ventre par vn Regnard, qu'il auoit deſrobbé, que ſe deſcouurir, on n'euſt riẽ ſçeu de ſon larrecin, ny pourquoy les damoyſelles rioyent ſi fort : car elles, qui penſoyent pluſtoſt à la chair qu'au poiſſon ne ſe fuſſent iamais aduancees de dire qui les faiſoit ainſi rire. Le conte acheué, il ne ſe trouua perſonne qui n'euſt auſſi grand enuie de rire que les damoiſelles. Les femmes qui eſtoyent en ceſte Seree, vont dire à noſtre Feſſe-tondue, qu'il contreuenoit à l'ordonnance qu'on auoit faicte, qui eſtoit de ne ſortir hors du propos cõmencé, & que parlant de la chair, ils ſortoyent hors du ſubiect de la Seree, qui eſtoit du poiſſon. Parquoy ſe remettans aux premieres erres, quelqu'vn va demander, qui faict qu'il y a du poiſſon qui n'eſt pas ſi toſt ſorty de l'eau qu'il ne meure, ou bien toſt apres, & ceſtuy

ſera bien acheptè tout mort: & qu'il en y a d'autre qui vit long temps apres eſtre ſorty de l'eau, & ne ſera acheptè s'il ne grouïlle. Les vns diſoyent que le poiſſon ne pouuoit gueres viure hors de l'eau, à cauſe qu'il eſt froid de nature, & ſentant la chaleur de l'air, il eſt contrainct de mourir. Les autres diſoyent qu'il ne mouroit point eſtant hors de l'eau à raiſon de la chaleur, qui luy eſt contraire, eſtant froid de nature, mais pour autant qu'il n'eſt pas en ſon lieu naturel: tout ainſi que l'homme ne peut viure en l'eau, ouy bien en l'air. Il y en auoit qui n'approuuoyent pas vne de ces deux opinions, mais affermoyent que les poiſſons ne pouuoyent viure eſtãs ſortis de l'eau, d'autant qu'ils n'ont point de reſpiratiõ, pour pouuoir humer l'air: tellement que ce que l'air eſt aux animaux terreſtres, l'eau l'eſt aux poiſſons: & comme les animaux terreſtres ſ'eſtouffent en l'eau, ainſi les aquatiques s'eſtouffent en l'air. Et combien qu'ils n'ayent point de poulmons, les oüyes qu'ils remuent & eſlargiſſent, & par leſquelles ils prennent & reiettent l'eau, leur ſeruent de poulmon pour la reſpiration. Toutefois ils ne rendoyent point la raiſon pourquoy vne ſorte de poiſſon viuoit plus que l'autre, tous deux eſtãs hors de l'eau:

mesmes que le haranc n'a pas si tost prins l'air qu'il est mort. Vn de nostre Seree, ne voulant laisser passer ce qu'ō auoit dit du haranc, nous va asseurer qu'il auoit veu à Poictiers des harancs en vie, combien qu'il soit à plus de vingt lieux de la mer. Son seruiteur qui auoit apporté sa torche, pensant bien luy ayder, afferma qu'il auoit veu des harancs sorets en vie. On se print si fort à rire qu'on oublia à dire pourquoy le haranc mouroit incontinent qu'il auoit prins l'air, plustost que tout autre poisson. Et en lieu de cela, quelqu'vn demanda pourquoy les harancs, plustost que tout autre poisson, venoyent à grand troupe depuis la mer Septentrionale iusques à la mer Couchant, contre le naturel de tout poisson, qui le plus souuent va contre l'eau & la maree, de peur que le vent & la maree ne redresse & face enleuer ses escailles. Il fut respondu qu'il y auoit bien d'autre poisson que le haranc, qui à certain temps voyage & change de region. La raison estoit, à son aduis, pour iouyr de la temperature de l'air couchant. Car ayant prins le poisson son ayse en la mer du Septentrion tout l'Esté, estant son eau plus douce que des autres mers, les poisson de la mer aymant les eaux douces, qui le fait souuent monter con-

tre les riuieres, si tost que l'Hyuer reuiẽt, il s'en retourne és lieux qui sont plus frappez du Soleil, plus chaults, & plus profonds, moins agitez des vents, fuyant les tempestes Septẽtrionales: car la mer Septentrionale, estant fort platte, est plus subiette aux grans vents, ayant le riuage bas, & peu de lieu où elle se puisse esgayer & espandre, si bien que le vent mesle souuent le sable auec les flots: & voila pourquoy le poisson voyage & change de region. Ie me contente de ceste raison, va dire quelqu'vn, moyennant qu'on me die pourquoy la mer Septentrionale a son eau plus douce que les autres mers. Il luy fut respondu, que c'estoit à cause que le Soleil estant moins ardent & bruslant sur ceste mer, ne tiroit par ses rayons toute l'eau douce qui y est, comme il faict és autres mers. Vn de la compagnie sans sortir hors du propos des harancs, en va faire vn plaisant conte: & commença ainsi, si i'ay bonne memoire. I'auois vn mien amy qui se tenoit pres de la poissonnerie, & pres d'vn vendeur de poisson salé. Ce poissonnier auoit fait grande prouision ce Caresme de harãcs blãcs: & estans fort chers, les pauures gens disoyent qu'ils estoyent empoisonnez, pleins de serpẽs, & de vers, Auec ce bruit, il arriua que ce mien

amy, voiſin du poiſſonnier auquel il vouloit mal, commanda vn premier iour de Careſme, à ſa chambriere, de mettre vn harãc ſur le gril, pour ſon deſieuner, puis l'enuoya en la caue: laquelle eſtant de retour trouuant que le chat auoir mangé le haranc, de cholere, luy baille ſi doucement d'vn baſton ſur la teſte qu'elle tue ce chat. Son maiſtre oyant le bruit monte en la chambre, & ſachant pourquoy ſa chambriere auoit tué ſon chat, il le prent & iettant par la feneſtre au beau milieu de la poiſſonnerie, il va crier tout haut: ce chat eſt mort pour auoir mangé d'vn haranc. Cela diuulgué par toute la poiſſonnerie, puis par toute la ville, perſonne ne vouloit achepter ne manger des harancs: tout le peuple diſant que c'eſtoit vn homme de bien qui l'auoit dit, & que s'il n'euſt eſté vray qu'il ne l'euſt pas dit. Le poiſſonnier ſachant cela, & que ſes harancs luy demeuroyent ſur les bras, met ſon voiſin en Iuſtice, diſant qu'il luy vouloit mal, & qu'il auoit controuué ces parolles pour empeſcher la vente de ſes harancs. Il fut ordonné que celuy qui auoit ſemé ce bruit ſeroit ouy par ſa bouche. Eſtant deuant le Iuge, il perſeuere à ce qu'il auoit dit, que ce chat qu'il auoit ietté par la feneſtre eſtoit mort pour auoir mangé vn ha-

ranc, & qu'il le prouueroit par ſa chambriere, qui auoit tué le chat, pour autant qu'il auoit mangé vn haranc qu'elle auoit mis ſur le gril, ce pendant qu'elle alloit querir du vin pour le deſieuner. Le Iuge, & tous ceux du iugement, ſe prenans à rire, mirent les parties hors de cour & de procez, & ſans deſpens. De punir la chābriere, nous ne ſommes pas Egyptiens, & ne tenons la ſuperſtition de Romains, qui ont fait ceſt honneur aux chats que de les mettre pour deuiſe aux enſeignes des troupes d'Auguſtes. Tous ceux de la Seree de force de rire ſe reſueillerēt les vns les autres, & mirēt en diſpute lequel poiſſon eſtoit le meilleur & plus ſain, le poiſsō de mer ou celuy d'eau douce. Il fut arreſté que le poiſson de mer bailloit vn nourriſſemēt qui n'auoit pas tāt de ſuperfluité que celuy d'eau douce: mais parce q̄ le poiſſon de mer eſt plus ferme & dur que celuy d'eau douce, il ſe digeroit plus difficilemēt, combiē qu'il ſoit de grāde nourriture. A ceſte cauſe, di ſoyent ils, le poiſſon d'eau douce eſt meilleur pour les malades, qui digerent difficilement, à cauſe de leur eſtomach qui eſt debile, & le poiſsō de mer eſt meilleur aux ſains, nourriſsāt d'auantage. Que ſi au poiſſon d'eau douce y a quelq̄ viſcoſité, frigidité, & humidité, qui nui-

roit aux malades, elle eſt corrigee par le ſel qu'on y met en cuyſant. Et ſi fut affermé qu'il n'y auoit viande au mõde qui plus humectaſt que le poiſſon frais, & qu'il n'y auoit auſſi rien meilleur pour les choleres: eſtant le poiſſon froid & humide, & les choleres chauts & ſecs. Mais demanda quelqu'vn, puis que tout poiſſon eſt froid & humide, qui faict qu'apres en auoir mangé, on eſt plus alteré que ſi on auoit mangé de la chair, qui n'eſt pas ſi humide & froide, veu que la ſoif n'eſt qu'vn appetit d'humeur & de froideur? Il luy fut reſpondu, que le poiſſon eſtant flegmatique, c'eſt à dire froid & humide, ſe cuyſoit & digeroit difficilement dans le ventricule: parce demeurant long tẽps en l'eſtomach, il ſe pourrit par la chaleur eſtrãge, qui eſt & domine en toute putrefaction, dont vient la ſoif, qui eſt cauſee de ceſte chaleur eſtrange. Il ne s'enſuit pas pour cela, va dire vn friand de poiſſon, que ſi le poiſſon altere plus que la chair, il ne ſoit auſſi bon, auſſi ſain, & auſſi delicat, & friand que la chair: car s'il altere, ce n'eſt que par accident. Et parce que le poiſſon ſe corrompt ayſément, dont vient l'alteration, il ſera bon en mangeant du poiſſon de manger force pain, lors le poiſſon ne vous fera nul mal. Les anciens, adiouſtoit il,

auoient le poiſſon en ſi grande recommanda-
tion,& le prenoyent pour ſi bon augure, qu'il
falloit q̃ le nouueau marié, ſortant premiere-
ment de la maiſon,qui eſtoit le ſeptieſme iour,
achetaſt du poiſſon,lequel eſtoit ietté par vne
de ſes parentes ſur les pieds de la nouuelle ma-
riee. Entre les Turcs le poiſſon eſt en tel eſti-
me,que les Mahometãs leur iettẽt du pain en
l'eau où ils ſont,pour l'amour de Dieu. Quel
animal,va il dire en continuant, eſt plus net &
plus ſain que le poiſſon,veu qu'õ dit, il eſt ſain
comme le poiſſon en l'eau?Et comme dit mõ-
ſieur Bodin, il n'eſt point ladre, ainſi que le
pourceau & le lieure: teigneux, roigneux, &
farcineux comme le mouton & la brebis, qui
eſt touſiours morueuſe & hydropique: plein
d'apoſtumes cõme le bœuf: il n'eſt point ſuiet
au mal caduc, ainſi que ſont les cailles & coqs
d'Inde:aux inflammations, comme les poules
& chapons:aux pouls comme les pigeons. Et
ſi on ne meurt point ſubitemẽt,adiouſta il en-
cores, pour auoir mangé du poiſſon, comme
on faict pour auoir mangé de la chair: car ſi
vous mangez de la chair d'vne beſte qui aura
mangé d'vne autre beſte veneneuſe,auant que
le venin ſoit bien digeré, alteré & changé de
ſa nature par la chaleur, vous en mourrez: car

on voit ſouuent de la poulaille qui mange des ſerpens. Et ne ſuis pas de l'opinió de Matheole, qui tient que les animaux veneneux mangez par autres beſtes ne peuuent nuire. Il y a du poiſſon, va repliquer vn de la Seree, qui eſt bien plus dangereux que vous ne dictes: car les Egyptiens, & S. Ambroiſe, qui ſuit S. Baſile, maintiennent auec Nicandre, que les murenes ſortans de la mer ſe mettent ſur la terre, & lors frayent & s'accouplent auec les ſerpẽs. Celuy qui eſtimoit tant le poiſſon, reſpond qu'Andreas Phyſicien auec Ariſtote, dict que ce n'eſt que menſonge de dire que la murene s'accouple auec les ſerpens: meſme il tient cõtre Ariſtote, que les murenes ne ſe prennent point en terre: que ſi elles n'euſſent eſté bonnes, Ceſar n'en euſt pas tant donné au peuple Romain en vn ſien triumphe: qui emprunta de C. Hircius ſix mille murenes, qu'il fit ſeruir à table en vn feſtin de ſon triũphe. Ie ne croiray auſſi iamais, diſoit il, que le lieure de mer mangé ſoit vn poiſon à l'homme: combiẽ que Philoſtrate tienne que Domitian empoiſonna l'Empereur Titus auec ceſte viande, dont Neron s'aydoit à l'encontre d'aucuns. Que s'il y euſt eu du poiſſon veneneux, les Anciens ne l'euſſent pas tant eſtimé, & eu en ſi grande re-

uerence : car ils ont pensé toute chose maritime sacree, & si faisoyent cõscience de pescher, & plusieurs poissons estoyẽt nommez sacrez: comme nous trouuons en Martial,

Portez l'acipenser aux tables palatines,
Ornez de beaux presens les viandes diuines.

Ce poisson acipenser, que les François appellẽt Esturgeon, & ceux de Bordeaux Creal, ne se seruoit iamais à la table des Romains sans vne grande pompe, les ioüeurs d'instrumens allant deuant, & ceux qui le seruoyent estans couronnez, cõme ils auoyent de coustume, en seruant à la table les choses rares, de faire marcher la lyre & violon deuant ceux qui les seruoyent. Diodore dict, adioustoit il, qu'en Sicile il y a vne fontaine, qu'on nomme *Arethusa*, qui est pleine de poissons si sacrez qu'on n'en oseroit mãger, que si quelque estrãger en mãge, il s'en trouuera mal. Que si nous voulõs adiouster foy à aucuns, qui disent que tãt plus les animaux sont de longue vie, tant meilleurs & sains sont ils à mãger, le poisson emportera le prix: car on a trouué des poissons ayans vn colier au col, par lequel on cognoissoit qu'ils auoyent vescu deux cẽs ans: la lõgue vie prouenãt d'vne bõne humidité, difficile à corrõpre, auec vne chaleur parfaite. Il fut adiousté à tout

cecy, pour prouuer la bonté du poiſſon, & ſa delicateſſe, que iamais les Anciens n'ont faict leurs grans feſtins ſans poiſſon, encores qu'ils l'achetaſſent au prix de l'or, auſſi bien qu'vn mulet qui a eſte acheté de noſtre temps par vn ſeigneur de Frãce au poix de l'or, lequel diſoit qu'il n'eſtoit ſaulce que de cherté. Et auſſi que les Romains ont laiſſé par eſcrit, qu'il y auoit plus de quatre cens ſortes de poiſſons bons à manger, & qu'il n'y auoit pas quarante ſortes de beſtes terreſtres, qui puiſſent ſeruir de nourriture. Qui eſt pour monſtrer que Dieu n'euſt pas creé tant de poiſſons, qui ne couſtent rien à nourir, qui n'eſt iamais malade, qui eſt ſi net, s'il n'euſt eſté bon. Et le premier empire qui nous eſt baillé, eſt ſur les poiſſons, quand il eſt dit en Geneſe, que l'homme commande ſur les poiſſons. Encor qu'õ die, repliqua quelqu'vn, il eſt ſain cõme le poiſſon en l'eau, ſi eſt ce que i'ay veu reſpandre ſur l'eau des eſtangs & viuiers du perſil, & qu'on diſoit que cela reſiouiſſoit & gueriſſoit les poiſſons malades. D'auãtage Geſner dit qu'il s'eſt trouué vn poiſſon ayãt la figure ſi hideuſe qu'õ le diſoit eſtre vn diable de mer, auec cornes & oreilles. Il peut eſtre, luy fut il reſpondu, qu'en la mer y ait quelques monſtres, comme il en y a ſur la ter-

re. Galien aussi a escrit qu'il se trouue en la mer vn poisson qu'on nomme *Ouranoscope*, lequel regarde le ciel, combiẽ qu'il regarde plus l'eau que le ciel, car il n'y a que l'homme qui ait la face esleuee au ciel, à ceste cause on dit que les Grecs l'ont nommé *anthropos*.

Celuy qui aymoit tant le poisson, reprenãt ses premiers arremens, va dire que les Grecs n'auoyent pas moins estimé le poisson que les Romains, & qu'ils l'auoyent trouué aussi friãd & delicieux: & le prouuoit de ce que les friãds ont esté par eux appellé *Philopsoi & Opsophagi*, ce dict l'autheur du Dialogue du nouueau lãgage italianizé, n'ayans les Grecs entendu le mot *opson* de la chair, mais du poisson, par excellence, cõme tesmoignent Athenee & Plutarque. Nous trouuons, disoit il, que la Royne des Syriens, nommee Gatis, ayma tant le poisson qu'elle fit proclamer que nul n'eust à manger aucun poisson sans elle. Les Romains auoyent le poisson en si grandes delices, qu'en Esté ils faisoyent souuent en leurs sales basses couler de l'eau fresche & claire dãs les canaux au dessouz d'eux, où il y auoit force poisson en vie, que les assistans choisissoyent & prenoyẽt en la main pour le faire apprester chacun à son goust: car le poisson a tousiours eu ce priuile-

ge, comme il a encores, que les grands ſe meſlent de le ſçauoir appreſter. Et eſtoyent ſi curieux, qu'on trouue qu'vn Romain, nommé Vedius Pollio, du temps d'Auguſte, fut ſi friãd de poiſſon qu'il le nourriſſoit dans ſes viuiers de la chair de ſes ſerfs, qu'il leur bailloit pour nourriture apres les auoir tuez, afin que ſes poiſſons nourris de chair humaine fuſſent plus delicats. Plutarque dit que Craſſus auoit vne lamproye, laquelle eſtoit ſi appriuoiſee qu'elle luy obeiſſoit, dont luy auoit donné vn nom, comme à vne beſte domeſtique, & l'appellant la faiſoit venir vers luy, laquelle eſtant morte il pleura. Et les Romains gardoyẽt ces lãproyes en leurs viuiers: parce qu'aucuns diſent que la lãproye eſt poiſſon veneneux en la mer, mais qu'il eſt rendu bon quãd il eſt deſgorgé, & entré dans les grans fleuues. Et afin que ne trouuiez eſtrange la priuauté de la lamproye de Craſſus, pluſieurs autheurs ont eſcrit que les beſtes aquatiques ſe pouuoyent appriuoiſer, entre leſquelles on nomme les anguilles, principalement celles qui ſe tiennent en la fontaine d'Arethuſe: là où Athenee dit auoir veu des anguilles ſi priuees, qu'elles prenoyẽt du pain, du fromage frais, & de la tripaille des ſacrifices, entre les mains de ceux qui les appelloiẽt.

C'eſt vn grãd cas, va dire vn autre, de la diuerſité des poiſſons : car nous trouuõs que l'Empereur Vitellius ſe fit ſeruir pour vn ſouper de mille ſortes de poiſſons. Ce qui dõna occaſiõ de dire, à quiconque ce fut, qu'vne ſeule foreſt ſuffit pour repaiſtre pluſieurs Elephãs, qui ſont grãdes beſtes, là où l'homme ſeul à grãd peine ſe contente il de tout ce que la terre & la mer peuuent nourrir. Qui eſt pour mõſtrer que ſi le poiſſon n'euſt eſté delicieux, les grãs ſeigneurs n'euſſent eſté ſi curieux d'en couurir leurs tables, pluſtoſt que d'autres viandes, & n'euſſent pas tant deſpendu d'argent à conſtruire leurs viuiers, & à les acheter. Nous trouuõs que Catõ curateur de Lucullus, vẽdit vn grãd prix les piſcines & viuiers de ſon mineur pour l'aquitter. Les Romains, adiouſta il, ont eu le poiſſon en telle eſtime, qu'on les a ſurnõmez du nõ de quelque poiſſon, cõme fut *Sergius Orata*, & *Licinius Murena*, auſſi bien que s'ils euſſent prins le nõ d'vn païs ſurmonté par eux. Quelqu'vn luy confeſſa le poiſſon eſtre plus delicat & friant que la chair, mais non pas qu'il fuſt ſi ſain : pource, diſoit il, que les Medecins le deffendoiẽt. Que ſi nous trouuons que les anciẽs l'õt permis aux malades, c'eſtoit qu'ils regardoyẽt à leur couſtume d'auoir le poiſſon en grand

vſage. Il ſe trouua vn diſciple de mõſieur Sylvius, qui nous va aſſeurer que ſon maiſtre ſe moquoit de ces Medecins à l'eſtuuee, ne ſçachant qu'vne leçon & routine de caballe, qui deffendent indifferẽment tout poiſſon: & diſoit que ſon maiſtre deffendoit ſeulement le poiſſon ſalé, la diuerſité des metz de poiſſon, & la chair & le poiſſon enſemble, à cauſe de la diuerſité de la concoction: & comme dit Stuckius, c'eſt meſler le ciel, la terre, & la mer, quãd nous mettons en vn meſme lieu les oyſeaux, les beſtes & fruicts, & les poiſſons, & qui ſert de feu, qui eſt le quatrieſme element, les vins forts, l'hypocras, & les eſpiceries. Parquoy les elemens ainſi meſlez & confus, ne ſe faut eſmerueiller s'ils engendrent diuerſes tempeſtes & maladies en noſtre corps. Et ſur tous poiſſons noſtre maiſtre eſtimoit ceux de roche, & ceux qui ſont prins aux bords de la mer, eſtre de meilleure digeſtion que les autres, à cauſe qu'ils n'ont pas tant de viſcoſité que ceux qui ſont en pleine mer, & auſſi qu'ils ſont plus friables. Et pour nous monſtrer que le poiſſon eſtoit bien ſain, il nous diſoit qu'il n'y auoit point peuple qui veſquiſt plus long temps, & ſans medecine, ne maladie, que les Iſlandois, & Ichtyophages, combien qu'ils ne mangent
que

que du poiſſon. Ie croy, va dire vn Drolle, que il n'y a que les auaricieux qui trouuent le poiſſon mauuais, & de dãgereuſe nourriture, pour eſtre fort cher à ceux qui ſont vn peu loing de la mer : car vous ne trouuerez iamais les gens chiches à la poiſſonnerie, mais ouy bien ceux qui ſe veulent bien traicter, qui n'y enuoyent iamais leurs femmes, s'aſſeurãs bien qu'à cauſe de la cherté elles diroyent à leurs maris, n'y auoir point de maree.

Et à propos de la cherté du poiſſon, ie vous diray ce qui m'arriua. Il n'y a pas long temps, commença il à dire, que ie trouuay vn mien voiſin qui alloit à la poiſſonnerie, & i'en reuenois: il me demãde ſi i'auois acheté du poiſſon, ie luy di que non, parce qu'il eſtoit trop cher, & qu'il m'euſt fallu mettre beaucoup d'argẽt ſi i'euſſe voulu que toute ma famille s'en fuſt ſentie. Il me reprocha que i'eſtois trop chiche, & apres il me dict, veux tu bien faire, puis que le poiſſõ eſt ſi cher, achete moy pour deux liards d'aulx ſeulemẽt, ie t'aſſeure que tu t'en ſentiras plus, & tous ceux de ta maiſon, que pour vn eſcu de poiſſon. Ie cogneu biẽ lors qu'il ſe moquoit : mais eſcoutez comme il en fut puni. C'eſt qu'apres m'auoir conuié à diſner, il s'en alla ſur les ponts, où l'on vent le poiſſon d'eau

douce:le ſuyuant de loing,ie le trouue nud te-
ſte,& à genoux ſur les ponts. Ie luy demande
qu'il faiſoit là,il me reſpond qu'il diſoit graces
& qu'il auoit diſné. Puis me conta qu'ayant a-
cheté vne carpe toute viue, & que voulant re-
mettre le retour de ſon argent en ſa bourſe, il
auoit mis ſa carpe ſur les accoudoüers du pôt,
&qu'elle n'y auoit pas ſi toſt eſté,que faiſant le
ſaut de la carpe,elle n'euſt ſauté en la riuiere:ay
ie pas donc diſné me demanda il. Me prenant
à rire,ie luy di que i'auois acheté des aulx pour
deux liards,comme il m'auoit conſeillé,& que
s'il vouloit venir diſner auec moy,il s'en ſenti-
roit plus que s'il auoit mangé ſa carpe qui luy
couſtoit trête ſols. Quelqu'vn demanda pour-
quoy les Pythagoriens ne mangeoyent point
de poiſſon,puis qu'il eſt ſi bon & ſi delicat. Ce
n'eſt pas,reſpond vn autre, que le poiſſon ſoit
mauuais,& qu'on l'eſtime tel:mais c'eſt à cauſe
du ſilence qui leur eſtoit commun auec le poiſ
ſon:ou bien les Pythagoriens ne mangeoyent
point de poiſſon, par ce qu'il eſt ſi goulu & ſi
affamé qu'il ſe mange l'vn l'autre, & que les
grands mangent les petis: & pour ce vice là,ie
croy qu'ils s'en abſtenoyent,ne voulans ſeule-
ment fuir ceſte rapacité de s'entremanger l'vn
l'autre, mais euitans auſſi de participer & cô-

muniquer, en quelque ſorte que ce ſoit, aux animaux qui de leur naturel eſtoyent tels. Ie croy, va dire vn autre, que les Pythagoriens n'vſoyent point de poiſſon, à cauſe qu'il excite plus l'acte Venerien que la chair: d'autant que la ſemence qui en prouient eſt plus aiguë & picquante, dont elle ſollicite plus la vertu expultrice: combien que le poiſſon n'engendre pas tant de ſemence que la chair, la chair nourriſſant mieux, & la ſemence n'eſtant que ſuperfluité de bonne nourriture. Et quelque bonté qu'aye le poiſſon, adiouſta il, ſi eſt ce qu'entre toute autre viande, dont nous vſons, aymons mieux la chair, & nous proufite plus, à cauſe, comme ie croy, que la chair fortifie plus, & remplit mieux nos corps, ou bien qu'elle approche plus de noſtre ſubſtance. Et auſſi que la continuation du poiſſon eſt plus faſcheuſe & ennuyeuſe que celle de la chair. Si vous m'ẽ demandez la raiſon, diſoit il, ie ne la ſçay pas: non plus que ie ne ſçay pas pourquoy les Anciens vendoyent le poiſſon *ſonitu tintinnabuli*. Et q̃ cela ſoit vray, nous trouuõs qu'vn Philoſophe ſe plaignoit de ſes diſciples qui l'auoyẽt laiſſé au milieu de ſa leçon, pour aller acheter du poiſſon, fors d'vn qui eſtoit demeuré tout ſeul, qu'il loüa beaucoup, diſant qu'il luy

eſtoit plus agreable que tous les autres:mais il ſe trouua qu'il eſtoit ſourd, & qu'il n'auoit point ouy le ſon de l'inſtrument auquel onvẽdoit le poiſſon,comme auoyent faict ſes compagnons,ce qui l'auoit retenu là.Ie ne ſçay,dit vn de la Seree,ſi autresfois en Poictou on n'a point vendu le poiſſon au ſon & cri du cornet, qui ſeruoit de tintinnabule dont vſoyent les Grecs en la vente de leur poiſſon:car on dit en ce pays que le poiſſon corne,quand il eſt gaſté puant & corrompu. Ceſte derniere queſtion nous arreſta tout court:& fut cõclud que mõſieur de l'Eſcalle,qui eſtoit lors par deçà,en ſeroit conſulté,comme celuy qui n'ignore rien. A ce propos,va il dire en cõtinuant, ie ne ſçay non plus,pourquoy le poiſſon de mer, eſtant hors de l'eau, eſt plus toſt corrompu & gaſté, que celuy d'eau douce, veu que l'eau dont eſt ſorti le poiſſon de mer eſt ſalee: qui ne ſe corrompt pas ſi toſt que l'eau douce. Vn de la Seree,qui ſe vouloit retirer, va dire qu'il s'en alloit en ſa maiſon conſulter ſes liures, & que ſi on le vouloit attendre à retourner, il leur en rendroit ſi bonne raiſon qu'ils s'en contenteroyent.Et quant & quãt leur diroit pourquoy il faut plus ſaler le poiſſon de mer en le cuiſant que celuy d'eau douce: & auſſi pourquoy le

poiſſon ſalé, ou la chair ſalee, ſe deſſalẽt mieux & pluſtoſt en l'eau de mer qu'en l'eau douce: & d'auantage leur diroit pourquoy le poiſſon eſt beaucoup meilleur cuict en ſon eau, là où il a eſté nourri & pris, qu'en vn autre. Vne feſſe-tõdue va dire alors, le poiſſon donc d'vn lac, qui s'appelle *lacus Dumenſis* en latin, deuoit eſtre bon: car nous trouuons dans Gaguin, que l'eau de ce lac par vne grande chaleur vint tellemẽt à boüillir, que le poiſſon tout cuit venoit au riuage, dont ceux du pays mangeoyent, & ſans l'accouſtrer autrement le trouuoient ſi bõ que ils ne s'en pouuoyẽt ſaouler: & c'eſtoit à ce que vous dictes, parce que ce poiſſon eſtoit cuit en l'eau où il auoit eſté nourri. Encores, repliqua quelqu'vn, ceſte chaleur fit plus de bien aux habitans de ce pays, que ne fit pas la froideur du temps de Phocas Empereur: car Blõdus & Nicephore diſent qu'en ce temps, le froid fut ſi grand, que la mer deuint toute gelee, & que par apres elle ietta le poiſſon tout mort. Puis en continuant, & ſe remettant encores ſur les doubtes, va demander pourquoy le poiſſon ſe corrompoit par la teſte, & tous les autres animaux par le ventre. Ne ſeroit ce point, luy fut il reſpõdu, que le poiſſon ne digerant point ce qu'il mange, d'autant qu'il n'a qu'vn inteſtin,

où ce qu'il prend passe, il rend ce qu'il mange tout crud, & auant qu'il soit alteré & corrompu? Et par ce ne se gaste le poisson par le vētre, à cause que la nourriture qu'il prend n'y demeure gueres : & n'en estant pas beaucoup nourri, ne gardant qu'vn peu cequ'il mange, & le rendant crud, ne faut s'esmerueiller si le poisson aussi a tousiours vne auidité de mãger: qui est cause, comme il a esté dict, que les Pythagoriens n'en vouloyent iamais mãger, de peur de participer à leur rapacité. Les Rhodiēs, adioustoit il, estans bien de contraire opinion à ces Philosophes, qui tenoyent ceux qui ne mãgeoyent point de poisson, & aymoyent mieux la chair, pour sauuages & goulus, ce dict Æliã: lesquels auoyent le poisson en si grande recommandation, que le peuple aymoit ceux qui l'aymoyent, & en mangeoyent, & les estimoit liberaux, sobres, & humains. Vn des nostres s'aduança de dire qu'il n'auoit point aymé le poisson d'eau douce, depuis qu'il auoit veu vn pescheur en la riuiere de nostre Clã, qui auoit mis au fondement d'vn cheual Reistre mort, vne poche, & que le pescheur pressant le ventre de ce cheual auoit faict sortir autant de poissons, comme il sortit de souldats du cheual de Troye. Possible, va dire vn autre, que

ces poiſſons ne naiſſoyent point de la pourriture de la beſte morte: mais s'eſtoyent retirez là dedans, pour euiter que les autres poiſſons ne les mangeaſſent: ne pouuans pas voler, cõme font ceux de l'iſle Occidentale: car i'ay leu, adiouſta il, en leur hiſtoire, qu'il ſe trouue là vne ſorte de poiſſon qui a des aiſles, & qu'il fait à chaque vol cent & deux cens pas, n'eſtant iamais à repos: d'autant que les autres poiſſons de la mer les voulans manger, ils pẽſent ſe ſauuer au vol, mais ils trouuent des oyſeaux de mer & plongeons, qui ſont preſts pour les empoigner en volant, de ſorte qu'ils ne ſont aſſeurez ni en l'eau ni en l'air: viue image, diſoit il, de la vie des hommes. Ils diſent, adiouſta il, que ce poiſſon volant eſt preſque de meſme forme que le haranc, auec petits barbillons ſouz la gorge, & les aiſles comme vne chauueſouris, & preſque auſſi longues que tout le corps, & ſauoureux pourtant à manger. Et pource qu'õ n'en a point veu au delà le Tropique de Cancer, aucuns eſtiment que ce poiſſon aymant la chaleur, & ſe tenant ſouz la Zone bruſlante, n'outrepaſſe de là ni deçà le Pole. Quelqu'vn prenant la parolle, va dire qu'il ne laiſſeroit à manger de ce poiſſon qui ſort du ventre d'vn cheual, non plus que du poiſſon,

qui est en la riuiere de Smede, encor que l'eau en soit noire, ce dit Olaus, & que tout le poisson qui est dedans, soit aussi noir que les casserons, car il ne laisse pour ceste couleur d'estre fort bon. Et ma raison, disoit il, est que le poisson ne vient point de pourriture & putrefaction, n'y ayant que deux especes de poissons: l'vne qui engendre des œufs, & l'autre celle qui porte & engendre vn animal viuant, comme le chat & chien de mer, le daulphin, & les marsouyns, & generalemẽt tous ceux qui ont cartilages: desquels on escrit, que quand leurs petits estans encores ieunes & foibles, sont espouuantez de quelque chose en la mer, que leurs meres les reprẽnent & resserrent en leur ventre, pour les cacher. Et n'y a sorte de poisson que ie ne mange, adiousta il encores, hors vn poisson qui se prend en la mer Oceane enuiron le temps de Pasques, que l'on nõme Megre, qui est grand comme vn petit enfant: car en ayãt mãgé vne fois, tout le corps, les mains le visage me vindrent à peler, & ne fus iamais si estonné, disoit il, car ie pẽsois bien cela estre venu de la chair plustost que du poisson. C'estoit, luy fut il respondu, pour auoir mangé du foye de la Megre, & non pas du reste: & dict on que cela se faict quand ce poisson se

prend estant en chaleur : car on mange bien d'aucunes Megres que cela n'arriue point. La fin de la Seree fut la fin de nostre sçauoir : car l'vn d'icelle commençant à parler des poissons armez de coquilles, & soubtenant l'opiniõ de Bernard Pallissy, dit que les coquilles qu'on trouue de pierre bien loing de la mer, sont venuës des riuieres, & depuis se sont petrifiees: & que les tais & coquilles qu'on trouue en des pierrieres peuuent auoir esté engendrees sur le lieu mesme, pendant que les rochers n'estoyent que de l'eau & de la vase, lesquels depuis ont esté petrifiez auec lesdits poissons. Que s'il se trouue, disoit il, des coquilles mesmes dans les pierrieres, & de toute espece de poisson portant coquilles, c'est qu'il y auoit en ces pierrieres quelque receptacle d'eau, auquel estoit vn nombre de poissons armez de coquilles, engendrez là par la chaleur, & depuis petrifiez & congelez. Ie croirois plustost, repliqua quelqu'vn, que ces coquilles ont esté iettees en la terre, apres auoir mangé le poisson, & estans en terre par leur vertu salsitiue ont peu faire attraction d'vn sel generatif, qui estant ioinct auec celuy de la coquille en quelque lieu aqueux ou humide, l'affinité desdites matieres estans ioinctes à ce corps mixte, ont

endurcy & petrifié la masse principalle. Que s'il se trouue de ces coquilles de poisson petrifiees és montagnes, aussi bien qu'és vallees, ce n'est pas à dire, selon Pallissy, qu'elles y soyent du temps du deluge, comme tient Cardan: car és Ardennes tu trouuerras de ces coquilles petrifiees iusques dans le beau millieu de ces rochers, encores qu'ils soyent continuz & biẽ ioincts: & ne sçauroit on pẽser par quelle porte entra la mer en ces rochers. Il faut donc dire, va dire vn autre, selon Pallissy, qu'au parauant que cesdictes coquilles fussent petrifiees, que les poissons qui les ont formees estoyent viuans dedans l'eau qui reposoit dans les receptacles desdictes montagnes, & que depuis l'eau & les poissons se sont petrifiez en vn mesme temps, par la vertu de l'eau cõgelatiue, qui a penetré tout au trauers des coquilles en les changeans de nature en autre, sans oster rien de leur forme: ces formes ne se pouuans faire, sans estre formees par choses animees. Que si vous trouuez, adioustoit il, bien loing de la mer des coquilles de poissons, semblables à celles de la mer Oceane, qui n'ont point encores esté petrifiees, ains sont encores telles comme elles estoyent quand le poisson estoit dedans: cela doit faire à croire qu'il y a autre-

foiseu des eaux en ce lieu là, qui produisoyent les poissons qui ont formé lesdictes coquilles: mesmes qu'il se trouue des poissons aussi bien petrifiez que la coquille. Ceux de la Seree trouuerent ce propos si nouueau, qu'il fallut venir à ce qu'en dit Pline, qui escrit de ces coquilles petrifiees, que c'est Mature qui semble se iouër: mais vn de la Seree, approuuant l'opinion de Pallissy, se iouë aussi de ce que Pline en dit. Et pour prouuer que la mer en beaucoup d'endroicts s'est reculee de la terre, & qu'elle a laissé là les coquilles, il le prouua de ce qu'à Puzoles, dicte autrefois *Puteoli*, il y a quelques anneesque la mer se retira de la terre d'enuirõ vne lieuë & demie: du haure d'Ambrace de mille pas, & d'Athenes de cinq mille, aussi bien que d'Ephese, & d'aupres de Troye. Pindare tient, adioustoit il, que Rhodes apparut par le retirement de la mer. Quant est de la region d'Ammon, où estoit le magnifique temple de Iupiter, Strabon apres Eratosthene en faict mention, disant que tout le long de trois milles stades on veoit vne infinité d'escailles, esparses par cy par là. Croiriez vous bien, demanda quelqu'vn, que le poisson meurt du son de l'artillerie, & que le son des harquebuzes de ceux qui

tirent au gibbier faict mourir le poiſſon? Parquoy ceux qui ont des eſtãgs & riuieres, doyuent bien empeſcher ces gibboyeurs. Iay veu, adiouſtoit il, qu'en noſtre païs de Poictou on amenoit force Saumons, & y eſtoit auſſi commun que l'Aloze: mais depuis que les galeres furent à Nantes, le ſon de l'artillerie les a faicts mourir, ou pour le moins ſi bien eſtrangez, que nous auons eſté plus de dix ans ſans en auoir, ou pour le moins ſi peu que rien. Chacun ſe retiroit, n'euſt eſté quelqu'vn qui nous aſſeura auoir ouy dire à pluſieurs, qui auoyent voyagé aux Indes Occidentales, qu'il ſe trouue là vn poiſſon, appellé Chaſſeur, auec lequel on peſche, & qu'on ſ'ayde en ce païs là de ce poiſſon à en prendre d'autres, comme pardeçà on ſe ſert de quelque oyſeaux à en prendre d'autres. On tient, ce diſoit il, ce poiſſon appriuoiſé en quelque vaſe plein d'eau, comme nous tenons les Eſparuiers ſur le poing. Et depuis qu'il eſt priué, on luy attache vne corde fort longue au chaignon du col, & deuant que les peſcheurs le mettent dans la mer, ils luy font feſte, luy diſant qu'il ne prenne pas des petis poiſſons: ce faict, ils le laſchent auec la corde, iuſques à ce qu'ils ſentent la prinſe: car il s'en va au ventre de quelque poiſſon des

plus grands, & s'y attachant, il demeure prins, en ſorte que les peſcheurs ſentans cela, tirent ce poiſſon à eux, qui iamais ne laiſſe ſa prinſe. Le reſte de la Seree ſe rioit de ce poiſſon, quād celuy qui l'auoit conté leur va dire: Vous croirez facilement mon conte, ſi vous croyez ce que dit Pline du poiſſon Anthias, que nous appellons Barbier de mer: vn deſquels le peſcheur remarque, ſachant bien que c'eſt le capitaine & conducteur des autres: & ce poiſſon congnoiſſant le peſcheur, prent à manger de ſa main, & en recompēſe ne faut tous les iours ce capitaine de luy amener vn eſquadron de barbiers, qu'il prent auec vn peu d'amorce: mais ſur tout ce peſcheur ſe dōne bien de garde de prēdre ce cōducteur & moyēneur de ſa peſche, attendu que c'eſt luy qui amene les autres à la boucherie. Et dit on, ce dit Pline, qu'vn peſcheur qui vouloit mal à ſon compagnō de peſcheur, pour luy nuire, remarqua le maiſtre Barbier de ſon armee, & de faict, le luy print, pour luy deffaire ſon armee, & que l'autre peſcheur recongnoiſſant à la poiſſonnerie ſon capitaine Barbier, fit conuenir celuy qui l'auoit prins: lequel par arreſt fuſt condamné à dix liures enuers partie. Ce qui ſembla ſi eſtrange à ceux de la Seree, qu'ils eſtimerent

eſtre vn ſonge. Et cela les ayant faict ſouuenir du dormir, s'y en allerent : car comme l'excercice eſt bon auant le repas, il eſt bon apres le ſouper de ſe mettre à dormir : le dormir aydant, ſelon l'authorité des Medecins, à la digeſtion & concoction des viandes, le ventricule eſtant rendu plus chaut par le ſommeil: & c'eſt pour cela que les anciens apres le ſouper auoyent de couſtume *facere libamina* au Dieu Somnus & à Mercure : & que Homere deſcriuant le banquet des Dieux, adiouſte qu'ils ſe retirerent, & s'en allerent dormir, cõme nous fiſmes tous. Et auſſi que pluſieurs diſent que quand on ſe va coucher bien ſoul, & incontinent apres le repas, qu'on ne reſue point toute la nuict.

SEPTIESME SEREE.

Des Chiens.



EN l'annee mil cinq cens ſoixante & dixhuit, il fut vn grand bruit, en ce païs de Poictou, des Chiẽs, des Loups, & autre animaux enragez : ſi bien que pluſieurs laiſſoyent d'aller

à leurs affaires, pour le bruit, qui estoit toutesfois plus grand que l'effect. Voila qui fut cause que durant le souper, & apres, on ne parla gueres d'autre chose, que de la rage, & des Chiens, qui entre tous animaux y sont les plus subiects. Et aussi que i'auois vn Espagneuil qui durãt le souper ne voulut boire ne manger, & craignois fort qu'il ne fust enragé: car outre cela, il bauoit, & au lieu de boire, il gratoit des pieds en l'eau. Quelqu'vn me dit qu'il n'estoit point enragé, & que c'estoyẽt des cordonniers qui s'esbatent à bailler à mãger aux chiens de leur poix meslee auec de la gresse, qui leur paue si bien le palais & le gosier qu'ils ne peuuent les desprẽdre & separer. Ie ne sçay si cela estoit vray ou non: tant y a qu'il en guerit: dont ie fus bien ioyeux, estant mon chien beau & bon, & encores meilleur la nuict que le iour, car la nuict il ne despendoit rien. Et combien qu'aucuns se moquans de ceste Seree, diront que c'est vne belle Seree de chien, si ne laisseray-ie à vous conter ce qui fut dit des chiens, & de leur rage. Aucuns dirent que la rage des chiens frequente denonçoit la peste: parce qu'ils deuiennent enragez ou par l'air, ou par les eaux, l'vn ou l'autre estãt corrompu. Les autres trouuoyent estrãge

ce qu'Ariſtote a eſcrit, qu'entre tous les animaux qu'il n'y auoit que l'homme ſeul, qui mordu d'vn chien enragé, ou d'vne autre beſte qui le ſoit, n'enrage point, & n'en meurt point auſſi : veu que par experience on ſçait que l'hõme mordu d'vne beſte enragee, enrage, & ſi en meurt. Combiẽ qu'il fut repliqué, deffendãt Ariſtote, que ce qui arriue à l'homme par la morſure d'vne beſte enragee, n'eſtoit pas rage, mais vne manie: & alleguant Feſtus diſoyent que la rage proprement eſt la maladie des chiens: & qu'il falloit bien dire que du temps d'Ariſtote ce mal n'auoit point encores apprehendé les hommes: mais que depuis on s'eſtoit apperceu qu'ils en eſtoyent attains auſſi biẽ que les autres animaux: comme nous trouuons que deuant Pompee on n'auoit à Rõme iamais ouy parler de ladrerie. Ou bien, ce diſoyent aucuns, ſi la rage eſtoit vne maladie du temps d'Ariſtote entre les hommes, comme elle eſt maintenant, elle n'auoit point eſté congneuë pour eſtre rage. Adiouſtant qu'encores auiourd'huy les effects de la rage ſont ſi incertains, que Galien dit qu'ayant vn homme eſté mordu d'vn chien enragé, qu'on ne peut enrager ſi huit mois ſont paſſez, & pour le plus vn an : combien qu'Auicenne

ſoub-

ſoubtiẽne qu'ō peut enrager iuſques à la douzieſme. Puis on demanda ſ'il eſtoit vray que les chiens de la premiere ventree ne valuſſent rien, & s'ils ſont plus ſubiects à la rage que les autres, d'autant qu'on iette la premiere portee: mais parce qu'on n'en bailla point de raiſon que la couſtume, il n'en fut dit autre choſe. Mais fut mis en diſpute pourquoy les chiẽs eſtoyent plus ſubiects à la rage que les autres animaux. Et il fut reſpondu, que c'eſtoit à cauſe que les chiens eſtoyent fort chaults & ſecs de nature, qui les faict abonder en cholere, & à cauſe de ceſte cholere, ils ont les ſens & l'ouye fort aigue: dont vient que ſi vn chien iappe, les autres l'entendent de bien loing, & en font autant: eſtans donc chaults & ſecs, ne faut s'eſmerueiller s'ils ont beaucoup d'humeurs melancholiques bruſlez, principallement durant les grandes chaleurs des iours Caniculaires, & és grandes gelees, la chaleur du chien s'augmentant par les ſubites mutations. Car l'Automne bruſle les humeurs, qui eſtoyent rendues chaudes & augmentees par l'air de l'Eſté, penetrant iuſques au dedans, qui cauſe vne fieure ardente & phreneſie dans le corps du chien, que nous nommons rage. Et l'Hyuer les humeurs ſe bruſlent par l'abondã-

ce de la chaleur du dedans: laquelle y estāt repoussée à la raison de l'air froid, s'augmēte & s'allume & auec soy faict allumer les humeurs pourries, lesquelles lors sont plus dangereuses, d'autant que ne pouuās s'euaporer par les pores, & pertuis du cuir, qui sont tousfermez par le froid, elles demeurent au dedans, & font les mesmes accidens que la chaleur de l'Esté. Et combien qu'aucuns voulurēt dire que la rage se faisoit en Hyuer par la vertu de la froidure, qui gele le sang, cela pourtant fut reprouué, parce que le froid engourdiroit plustost les esprits, que d'esmouuoir vne telle fureur: & qu'aussi le sāg ne se gele point tāt que l'animal est en vie, encores que le sang puisse pourrir à cause qu'il n'est point esuenté, le froid resserrāt les pores & cōduits. Quelques vns pourtāt douroyēt si les chiens estoyent si chaults & si secz qu'ō disoit, veu que quand on demande la raison pourquoy les chiens ne voyēt que douze iours apres qu'ils sont nez, & que celuy qui veoit le dernier est le meilleur, on dit que leur trop grande humidité en est cause: ce que demonstre bien leur nez qu'ils ont tousiours froid: car d'où viendroit ceste froideur sinon d'humidité? Laissāt ce doubte, on demāda s'il estoit vray que l'escume d'vn chiē enragé sans

morſure ne piqueure,peult faire enrager: d'autant que le venin eſt contagieux & malin, qu'ō dit que les verges d'vn cornoiller, & l'herbe *ſanguinaria* , qu'on appelle à Paris de ſainct Innocent, vulgairemēt la renouë, eſchauffees en la main, reuoquent la rage à ceux qui ont eſté autrefois mordus par des chiens enragez, qui autrement eſtoyent deliurez du peril. Il fut dit qu'ō trouuoit eſcript que la ſaliue d'vn chien enragé verſee ſur la main de Socrates, luy fit oublier toute ſa ſageſſe, le rendāt inſenſé & que l'eſcume ſeule d'vn chiē enragé, & ſans bleſſure, pouuoit faire enrager touchant ſeulement à la peau : pour autant que ceſte baue, retenant la nature des parties dont elle procede, porte ce venin tellement ſubtil, que facilement il paſſe par les pertuis du cuyr, & eſtant attiré dans les arteres, par le continuel mouuement d'icelles, il eſt conduyt à la fin au demeurant du corps. Cela s'entendant, ſi la baue faiſoit long ſejour ſur la peau : car ſi elle eſt eſſuyee, & le lieu promptement laué d'eau ſalee, ou d'vrine, la baue ne feroit nulle nuiſance. Or le venin eſtāt entré, ou par la ſubtilité de ceſte eſcume, ou par la playe faicte par vne morſure, ou piqueure d'vne beſte enragee, gaigne peu à peu, ſans s'arreſter aux parties où

il passe, tellement qu'on est bien quarante iours, deux mois, vn an, sans rien y apperceuoir: la rage estant vne espece de melancholie operant tardement, qui se peut cacher long temps. Car selon la disposition de l'air, la vehemence du venin, le lieu de la morsure, la force de ceux qui sont mordus, selon l'habitude, & que les humeurs sont preparez à estre pourris, les accidens apparoissent plustost ou plus tard. Et lors que ce venin aura apprehendé l'animal, il entre en fureur quand il fuit l'humidité, & les choses resplendissantes, à cause de l'horreur qu'il a de soymesme, ayant vne grande soif sans vouloir boire, son corps ayant prins vne affection contraire à la naturelle, dont il aduient qu'il ne desire les choses qui naturellement appaisent la soif. Or pource qu'ils ont l'eau en grande horreur, disoyent ils, encores qu'ils soyent bien alterez, ceste maladie s'appelle *Hydrophouie*, c'est à dire crainte d'eau, & ceux qui sont tombez en *Hydrophouie*, iamais ne guerissent: & est plus cruelle en vne beste sauuage, laquelle de soy-mesme est seche, la rage estant vne putrefaction seche. La meilleure raison, dont il me souuienne, qui fut donnee de ce que ceux qui sont enragez craignent tant les eaux, estans si alterez, c'est

qu'à cauſe de la continuelle imaginatiõ qu'ils ont du chien qui les a mordus, il leur eſt aduis que l'eau ſoit toute pleine de chiens: car en leur eſprit animal, qui eſt inſtrument de la vertu imaginatiue, la figure du chien y eſt imprimee, & parce ils iappent comme vn chien: & à cauſe de ceſte vehemente imagination, qui eſt en l'eſprit naturel & humiditez du corps, en leur vrine ſe repreſentent ſemblances de chiens, la vertu naturelle obeiſſant à la vertu animalle imaginatiue, imprimant ces figures és humiditez, & en l'vrine. On s'esbahiſſoit comme les chiens ſur tous les autres animaux eſtoyent les plus ſubiets à ce venin, veu que leur lãgue tire tout le venin à la viſcoſité d'vne playe, & que ſa teſte a des ſutures (contre l'opinion d'Ariſtote) par leſquelles ces vapeurs choleriques peuuent s'euaporer. Quelqu'vn demanda s'il y auoit des remedes eſcrits contre la rage, puis qu'elle eſt ſi commune. Il fut reſpondu que Serapion & Galien auoyent laiſſé par leurs receptes, que la rage ſuruenuë par la morſure d'vn chien enragé ſe guerit, ſi celuy qui en a eſté mordu boit du ſang d'vn chien: la rage facilement apprehendãt ce ſang canin, & ſe conuertiſſant en luy, & ce pendant laiſſant le ſang de l'homme en paix: & ceã

cause de l'affinité qui est entre le sang du chien & la rage. Comme aussi on tient que le poil du mesme chien, qui vous aura mordu, mis en cẽdre, & beu auec du vin, peult guerir vn enragé, & empescher qu'il n'enrage: ce venin prins le dernier, cõbatãt & chassant le premier. Les autres tiennent que la rage est guerie si on fait des pillules du crane d'vn homme pendu. Les autres asseuroyent q̃ l'eau de la mer guerissoit les enragez, si on les iette dedãs: & de faict on les mene maintenant à la mer, comme le plus asseuré remede, & les guerit par vne vertu salsatiue, comme fait le lard vieux, & comme la morsure des serpẽs se guerit par la saliue, à cause du sel. Combien qu'aucuns ont voulu dire, que ce n'estoit point la vertu de l'eau de la mer qui les guerissoit, mais que cela se faisoit par vne crainte qu'on leur donne quãd on les iette à l'impourueuë dans l'eau, qui chasse vn autre peur qu'ils ont de l'eau: car nous trouuons plusieurs maladies se perdre par vne soudaine frayeur: à cause que les amas d'humeurs s'escartans çà & là, s'euacuent plus facilement, l'humeur euacué la maladie s'appaisant. Les autres disent que les enragez estans plongez par sept fois en l'eau la teste la premiere, n'ayans plus peur de l'eau, qu'ilz appetent

toutesfois, ils viennent à en boire à bõ esciét, ce qui les faict guerir. Ou bien c'est que par ceste apprehension & mutation subite, les mettans la teste la premiere en l'eau, se faict vne commutation & transport des matieres, estans en la teste, aux autres parties, comme il se faict aux insensez, qui se precipitent dans l'eau, ou se iettent par les fenestres, qui guerissent. Si est ce qu'on repliqua, que Ferrand Põzet Cardinal, en son liure des Venins, auoit dit plusieurs auoir esté plongez en la mer, qui n'ont laissé à estre surpris de la rage: & que s'ils beuuoyent de ceste eau de la mer, ou d'vn autre, qu'ils gueriroyét plus tost: pour ce que Æce raconte d'vn Philosophe, qui voulant resister à ce mal de *hydrophouie*, entra dans le bain, & en beut, dont il guerit. Et aussi si nous voulons croire Pausanias, il dit qu'il y a en Arcadie vne fontaine, que si ceux qui sont mordus des bestes enragees en boiuent de l'eau, ils en sont gueris: ce que demõtre le nom de la fontaine, qui s'appelle Alyssõ. Cõme aucuns tiennent que la rage est guerie, & la morsure des chiés enragez, en vsãt de la cẽdre des chãcres marins. Aucuns ne se fiãs en ces remedes, ont recours aux charmes & aux enchãteurs: mais ie ne sçay commẽt auec leurs

coniurations ils pourroyent guerir vn tel mal, veu qu'ils mettent seulement dans vn morceau de pomme ces mots, *Hax, pax, max, Deus, adamax*. On mit aussi en auãt si la rage pouuoit suruenir d'elle-mesme, sans auoir esté mordu d'vne beste enragee. Il fut arresté que puis que la rage estoit vne espece de manie, qu'elle pouuoit suruenir sans aucune morsure: estant la rage vne sorte & espece de melancholie, qui peche par vne qualité seche, maligne, & veneneuse: & que tous animaux pouuoyent enrager à cause de mauuais regime: ou en vsant de viandes trop chaudes & seches, & demeurans en lieux chaults, la chaleur multipliant la melancholie par adustion, ou au contraire en vsant de froides & seches par trop, & habitant en lieu beaucoup froid, le froid multipliant la melancholie par voye d'ingrossation, cõgelation, & inspissation: tout ainsi que les humeurs se brusläs peuuẽt causer vn chãcre, ou ladrerie, principalemẽt aux melãcholiques. Quelqu'vn adiousta que les maladies, & rage des chiens, venoyent de la rate: que si les prebstres Egyptiens vouloyent dire vn homme estre splenetique, le signifioyent par le chien: ceste maladie estant si contagieuse en vn chien, que si aucun le veut gue_r_ir de la rage, ou qu'il en

face ouuerture estãt mort, il sera en danger de prendre le mal, ou d'estre splenetique, par l'exhalation. Mesme, on dict que si vous marchez sur l'vrine d'vn chien enragé, & que vous ayez vñ vlcere, cela vous nuira beaucoup: & encor qu'il ne soit enragé, l'vrine du chien est si dangereuse; que si vostre vrine en pissant où il a pissé se mesle auec la sienne, vous ne serez apte à la generation. Il fut bien dict d'auantage, car quelqu'vn asseura que si vn homme a esté mordu d'vn chien, ne fut il point enragé, que cest homme par vne cõtagion nuira aux œufs que la poulle couuera, fera auorter les oüailles, & s'il suruient à vn accouchement, causera l'auortement de la femme, & augmentera les playes à vn vlceré par sa presence. Vn de nostre Seree se faschant d'ouyr parler d'vne maladie si estrange, & à craindre, & apres auoir ouy conter que Balde Iureconsulte en estoit mort, va dire, que pour resioüir la compagnie qui estoit toute troublee d'ouyr parler de si estrange maladie, il vouloit faire vn petit conte d'vn grand seigneur, & de ses chiens. Le seigneur à qui estoyent ces chiens, commença il à conter, auoit en son chasteau vne chapelle, en laquelle son chapelain qui luy seruoit aussi de veneur, disoit ordinairement la messe. Ce

prestre estant vn iour en la chapelle, en attendant son maistre se va reuestir, prest à dire la messe. Le seigneur arriué, commanda à son prestre de commencer la messe. Le prestre voyant qu'il n'y auoit point de feu, pria son maistre d'aller querir du feu pour allumer vn cierge, parce qu'il estoit reuestu : ce que son maistre refusa, disant, ie ne vous seruiray pas, puis que ie vous paye. Dont le chapelain fut cõtrainct, tout chappé qu'il estoit, d'aller querir du feu en la cuisine. Les chiens le voyant ainsi accoustré, le mescongneurent aussi bien que les chiens d'Acteon, de telle sorte qu'ils mirent & sa chappe, qui estoit de velours rouge, & son aube, & son omitton, en cent pieces, & le goussepillerent de sorte que ses habillemens mesme estoient tous à lambeaux, & sans son tison de feu qu'il auoit prins pour allumer le cierge, ie croy qu'ils l'eussent mis en pieces. Estant sauué auec peine, il se renferme dans la chapelle, & reuenu à luy, & ayant prins haleine, il demande à monsieur s'il vouloit pas ouyr la messe. Ce monsieur le voyant ainsi haillonné, respond que non, & qu'il ne vouloit point de demeurant de chiens. Le pauure chapelain n'ayant pas grand peine à se deuestir, se retire en sa chambre, où il fut plus de quinze iours

ſans ſe monſtrer, tant pour le mal qu'il auoit, que de ſes habillemens qui eſtoyent tous deſchirez, que pour la moquerie. Si ce chapelain, va dire vn autre, euſt eſté bien aduiſé, il ſe deuoit aſſoir, voyant les chiens venir contre luy: car on tient qu'vn chien ne mord iamais vn homme quãd il eſt aſſis, & qu'il perd ſa cruauté tant qu'on ſera aſſis. Et conſeillerois, adiouſta il, à ceux qui craignẽt les chiẽs, & aux paures, & à ceux qui ſont mal veſtus, car les chiẽs ſont mauuais principalemẽt à ceux là, de porter auec eux vn ſiege pour ſe ſeoir, ſi d'auenture ils rencontroient de mauuais chiens qui les vouluſſent mordre. Et moy, repliqua vne Feſſe-tondue, ie leur perſuaderois pluſtoſt de porter de l'eau, pour la ietter ſur les chiẽs s'ils vouloyent mordre, comme on fait pour les departir, car l'eau eſtant froide, elle amortiſt la chaleur, & ſede la cholere. Vn Drole prenãt la parolle, va dire qu'il le croyoit bien, pourueu que l'eau fut chaude: & que quand on leur en auroit ietté ſur eux, qu'ils ſeroyent bien enragez s'ils auoyent enuie de mordre. Et pource qu'il n'en voudroit pas ietter que ſur les enragez, & qu'il en vient de grandes querelles (car quand on veut mal à vn chien, on dit qu'il eſt enragé) il prioit la compagnie de luy dire comment il pourroit congnoiſtre ſi vn chien eſt enragé.

Si vous voulez cognoiſtre, luy fut reſpondu, ſi le chien qui vous a mordu eſt enragé, baillez luy vous meſmes du pain, que s'il le prend & qu'il le mange, aſſeurez vous qu'il n'eſt aucunement enragé. Quoy, va il repliquer, que ie donnaſſe du pain à vn chiẽ qui m'auroit mordu? ie meriterois que tous les chiens du pays me vinſſent mordre. Bien, luy fut il reſpondu, ſi ne voulez eſſayer ceſtuy là, il y a aſſez d'autres moyens pour recognoiſtre le chien enragé: comme s'il n'abbaye point, & qu'il ſoit muet, & s'il tremble quand il voit de l'eau, s'il ne boit, ni ne mange, s'il ne cognoit point ſon maiſtre, combien qu'il l'ayme tant que pour l'auoir perdu & eſgaré, il peut de faſcherie enrager: à cauſe que courant çà & là, il laiſſe le manger & le boire, dequoy s'enſuit ebullition de ſon ſang, qui ſe tourne puis apres en melãcholie. Si la playe, adiouſta il, qu'aura faict vn chien eſt frottee de pain, & vn autre chien n'ẽ veule manger, le chien qui a mordu eſt enragé: auſſi bien comme quand vne poule meurt dans vingt quatre heures apres auoir mangé le pain qui aura touché à la bleſſure: ce que Paré nie toutesfois, l'ayant ſouuent experimenté. Mais pourquoy, demanda quelqu'vn, eſt-ce que les iours ardens ſont les plus dangereux, &

que communement les chiens enragent quād la Canicule ou petit Chien se leue? C'est, va dire quelqu'vn, qu'enuiron le seziesme de Iuillet la Canicule se leue, & durant son cours, qui est de six sepmaines, qu'on appelle les iours caniculaires, la chaleur se renforce: cela se faisant à cause que plusieurs estoiles chaudes se leuēt lors auec le Soleil, & augmentent la chaleur d'iceluy: car toutes les estoiles soubz le signe du Lion sont chaudes & martiales, comme est ce signe. A ceste cause il est fort bon pour peur de la rage des chiens, les faire souuent baigner durant la Canicule. Ne faut donc s'esmerueiller si la chaleur augmentee brusle la cholere du chien, en laquelle humeur il abonde. Mais adioustail, il ne s'ensuit pas qu'encores qu'vn homme soit mordu d'vn chien enragé, que pourtant il enrage necessairement: car tous animaux mordus de bestes enragees n'enragēt pas, seulement ceux qui sont disposez à receuoir ce venin, comme nous voyons que tous ne prennent pas la peste. Apres il fut dict que pour euiter la rage, il estoit bon d'estuuer la playe auec du vin-aigre, & du nitre, puis faire vn cataplasme de noix, d'oignons, de miel & de sel cuits ensemble, & pestris auec farine de froment: ayant auparauant dilaté la playe, sca-

rifié la peau,&appliquer ventoses,sans saigner & ouurir la veine,en luy faisant prẽdre du theriaque & mitridat. Quelque autre prenant la parolle va dire,qu'il y auoit à vne lieuë de Poictiers,pres de Croutelles, vne famille qui par grace speciale de pere en fils,guerissoit la morsure des chiens enragez,non seulement és hõmes,mais aussi à tous animaux,& aussi empeschoit le venin de la morsure des serpens. Ne seroyent point ces gens là,repliqua quelqu'vn de la compagnie,de ceux qu'on appelle Sauueurs?Ce qui est aisé à sçauoir, car on dict que ces gens là ont la roüe de saincteCatherine au palais de la bouche:& posible,adiousta il,que c'est la raison pourquoy ce village où demeure ceste famille, s'appelle le Palais, pour auoir ceste roüe au palais. Mais pour vous en dire la verité,ceux de ce village sont gens de bien, & Dieu peut auoir departi ses graces à ceux cy, qui sauuent & remediẽt à vn si grand mal que celuy de la rage, & aux morsures des serpens. Et si me souuient que ces guerisseurs demandoyẽt à ceux qui auoyẽt esté mordus de chiẽs ou de serpens, s'ils auoyent tué le chien ou le serpent,& qu'ils gueriroyẽt plustost s'ils ne les auoyẽt point tuez. Il y auoit en ceste Seree vn petit bon hõme qui va cõfirmer tout ce qu'õ

auoit dit de ceste famille, qui demeure au Palais, & qu'il auoit esté en ce village, & auoit parlé à vne bõne fẽme, qui estoit de la lignee & famille de ces medecins de rage, & sauueurs, pour luy demander moyen de pouuoir guerir & pouruoir à de pauures filles ses voisines : ceste bõne femme luy demãde, si ces filles estoiẽt enragees, le bon hõme luy respond que non: mais qu'elles estoyent sur le poinct d'enrager. Ceste bõne femme voyant qu'il vouloit rire, luy dit qu'il ne les sçauroit guerir, & qu'on ne luy sçauroit apprẽdre à guerir ces pauures filles, par ce qu'il estoit trop vieux. Ils vouloyent rire, quãd quelqu'vn va dire qu'Albert le grãd escrit auoir veu vn hõme, qui ayant esté mordu d'vn chien enragé à vn bras, qu'à sept ans apres la cicatrice se vint si biẽ enfler qu'il mourut de là à deux iours. Il y a biẽ d'auantage adiousta il, c'est que si vn chien vous mord, encores qu'il ne soit point enragé, & que puis apres il vienne à enrager, vous serez en danger de l'estre, encores que la playe de la morsure soit guerie, & consolidee, & qu'il y ait long tẽps qu'il vous ait mordu. Parquoy seroit bõ, disoit il, en temps dangereux, & iours Caniculaires, de faire tuer le chien, ou autre beste, qui vous auroit mordu : de peur qu'elle

enrage, & vous aussi : combien qu'il en puisse arriuer de grandes querelles, car qui m'ayme, il ayme mon chien. Aussi, adiousta quelqu'vn, il est bien à aymer, ne laissant iamais son maistre, tant pauure soit il, pour en suyure vn plus riche: faisant tousiours la sentinelle pour son maistre, quelque mal que son maistre luy face: à ceste cause Platon compare le bon soldat au chien, pour ce qu'il faut & à l'vn & à l'autre vser de grãde fidelité & diligẽce. Et si les Grecs & les Latins ont eu les chiens en si grande recommandation, que de coustume ancienne ils entroyent aux assemblees publiques, & aux conuocations du peuple auec les Heroës. Les Lares des anciens, c'est à dire, dieux domestiques, estoyent vestus de la peau des chiẽs: par ce qu'ils gardẽt les maisons, & veillent la nuict pour la deffence de ceux qu'ils ont entreprins garder, comme les chiens. Ciceron appelle les chiens garde fidelle par dessus tous autres animaux. Les femmes accouchees qui se veulent faire tarir, font bien cest honneur aux petits chiẽs que de se faire teter à eux. Les Egyptiẽs pour le hieroglyphe d'vn noble courage, qui recherche plus volõtiers l'honneur que le profit, ont mis le pourtraict d'vn chien, qui se tiẽt coy aupres d'vn lieure mort. Les Bactriens & Caspiens

Caſpiens les ont tant honorez, qu'ils ont voulu que les chiens leur ſeruiſſent de ſepulchre, nourriſſans leurs ſepulchres, & appelloyēt tels chiens, ſepulchraux : au contraire de ceux de l'Iſle de Corſe, qui mangent & ſe nourriſſent de chiens, ſi nous croyons Cardan: qui dit cela apres Strabo & Pline, leſquels aſſeurent que les Ethiopiens vſoyent entre autres viādes de la teſte des chiens. Hercule auoit vn chien qui le ſuyuoit d'ordinaire, qui fut cauſe de l'inuention du pourpre. Noſtre feſſe-tondue va repliquer qu'il ſçauoit bien pourquoy le chien ſuit touſiours ſon maiſtre. Et quand on luy euſt demandé, pourquoy? Il va reſpondre, le chiē ſuit ſon maiſtre, pource que le maiſtre va deuant. Auſſi l'obeiſſance du ſeruiteur au maiſtre, eſt repreſentee par vn chien deſtournant la teſte, ſelon les lettres ſacrees des Egyptiens. Puis ſe met à faire vn conte qu'il commença ainſi. Ie fus n'a pas long temps aſſailli du chien de mō voiſin, d'auanture i'auois vne pertuiſane, dont ie me deffens contre ce chien ſeulemēt de la hante : mais ie ne ſçeu ſi bien faire qu'il ne me baillaſt vne dentade, & que les dens ne me fiſſent grād mal. Lors ie ne me peu tenir de tourner la poincte & le trēchant de ma pertuiſane cōtre le chien, ſi bien que ie le bleſſay. Le mai-

ſtre du chien me va dire qu'il me deuoit ſuffire de frapper ſon chien du manche & derriere de la pertuiſane. Ie luy reſpons, il ne me deuoit donc mordre auſſi que de la queuë. Quelqu'vn prenant la parolle va dire, qu'à cauſe des querelles qui viennent des grans chiens qui mordent, & qu'on ſe faict bien mordre à ſon chiẽ, qu'il aymeroit mieux auoir de ces petis chiens de l'iſle *Melita*, que nous appellons Malte: car ces petis chiens ne mordẽt point, & s'ils mordent ils ne font nul mal, dont il n'en arriue pas tant de querelles que des grands, & ſi les petis chiẽs ſe vẽdẽt mieux que les grãs, ce qui trõpa le Limoſin. Que ſi on veut empeſcher, diſoit il que des chiens deuiennent grans, il faut tout incontinẽt qu'ils ſont naiz qu'on les lie eſtroitement de bandes & linges, ou bien les mettre en vn petit vaiſſeau, où ils ſoyent bien ſerrez, car ils croiſſent plus icy qu'en l'iſle de Malte, & auec cela ne les fault gueres nourrir ſi vous voulez qu'ils demeurent petis. I'ay veu, fut il repliqué, autant de querelles pour les petis chiens que pour les grands, pour ce qu'on les deſrobe plus aiſément, & ne retournent point à leurs premiers maiſtres cõme font les grans. Toutesfois i'ay vn mien voiſin qui ſçait ſi bien traiter les chiens qu'il deſrobbe, que iamais ne

retournent à leurs premiers maiſtres, de quelque ordre puiſſent ils eſtre, encores qu'on leur ait baillé à manger des grenoüilles cuites, ou du ſel broyé, ou du pain long temps tenu ſouz les aiſſelles: car on dit que cela ſert à vous faire ſuyure de vos chiens. Ie voulus ſçauoir, diſoit il, de quelle recepte il vſoit, non pas pour ſouſtraire les chiens des autres, mais pour me garder de luy, & d'autres qui font meſtier de les deſrobber, ſans que les chiens facent conte de reuenir où ils ont eſté eſleuez & nourris petis. On m'aſſeura que quãd il pouuoit empoigner quelque beau chiẽ, il le rẽfermoit en vne chãbre, & le faiſoit ieuſner tant qu'il pouuoit porter la faim, le viſitant tous les iours, luy bailloit vn peu à manger à chaſque fois, tellement que le chien recognoiſſant le bien qu'il receuoit de ceſtuy cy, qui luy bailloit tous les iours à manger en ſa grande faim, l'aymoit à iamais, iuſques à ne le plus laiſſer, & à oublier ſon premier maiſtre: car le chien n'oublie iamais le bien qu'on luy a faict: parquoy il ſignifie hieroglyphiquement celuy qui n'oublie iamais le bien faict qu'il a receu: & auſſi repreſente la memoire, dont nous trouuons que Socrates *in Phædro*, iure par le chien, apres qu'il penſe auoir bien apprins l'oraiſon de Lyſias.

Et vrayement, va dire quelqu'vn, le Magiſtrat deuoit auoir eſgard à ceux qui font ainſi endurer la faim aux chiens, pour les retenir, ſans auoir la peine de les eſleuer: car ſi nous voulons croire à ce que dit Euſebe, les chiens peuuent enrager par la faim, & à faute de boire: & afin que le croyez, il eſcrit que ſouz l'empire de Maximinus y eut ſi grande famine, qu'on fut cõtrainct de tuer tous les chiens, de peur que par la faim ils ne vinſſent à enrager, puis apres à mordre, & à manger les hommes. Celuy qui auoit conté comment ſon voiſin gagnoit ainſi les chiens, va dire que depuis qu'il euſt ſçeu cela, ne voulut iamais hanter auec ce voiſin: tant pource qu'il faiſoit tort à beaucoup de perſonnes, que pour la cruauté qu'il exerçoit enuers les chiens, ſi fideles gardiens & compagnons des hommes. Et tant s'en faut, diſoit il, que ie vouluſſe faire comme mon voiſin, que ie me repens de vous l'auoir dit, de peur que quelqu'vn s'en ſerue, l'ayant apprins de moy. Mais ie m'aſſeure, adiouſta il, que tous ceux qui ſont icy ne ſõt pas plꝰ cruels que les Turcs, qui ſont ſi eſlongnez de faire endurer les chiẽs, qu'encores qu'ils ne ſoyent pas à eux, ils leur donnent du pain pour l'honneur de Dieu, & des Treſpaſſez: comme auſſi ils achetent des

oyſeaux, qui ſont prisõniers en cage, leur baillant liberté par la meſme raiſon qu'ils donnẽt du païn aux chiens. I'ay leu auſſi qu'vn Duc de Sileſie dota vn certain lieu pour nourrir les chiens qui n'auoient point de maiſtre, & à qui leurs maiſtres auoyent donné congé, ou qui les auoient perdus. Que ſi i'en eſtois creu, ceux qui font ainſi ieuſner les chiens, ſeroyent punis ou bannis, comme fut celuyqui creuoit les yeux aux corneilles, ne pouuant rien eſperer de bon de telles gens. Et vous aſſeure, diſoit il en cõtinuant, que i'ay vn parent qui ne ſe feindroit point de tuer ceux qui commettroyent telle cruauté enuers ſes chiens: car il les ayme tant, qu'il n'en a pas vn, voire le plus chetif, qu'il n'ait vn collier, que les Latins appellent *Millus*, tout garni de cloux & poinctes aigues, qui ſert tant à ſe deffendre des autres chiens, qu'à les offenſer: ce qui a meu la maiſon de Pellan à prendre ce *Millus* pour le corps de leur deuiſe, auec ce mot qui luy ſert d'ame, *Sauciat & defendit*. Ce mien couſin, adiouſta il encore, ayme tant les chiens, que ſi ſes voiſins ont des chiens qui ayent les oreilles vlcerees de mouſches, il les frottera auec amãdes ameres broyees: & ſi fera mourir leurs puces, frottans les chiens auec eau de mer, ou de ſaumure auec

eau, ou de vieille lie d'huile d'oliues. On ne luy sçauroit faire à croire, que Cerbere, dit Medusееn, Triple-chef, Portier d'Enfer, soit vn chiẽ: & que cela est faux de dire que c'est vn chien qui produit l'aconit de sa baue, & qu'on le dõne au Dieu de l'Enfer, quelque chose qu'en dient les statues des dieux. Et dit aussi qu'Acteon ne fut point deuoré par ses chiens, & que ce ne sont que fictions Poëtiques: encore qu'aucuns ayent voulu dire que les chiens de Acteõ estans enragez, & ne recognoissant leur maistre, l'ont peu manger, il disoit cela estre faux, pource que les chiens, encor qu'ils soyẽt enragez, ne font nul mal à leur maistre, ni à ceux de la maison. Et ne pouuoit croire aussi ce que dict Suidas, que Heraclitus Ephesien ait esté deuoré par ses chiens, qui pensoyent, le trouuant en vn fumier, que ce fust vne beste sauuage: là où il s'estoit mis au Soleil, estant oingt de fient de beuf, ou de son suif, pour se guerir de hydropisie. Et que les Latins faisoiẽt fort mal d'offrir vn chien à leurs dieux, & appelloyẽt la feste *Catulatio*, auant que tondre les ouailles, veu que les chiens les gardent des Loups. Puis nous va dire que ce cousin gardoit cõme l'or l'histoire d'vn chiẽ qui fut si fidelle à son maistre apres sa mort, que toutes

les fois qu'il trouuoit celuy qui l'auoit assasiné & occis de guet à pent, il l'assailloit, & se ruoit sur luy, si bien que par ceste cõiecture, & que le chien alloit souuẽt où auoit esté enterré son maistre, qu'on trouua là, il fut conuaincu d'homicide: cõme il se trouue escrit & pourtraict en vne sale de Montargis. Tout cela est aisé à croire, luy fut il accordé, à ceux qui ont leu que le chien du Roy Lysimachus, aussi biẽ que celuy de Pyrrhus, se ietterent dans le feu, où les corps de leurs maistres furent bruslez. Ie ne vous diray point, adiousta il, pour estre assez commun, cõme ce mesme Pyrrhus trouua vn homme mort, ayant son chien aupres de luy, qui n'auoit mãgé il y auoit trois iours. Le Roy Pyrrhus faisant enterrer cest homme, retint le chien pour luy, qui puis apres recognut ceux qui auoyent tué son maistre, le chien se iettant sur eux en vne reueuë que fit ce Roy: tellement qu'estans prins ils confesserent le meurtre, & furent punis. Le sacrilege n'en eust pas meilleur marché, lequel fut suyui par vn chien qui gardoit le temple, de si pres toute vne nuit, que le larrõ auec des pierres ne le pouuoit esloigner de luy: & s'il demeuroit en vn lieu, aussi le chien, & si ne iappoit qu'à ce sacrilege, sans vouloir mãger. Le larrõ estant prins,

ce chien garde-temple commẽça à ſe reſioüir & à manger, & ne iappa plus. A ceſte cauſe il fut ordonné que ce chien qui auoit nom Capparus (il meritoit bien d'auoir vn nom) ſeroit nourri du public, & que les Preſtres auroyent ſouci de luy. Cedrenus raconte, adiouſta-il encor, qu'vn hoſtellier trouua vn paſsãt mort, qu'on auoit volé & tué, ayant ſon chien aupres de luy qui le gardoit. Ceſt hoſte meu de pitié fiſt enterrer ce mort, le chien le gratifiant ſe donne à luy, & le ſuit, demeurant auec luy en l'hoſtellerie. Il arriue qu'vn iour le meurtrier de ſon maiſtre arriue là dedãs pour loger, ce chien luy ſaulte au viſage, ayant accouſtumé de faire bonne chere aux autres hoſtes. Cela dõna ſi grande preſumptiõ à l'hoſte, qui auoit faict enterrer le maiſtre au chiẽ, que ce brigãd eſtãt prins fut cõuaincu d'auoir fait le meurtre, & condamné d'eſtre roüé. Cælius auſſi eſcrit, continuoit il à dire, qu'vn Nicias chaſſant auec ſes chiẽs pourſuyuoit vne beſte de ſi grãde ardeur qu'il tõba en la fournaiſe de vn charbonnier, & là ſe bruſla, cõbien que ſes chiẽs eſtãs tous autour de luy, le prenãt par ſes habillemẽs, le vouluſſent ſauuer. Xãtipus recõpenſant la fidelité de ſon chiẽ, qui l'auoit ſuyui d'Athenes nageãt iuſqu'à Salamine luy feit

eriger là vn ſepulchre, qu'on appella *Cynotaphium*. Alexandre le grand, ce dit Theopõpus, ayant perdu ſa chienne Pertha, fit baſtir vne ville qu'il nomma de ſon nom. Les Egyptiens ont erigé aux chiẽs des monumens, & magnifiques ſepulchres, & les ont tenuz en telle eſtime & reuerence (comme ont eſcript ceux qui ont interpreté leurs lettres Hieroglyphiques) que par l'effigie du chien, ilz entendoyent l'interprete des choſes diuines, leurs prophetes, qui deuoyent crier apres les vices, comme le chien iappe & eſt mauuais aux eſtrangers, & doux aux domeſtiques. Pour ceſte raiſon, on le mettoit gardien des temples & des ſimulachres des Dieux, qu'il ſemble auoir en admiration, les regardans bien ſouuent. Les Ptamphaoniens, peuple d'Affrique, n'auoyent pas ſeulement en reuerence l'effigie du chien, mais en choiſiſſoyent vn viuant pour leur Roy: le mouuement & inclination duquel ils obſeruoyent, & entendoyent, par vn ſacré augure, ce qui leur eſtoit beſoin de faire, où ils deuoyẽt demeurer, & en quel lieu ils ſe deuoyẽt tranſporter. On penſoit eſtre ſorty de l'amour & fidelité des chiens enuers leurs maiſtres, quand quelqu'vn de la Seree commẽça à parler des trois pucelles violees, & iettees en vn

puits, qui y furent trouuez de leur pere, par le cry du chien, qui alloit & venoit du puits au pere, & du pere au puits. Et du chien d'vn poëte, qui se laissa mourir de facherie de la mort de son maistre. Et puys nous dit que, si nous voulons croire à Ælianus, la fidelité des chiẽs ne s'estend pas seulemẽt à leurs maistres, mais ont soucy de ce qui leur appartient: quand il dit qu'vn marchant allant à ses affaires, & sortant du chemin, oublia sa bource; que le chien garda iusques au retour de la foire, où son maistre n'auoit rien faict par faulte d'argent: ayant le chien tant enduré de faim qu'il mourut tantost apres: le maistre estant plus fasché de son chien que ioyeux de son argent, retrouué. Puys nous va conter deux histoires des chiens, vne ancienne & l'autre morderne. Nous trouuons, commença il encores à dire, que du tẽps que Apius Iunius & Publius Silo estoyent Consulz à Rome, vn cheualier fut condamné à mort, qui auoit vn chien qui l'accompagna prisonnier, & quand il le vit mort, & qu'on le tiroit de la prison, c'estoit pitié de veoir ce chien, & de l'ouyr encores plus. Et cõme on iettoit à ce pauure chien à manger, il prenoit la viãde, & la portoit à la bouche de sõ maistre. Et quãd le corps, suyuant la sentence,

fut ietté dans le Tybre, le chien se mit à nager, & soubtint le corps de son maistre dessus son dos, tant qu'il l'attira au bord de la riuiere. Ce conte attrista si bien aucuns, qu'on le pria de ne dire point la moderne histoire: mais la plus part l'en solliciterent, si bien qu'il ne laissa à reciter que Dom Alouse. Comte de Beneuét, auoit vn chien, qui s'appelloit Melchorique (indigne de mourir sans nom, & digne d'en auoir encores vn plus long) qui l'aymoit tant, que quand ce chien vit son maistre mort, il ne voulut iamais manger, & demeura ainsi trois iours, iusques à tant que quelqu'vn estant en la maison, contrefaisant le Comte en la parolle & le semblant de visage, & de toutes choses, se desguisa auec les habits du deffunct, & entra en la chambre où estoit le chien, l'appellant par son nom, & luy faisant feste, ny plus ny moins que le Comte auoit accoustumé de faire. Le chien de grãd aise fit plusieurs saults, & mãgea de ce qu'õ luy bailla: mais depuis cõgnoissant qu'il auoit esté deceu, il retourna en sa premiere tristesse, & ne voulut plus manger. & mourut en peu de temps. Il y a des chiés, va dire vn autre, qui n'ayment & ne congnoissent que leurs maistres, sans se soucier de ceux de la maison, si vous voulez croire Pline, qui

raconte que la femme de Nycomede, Roy de Bythinie, fut tué du chien du Roy, follatrant auec ſon mary. Il y auoit des chiens, adiouſta il, au mōnt d'Ætna, qui eſt en Sicile, qui gardoyent là vn temple, leſquels chiens applaudiſſoyent les gens de bien, & ceux qui venoyent là en bonne intention d'accomplir leurs vœus: que s'ils eſtoyent vitieux & meſchans, & ſans deuotion, ils les mordoyent: comme il y en auoit à Romme gardans le Capitole, qui ne diſoyent mot à Scipion l'Affriquain. Cardan dit, adiouſta il, qu'en Eſcoſſe il y a des chiens qui congnoiſſent les larrons, & les pourſuyuent: ſi bien que ceux qui habitent entre les Eſcoſſois & Anglois, n'oſeroyent fermer leurs portes à ces chiens, que s'ils les ferment, & qu'ils ne les veulent reçeuoir en leurs maiſōs, on les eſtimera larrōs. Diogene, acheua il de dire, eſtima tant les chiens, qu'il ne ſe faſcha point d'eſtre appellé chien: & pource qu'il y a pluſieurs ſortes de chiens, quand on luy demandoit quel chien il eſtoit: ſi i'ay faim, leur reſpondoit il, ie ſuis Melitee, car ie flatte: ſi ie ſuis repu, ie ſuis Molloſſe, car ie morts. Franciſcus Dandalus eſtant crée Duc de Veniſe ne trouua point mauuais qu'on le nommaſt chiē. Et qui luy fit donner ce nom, c'eſt que luy e-

ſtant ambaſſadeur des Venitiens,& ne pouuãt faire la paix auec le Pape Clemẽt, pource que les Venitiens auoyent receu les Ferrarois en leur protection : durant le ſouper du Pape, ce Venitien ſe mit à quatre pieds ſoubs la table. comme vn chien, ayãt vne chaine au col, Dequoy eſtonné le Pape, il le receut en grace, & pardonna aux Venitiens. Le chien eſtant remply de ſi grande fidelité, que d'ancienneté il a eſté touſiours receu à la table de ſon maiſtre: meſmes nous trouuons, ſelon Plutarque, que les Roys de Perſe auoyẽt accouſtumé de leur table de bailler à ſouper à leurs chiens. Sur la fin on ſe mit à parler de la generoſité, nobleſſe, & hardieſſe des chiens. Le premier qui en parla, commença en ceſte ſorte. Les chiens les plus mauuais & furieux, qui ſoyent en tout le monde, ſont en Albanie, ſi courageux & preſumptueux, dy-ie, qu'ils deſdaignent combatre les beſtes les moins fortes & furieuſes. Solin eſcript que le Roy d'Albanie enuoya deux chiens à Alexandre, paſſant pour conqueſter l'Indie : l'vn deſquels ne voulut combatre vn ours, ne contre vn ſanglier: dõt Alexandre ſe faſcha, & le fit tuer. Mais ceux qui les auoyent amenez aduertirent Alexandre que le chien deſdaignant vne ſi petite prinſe, n'a-

uoit voulu employer ſes forces, & que mettãt autres beſtes plus furieuſes deuant le chien qui eſtoit demeuré, il en verroit l'experience. Alexandre commanda qu'on le mit deuant vn Lion merueilleuſement furieux : lequel il combatit & tua facilement. Curtius dit, adiouſta il, qu'Alexandre, en ce meſme voyage, auoit pluſieurs fois veu, que quand ces chiens ont vne fois prinſe, que vous leur couperiez pluſtoſt les iambes l'vne apres l'autre, que de la leur faire laiſſer. Les chiens eſtans ſi hardis & courageux que la furie en laquelle ils ſont, quand ils combatent quelque beſte ſauuage, leur esblouit ſi fort les yeux, que le plus ſouuent ils en perdent la veuë, par mutuelle affection de l'eſprit & du corps. Mais laiſſant les choſes antiques, pourſuyuoit il, que peut on iuger du chien appellé Leoncique, qui paſſa auec vn ſoldat, quand Colom commença à deſcouurir les Indes Occidentales? Ce chien combatoit de ſi grand courage, que les Indiens le craignoyent plus que vingt Chreſtiens: & qui eſt bien plus, ſi quelque Indien de ceux que l'on prenoit eſtoit eſchappé, on le diſoit à Leoncique, & il le ſuyuoit à la trace, & s'en alloit droict à luy, combien qu'il fuſt entre mil autres indiens: & ſi ce priſonnier

Indien eſchappé ſe laiſſoit mener, il ne luy faiſoit point de mal : s'il ſe deffendoit, il le mettoit incontinent en pieces. Diego de Salazar, adiouſta il encores, à la conqueſte des Indes, auoit vn chien nommé Bezerillo (digne de ce nom) de couleur rouge, & gueule noire: lequel recognoiſſant ſes Capitaines, & y obeiſſant, tiroit commune paye de ſoldat, pour ce bien porter contre les Indiens, qu'il deſmembroit. Si bien que les Eſpagnols auoyent à la conqueſte des Indiens, pluſieurs tels chiens, qu'ils auoyent accouſtumé contre les Indiens, comme à la chaſſe d'autres beſtes : & pource ne les nourriſſoyent que de chair d'hommes, qu'ils mettoyent en quartiers comme chappons. Mais, demanda quelqu'vn, qu'eſt deuenuë la race de ces grands & genereux chiens? Car combien, diſoit il, qu'en Angleterre ſe trouuent de grãds & puiſſants chiens, & en la Bretagne, que nous nommons Dogues, ſi ne ſont ils pas tels que le temps paſſé : parce que nous trouuons Heliogabale, qui en vn ſien triõphe ſe faict tirer, eſtant en vn char, à quatre chiẽs. Et nous trouuons que Iuba Roy de Mauritanie, fit amener de granschiens des Canaries, ce païs nommé Canarie, pour la belle race de chiens qu'il produit. Toutefois les Eſpagnols,

qui depuis peu de temps ont ſubjugué ce païs de Canarie, diſent qu'on ne voit en ces Iſles aucuns chiens. On luy va reſpondre, qu'il ne falloit s'esbahir ſi les chiens n'y ſont plus telz: veu qu'il n'y a rien qui ne ſe perde, & que les accidens depuis ſuruenuz en ont peu faire perdrè l'engeãce & la memoire. Et, cõme diſent les trois mõdes, ſi on n'entretenoit ſongneuſemẽt la race des cheuaux d'Eſpagne, & chiẽs dogues d'Angleterre, la race s'en perdroit biẽ toſt. Vous ferez voz chiens, reſpõd quelqu'vn, tant vaillans & hardis que vous voudrez, mais s'ilz eſtoyent aux montaignes que les Grecz appellent Mænalos, pourſuyuans les beſtes ſauuages, ſi n'entreroyent ilz pas dans ces mõtaignes: car toutes ſortes de beſtes ſõt là en ſi grãde ſeureté que les chiens n'y entrent iamais. Poſſible, luy fut il dit, que c'eſt à cauſe que les chiens par la grand odeur des fleurs, qui ſurmonte leur odorement perdent tout ſentiment des beſtes qu'ilz pourſuyuent : dont ne ſe faut eſmerueiller s'ilz ne les pourſuyuent plus. Ou bien que les chiens ſont enchantez : car il ſe trouue quelquefois que les chiens ne prendront rien: & lors les chaſſeurs vſent d'vn approuué remede, c'eſt qu'ilz fendent par le milieu vn arbriſſeau de cheſne, & font paſſer

tout au trauers d'iceluy tant les chiens que les chasseurs: ce qu'estât fait il leur est aduis qu'ils ont rompu toute sorte de charme. Vn de nostre Seree en sortant du logis où auions souppé, tira de sa poche vn lopin de pain, qu'il y auoit mis apres s'en estre nettoyé les mains, au lieu que les autres du conuy s'estoyent lauez & essuyez. Apres luy auoir demãdé qu'il vouloit faire de ce morceau de pain, il nous dit qu'il auoit apprins des anciens, & qu'Erasme en auoit faict mention en ses Chiliades, que cela seruoit contre les esprits & Daimons qu'õ trouue la nuict és carreffours, & contre les chiens qui sont aux places publiques, qui la nuict se mettent à assaillir les passans, & que deux ou trois fois ils l'eussent affollé sans ce remede: & qu'ayant ouy parler de la rage des chiens en ceste Seree, il les craignoit plus que iamais. Mais à la verité c'estoit qu'au departir de la compagnie, il faisoit estat d'aller veoir vne sienne maistresse, & qu'il craignoit les chiens, qui volontiers sont cõtraires & impor tuns aux amoureux. Car depuis on m'a dit qu'il auoit tasché à auoir vne beste qui s'appelle Hyene, qui frequente les cemetieres & tom beaux, & que par son attouchement les chiẽs, malgré qu'ils en ayent, cessent leurs abbois,

Et auſſi que pour n'eſtre aſſailly des chiens, ny abbayé, on ne le trouuoit gueres ſans tenir en ſa main l'œil d'vn chien noir arraché de ſon viuant, ou l'œil & le cœur d'vn loup, ou la langue d'vne louue.

HVITIESME SEREE.

Des Cocus & des Cornards.

ON tomba à parler en ceſte Seree d'vne grande querelle, auec vn long procez: entre gens de qualité, pour auoir appellé vn homme marié, Iã, Sot, Cocu, Cornard, Becco-cornuto. Puis fut diſputé ſi c'eſtoit vne iniure de delay & atroce, d'appeller par ces beaux noms vn homme marié: ſoit que ſa femme ſoit impudique, ou qu'elle ſoit chaſte. Vn de la Seree voyant qu'on s'en alloit parler des Cocus, ſe prenant à rire, va dire, Meſſieurs, ie vous prie, ſi nous auons à parler de ces gens là, que nous y allions ſagement, & que parlions correct, car eſtans mariez, pourrions parler de nous-meſmes, & en faire des contes, ſans en ſçauoir rien, & ſans y penſer en mal: tout homme ma-

rié estant cocu *actu vel potentia*: & comme dit Rondibilis à Panurge, qui se vouloit marier, coquuage est naturellement des appennages de mariage, & quand vn homme est marié, il a esté, ou est, ou sera, ou peut estre cocu. En premier lieu il fallut sçauoir dont venoit ce mot de cocu, estant le plus cõmun. Il fut dit, qu'on appelloit vn hõme marié cocu, qui auoit vne femme impudique, d'vn bel oyseau qu'on appelle le cocu, les autres l'appellẽt couquou, ainsi nommé de son chant. Et pource que ce bel oyseau, si renommé, va pondre au nid des autres oyseaux, estant si sot qu'il n'en sçauroit faire vn pour luy, par antithese & contrarieté on appelle celuy là cocu, au nid duquel on vient pondre, c'est à dire faire des petis. Puis fallut apprendre dont venoit ce mot de Becco-cornuto, & de ce qu'on dit que les cocus ont des cornes, & pour cela sont appellez cornards. On dit que les Italiens appellent celuy de qui la femme s'esbat Becco-cornuto, de ce que le bouc ne se soucie, & n'est nullement ialoux, si vn autre bouc va à sa cheure tout deuant luy, estant entre tant d'animaux seul sans ialouzie. Combien qu'Ælian tienne du contraire: quand il dit qu'vn bouc ialoux, conducteur du troupeau, fit sortir la ceruelle du pa-

ſteur Calabrois, auec ſes cornes, pour autant que ce paſteur aymoit ſa cheure: ce que Volaterran & Cælius eſcriuent auſſi. Quelqu'vn va dire qu'il trouuoit bonne ceſte raiſon d'appeller Becco-cornuto celuy qui eſt Ian de luy-meſme, ſa patience eſtant vn conſentement: mais celuy qui eſt Ian de contrainčte, & qui empeſche par tous moyens de n'auoir point de compagnon, qui luy ayde à faire ſa beſongne, ie ne voy point, diſoit il, puis qu'il ne reſſemble point le bouc, qui n'eſt nullement ialoux de ſa femelle, qu'il doyue porter des cornes: trouuant vn grand deshonneur à de pauures Ians mariez, les faire cornuz comme beſtes brutes: qui meſmes ſont deſplaiſantes de les auoir: car nous voyons que la Licorne, le Cerf, & l'Elephant cachent leurs cornes, afin que les cachans ne reſte memoire d'icelles. Ce qui nous enſeigne, adiouſta il, qu'à leur imitation, ſi nous auons des cornes, qu'il les faut cacher le mieux que nous pourrons. Mais i'ay peur que les animaux qui ont des cornes, que tout le monde veoit, les puiſſent mieux cacher, que ceux qui en ont, encores qu'on ne les voye point. Vn autre de la Seree repliqua, que becco venoit pluſtoſt du cropiõ, qui s'appelle en Italien becco, à cauſe d'vn bec qui y

eſt, que du bouc: parce que ce mot becco en Italien ſignifie & l'vn & l'autre. Auquel il fut reſpondu, que puis qu'on appelle vn homme cornard, & qu'on baille des cornes à celuy qui a vne femme qui ſe fait ſeruir à couuert, le mary le ſache ou ne le ſache pas, qu'il falloit bien que ces cornes prinſent leur origine du bouc, qui les porte grandes. Et que ce n'eſtoit pas vne inuention tant nouuelle, qu'elle ne reſſente ſon antiquité, d'appeller bouc celuy qui eſt mary d'vne femme adultere: parce qu'anciennemẽt, diſoit il, on vſoit de ceſt hieroglyphique, & de ceſt adage, contre les baſtards, ſi quelqu'vn d'auanture s'enqueroit de leur pere: en diſant, Il va de la mere comme de la cheure, à cauſe de l'incertitude du pere: la cheure eſtant mobile & legere, & pourtant le cheureau ne peut eſtre congneu que de la mere. C'eſt donc à bon droict, que l'on appelle l'homme bouc, duquel la femme ſeule peut recongnoiſtre les enfans. Si on baille des cornes à ceux qui ſont cocus, va repliquer quelqu'vn, il faut donc bien dire que les Diables ſont tous cocus: car à tous on leur baille des cornes: & veritablement en portent ſur la teſte, comme aſſeurent les peintres & ceux qui en ont veu. Toutefois, les cocus eſtans ſi bon-

nes gens, & les Diables ſi meſchans, il me ſemble qu'il ne les faudroit pas merquer de meſme merque & enſeigne. Combien que i'eſtime heureux ceux qui portẽt des cornes, ſi elles leur demeurent touſiours, d'autãt que les Diables ne leur feront nul mal, pẽſant que ce ſoient de leurs compagnõs. C'eſt volontiers, va dire vne Feſſe-tondue, quelques ialoux qui ont fait & peint les Diables cornuz, & ont aſſeuré qu'ils l'eſtoient : cõme voulans dire, que c'eſt le plus grand mal & malheur qui puiſſe arriuer à vn homme que d'auoir des cornes: & pour ceſte cauſe, afin que tout le monde ſache que les Diables ſont les plus meſchans, miſerables & infortunez qu'on ſçauroit trouuer, on leur a baillé des cornes auſſi biẽ qu'aux cocus. Ce ſeroit bien pluſtoſt, repliqua quelqu'vn, qu'on faict porter les cornes aux Diables, par ce que le bouc eſt prins pour le Diable, pour peché, & pour toute choſe mauuaiſe, eſtant fort laſcif, infect & puant : dont il eſtoit en l'ancienne Loy ſacrifié pour tout le peuple, en le maudiſſant, & mettant tous leurs pechez ſur ſa teſte. Seroit-ce point, demanda vn autre, que les Diables en faiſant vn homme cocu luy baillent leurs cornes ? Parce que les Diables, qu'on dit & croit eſtre cornus, peuuẽt

auoir copulatiõ charnelle d'vne femme qui eſt ſorciere, & s'eſt donne à eux. Et Philoſtrate tiẽt que *Lamiæ* ſont eſprits, ou pour mieux dire mauuais Daimons, paillards outre meſure. Iacobus Ruepff, adiouſta il, teſmoigne que de ſon temps vne femme ſorciere eut affaire à vn eſprit malin, & que les entrailles luy en tomberent, & qu'vn boucher ſorcier ayant affaire à vne Diableſſe, ces parties genitales luy enflerent de telle ſorte qu'il en mourut. Vne fille de Conſtãce ſorciere diſoit que le Diable l'auoit engroſſee, & de faict ayant le ventre grand, elle fut miſe en garde, & ſortit de ſon ventre des cloux de fer, des pierres, des os, & autres choſes. Puis adiouſta que ce qu'õ dit, les Diables engroſſer des fẽmes, les femmes s'addonner aux Diables, & les hõmes à des Diableſſes, que cela ne ſe fait qu'ẽtre les Diables, Sorciers & Sorcieres, Dieu le permettant, s'eſtãs mis à leur ſeruice. Quelqu'vn repliqua q̃ cela eſtoit malaiſé à croire, que les Diables peuſſent congnoiſtre les femmes charnellement, & que s'il n'y auoit que ceux là, il n'auroit point peur d'eſtre cocu, & ne craindroit point leurs cornes, craignans plus les vifs que les morts : les Diables & les Daimõs eſtãs de nature ſpirituelle, n'ayans chair ny ſang. Et auſſi que les Diables

n'ont point necessité de successiõ, parce qu'ils sont immortels,& estans immortels, ils n'ont besoing d'engendrer, & n'en ont nul desir. Que si ainsi estoit, disoit il, que les Diables peussent engendrer, il y auroit bien de la Diablerie par les champs. Mais que ie parle à mõsieur Bodin, va dire nostre Fesse-tondue, ie luy demanderay, si les Diables, pour les punir du tort qu'ils font aux maris des sorcieres, ne peuuent pas prendre la verolle. Et qui me fait croire qu'ouy, c'est qu'on dit, le pauure Diable a la verolle. De la bailler, ie n'en fay point de doubte: & croy que ce sont eux, & les Sorciers, leurs grands amys, qui l'ont apportee au monde, & qu'ils l'ont baillee aux femmes: veu qu'encores auiourd'huy quand on veoit quelqu'vn qui en est malade, on dit. il est ensorcelé, c'est vne maladie qu'on luy a baillee. Ie demãderay aussi à Bodin, si les Sorciers, qui ont cõpagnie de leurs Diablesses de femmes, font les Diables cornus, & si pour cela on leur baille des cornes. Quelque autre prenant la parolle va dire, qu'on ne bailloit pas des cornes aux Diables pour estre cocus, mais que c'estoit parce que bien souuẽt ils prenẽt la figure d'vn bouc, qui a des cornes, & se font en ceste sorte adorer, & baiser le cul, où il y a encores

vne petite corne: comme tesmoignẽt tous les Sorciers par leurs depositions, qui appellent ce diable desguisé en bouc, *Melampyge*, qui est autant à dire comme cul noir: au moins, disoit il, on me l'a fait à croire, car ie ne suis point sorcier pour entendre ce langage. Puis continuãt confessa qu'il ne sçauoit pourquoy on bailloit des cornes aux diables, mais qu'il sçauoit bien pourquoy on dict que les cocus ont des cornes. C'est, commença il à dire, que quand ils arriuent pres de leur maison, ils commencent à corner, afin de ne trouuer ce qu'ils ne cherchent pas, & qu'on ne les estime point estre Ians d'eux mesmes. Ou bien c'est, adiousta il, qu'on les appelle cornus, de ce qu'ils sont cõtrains de baisser la veuë & la teste, comme font les beufs & les toreaux, & autres animaux à corne, quand ils combatent. Ou bien on baille des cornes aux cocus, parce qu'ils deuiennent furieux (au moins aucuns) & dangereux, ainsi que sont ordinairement les animaux armez de cornes. Ce n'est point pour tout cela, va asseurer quelqu'vn, qu'on dit les cocus porter des cornes, mais c'est parce que les cocus sont faciles à se laisser persuader, & tourner de çà & delà, comme les cornes, qui mises au feu prennent telle forme qu'on veut. Et de faict,

adiousta il, il y a des personnes qui meritẽt biẽ qu'on leur face porter des cornes: par ce qu'õ les tourne comme on veut, & quelque chose qu'on leur puisse dire de leurs femmes, ils ne le croyent, & si leur baillent tant de liberté, qu'ils meritent estre appellez par leur nom, comme vous entendrez. Il n'y a pas long tẽps, disoit il, qu'vn de mes voisins, homme d'estat & d'aage, remonstra à vn sien amy la trop grã-de licence qu'il bailloit à sa femme, & que le monde en parloit en mauuaise part. Ce bon homme de mary n'en voulant ouyr parler, ce mien voisin fut contrainct de luy dire comme il auoit trouué sa femme auec vn homme, & de luy declarer par le menu tout ce qu'il auoit veu, qui estoit suffisant pour l'asseurer d'estre cocu. Ce mary s'asseurant du contraire, va dire à son voisin, que les gens vieux de maintenant sont si soupçonnenx que s'ils voyent parler vn homme & vne femme ensemble, ils y pensent en mal, & qu'on se peut bien approcher l'vn de l'autre sans offenser Dieu, ne son honneur, ne son mary. Ce voisin tirant sur l'aage, le voyant opiniastre, & qu'il auoit ie ne sçay quoy en la teste, qu'on ne luy pouuoit facilement oster, luy va dire ainsi: Si on le faict comme on faisoit de mon temps, ie vous puis asseurer que

vous estes cocu, & que vous auez des cornes. Ce conte acheué, on se remet encores à rendre raison des cornes qu'on baille à ceux de qui les femmes se font seruir à couuert, & qui s'esbatent, & resioüissent auec leurs amis. L'vn disoit, que c'estoit pour ce que la coustume & naturelle façon de toutes femmes est de chãger les hommes en cerfs & moutõs toutes les fois qu'il leur plaist, comme Diane fit Acteon. L'autre asseuroit qu'on attribue les cornes aux Ians, parce qu'on sacrifie le bouc, qui a des cornes, à Minerue: estant chasteté mortelle ennemie des cornes. Vn autre qui auoit veu le mõde des cornus, nous va dire, qu'il y auoit leu, que celuy qui par le moyen de sa femme porte les cornes, n'est dict cornu pour autre raison, que pour autant que les cornes sonnent & publient par les carressours son deshõneur & infamie, comme les autres choses publiques: par ce qu'anciennemẽt l'on auoit accoustumé de faire les trõpettes de cornes. Ie sçay bien, va dire vne fesse-tõdue, pourquoy on baille aux cocus des cornes: c'est que les ioüeurs d'instrumẽs & les musiciẽs sont subiets à les porter, & les femmes qui ayment & suyuent la dãse, & ne demãdent qu'estre où il y a des menestriers (ayans leurs lyres & violons faicts de corne)

ſont ſubietes à faire porter les cornes à leurs maris. Et cela ſera aiſé à croire, ſi vous conſiderez que les Anciens baſtiſſoient la lyre auec deux cornes d'vn ſommet ou coupeau, & d'vn taiz voulté, comme Philoſtratus eſcrit parlãt d'Amphion : ces cornes eſtans prinſes d'vne cheure ſauuage, dont les muſiciens vſoyent pour faire leurs inſtrumens, deuant qu'ils euſſent l'vſage du bois. Vn Drolle prenant la parolle, repliqua qu'au contraire c'eſtoit vn bon heur que d'auoir vne belle femme, qui n'ait point d'ennemis, pour viure à ſouhait, & en honneur, car il ſe peut vanter d'auoir la corne d'abondance. Vn bon mary, adiouſta il, ayant vne belle femme, & en veut faire part aux autres peut dire qu'il a en ſa maiſon la corne de richeſſe, & la corne d'Amalthee, qui eſt touſiours le ſymbole & enſeignement d'abondãce. Et ceux qui portent ceſte corne, comme faiſoit Hercules, ont toute abondance & fertilité, & ſe peut appeller corne de copie & de richeſſe, là où tout ſe trouue. Et auſſi les Egyptiens en leurs Hieroglyphiques & ſacrees lettres, par la corne d'abondance, ont remarqué vne grande liberalité & largeſſe, eſtant volontiers touſiours miſe dans les mains des dieux: & en toutes les medales où elle ſe voit, c'eſt

pour repreſenter tout bon heur, tout bien & commodité. De là eſt venu qu'on appelle vn homme cocu, Ian, qui eſt à dire en langage Ethiopien, puiſſant, & leur Roy s'appelle Prete-Ian. Theuet dict qu'il ſe voit en l'iſle de Moluque vne beſte amphibie, qu'il nomme Camphurch, dont le Roy de l'iſle porte volõtiers le nom, & ce pour la reuerence d'vne ſeule corne de trois pieds & demi, qu'elle porte au frõt. Le plus grand honneur que les Indois du Calecuth peuuent faire à leur dieu de diable, c'eſt de luy bailler vn diadeſme à trois cornes: les cornes de toute ancienneté remarquans vne dignité, puiſſance, force, authorité & empire en tous les liures hieroglyphiques. Et auſſi que la demonſtration d'vne vie longue, ſe faict par les cornes des cerfs longues & ouuertes. Que ſi ie ſuis deſtiné, adiouſta il, en continuant, à porter des cornes, ayant ce bõ heur d'eſtre cocu, ie voudrois bien en auoir d'auſſi belles & bonnes que celles des Elephans, pour eſtre les plus grandes & riches cornes de tous les animaux: combien qu'aucuns tiennent que les Elephans n'ont point de cornes, mais des dents. Si eſt ce, luy fut il repliqué, que Pauſanias ſouſtient que les cornes naiſſent ou au ſourcil, ou au nez: & outre cela, ces cornes tombẽt à cer-

tain temps,au lieu desquelles reuiennent d'autres,qui s'amollissent au feu,ce qui ne se pourroit faire des dents : ioinct qu'elles sortent & prouiennent du crane ou test. Soyent cornes, ou dents,va dire quelqu'vn,si ie dois estre cornu,i'aymerois mieux auoir vne corne de Licorne,que les Grecs nommẽt *Monoceros*, & les Latins *Vnicornis*,pource que c'est la plus digne, riche,&precieuse,& de plus grand prix:& aussi que ie ne serois beste qu'à vne corne, & ainsi à demi cocu.Il luy fut respõdu, qu'il n'y auoit point de petis cocus,& de demi cocu : & que la maison de celuy qui se marie est toute entiere:à ceste cause Iuno est tousiours dicte par Æschyle *Telia*. Et aussi que la plus part tient, qu'il n'y eut iamais de Licorne, ne beste qui n'eust qu'vne corne,& que c'est vne chose imaginee:car il ne se trouue hõme,tant ait il voyagé,qui en ait veu,si bien que Theuet dict que les cornes, qu'on asseure estre de Licornes, se contrefont par ceux du Leuant, & ne sont autre chose que cornes d'Elephant creusees & allongees.Et à la verité,adioustoit il, quãd on brusle vne de ces cornes,qu'on dit estre de Licorne,elle rend semblable odeur que l'yuoire. Et quand tu ne serois qu'à demi cocu,luy fut il encores repliqué,n'ayant qu'vne corne de Li-

corne, penses tu que ta corne, & la corne de Licorne, soyent de telle vertu cõtre les venins & poisons que tu estimes, & que les Medecins ceremonieux qui l'ordonnent, font à croire aux plus grans, & simple peuple? Car quant à moy, adiousta il, ie tiens auec Rondelet, que toutes cornes en general n'ont ni saueur ni odeur pour seruir en medecine, si ce n'est pour dessecher. Car ie ne puis croire que le parfun des cornes puisse chasser les serpens, & que la peste en soit chassee, si vous faictes brusler des cornes en vostre chambre, combien qu'il y ait des animaux qui ont toute leur force aux cornes. Parquoy il cõcluoit de n'aymer point les cornes, puis qu'elles n'auoyent les proprietez & vertus que beaucoup leur donnent. Et que le plus grand bien qui vint iamais des cornes, c'estoit d'auoir serui aux Anciens de vaisseaux pour boire, beuuãs en des cornes: à ceste cause le bon Denis estoit peint cornu, & appellé cornu: ou biẽ c'est que ceux qui aymẽt à boire en ces vaisseaux, estãs bõs suppots de Bacch⁹, sont dignes de porter les cornes. Si est-ce, luy fut il repliqué, que les anciẽs beuuoyẽt en des cornes, pour autãt qu'elles auoyẽt vertu & cõtre le venin, & contre les maladies: tellement qu'ils mesuroyent leurs liqueurs & medecines

en des vaisseaux de corne,& en bailloyẽt leurs clisteres,ce dit Galien:n'estimãs rien de la porter,& d'y boire, s'ils n'auoyent la corne au cul. Les cornes furent si bien cornees, que nous demeurasmes tous escornez,& n'y auoit celuy d'entre nous, qui ne se frotast deux ou trois fois le front:les vns souhaitans en auoir,à cause du bien qui en prouient,les autres n'en vouloyent en façon du monde,combien qu'on ne sçauroit trouuer de meilleures gens que ces porte-cornes. Vn autre de la Seree,depeurque on s'accrochast à ses cornes, nous va faire vn conte d'vn sien voisin, qui ne demande autre chose que d'auoir des cornes, ayant quelque fois ouy discourir toutes les commoditez qui en prouiennent, & que pour l'en diuertir & empescher, on luy disoit qu'il ne se falloit point tant haster, & qu'il se faisoit des mariages bien cornus le plus souuent:& que ce Ian futur respondit à ses parẽs,que si on ne se marioit,il n'y auroit point de Ians,& que le monde periroit. Quand on luy disoit, vous estes bien vieux pour celle que voulez prendre: il repliquoit luy auoir bien dit, qu'il estoit bien vieux pour fournir aux charges de mariage,& au deuoir que le mary doit à sa femme, & que celle qu'il pretendoit,luy auoit respondu,mon amy,

amy, ne vous souciez de cela, laissez m'en faire i'y pouruoiray bien. Quand on le menaçoit que s'il se marioit en ceste maison, qu'il seroit marié en vne corniere de la ville, & que la vaisselle qu'on luy donneroit en mariage seroit de Cornoüaille. Si ie suis marié en vne corniere de la ville, disoit il, tant mieux: ie n'ayme pas si grand bruit, ma femme ne sera pas si cogneuë, & si commune. Qu'on me baillera de l'estain de Cornoüaille, on ne me fera point de tort, c'est le meilleur. Quand on luy demãdoit en quelle sorte il vouloit estre marié, il disoit, cõme les autres Ians. Puis il disoit à ces beaux persuadeurs, que la fortune auoit plus de lieu & effort au mariage que la prudence: & qu'il suffisoit, sans tant faire de recherches, à yeux clos se laisser conduire au sacrifice, puis qu'il auoit ce malheur pẽdu au col. Que voulez vous plus, adiousta celuy qui faisoit le conte, il luy arriua d'estre cocu, comme il estoit destiné, le sçachãt par sa femme mesme: qui estãt de bõne conscience, & se voyant preste à mourir, où il n'est pas à croire qu'on vousust mentir, luy dict qu'ils auoyent vne petite fille, qui n'estoit pas à luy, & qu'elle faisoit conscience de la faire heriter à son bien, n'estant pas sa fille: parquoy elle luy en demande pardon, en deschar-

geant ſon ame. Ce bon homme de mari ne s'ẽ faſcha nullement, car elle luy auoit bien dict, quand il luy diſoit qu'il eſtoit vieux pour faire bien les beſongnes de la maiſon, qu'on la laiſſaſt faire, & qu'elle remedieroit biẽ à cela. Puis demande à ſa femme, à qui eſt donc ceſte fille? Elle luy reſpond, qu'elle l'auoit fait faire à leur iardinier: le mari, pour la reconforter, luy redemande, & ce iardinier eſtoit il pas à noſtre iournee? Elle reſpond qu'ouy. Tout ce qu'il a donc faict, va dire ſon mari, eſt pour nous, puis qu'il eſtoit à noſtre iournee. Que ſi i'ay vne caualle, diſoit il à ſa femme, & vn cheual la ſaillit, à qui eſt le poulain, ou la pouldre? ne ſont ils pas au maiſtre de la iument? Et ainſi mit hors de ſcrupule la cõſcience de ſa femme, & la ſiẽne auſſi: l'aſſeurãt que la fille eſtoit à eux deux, & qu'il y auoit part, puis que ce iournalier eſtoit à leur iournee. Vous me faictes ſouuenir, repliqua quelqu'vn, d'vne autre femme qui auoit douze enfans, laquelle eſtant en vne extreme maladie fit venir ſon mari, auquel elle dict: mon amy Guillaume, il n'eſt plus temps de ſe moquer, ſçachez que de tous ces enfans, le ſeul premier eſt voſtre fils, entant que la ſeule annee premiere ie vous ay eſté fidelle. Puis raconta par ordre ſa vie, & les noms de ceux

qui s'estans ioüez à elle, estoyent peres de ces enfans. Le plus petit de tous, comme il ouyt cecy, ioignit les mains, & tout tremblant dict à sa mere, ah, ma mere mamie, ie vous prie dõnez moy vn bon pere. Escoutez, adiousta il, d'vn fascheux, qui voyant sa femme tenant vn sien petit enfant, luy va dire, ie voudrois auoir payé la moitié de mon bien, & estre asseuré que cest enfant fust à moy, comme vous estes certaine qu'il est vostre. Sa femme sans s'estõner luy va dire, qu'il luy donnast seulement cinq cens ducats, & qu'elle le mettroit hors de doubte, ce que le mari promist. La dame lors prenant son enfant entre ses bras, s'addressa à son mari, auquel elle dict: Seigneur, me confessez vous pas que cest enfant est à moy: ouy vrayemẽt, repliqua il, mais que s'ensuit il pour cela? Elle alors luy presentant, luy dit, tenez donc, car ie le vous donne, or estes vous tout asseuré qu'il est vostre. Et Dieu sçait si ceux qui estoyent presens se peurent tenir de rire de la sotte curiosité de ce mari. Si ne fault il pas, repliqua quelqu'vn, croire à vne femme mariee, qui dict que tel enfant n'est pas à son mari: car le Iureconsulte dict, que le fils est tousiours presumé estre au mary, encores que la femme soit publique: combien que trouuons par

escrit, l'enfant aisné d'vne Royne auoir renonçé à la couronne, parce que sa mere luy auoit dit qu'il n'estoit pas fils du Roy son mari, mais d'vn gendarme. A ceste cause, adiousta il, en Calecuth le fils de la seur vient à la couronne, & non pas les enfans des freres: & les Lyciens faisoyent porter à leurs enfans le nom de leur mere, comme le plus asseuré, encores que par leurs loix ils se declarassent cocus: confessans librement estre fort difficile de vouloir garder vne chose dont tout le monde pretend auoir la clef. Ayant acheué, vn autre luy demanda, qui estoyent ceux qui auoyent les plus grandes clefs, sçachant bien, disoit il, ceux qui auoyent les plus grandes poches: ie n'exprimeray les mots François, parce que les femmes ne les sçauroyent lire. Vn qui auoit perdu son procez en vne Cour de Parlement, s'auançant de parler, va dire qu'il n'y auoit natiõ au mõde qui eust plus grand chose, que celle où il auoit failli à gagner son procez: parce, disoit il, qu'ils engrossent leurs femmes encores qu'ils en soyent loing de vingt lieuës. Puis continuant, va dire que les gens de ce pays là l'auoyent iugé à estre cocu à poids de marc, luy reprochãt qu'il en auoit l'encoleure, mais qu'il auoit respondu qu'il s'en garderoit bien, parce qu'il ne

ſe marieroit pas en leur pays. Outre, nous va conter qu'il auoit eſté contrainct de mener en ce pays là ſa femme (les procez y eſtãs immortels) auec ſes enfans, & que les dames ſe mocquoyent de ſa femme, qui auoit de chetifs enfans, maigres & regroüis, au lieu que les leurs eſtoyẽt frais, gras, & biẽ potelez: & luy demãdoyent comment elle faiſoit ces petits auortons, ſi minces, foibles, & deſnuez: & qu'elle leur auoir reſpondu, que ſon mary & elle les faiſoyent tous ſeuls, ſans appeller perſonne à leur ayde. Ces contes ne peurent empeſcher qu'on ne reuint encore aux cocus, chacun s'auançant d'en parler, afin qu'on ne penſaſt qu'õ le fuſt, pour n'en oſer riẽ dire. Car vn de la Seree va demander, mais s'il eſt vray ce qu'õ dit, que ſi vous touchez la robbe d'vn cocu, ſans qu'il s'en aduiſe, que vos verrues ſe perdront? Et ſi vous auiez des verrues, luy demanda noſtre Feſſe-tõdue, & que ſans y penſer vous touchiſſiez à voſtre robbe, ſi vous en gueririez auſſi bien qu'en touchãt à la robbe d'vn autre, & ſi vous meſme ſeriez voſtre medecine? Ie vous entens bien, repliqua ce demandeur à noſtre Feſſe-tondue, qui luy va dire, Dieu ſoit loüé, que ie ne parle point à vn ſourd. Il arriua durant le ſouper de ceſte Seree, qu'vn bõ Drolle

ne pouuoit trouuer la ioincture d'vn chapon en le voulant decouper: celuy qui estoit assis le plus pres de ce Drolle, voyant la peine où il estoit, luy va dire, pense à vn cocu, & incontinent tu la trouuerras. Le Drolle en se riant luy va dire, & si ie pensois en vous, ou en moymesme, seroit ce pas tout vn? Depeur qu'on entrast en debat, quelqu'vn commença à dire: Il n'y a pas trois iours qu'vn mien voisin se vint plaindre à moy de sa femme, qui luy auoit mis ie ne sçay quoy en la teste, qu'on ne pouuoit pas facilement luy oster. Ie le prie de me dire que c'estoit, & que ie luy conseillerois ce qu'il auroit affaire. Il me dict, ie le vous conteray cõme à mon amy. Et commença à me dire: Vn iour estant ma femme & moy auec quelqu'vns de nos voisins, on vint parler des cocus: les vns disans, qu'il y auoit des Iaus qui le vouloyent estre, les autres qui traitoiẽt si mal leurs femmes, qui ne se falloit esbahir si elles se deffendoyent, en baillant à leurs maris quelques coups de fourches: d'autres disoyent que les cocus estoyent les meilleures gens du monde, mais que pour rien du monde pourtant ils ne voudroyent pas l'estre. Moy me faschãt d'ouïr tant parler de ces cocus (car à la verité ie ne sçay si ie le suis ou nõ) ie vois dire à ma femme

& à mes voisins: Ie vous prie laissons là ces cocus, ie voudrois que tous les cocus fussent en l'eau. Ma femme lors me va demãder, ie ne sçai à quel propos, si ie sçauois biẽ nager. Que veut elle dire par sa belle demãde? Lors ie cõmence à luy interpreter, le mieux qu'il me fut possible, cõme elle entendoit son interrogatiõ, cõbien que i'eusse grande enuie de rire, mais ie cogneus bien qu'il estoit vn peu opiniastre, & qu'il auoit quelque chose en la teste, qu'on ne luy pourroit iamais oster: nõ plus qu'à vn miẽ voisin, qui pourtant n'a pas si grande occasion de se scandalizer de sa femme, pour luy auoir demãdé que c'estoit que fornicatiõ. Car quãd à moy, disoit elle, ie ne sçay que c'est que fornicatiõ, & pourtant ie ne laisse tousiours à m'ẽ confesser, à toute aduenture. Ce conte acheué quelque autre nous conta d'vn sien voisin, que quand il se fasche auec sa femme il l'appelle tousiours putain, & sa femme luy dict, & bien ie suis putain. Son mari luy replique, par Dieu nõ es, tu n'es pas putain, tu en as mẽti. Puis elle replique, biẽ donc ie ne suis pas putain. Il dict bien que sa femme est putain, mais il ne veult pas confesser qu'il est cocu. Tous ces petis cõtes acheuez, quelqu'vn s'auãça de parler ainsi: Il n'y a pas long temps qu'vn gentil-hom-

me estant arriué en vne hostellerie de ce pays, bailla assignation à son hostesse aux priuez, tãt à cause du mary qui estoit vmbrageux, qu'à cause du peuple qui estoit logé là dedans: car encores qu'on les eust tous deux trouuez en ce lieu, on n'eust sçeu dire, au moins honnestement, autre chose, sinon qu'ils estoyent à leurs affaires. Or n'y faisoyent ils gueres que d'entrer, que voicy le mary, qui ne pensant en rien que d'aller aussi à ses affaires, va trouuer la porte des priuez fermee: & estant pressé par la faculté expultrice, va crier qu'on luy ouure. Le gentilhomme en aussi grãd peine que son hoste, qui estoit bien empesché auec son hostesse, respond ie ne puis. Pourquoy, dit le mary, en rechignãt & serrant les fesses, il y a deux troux? Il est vray, respond le gentilhomme, mais i'en occupe l'vn, & l'autre est tout foireux. Ce pauure mary tout honteux & foireux, serrant les serrails de sa gibeciere, s'oste de là. L'hoste deuoit dire, repliqua quelqu'vn, comme ie fis vne fois: car allant à mes affaires, & trouuãt vn autre qui auoit occupé le siege auant moy: ie luy dis, c'est la raison qu'il soit *primo occupanti*: celuy qui presidoit en ce siege, me respond, vous dictes vray, aussi au cul pend-il. Dont ie me prins si fort à rire, que l'enuie d'aller à mes

affaires me passa. Il souuint à vn de la Seree de nous conter ce qui luy arriua, & à vn gentil-homme, estans logez en mesme logis. Et voicy comment il commença. Nous fismes ma femme & moy vn assez long voyage, comme vous sçauez tous, il arriua que ma femme me logea à la Corne, maugré moy: car i'auois tousiours fuy de me loger au Cerf volant, au petit Cerf, au grand & petit Mouton, au Bœuf couronné, au petit Diable: bref ie craignois tant les cornes que ie n'ay iamais pensé qu'on y fust bien logé ne bien traicté. Et si en l'enseigne où ma femme me logea pendoit vne corne, nostre hoste en auoit deux bien attachees: ainsi qu'il fit congnoistre à ceux qui ne les voyoyent point, comme vous oyrez. En ceste hostellerie de la Corne, y auoit vn gẽtil-homme aussi logé, qui estoit accort & bien lest: lequel apres disner se retirant, fut suiuy de nostre hostesse, qui estant familiere auec luy, cõme les Epistres de Cicero, voulant rire, prend son chappeau, son manteau, ses bottes, & s'en accoutre. Il print enuie à ce gentil-homme, voyant son hostesse gaillarde, ainsi habillee, de sçauoir si elle estoit encores femme, comme autrefois il l'auoit esprouuee, & si elle n'estoit point deuenuë homme, cõme il s'en est trouué

naturellement,& par magie. Et ſans autre forme de proces, habillee en homme, la couche ſur vn lit. Noſtre hoſte, monſieur *de Cornibus* doublement, cherchant ſa femme, entre en la chambre où ils eſtoyent: & voyant ce gentil-homme ſur vn homme botté, ce penſoit il, ſans dire mot, nous vint tous appeller, & ſortant en la rue appella auſſi tous ſes voiſins, leur diſant, & à nous, mes amys, venez veoir chez nous vn de mes hoſtes qui eſt bougre, & cheuauche ſon valet: venez moy ayder, diſoit il, & nous le prendrons ſur le fait, & le ferons bruſler comme vn bougre qu'il eſt. Nous y allons tous auec noſtre hoſte & ſes voiſins: meſmes les femmes, qui n'ayment pas ces gens là, diſoyent qu'ils les falloit tuer. Noſtre hoſte, qui alloit le premier, trouue, & nous auſſi, & tous les voiſins, que ce valet botté eſtoit ſa femme, & que ce gentil-homme n'eſtoit point bougre. Ie vous laiſſe à penſer, adiouſtoit il, qui fut plus esbahy de la femme ou du mary, qui auoit eſté querir tous ceux de ſa rue pour leur monſtrer que de ſa teſte rõde on en auoit faict vne fourchue, & qu'à bon droict il eſtoit maiſtre de la Corne. Nous ſortons tous de la chãbre: les vns diſans que le mary impunément les pouuoit tous deux tuer, les ayans trouuez

ſur le faict. Les autres diſoyent que la couſtume d'Eſpagne eſtoit de mettre l'vn & l'autre entre les mains du mary, pour en faire à ſa volonté que ie trouuois le meilleur, & le plus aſſeuré: car du depuis i'ay ouy dire qu'elle s'eſtoit bien gouuernee, & que reprenant les imperfectiõs d'autruy, elle veut rabiller le monde: combien que ie ſache qu'il eſt mal aiſé à vne femme ſe contenter de peu, quand vne fois elle a fait breſche à ſon honneur: & que le plus ſouuent la plus part ſe repent de s'eſtre repentie. Ce que les Poetes, diſoit il en continuãt, nous ont bien baillé à entendre, en baillans de ſi beaux nõs à Venus la Deeſſe des Courtiſannes, & en luy conſacrans tãt de lieux, deſquels elle a prins le nom: car tous ces lieux ont porté teſmoignage qu'ils luy ont ſeruy d'autant de bordeaux. Le premier lieu, adiouſtoit il encores, où l'on dit que Venus fut menee ſi ieune, & dont on l'appella Cytheree, c'eſt le lieu où elle commença à exercer ſon meſtier: auſſi quand on l'appelle Cyprienne, Idalienne, & Acidalienne, ie preſuppoſe que c'eſt le lieu où elle a tenu boutique en Cypre, au bois d'Idale, & à la fontaine d'Alcidalie, ny plus ny moins qu'en Erice au païs de Sicile, dont elle porte le nom d'Ericine: & fina-

lement en Syrie, dont elle eſt appellee Syrienne : en Aſſirie, dont on l'appella Mylitte : en Arabie, dont elle fut nommee Alytte: en Perſe, dont elle a nom Mitre: en Iſthme, dont elle eſt ſurnommee Iſthmienne : & en Pyre, au moyen dequoy on luy donna le nom de Pyrenee. Et pourtant ie penſe qu'il n'y a coing dont Venus, qui eſt la plus chaſte des Courtiſannes, & reueree pour leur Deeſſe, n'ait rapporté quelque trophee, auec ſa marchandiſe. Perſonne ne prenant le party des femmes, vn Drolle nous va conter comme il auoit honneſtement appellé vn ſien voiſin cocu, qui vouloit tuer tout le monde auec ſes cornes, quand on le ſaluoit tenant ſon chappeau auec deux doigts, combien qu'il le fuſt à vingt & quatre carats: & voicy comment. Ie vy vn iour ce Fier-Abras de cocu auec ſes voiſins, & les miens : or eſtant familier & amy auec vn de ceux là, ie luy demande : & que fais-tu là cocu ? Il me reſpond, ie ſuis icy auec les autres. Puis ie pren vne pierre, & faiſant ſemblant de la ietter, ie luy dy, ie m'enuois te monſtrer vn cocu: mais voyant que tous les autres, auſſi biẽ que luy, auoyẽt baiſſé la teſte, ie vois dire tout hault, ie ne penſois monſtrer qu'vn cocu, mais à ce que ie veoy il y en a bien d'autres. Penſez,

va dire quelque autre, qu'il feroit beau veoir auiourd'huy la compagnie des Cornuts, qui gaignoit la ſoulde ſoubs la charge du maiſtre de camp dit Preſential. Ie ne doubte point, reſpondit vn de la Seree', qu'il ne fiſt beau veoir ceſte bande, & qu'elle ne fuſt bien complette & bien grande. On peut euiter coquuage, repliqua vn autre, ſi nous nous aydons d'vn arbuſte qu'Ariſtote dit croiſtre en Colchos: duquel ſi le mary en rompt vne branche, & la mette au lit de ſa femme, cela la rendra pudique. Il y auoit en ceſte Seree vn doubteux & vmbrageux, qui va dire en ceſte ſorte. Penſez vous que i'eſtime moins vn homme pour eſtre cocu? & que la vertu, la ſageſſe, & tout le bien, & bon heur d'vn homme depende du cul d'vne femme? Il n'y a, diſoit il, que les fols qui les en priſent moins, & des mutins, qui leur reprochent: cõme vous entendrez par vn vieux conte d'vn fou qui s'en vint à vn Magiſtrat luy dire: Monſieur, on dit qu'il y a en ceſte ville deux Dominiques, dont l'vn eſt fol, & l'autre cocu. Ce Iuge faſché au poſſible, luy va dire, va, va, tu es vn fol. ~~Pardieu~~, repliqua ce Dominique, ſi ie ſuis le fol, tu es donc le cocu. Et c'eſt ceſtuy cy de qui on fit vn quatrain: parce qu'à tous propos il ſe vantoit d'eſtre perſon-

ne publique: & si i'ay bõne memoire le voicy:

Dy? pourquoy te vantes tu tant,
Par tiltre si magnifique,
D'estre vne personne publique?
Ta femme en peut bien dire autant.

Il ne se doit fascher, va respondre vn autre, s'il est cocu, ie le congnois bien: car sa femme auoit tousiours bien dit qu'elle ne seroit iamais mariee auec homme qu'il ne portast la cornette (c'est à dire vne petite corne) & le bonet cornu. Et voila pourquoy on appelle maistres ceux qui portent ces beaux accoustremens: *vnde versus,*

Ils sont maistres seulement
Pour auoir communement
Quatre cornes sur la teste:
Voire aucuns d'eux sont tenus,
Outre les bonnets cornus,
D'auoir aussi la cornette.

Toutefois, va il dire en continuant, il y a des personnes de diuerses complexions & humeurs: les vns ne prenans pas les matieres si à cœur, & pour viure sans tourment, ne cherchent iamais ce qu'ils ne voudroient pas trouuer. Les autres sont si ombrageux & si despits d'estre cocus en propre personne, que vous ne sçauriez parler si correct, encores qu'on leur

die, sans parler de vostre femme, qu'ils ne l'interpretent en mauuaise partie, & s'ils ne vous outragent, ils vous mettront en procez, se faisans declarer cocus par arrest : & cuydans oster les cornes de leur sein, se les mettent au front. Et d'vn de ceux cy, i'en ay veu vn Epitaphe, au liure des Bigarrures, qui m'a semblé bon de le vous reciter, pour vous monstrer qu'il se fit declarer cocu & durant sa vie, & apres sa mort. Son Epitaphe qu'on a mis sur sa tombe, dit ainsi :

Cy dessoubs gist presque tout vsé
En son viuant, maistre Iaques Cassé:
A qui il couta maint escu
Pour se faire dire cocu.
Helas! son pere le fut bien,
Et pourtant ne luy couta rien:
De telles gens il est assez,
Priez *Dieu pour les Trespassez.*

Il y a vn proces indecis, disoit il, qui tourmente bien les Iuges, d'vn qui a dit à son voisin, qu'il auoit la teste faicte comme vne fourche: se deffendant, il iure l'auoir dit ainsi qu'on parle communement quand on reproche à quelqu'vn qu'il a la teste faicte comme vn crujon, ou comme vne courge, ou comme vne boule. Sa partie aduerse insiste, disant qu'il luy a dit,

vous auez la teste faicte comme vne fourche, en se courrouçant, & en l'iniuriant: ne voulant rien prendre en payement, à cause qu'on luy a mis quelque chose à la teste que luy mesme dit qu'on ne luy sçauroit oster, & que cela luy demeurera tousiours, & tāt qu'il viue. Les châbres se doyuent assembler, nous sçaurons bien tost qu'il en sera ordonné: aussi bien que d'vn autre proces qui est sur le bureau, où il est question de mesme iniure. Car durant les guerres, vn Caporal faisant commandement à vn de son escoüade d'aller à la garde: le soldat s'excusant qu'il n'auoit point d'armes, demanda à son Caporal: Dequoy voulez vous que ie me deffende? qui luy respond, des cornes. Ie croy pourtant, va dire vne Fesse-tondue, que c'est vne bonne deffense que les cornes: car nous disons celuy là estre demeuré escorné, ou auoir souffert vne escorne, qui ne se peut reuanger, & est demeuré sans deffense, les cornes augmentans la hardiesse: car si à vn mouton vous ostez les cornes, il deuient timide & doux, laissant sa hardiesse. Nous baillons, adiousta il, à Bacchus des cornes, pour monstrer que le vin prins sans mesure rend les personnes hardies & furieuses, comme les bestes qui portent des cornes. Et de faict ie ne trouue pas

pas vn homme ſage d'iniurier telles gens: car eſtans conduits de rage, ils frappent de la corne. A ceſte cauſe i'ay trouué vn de mes voiſins bien aduiſé, d'auoir dit à vn cornu, qu'il ne l'auoit point appellé cornard, touchant à l'honneur de ſa femme, mais qu'il auoit dit qu'il eſtoit vn cault Regnard. Si ces facheux eſtoyent à Naples durant les vendanges, repliqua quelqu'vn, ſi faudroit il bien que ces gens là, qui ne veulent pas eſtre appellez par leur nom, enduraſſent ceſte iniure, & d'autres, ſans pouuoir auoir actiõ: car alors il eſt permis ſans reprehenſion, de s'entr'iniurier les vns les autres: meſmes les paſſans appelleront les vendangeurs becco-cornuto, poltrons, & les vendangeurs ne faudront à leur reſpondre de meſme, tant grands ſeigneurs qu'ils ſoyent: afin de ne retrancher rien de la liberté du pere *Liber*. On peut adoucir les beſtes à cornes, reſpond vn autre, ſi on leur perce les cornes: car on aſſeure que ſi vous auez vn Taureau indomptable, lequel on ne puiſſe appriuoiſer, on le rend fort doux en luy perçant les cornes bien pres des oreilles. Mais il eſt malaiſé, adiouſta il, de les perçer à ceux qui cachent leurs cornes, ſe ſentans deshonnorez ſi quelqu'vn les apperçoit: mais comme

il y a à la loüange des cornes , parlans aux cocus:

Dequoy sert de vous fascher,
Pour ne pouuoir pas cacher
Les deux cornes qui vous sortent:
Les Satyres demy-Dieux,
Qui sont gaillards & ioyeux,
En toute saison les portent.

Si vous esleuez les yeux
Vers les signes radieux,
Dont le Ciel faict si grand feste,
Les plus honorez de tous
Sont les trois, qui comme vous
Ont des cornes en la teste.

Apres que la rime fut recitee, quelqu'vn nous va dire, escoutez vn plaisant conte de deux miens voisins : qui vn iour estãs ensemble aux champs en l'vne de leurs maisons, vont veoir deux grands Cerfs , ayans de belles ramures, & les cornes bien grandes. L'vn d'iceux semblant attaquer son compagnon, va dire, pleust à Dieu que tous les cocus eussent d'aussi belles cornes: celuy à qui il sembloit parler, luy dit: & comment mettrions nous nos chappeaux sur nostre teste ? Ayant ainsi rembarré son compagnon , voicy vn cocu, qui dans le bois, où ils estoyent tous deux, va commen-

cer son chant ennuyeux, fascheux, mal plaisant, & de deux tons, troublant celuy du rossignol, plaisant, melodieux, & de diuers tons. Parquoy n'aymant pas le ramage de ce bel oiseau, & le prenant pour mauuais augure, de ce qu'il interrompoit le chant du rossignol, va faire ce Sonnet, qu'il engraua en vn tremble.

Coquu ne vas troublant de ton villain ramage
La mignarde chanson de ces Rossignolets,
Qui degoisent tousiours en ces bois verdelets
Le pouuoir de l'amour, qui les tient en seruage.
Ce Dieu, qui des coquus r'animé le courage,
Se plaist icy d'ouyr ces petis oyselets,
Qui louent son bel arc, sa trousse, & ses filets,
Et le traict dont sa main doucement nous outrage.
Coquu, veu que tu es à chacun odieux,
Pour n'aigrir contre toy le grand maistre des Dieux,
En son bois amoureux desormais ne t'arreste:
Mais vole vers ceux là qui t'ayment, & qui ont
Engraué ton beau nom au plus hault de leur front,
Tu te pourras percher aux cornes de leur teste.

Ceux de la Seree prierent celuy qui auoit fait le conte de ces deux voisins, de leur bailler le double de ce Sonnet, l'ayant trouué assez bon. Puis se vont mettre à dire que l'vn des plus grands maux qui procede de cocuage,

apres l'offense de Dieu, venoit de ce que les enfans viennent à la succession de celuy à qui ils ne sont pas enfans, aussi bien que ceux qui sont à luy. Ce qui n'arriue pas, disoient ils, quand vn mary a des bastards, ne succedans pas à son bien, ny au bien de sa femme. Si est ce qu'ils confessoyent, que les illegitimes, qui sont nez en mariage, ne sont pas si mal complexionnez que ceux qui sont nez hors mariage: à cause qu'ils sont instituez auec les autres, & comme s'ils estoyent legitimes: où aux châpis, qui sont nez & faits hors mariage, à cause que l'education & institution en est negligee, il y a tousiours plus de meschanceté qu'aux autres. Et qui en partie en est cause, c'est la mere, qui le plus souuent sera vitiee, larronnesse, yurongne, & grand' paillarde, & aussi que l'amour & affection du pere, pleine d'amour meschant, & d'appetit brutal & immoderé, augmente leurs vices. Et c'est de ceux cy dont parle le commun prouerbe, quand il dit:

S'ils font bien c'est auanture:
S'ils font mal, c'est leur nature.

On adiousta, que cessant les choses qu'ils auoyent dictes des bastards, que le bastard seroit semblable és autres: voire qu'il s'estoit

trouué, & se trouuent encores des bastards mieux aduisez, plus spirituels, plus forts, & vaillans que les legitimes. Et cela vient, disoyent aucuns, de la vehemente amour, qui faict que les semences sont bien entremeslees, & quand la semence de l'homme & de la femme conuient bien, l'enfant en est de meilleur esprit, pour le moins plus fort & robuste. Aussi que les bastards se font ordinairemẽt de semence chaude & seche: de laquelle procede la vaillance & l'esprit. Et parce que la semence de celuy qui va chercher la femme qui n'est pas sienne, est plus cuite, & parfaictemẽt meure, que celle des maris, qui ont tousiours leurs femmes à leur costé, ne se faut esmerueiller si les bastards sont plus vaillans & ont plus d'esprit que les ligitimes: ressemblans aussi ordinairement à leurs peres, & les legitimes à leurs meres. Il fut dit que les Allemans, pour retirer les personnes de ces concubinages, ne permettent qu'vn bastard puisse prendre aucun degré en toutes leurs vniuersitez, ne qu'il soit passé maistre en aucun mestier & art. Fut adiousté que les Venitiens ne recoiuent iamais les bastards en leur Cõseil, encores qu'ils soyent legitimez. On blasma fort la deffence que prenent les gens mariez, qui vont au chã-

ge, de dire à leurs femmes que leurs baſtards ne viennent point à leur ſucceſſion : voulans dire par là, que leurs femmes doyuent eſtre chaſtes, encores qu'ils ne le ſoyent point, & qu'elles doyuent aymer leurs maris, encores que les maris ne les aymẽt. Mais il ſemble, adiouſtoyent ils, que l'homme n'eſtant pas ſage & chaſte, & veut que ſa femme le ſoit, commãde à ſa femme ſe combatre auec l'ennemy auquel il s'eſt deſia rendu: ou que c'eſt autant cõme ſi en la guerre quelqu'vn me vouloit empeſcher de me rendre à l'ennemy auquel il auroit donné ſa foy, & ſe ſeroit mis entre ſes mains. Il me ſouuient, va dire vn autre, d'vn bõ mary de noſtre Seree, qui ſoubtenoit que les maris, qui ayment le change, ne ſe doyuent plaindre: car comme diſoit Ottocarus, Roy de Boeſme, à ceux qui luy parloyent de ſa femme, la Loy de nature veut que ceux qui font des cornes aux autres, ne reffuſent auſſi à les porter. Le gentil-homme, adiouſtoit il, qui ces iours reſcriuoit de Flandres à ſa femme, s'accordoit bien à ce Roy, ne voulant point auoir plus de priuilege que ſa fẽme: lequel mandoit à ſa femme, luy eſtant en Flandres, & elle eſtant de pardeça, entre autres choſes : Nous nous portons bien de pardeça, fors que nous

ne besongnons point: ie prie Dieu qu'ainsi soit de vous. Vn de la Seree se print si fort à rire de ceste lettre, qu'il nous asseura auoir peur de mourir de trop rire, aussi bien que le Cardinalin, voyant vn Singe qui s'aydoit de la patte d'vn chat pour tirer des chastaignes du feu. Et puis nous va dire que ceste lettre le faisoit souuenir d'vne autre lettre (encores que ce ne fust pas à propos de la Seree) par laquelle vn pere rescriuoit à son fils, sur la fin de la lettre, Dieu te donne ce que ton cœur desire, ma vie sauue. Quelqu'vn voulant se remettre au chemin, dont il sembloit qu'on fust sorty, commença à remóstrer qu'il n'y auoit rien qui fist plustost oublier la femme de son deuoir, & la mette plus en phrenesie & fureur, puis en ialousie, que quand elle se veoit mesprisee de son mari, & qu'il en ayme vne autre. Et comme dit vn docte homme de ce temps:

Il n'y a rien qui plus luy eschauffe le cœur,
Qui plus allume en elle vne iuste rancœur,
Ne qui d'vn fier desdain plus la rende embrasee
Que de se voir ainsi laschement mesprisee.
Si bien que son courage à vengeance irrité,
Vous recompensera de mesme indignité:
Et dira desormais, qu'elle n'est plus tenue
De vous garder la foy que vous auez rompue.

Le sanglier, dit vn Poëte, poursuiuy des chiẽs, la lionne affamee, le tygre à qui on a desrobbé ses petis faons, ne sont pas plus terribles qu'vne femme offensee en cela. Et n'y a chose au monde pour laquelle les femmes se facent plustost ennemies de leurs maris, que pour les veoir amoureux d'vne autre. Toutes debtes, disent les femmes, reçoiuent compẽsation en diuerses manieres, amour ne se paye que de vray amour. Que si d'auãture les femmes s'abstiennent de semblable excez & vengeance: elles cacheront la fureur de leur courroux & ialousie aux fonds de leurs estomachs, & chercheront tous les moyens de vous fascher: tellement qu'il vaudroit mieux au pauure mary estre tout à faict cocu, que d'estre tourmenté de la sorte que i'en ay veu: vne obscure prison luy estant plus plaisante que sa maison: & pensant aller en son lict pour se reposer, qu'il s'arme hardiment de patience. Aussi sainct Hierosme dit, adiousta il, Ce qui n'est permis aux femmes, n'est non plus loisible aux hommes: & pareille obligation lie par raison autant l'vn que l'autre. Et comme dit Lactance, la femme doit estre enseignee à honnestement se comporter, par la continence du mary. Et n'y a riẽ, dit il apres, qui donne plus d'occasion à la

femme de s'oublier en ſon honneur,que quãd elle voit que ſon mari en ayme vne autre,s'ennuyant de garder la foy à celuy qui ne luy rẽd pas l'amitié mutuelle. Si eſt-ce,luy fut il repliqué par quelqu'vn (qui aymoit autant la femme de ſon voiſin que la ſienne) que pour peu que la femme ſoit ſage,elle entend bien que la couſtume donne vne telle liberté aux maris. De faict la femme eſtant d'ailleurs bien traictee, elle en faict plus de plainte de bouche que de cueur. Pource que la raiſon enſeigne (ce que les femmes doiuent entẽdre) que,femme,eſt vn nom d'honneur, & amie,vn nom de plaiſir. Ce que a bien declaré Spartian,diſant, que Elie Vere Empereur, reſpondit à ſa femme,ſe plaignant à luy qu'il s'accoſtoit d'autres femmes, Souffrez moy faire mes folies auec autres dames que vous: car le nom de femme, eſt nom d'honorable dignité,non pas de plaiſir. Ce qu'a bien monſtré Liuia,femme de Ceſar Auguſte,qui voyant ſon mari aymer les fillettes,les alloit chercher pour luy donner cõtentement. Et encor auiourd'huy, diſoit il,les Sauuages pour plaire à leurs maris,tãt elles les aiment,mettent peine d'auoir plus de compagnes qu'elles peuuent, pour monſtrer que ce n'eſt point le plaiſir qui les mene : là où nos

femmes empeſchent tant qu'elles peuuent de nous accoſter d'autres que d'elles. Vne femme qui eſtoit de la Seree luy va reſpondre, que c'eſtoyent auſſi des Barbares. Il luy fut repliqué, nous les pouuons appeller Barbares eu eſgard aux regles de raiſon, mais non pas eu eſgard à nous, qui les ſurpaſſons en toute ſorte de barbarie.

Apres tout cela on va faire vn conte d'vn Docteur, qui vouloit bien perſuader à ſa femme qu'il eſtoit chaſte, afin de la tenir en ſon deuoir, & qu'elle ne fiſt comme luy. Ceſte femme ſçachant que ce Docteur aymoit ſa chambriere, & qu'il luy vouloit auancer ſon ſeruice pour neuf mois, pria ſa chambriere, qui ſe plaignoit à elle de ſon maiſtre, de luy donner aſſignation, pour donner à cognoiſtre à ſon mari qu'il n'eſtoit pas ſi chaſte qu'il diſoit. Ce Docteur ſe trouua à l'aſſignatiõ que ſa chambriere luy auoit donnee, tout en chemiſe: laquelle blutoit, qui va dire à ſon maiſtre, mõſieur prenez ce tamis & tamiſez, ce pendant que i'iray voir ſi madame dort, car vous la pourriez bien auoir reſueillee en vous leuant, elle ſe doubte bien fort de nous. La chambriere s'en va à ſa maiſtreſſe, luy diſant, madame, oyez vo⁹ point monſieur le Docteur, qui tamiſe plus que qua-

tre, ie vous prie venez voir sa grace, & s'il est bon bluteur. La maistresse descendant auec sa châbriere, va dire à son mari : Ie ne m'esbahis pas si estes Docteur, car vous sçauez beaucoup de choses, & estes bien sage de vous estre ainsi mis en chemise, depeur qu'on cogneust qu'eussiez ioüé auec la boulâgere. Le bon estoit, qu'ê blutant il tiroit bien fort le cul arriere, d'autât que son pistolet estoit bandé, & prest à faire feu si la pouldre n'eust esté moüillee, qui fut cause que la maistresse & la châbriere se prindrent si fort à rire, qu'il trouua moyen de s'oster de là. On conta que la femme de ce Docteur, le trouue encores bien souuent à dire la nuict, & qu'il se desrobe d'aupres d'elle, & que pour y remedier, quand il dort, elle coult la chemise de son mari auec la sienne: & se sentât prins, sa femme dict qu'il ne bouge, & qu'on diroit que c'est vn loup qui est prins au piege. Quelqu'vn prenant la parolle cõmença à parler ainsi: Ie vous asseure qu'il y a des maris qui sont si subiets à leur plaisir, qu'ils baillent occasion à leurs femmes de faire comme eux: & si en y a, tant ils ayment leur plaisir, qu'ils se font eux mesmes cocus. Ce qui arriua à vn de nos voisins, qui ayant promesse de coucher auec sa seruante, coucha auec sa femme, pẽsant

que ce fust ſa chambriere, ſa femme s'eſtãt mis au lieu de ſa ſeruante, comme elles auoient accordé entre elles. Ayant fait ce qu'il auoit voulu, il en fit part à vn ſien compagnon d'armes, & l'enuoya d'où il venoit, ſi bien que la femme penſoit que ce fut encores ſon mary qui eſtoit retourné: dont elle s'eſmerueilla, penſant en ſoy meſme, comme nous ſommes plus ardens à ce qui nous eſt deffendu, & à choſe nouuelle, qu'à ce qui eſt accouſtumé, & auons en noſtre liberté. Que voulez vous? Le lẽdemain ſa femme luy conta le tout. S'il ſe trouua esbahi & faſché, ie vous laiſſe à penſer ſi vous le ſeriez.

Ce ne ſera hors du propos des cocus, va dire vn autre, ſi ie vous recite vn conte d'vn ialoux: car on dit que les ialoux & les cocus ſont ſouz vn meſme predicament. C'eſt d'vn gentil-homme, qui ayant ouy parler de la beauté d'vne femme mariee, enuoya en ſa maiſon vn peintre pour en auoir le pourtraict. Ce que ſon mari ne voulut iamais permettre, tant il eſtoit ialoux de ſa femme, diſant que poſſible ce grãd ſeigneur de gentil-homme ayant eu la copie de ſa femme, voudroit puis apres en auoir l'original. Ie ne trouue pas mauuais, repliqua vn autre, qu'vn homme qui a belle femme ſe gar-

de que ſa teſte ronde ne deuienne fourchue: c'eſt vne eſpouuantable metamorphoſe ſi elle eſtoit viſible & apparente: encores ne peut on ſi bien s'en prendre garde qu'on n'y ſoit ſurpris: tout chaſteau eſtãt difficile à garder, quelque bon guet qu'on y face, quand il eſt aſſailli de beaucoup: eſtant victoire deſeſperee à celuy, qui eſtant ſeul, eſt contraint de combattre contre pluſieurs. Et puis, diſoit il encores, on voit tant de femmes hypocrites cheminer le iour auec des chappellets, & le Pater noſter, le ſoir auec l'Aue Maria, & la nuict ſont auec *Exultemus & lætemur in ea*. Tellement qu'il n'eſt pas de nouueau de voir croiſtre la nuict des cornes à tel qui ne les auoit pas en ſe couchant: car quelqu'vns par la force de l'imagination ſe ſont trouuez des cornes en la teſte, comme il aduint à Cippus Roy d'Italie, ce dict la Montagne, pour auoir aſſiſté au combat des Taureaux, & auoir eu en ſonge toute la nuict des cornes en la teſte. Ie veux bien, luy repliqua quelque autre, que le mari ſe donne de garde de ſa femme: car à la verité il en y a qui ne ſont pas conſentans à leur coquuage, & ne trouuẽt pas bon ſi leurs femmes ſe font ſeruir à couuert: mais ils baillent occaſion à leurs femmes de faire comme eux, ou bien ne regardent

point à ce qu'elles font, leur baillant trop de liberté: mais aussi ie ne les voudrois pas estre si passionnez & tourmentez comme i'en ay veu aucuns. Car vne des plus violentes pasiõs qui regnẽt en l'hõme, est la ialousie, laquelle suit amour, estãt vray le prouerbe cõmun qui dict:

Iamais dame, ne seigneurie,
Se peult tenir sans ialousie.

Que si vne fois ceste ialousie s'enracine au cœur, prenant pied au cerueau, elle faict faire de grandes follies. Croiriez vous biẽ, adiousta il, d'vn mari qui deuint si extremement ialoux, & fut si tourmenté de ce mal, que pour s'asseurer de sa femme, & sçauoir si elle estoit impudique, il se fit chastrer? afin que si sa femme se ruoit ailleurs, & en deuint grosse, il la peust iustement conuaincre d'adultere. On dict d'vn peuple, que les Latins appellent *Nigri*, & les François les Negres, qui est si ensorcelé de ialousie, qu'ils gardent la virginité de leurs filles, & la pudicité de leurs femmes, par sutures & autres œuures chirurgiques. Et ne doute point qu'il ne se trouuast auiourd'huy des maris si ombrageux, qui voudroyent practiquer ceste recepte, si les femmes le vouloyent endurer, & qu'on peut trouuer des Chirurgiẽs qui le voulussent entreprẽdre. Apres auoir esté assez par-

lé & de ceux qui ne gardēt pas assez leurs femmes, & de ceux qui les contreroollent de trop pres, & en tōbent en phrenesie: on va dire que les ialoux estoyent assez punis & affligez par eux mesmes: & que les maris ausi qui laschoyent trop la bride à leurs femmes, estoyēt en quelque païs punis, afin qu'ils s'en prinsent garde de plus pres: & qu'à Catalogne le mari cocu paye au fisque certain tribut: en vn autre païs, il est mené par toute la ville sur vn asne auec sa femme. La peur de ceste peine & infamie les contraignant de bien garder leurs femmes, & de ne frequenter point ceux qui pourchassent leur deshonneur. Ie m'enuois vous faire le cōte d'vn lourdaut, va dire quelqu'vn, qui meritoit bien d'estre puni pour bailler occasion à sa femme de le faire cocu, permettant à vn forain, qui luy apportoit souuent du porc & des tripes, de coucher auec luy & sa femme. Ce qui continua si long temps que quand le mari le voyoit arriuer, il ne faisoit que luy dire, vous auez tué vos pourceaux, vous apportez du bodin à ma femme. Il arriua que ce mari estant couché auec l'apporteur de bodins & sa femme se resueillant en sursaut, & cherchant ce qu'il ne vouloit pas trouuer, va dire à son compere, qui faisoit semblant

de dormir auſſi bien que la femme, mon compere oſte ton cas de là, car ſi ma femme ſe reſueille, ie m'aſſeure qu'elle enragera, & qu'elle t'arrachera les deux yeux de la teſte. Les femmes ſcandalizees de ce conte, prennent congé, & ce pendant qu'elles diſent adieu à toute la compagnie, & à leur hoſte, & à leur hoſteſſe, en les remercians, on conta de deux Drolles qui auoyent appreſté à rire quaſi à tous ceux de la ville. Le premier fut d'vn ſeruiteur nouuellement marié, lequel eſtant rencontré par ſon maiſtre, & ayãt vn chapeau autre que l'accouſtumé, ſon maiſtre, luy va dire, Gilet (ainſi auoit il nõ) qui t'a aſſorti de ce beau chapeau, voila vn vray chapeau de cocu: ce ſeruiteur ſãs y pẽſer en mal, ou ſe ſentãt piqué luy va reſpõdre: he! monſieur, c'eſt vn de vos chappeaux que madame m'a donné. La ſeconde drollerie eſtoit d'vn bon Drolle, qui à vn iour de marché, prenant vn panier tout plein de cornes, couuert d'vne ſeruiette, s'ẽ va par toute la ville, criant à mes beaux fruicts nouueaux, à mes bons fruits, qui dit, qui dit i'en veux. Pluſieurs l'appellerent: l'vn luy diſoit, l'homme au fruict venez icy: l'autre, approchez vous que nous voyons ce beau fruict. Eſtans approchez, ils oſtoyent la ſeruiette, & deſcouurant le panier,

ne voyans que des cornes dedans, luy disoiēt, tu te moques de nous, vrayement voila de beaux fruits, tu en dois bien faire feste. Le Drolle les regardant l'vn apres l'autre, leur respondoit: Ie ne m'esbahis point si ne faites pas grād conte de ma marchandise, & n'estimez gueres mes beaux fruits, en ayans bonne prouisiō en vostre maison. Afin de ne descrier ceste belle marchandise, & que s'ils se fussent faschez cōtre ce marchand, on eust peu penser qu'ils en auoyent leur prouisiō en leur maison, ces marchans firent semblant de n'auoir rien veu, qui ne fust bon & beau, & regardoyēt quelle mine feroyent les autres, qui descouuriroyent le panier où estoient ces beaux fruits. En sortāt de ceste Seree, on va demander à vne de nos Fesses-tondues, que s'il auoit à estre cocu, lequel il aymeroit mieux, ou estre cocu en herbe, ou en gerbe. Qui va respondre, ne l'vn ne l'autre, combien qu'il le fust en l'vn & l'autre. C'est de luy de qui on chantoit:

Il se maria Ieudy,
Estant cocu dés Mardy,
Tout au rebours des autres.

Or cestuy cy n'estant gueres que marié, & voyant que sa femme estoit desia grosse, s'en alla plaindre au pere & à la mere de sa femme:

leur disant, & cõment, ma femme vostre fille, est grosse: qui n'eust autre response d'eux, si nõ: tu es biẽ gasté, si elle ne l'eust esté, tu ne l'eusse pas euë. Puis apres on va faire vn conte d'vn qui à ce matin auoit fait amende honnorable, pour auoir mal parlé d'vne fẽme, & dit ce que il auoit veu. Lequel estãt deuant les Iuges pour s'en desdire, va dire, ie vous prie messieurs ayez pitié de moy. Le Magistrat luy respond, la Cour te faict grace, on te deuoit faire pendre: faut il ainsi diffamer vne femme de bien? Pardonnez moy, messieurs, va repliquer ce pauure homme, car ie pensois que ce que i'auois veu, fust veritable. Ce conte m'a faict souuenir, va dire vn de la Seree, d'vn autre qui est assez cõmun: lequel fut aussi condamné à faire amende honnorable, & à se desdire de ce qu'il auoit appellé vne femme putain. Parquoy deuant la iustice va dire, i'ay appelé vne telle putain, il est vray, elle est femme de biẽ, ie m'en desdis. Ces deux contes firent tellement rire la cõpagnie, qu'il ne fut plus possible de deuiser, mais se retirerent auec le bon goust de ces deux dernieres rencontres.

NEVFIESME SEREE.

Des Iuges, des Aduocats, des Procez, & plaideurs.



N plaisant conte fut recité d'vn procez intenté par vn Aduocat en action d'iniure, contre vn hoste, cabaretier & tauernier, de Poictiers, lequel auoit acheté l'ã mil cinq cens soixãte & dixsept, que le Roy y estoit, vn tableau où il y auoit vne drollerie assez ioyeuse. C'est qu'en ceste pourtraicture estoit peint vn Aduocat, à qui vn homme de village bailloit d'vne main vn teston, & de l'autre de ses mains luy dõnoit vn lieure, que l'Aduocat prenoit aussi de ses deux mains, tout en vn coup, & si ne laissoit à prendre vn clistere que luy donnoit vn apothicaire. Et ceste drollerie faisoit dire à l'Aduocat, pour le moins il estoit escrit: Ie suis du mestier, ie prens à toutes mains, & si prẽs par le deuãt & par le derriere. Pour tout cela il n'y eut point d'instãce ni cõtre l'hoste qui auoit acheté ce tableau, & mis en l'vne de ses chambres, ni contre le peintre: car encor que la drollerie fust publiee par toute la ville, les Aduocats en rioyent aussi bien

que les apothicaires. Mais il arriua qu'vne Feſſe-tondue, voulant rire, apres auoir beu au cabaret où eſtoit ce tableau, va mettre le nom du villageois, qui bailloit des deux mains, qui à la verité ne bougeoit de la grande boutique, le nom de l'Aduocat, qui prenoit veritablement à toutes mains, & par deuant & par derriere, & eſtoit vn des grãs chiquanoux qui fuſt en tout le pays des Chaffourrez, & le nom de l'apothicaire, qui eſtoit vn grand mouueur. Cela eſtãt venu à la cognoiſſance de l'Aduocat, qui en prenoit où il en falloit pluſtoſt mettre, Dieu ſçait s'il y eut faute d'aiournemẽs, de relatiõs, de deffaux, d'adiournemens perſonnels, cõtre ceſt hoſte à qui eſtoit le tableau, & le tout o intimation, & en adherant, pour auoir reparatiõ de ſon honneur, & de ce qu'on luy faiſoit mõſtrer le cul tout barboüillé de regiſtres & de requeſtes, & chaffourré de ſentẽces, biẽ ſignees & ſeelles. Ceux qui alloyent boire là dedans, furent ouys par information, & n'y eut qu'adiournement perſonnel. L'aduocat concluoit à l'amende honnorable, & au foüet, & qu'en ſa preſence la drollerie fut biffee & laceree, tant pour auoir acheté ce tableau diffamatoire, ſcãdaleux & ſeditieux, & de mauuais exẽple, que pour l'auoir mis à la veuë de tout vn peuple.

L'hoste se deffendoit, disant qu'il n'auoit pas peint le tableau, & que ce n'estoit pas luy qui y auoit mis, ne faict mettre le nom de l'aduocat, ne de l'apothicaire, ni du client. L'aduocat repliquoit, que l'hoste deuoit respondre de ce qui se faisoit en sa maison, & qu'il estoit à presumer que c'estoit luy qui auoit escrit les nõs, s'il n'informoit de ceux qui les auroyent mis. Mais que le procez soit vuidé, disoit celuy qui faisoit le conte, & que cest Aduocat ait vuidé son clystere, & que la sentence en soit donnee, ie vous diray le nom de l'Aduocat, celuy de l'apothicaire, & du villageois, cela s'entend si l'hoste gagne son procez: que s'il le perd, vous n'en sçaurez autre chose, tant ie crains messieurs les chiquanoux. Ce conte pleut tant à la cõpagnie, qu'õ ne parla en toute ceste Seree q̃ de procez, de plaideries, & de Iuges, & principalemẽt on en vouloit aux aduocats, & si ne sçait on pourquoy on les appele plustost larrõs, que tous les autres de Iustice: car quand on dict Breton larron, il y a de la rime: quand on dict larron musnier, il y a de la raison, que les musniers ont en leur moulin: mais quand on dict Aduocat larron, il n'y a ne rime ne raison. A propos d'Aduocats, va dire quelqu'vn, i'ay eu vne fois en ma vie vn procez, & encores que

i'eusse bon droict, & fusse demãdeur, si ne laissois ie pas à auoir besoin de conseil, & de m'esmayer qui estoit l'Aduocat de Poictiers qui auoit le plus grand bruit. On m'enseigna vn, qui à la verité auoit le plus grand bruit de Poictiers, estant logé au marché de la ville, pres d'vne Eglise où il y auoit de grosses cloches, & vne femme qui parloit bien haut. Vrayement, luy repliqua vn de la Seree, vous auez donc gagné vostre procez, ayãt tel aduocat. Celuy qui auoit le procez va respondre, qu'il n'auoit perdu ne gagné, & que le procez estoit pendu au croc: car, disoit il, encores que i'eusse vne bonne donation, en bonne forme & authentique, bien signee du donateur, bien insinuee: mes parties aduerses disoyent, que celuy qui m'auoit dõné n'estoit pas sage, ni en son bon sens: n'estant pas sage, qu'il ne pouuoit disposer de ses biens, & encores moins donner, & que les Loix deffendent à vn homme qui n'est pas sage de donner son bien. Lors ie pensay que ie pourrois bien perdre mon procez, d'autant qu'on ne voit gueres de gens sages qui donnent leur bien: considerant aussi qu'on seroit en grande peine de trouuer des personnes sages, pour iuger si celuy qui m'auoit faict le don l'estoit, veu qu'en toute la Grece, comme

dict monsieur Bodin, il ne s'en trouua que sept encores ne sçait on au iugement de qui ils furent trouuez sages. Ie laisse là toutes mes procedures, voyant que si les iuges eussent esté recusez, ils n'eussent pas iuré qu'ils estoyent sages. Vous ne semblez pas, va dire vn autre, ceux qui sur vn pied de mousche fondent vn procez, comme vous pourrez apprendre par deux iugemens qui furent donnez à ce propos. Le premier est qu'on marchanda à vn peintre de pourtraire en vn tableau vn cheual estant à l'enuers, & ayant les pieds contremont, & l'eschine en bas. Le peintre figura tres-bien le cheual en ce tableau, mais ou par oubliance, ou que cela ne seroit pas beau, & que le peintre n'y auroit point d'honneur, il le pourtraict sur ses pieds, comme on a de coustume. Celuy qui auoit commandé le tableau, ne le vouloit prendre: & encores moins payer: parce qu'il n'estoit pas ainsi qu'il l'auoit deuisé au peintre. Le Magistrat pour faire cognoistre que le plus souuent on dispute de peu de chose, & comme on dict, de la chappe de l'Euesque, prenant ce tableau, ne faict que le tourner, monstrant à celuy qui ne vouloit payer le tableau, que le cheual estoit comme il le demandoit, c'est à sçauoir, à l'enuers, & les

iambes contremont: le condemnant de prendre le tableau, & payer le peintre le prix qui estoit accordé entr'eux. Si i'eusse esté le iuge repliqua vn autre, ie l'eusse condamné à en payer deux fois autant, comme ayant deux pourtraictures de cheuaux en vn mesme tableau: l'vn d'vn cheual sur ses quatre pieds, l'autre d'vn cheual ayant l'eschine cõtre la terre. Le secõd iugement, va il dire en continuant, fut du mesme Iuge, mais d'vn autre cheual qu'on deuoit pourtraire aussi en vn tableau: estant conuenãcé, & le marché fait auec le peintre, que le cheual seroit pourtraict en petit volume & espace, le plus furieux qu'õ le pourroit peindre, n'ayant ne selle, ne mords, ne bride. Le peintre tira ce cheual si au vif, que les cheuaux naturels voyans ce cheual artificiel, hannissoyent apres luy, & si furieux qu'ils s'ostoyent de son chemin, pensant qu'il deust sortir hors de son reclos, tant il sembloit furieux: toutesfois celuy qui l'auoit cõmandé ne le vouloit prendre ne payer, par ce que le cheual auoit vne selle, vne bride & vn mords, & il le vouloit tout nud cõme il l'auoit cõmãdé au peintre. Le peintre disoit au Iuge que le cheual se mõstroit beaucoup plus furieux ainsi, cõme sa partie aduerse vouloit qu'il fust, que sans bride ne mords.

Le Iuge ordonna que le peintre ſeroit payé, d'autant, diſoit il, qu'il eſtoit fort difficile de retenir vn cheual ſi furieux, comme on le demandoit, en vn ſi petit lieu & eſpace, ſans mords ne bride. Ce Iuge, adiouſta quelqu'vn, vouloit monſtrer par là, que l'office d'vn bon Magiſtrat n'eſt d'attirer ou nourrir les hommes en procez, ains pluſtoſt les en reculer par tous moyens: comme Cato Cenſorius le declara bien quand on deliberoit au Senat de faire orner la court & auditoire de Rome, eſtans aucuns d'aduis de conſtruire des galleries pour tenir les parties à couuert: diſant Cato, qu'il falloit pluſtoſt pauer les cours & auditoires de chauſſes-trappes, affin d'en eſloigner les perſonnes le plus qu'on pourroit. Vous me faictes ſouuenir, va dire vn autre, en parlant des procez, qui s'intendẽt pour moins que rien, de deux gentils-hommes qui conſumerẽt tout leur bien & leur temps en vn procez: qui tourna à la fin en riſee, mais non pas pour eux. C'eſt que l'vn diſoit ſes armoiries auoir eſté vſurpees par l'autre: le deffendeur au contraire ſoutenoit que le demandeur auoit occupé les ſiennes. L'vn & l'autre ſe diſans porter d'azur vne teſte de bœuf en ſon naturel. Toutesfois apres auoir bien plaidoyé &

chiquané, il ſe trouua q̃ l'vn portoit vne teſte de bœuf, & l'autre vne teſte de vaſche : & qui euſt fait encores vne bonne enqueſte, il ſe fuſt trouué que tous deux portoyent vne teſte de veau auec ſes cornes. Quelqu'vn luy va repliquer, que ce n'eſtoit pas petite choſe, que le poinct d'honneur entre les gentilshommes: & qu'il n'y auoit pas long temps qu'vne damoyſelle auoit intenté vn procez de moindre choſe, contre vn gentil-homme, qui l'auoit appellee foireuſe. Le deffendeur, qui entendoit la chiquanerie, eſtant deuant le Iuge, & la demãdereſſe auſſi, aſſiſtez de leurs Aduocats & Procureurs, voyant qu'il vouloit iuger ce different, requiert auant que ietter la ſentence, auoir monſtree : & que ſans cela il ne pouuoit faire ſa preuue. La demandereſſe reſiſtoit fort à ceſte monſtree, diſant au Iuge que ſans cela il pouuoit biẽ donner ſa ſentence. Le deffendeur diſoit que ſans cela on ne pouuoit bailler ſentence qui valluſt : autrement proteſtoit d'en appeller : & ſi leurs Aduocats n'eſtoyent pas ſans replique. Le Iuge Pedanee ordonna que le tout ſeroit mis par deuers luy. Ie ne ſçay quelle bonne ſentence on pourra aſſeoir en vn ſubiect ſi caché, obſcur & tenebreux. Ie m'esbahis, repliqua quelqu'vn, cõme

il se trouue des Aduocats & procureurs qui soutiẽnẽt des causes si friuoles, comme i'ẽ ay veu. Auquel il fut respõdu, ie suis biẽ pl⁹ esbahy dequoy ils se trouue des gẽs si sotz, & de si peu d'esprit, & si opiniastres, q mettẽt les Iuges, les aduocats, procureurs, greffiers, sergẽs, & autres de leur boutique, en besõgne, & se destrui sans les enrichissẽt, ayãs le pl⁹ souuẽt mauuaise cause, cõsumãt leur vie & leur bien pour accroistre celuy de ceux qui ne viuẽt q̃ du malheur d'autruy. Et le pis est, qu'ẽcores qu'on ait obtenu & gaigné sõ procez, on peut seulemẽt dire cõme fit Panurge. I'ẽ ay fait dire, mais il me couste bõ: sãs cõsiderer que Proces est vne beste farouche, & difficile à manier, ayãt l'issue aussi douteuse que la guerre: chacũ pouuãt cõmẽcer à sa discretiõ de plaidoyer, mais y mettre fin n'est point en sa puissance. Vn de la Seree, qui estoit de la grãde boutique, voulãt defendre les Aduocats & Procureurs, va cõmẽcer à dire qu'aucũs, suyuãt l'opiniõ du Stoique Panetius, suiuie par Cicero, soubtenoyẽt que c'est au Iuge de suiure la verité, mais qu'aux autres, suffit auoir la couleur du vray semblable. Mais quant à moy, adiousta il, encores que ie soye du mestier, ie pense pourtãt tous les ministres de iustice estre astraints à la loy de verité:

autrement ils ſont cauſe de grands maux, principalement les Aduocats, qui ſont bons orateurs, quand ils ſont malins, par leur beau parler & doux babil font de grandes meſchãcetez: faiſans abſoudre les vitieux, & condamner les innocens, trouuer le bon droict mauuais, & le mauuais bon. Le mal que font ces babillards de harangueurs, diſoit il, a donné iuſte occaſion à Euripide d'eſcrire ces vers:

Que pleuſt à Dieu que l'humaine ſemence
Fuſt ſans parolle, & ſans point d'eloquence.

Et ces autres:

O Dieux, que n'ont les affaires du monde
Voix pour parler, afin que la facunde
Des harangueurs ne ſeruiſt plus de rien.

On ne trouueroit point tant d'Aduocats abuſans d'Eloquence, va dire quelque autre, pour cacher la verité, & ſurprendre les Iuges, & tellement les esblouir qu'ils ne puiſſent en iugeant mettre difference du iuſte auec l'iniuſte, ſi l'exemple des Atheniens eſtoit renouuellé: leſquels apres le iugement donné, informez qu'ils eſtoyent d'auoir eſté ſurprins, ils s'addreſſoyẽt aux Aduocats, & les puniſſoyẽt rigoureuſement. Meſme le Senat Athenien dit Areopagus, permettoit aux Aduocats alleguer ſeulement le faict des parties, ſans vſer

d'aucun fard pour circonuenir les Iuges. Quād ils faiſoyent entrer l'Aduocat, l'huiſſier luy defendoit de ne mouuoir les affections des Iuges. Et afin que les Iuges ne peuſſent eſtre detournez par quelque affection de la verité, ils cōgnoiſſoyent des cauſes criminelles la nuict, & en tenebres. C'eſt vne choſe eſmerueillable, diſoit il, qu'il ne s'eſt trouué pas vn, qui eſtant eſleu Areopagite, n'ait laiſſé ſon vice, s'il en auoit: ſes cōpagnons Areopagites eſtans ſi vertueux, qu'il auoit honte d'eſtre tout ſeul vitieux entre tant de gens de bien. Le grand Roy François fut contrainct d'oſter aux accuſez de crime tout miniſtere d'Aduocats, à ce que leurs artifices ne fuſſent inſtrumens pour detourner iuſtice. Il ſeroit neceſſaire qu'en toutes cauſes, où il eſt queſtion d'vn faict, que les parties fuſſent ouyes par leur bouche, cōme il ſe practique aux marchands. Toutes ordonnances, repliqua vn autre, ſeroyent inutiles ſi tous Aduocats eſtoyent imitateurs de la ſaincteté de Papinian, qui refuſa de defendre ſon Empereur Caracalla, qui fut accuſé au Senat d'auoir maſſacré Geta ſon frere. Mais auiourd'huy les mœurs ſont ſi corrompues, ce dit François Grimaudet, qu'il n'y a ſi meſchāt meurtrier, volleur, brigand, larron, de quelque

condition qu'il ſoit, pourueu qu'il ait de l'argent, qui ne trouue vn Aduocat, qui hardiment ſe preſentera à la deffenſe de ſa cauſe. Et s'il ne la peut faire trouuer bonne, la fera durer ſi longuement, qu'on n'en verra iamais la fin. Et à ce propos, adiouſta il, il me ſouuient d'vn homme des champs, qui me demanda vn Aduocat, dont il ne ſçauoit pas bien le nom: luy en ayant nommé cinq ou ſix des plus fameux, il me dit que ce n'eſtoyent point ceux là: mais que c'eſtoit vn ſi bon Aduocat, qu'il luy auoit promis que de ſa vie il ne ſeroit contrainct de payer de l'argẽt qu'il deuoit à vn homme, qui l'auoit faict adiourner. Ie luy dy lors que ceſt Aduocat deuoit auoir bonne practique, auſſi bien qu'vn Aduocat de Milan, qui eſtoit ſi ruſé que les procez duroyent tant qu'il vouloit. Dequoy aduerty Galeace, Duc de Milan, ſe conſeilla à luy, diſant qu'il deuoit deux mille eſcus à ſon boulanger, dont il eſtoit conuenu, & qu'il voudroit bien trouuer moyen de ne payer point ſi toſt. Ceſt Aduocat l'aſſeura qu'il ne payeroit de dix ans, tant il feroit durer la cauſe. Le duc fit pendre ſon Aduocat, apres auoir congneu comme il vſoit de fuytes. Il eſt vray, diſoit il en continuant, que nous accuſons touſiours les Iuges, & les Aduocats &

procureurs quand nos procez ne vont pas bien : mais bien ſouuent la faute vient de la mauuaiſtié des parties, qui ſont ſi malicieuſes & opiniaſtres, que les Iuges, ne leur conſeil, n'y peuuent rien faire, tant ils ont mauuaiſe conſcience. I'ay vn mien voiſin, va dire vne Feſſe-tondue, grand chiquaneur, qui m'a dit, n'y a pas long temps, qu'il auoit eu beaucoup de procez, mais, me diſoit il, ie n'en ay perdu, Dieu mercy, pas vn de ceux où i'ay eſté reçeu à faire preuues, & là où on s'eſt rapporté à mõ ſerment. Quand ils ſont reçeus à iurer, adiouſtoit il, & le ſerment eſt deciſoire, ils ne font que dire, bride les cheuaux, tant la pieté & religion ſont en meſpris. Et ſi ay veu ces iours paſſez vne partie, à qui le Iuge faiſoit leuer la main, qui leuoit la gauche: le Iuge luy ayant dit, ce n'eſt pas celle là, leuez la droicte: il fut ſi impudent de luy reſpondre, c'eſt tout vn, monſieur, ie iure bien à toutes mains. Regardez, va dire vn des noſtres, là où nous ſommes tombez, que de ſe moquer d'vne choſe qui a eſté eſtimee ſi ſaincte & religieuſe, qu'anciennement il n'eſtoit pas permis au prebſtre Flamin de iurer, & n'y eſtoit point cõtrainct. Meſmes en la religion Chreſtienne, les prebſtres ont eſté long temps ſans eſtre cõtraincts

de iurer, encores auiourd'huy les gens d'Eglise ne iurent point ſur les Euangiles, & ont iurement ſeparé du commun: car ils mettent la main *ad pectus*, que les anciẽs François diſoyẽt au py. La raiſon de tout cecy eſtoit, & eſt encores, qu'on eſtime vne choſe abſurde de douter de la foy de ceux entre les mains deſquels nous auons laiſſé toutes les choſes diuines. Auſſi diſoit il, qu'il me ſemble qu'on faict tort à vn homme de bien de le faire iurer, & que le iurement à vn homme libre, qui eſt homme de bien, eſt vne peine, & vne eſpece de torture: le Iuriſconſulte ayant eu le iurement en ſi grande reuerence, qu'il n'a pas voulu que les pariures fuſſent punis: mais a dit qu'ils auoyẽt aſſez de Dieu pour vangeur de leur pariure. Puis que les plaidoyeurs d'auiourd'huy ſont ſi cauteleux & fins, & de ſi mauuaiſe conſcience, repliqua vn de la Seree, il ne faut trouuer eſtrange ſi aucuns officiers de Iuſtice ne ſont pas plus gens de bien qu'eux. Et me ſouuient d'auoir demãdé vne fois à vn Aduocat, pourquoy il perdoit ſes cauſes, & que tous ceux qu'il accuſoit eſtoyent abſouz: pource, me dit il, qu'il ne vient pas vn à moy de ceux qui ont bon droit. Et lors il me ſouuint d'vn Craſſus qui perdoit tous ſes procez, & eſtoit ſi malheureux

heureux en ses accusations, que iamais n'auoit accusé personne, qui ne fust enuoyé absouz. A ceste cause l'Empereur Auguste ayant entrepris vn grand palais, dont il ne pouuoit venir à bout, va dire de cest Aduocat: Pleust à Dieu, qu'il eust accusé ma maison. Il est vray que la rencontre ne vaut rien en François: mais en Latin elle est excellente: car *absoluere* signifie absouldre & acheuer. Et l'Empereur l'ẽtẽdoit en sa derniere signification, qui est acheuer & mettre à fin, Quelque autre prenant la parolle, va dire, (sans sortir hors du propos de la Seree, & de la precedente rencontre) qu'vn honneste homme du bas Poictou, auoit faict bastir vne grãge si spatieuse & large qu'il ne pouuoit trouuer de bois de cherpãte pour la faire courir: en sorte que son logis demeura long tẽps descouert. Quelqu'vn de ses amys deuisant auec luy, raconta qu'il venoit de parler à vn Magistrat & Iuge des premiers des grans iours de Poictiers, fort gratieux, qui n'auoit iamais voulu permettre qu'il parlast à luy la teste nue. Mais à chacune fois qu'il ostoit son chappeau, autãt de fois il le faisoit couurir. Pleust à Dieu, dist cestuy-cy, que ma grange peust aller vers luy, & qu'il luy en eust autant faict. Il vouloit dire que ce Seigneur eust aussi faict couurir sa

grange. Or parce, commẽça à dire quelqu'vn, qu'on met tout ce qui arriue és procez ſur les Aduocats, eſcoutez qu'il arriua à vn Aduocat és grands iours de Poictiers : c'eſt que ſe complaignant deuãt meſſieurs, d'vne partie qui ne luy vouloit pas communiquer vne piece, cõmença à dire, *malum eſt quod tegitur*. Le Preſidẽt luy va dire, couurez vous donc Aduocat. Ils ſont ſi accouſtumez à eſtre blaſmez, & principalement à eſtre appellez larrons, qu'ils n'en font autre compte : comme ie vous feray entendre par ce qui fut dit à vn Aduocat des plus fameux, qui eſtoit venu en ſon païs de Poictou. Il s'en vint vn iour à luy vn homme en conſultation, pour intenter vn procez contre vn ſien voiſin qui l'auoit appellé larron. Ceſt Aduocat luy dit, qu'il ne falloit point pour cela plaider, & que c'eſtoit peu de choſe, & que tout l'argent qu'il y mettroit ſeroit perdu, n'eſtant rien que d'appeller vn homme larron : & quant à luy, qui eſtoit bien d'autre qualité, il ne paſſoit iour que quelqu'vn ne l'appellaſt larron, & qu'il auroit beau à en faire des procez. Ce villageois luy replique, ouy bien vo⁹ qui eſtes du meſtier, mais moy qui n'ẽ ſuis point ? penſez vous qu'il ſoit de moy cõme de vous ? Et ainſi s'en va fort mal content de ſon

Aduocat, & ſans le payer: parce qu'il luy auoit dit qu'il perdroit tout ce qu'il y mettroit. Ce ruſtique trouuoit fort eſtrãge qu'on appellaſt vn homme de bien larron, ſans punition : car combien que l'iniure ſoit fauſſe, toutefois il en peut demeurer quelque impreſſion à ceux qui l'auront ouye: d'autant qu'encores qu'vn homme ſoit guery d'vne playe, ſi eſt ce que la cicatrice luy en demeure touſiours : Ce villageois deuoit payer ceſt Aduocat au double, va dire vn autre, qui pour s'enrichir ne faiſoit point vn grand cas de rien. Car ie n'eſtime pas vn Aduocat, comme aucuns font, pour faire d'vne petite choſe vne grande : non plus que ie trouue qu'vn cordonnier ſoit bon maiſtre, qui fait & chauſſe de grãds ſouliers à vn hõme qui a les pieds petis. Eſoutez vn petit cõte, va dire quelqu'vn, d'vn villageois qui s'en vint à vn Aduocat, luy diſant qu'il vouloit auoir vne cõſolatiõ. Puis va cõter à ſon Aduocat ſõ fait, tout ainſi. I'eſtois appuyé ces iours paſſez contre la muraille d'vn mien voiſin, & ſentant & voyant qu'elle trembloit, ie me ſuis oſté de là: l'Aduocat luy va dire qu'il auoit bien faict de s'oſter de là. Le bon homme replique qu'il le ſçauoit biẽ, & qu'il ne luy auoit riẽ dit de nouueau. Et laiſſãt là ſõ Aduocat, ne luy bailla riẽ,

en disant, ie sçauois bien que i'auois faict sagement de m'oster d'aupres d'vne muraille qui tomboit, sans que l'Aduocat me le dist. Ie voudrois, repliqua vn autre, que toutes leurs consultations fussent aussi cleres & faciles, & leur responces aussi aisees à entendre, que ceste cy: car nous trouuons des consultans qui desguisent si bien les matieres, qu'ils mettent les parties en grand dãger, comme vous entendrez. Il y auoit, commença il à dire, vne Loy en vn païs, aumoins ce dit monsieur Bodin, qui portoit que celuy qui seroit autheur d'vne seditiõ seroit puny de mort, & que celuy qui l'appaiseroit, auroit cinq cens escus. Il aduint que celuy mesme qui l'auoit faicte, & l'auoit aussi appaisee, vint au conseil. Les Aduocats luy dirent que l'argent promis à celuy qui appaiseroit la sedition luy estoit deu, encores qu'il l'eust commencee: ayans plus d'esgard au bien qui estoit prouenu d'auoir appaisé la sedition, qu'au mal qui estoit aduenu de l'auoir esmeuë, & qu'il falloit estendre les faueurs, & restraindre les choses odieuses. Auec ceste consultation bien signee, il s'addresse aux Magistrats: qui ordonnerent que puis qu'il falloit auoir esmeuë la sedition auant que l'appaiser, qu'il seroit puny de mort par la rigueur de la Loy,

puis apres qu'il pourroit demander le ſalaire que la Loy balloit à celuy qui auoit appaiſé le tumulte. Ceux de la Seree, à propos de ceſt exemple doubteux, & ayant veu monſieur Bodin en ſa Republique, vont propoſer des queſtions doubteuſes & difficiles, pour monſtrer quels Iuges il conuiendroit auiourd'huy mettre, attendu la malice & ſubtilité des eſprits de maintenant. La premiere queſtiõ fut, ſi Auguſte fit bien de ſauuer la vie à Crocatas, chef des voleurs en Eſpagne, & outre de luy bailler les vingt & cinq mil eſcus qu'il auoit promis à celuy qui luy apporteroit ſa teſte, quand luy-meſme ſe preſenta à Auguſte? Car Auguſte luy bailla ſa grace, afin qu'on ne violaſt point la foy promiſe à celuy qui ſe repreſentoit à Iuſtice: & le pris promis, à celle fin qu'on ne penſaſt point qu'il l'euſt faict mourir pour gaigner les vingt & cinq mil eſcus. Le ſecond doubte eſtoit, ſi les Venitiens firent bien de remettre le fils en ſes biens & liberté, ayant apporté la teſte de ſon pere, qui eſtoit banny comme luy: comme la Loy le permettoit à celuy qui apportoit la teſte du banny. Le tiers propoſa, ſi le marchand deuoit encourir la peine de la Loy, laquelle deffendoit de n'amener en leur Republique des laines eſtrangeres, en

y amenant des moutõs, auec leur toison. Pour vuider ces differens, va dire quelqu'vn, il faudroit des Iuges de bon esprit, & sçauans, & biẽ versez aux affaires, comme estoit ce Iuge qui sauua vne pauure femme d'vn procez intenté contre elle: & voicy que c'est. Deux estrangers auoyent baillé en garde à ceste femme de l'argent à la condition qu'elle ne le rendroit à l'vn que l'autre ne fust present. De là à quelque temps, l'vn s'adressant à ceste femme, l'asseura que son compagnon estoit mort, & en bailla de si bonnes preuues, qu'elle luy rend tout l'argent qu'eux deux luy auoyent mis en depost. Depuis celuy qu'on disoit estre mort reuenu, faict conuenir ceste femme, disant qu'elle ne deuoit bailler cest argent à l'vn sans l'autre, comme elle auoit promis quand on luy mit entre les mains, & comme elle le confessoit. Le Iuge condamna ceste femme à rendre cest argent à ce nouueau venu, pourueu qu'il amenast son compagnon auec luy, & qu'elle ne s'en defferoit point qu'ils ne fussent tous deux ensemble, selon la conuenance. Claude l'Empereur, va dire vn autre, ne tira il pas vne bõne preuue d'vne mere, qui ne vouloit recõgnoistre son fils, quand il luy cõmanda de l'espouser? Aussi bien que fit Alphonce, Roy de

Naples, quãd ſur la denegatiõ que le pere faiſoit de recõgnoiſtre ſon fils, cõmanda qu'on le vendiſt à vn marchãd de Barbarie? Ayant mis fin à ces queſtions, on retourne d'où on eſtoit venu, & à demander dont pouuoit proceder la multitude des proces, & la grãde longueur d'iceux. Aucuns tiennent que cela vient de l'ignorance des Iuges, les autres de l'affluence & grand nombre des Iuges, Lieutenans, Cõſeillers, Aduocats, procureurs, ſolliciteurs, notaires, greffiers & ſergens, qui ſont en plus grand nõbre en France, que tous les autres peuples n'en ont: ſi nous en voulons rapporter à monſieur Bodin. Mais qui me reconforte, diſoit il, c'eſt qu'il en y aura tant qu'ils ſe mangerõt les vns les autres. En adiouſtant, que le prouerbe ancien montroit biẽ le mal-heur où nous ſommes: quand il dit, vn Aduocat en vne ville, vn noyer en vne vigne, vn pourceau en vn bled, vne taupe en vn pré, & vn ſergẽt en vn bourg, c'eſt pour acheuer de gaſter tout. Cõbien qu'il en y a aucuns qui ne trouuent point mauuais la multitude des Iuges: d'autant, diſent ils, que le iugement de pluſieurs eſt plus prudent, auſſi eſt il moins ſubiect à la corruption, qui plus difficilement entre en vne grande compagnie d'hommes, qu'en vn ſeul, eſtant meil-

leur que plusieurs soyent proposez à l'obseruation de la Loy, qu'vn seul: Ce qui est confirmé par Aristote, qui dit qu'vn peu d'eau est plus aysee à corrompre que beaucoup. Et aussi que nous voyons l'opinion des hommes estre incertaine & variable. Vous gagnerez vn proces en vne Iurisdiction, ou en vne chambre, & le perdrez en l'autre: parquoy il est permis apres l'Arrest donné en vne Court de Parlement de proposer erreur, & faire reuoir vostre procez par deuant autres Iuges. Mesmes il se trouue que les Romains se pensoyent bien gratifiez de leurs Empereurs, quand à leur nouueau aduenement ils permettoyent de mettre le procez deuant le Senat, encores que la cause eust esté iugee par cinq fois: qu'ils appelloyent *ius quintæ relationis*. Il fut mis en auant, pour approuuer la multitude des Iuges, que quand vn criminel est coupable, qu'à grand' peine peut il s'accorder de Iuge, & que celuy qui accuse quelqu'vn faulsemēt, en fait de mesme, l'vn & l'autre recusans les plus gēs de bien, parquoy il semble que la multitude des Iuges est necessaire en ce temps. Les Romains pourtant, va dire quelqu'vn, auoyent vne grande deffiance du defendeur, qui recusoit tant de Iuges, aussi bien que de celuy qui accuse, & les choisist. Et

cela a aydé à Rome à condamner beaucoup de gens accusez, pour auoir recusé Cato Vticense: d'autant qu'on ne pouuoit penser ceux là estre innocés, mais plustost coulpables, qui recusoyent le iugement d'vn si iuste & homme de bien de Iuge. Ie penserois plustost, repliqua vn autre, la multitude & longueur des procez estre venue des loix Romaines, & des escholes de droict, que de toute autre chose, ayans apprins de là le mestier de plaider, disant la Loy ab Anastasio, que ceux qui sont grands plaideurs, & en font profession, sçauent beaucoup de maux & de meschãcetez. Aussi nous lisons, adiousta il, que Ferdinand Roy d'Espagne, enuoyant Pedrarias gouuerneur és isles Occidẽtales nouuellement descouuertes, luy deffendit de mener ni Iurisconsulte, ni aduocat, afin de ne porter la semence de procez, où il n'en y auoit point. Car on dict qu'en ce monde nouueau, où ils viuent sans lettres, magistrats, ne loy, qu'ils viuent plus legitimement & droictement que nous. Encores en tout l'Orient y a si peu de procez, qu'en la prouince de Guzala la populace cree, seulement aux iours de foire, vn iusticier, pour asseurer le cours de la traffique: & aux lisieres du royaume de Fez, les habitans de la montagne Magnan,

arrestẽt les passans pour receuoir iustice d'eux. Nous trouuõs aussi, adioustoit il encores, que Basile Macedonien, Empereur de Constantinople, descendant *ad Diatribam*, où l'on rẽdoit la iustice, le plus souuent n'y trouuoit personne qui l'a demandast, parquoy enuoyoit par la ville pour sçauoir s'il y auoit personne qui eust affaire de luy, tant il y auoit peu de procez. A ce propos, il me semble que les grans seigneurs de France, & les gentil-hommes qui ont iurisdiction, ont fort mal faict de se demettre de la iustice qu'ils doiuent à leurs subiets, & se rendre iusticiables aux enfans de leurs fermiers. Regardez, disoit il encores, quelle douceur & clemence deuoit estre en nos Magistrats, puis que nous la voyons telle aux Empereurs? I'ay veu vn Magistrat si graue, adioustoit il, qu'il ne vouloit iamais respondre, ni mesme donner audience à aucune parolle de ses citoyens, disant que la dignité du Magistrat ne permettoit telle humanité, & se persuadoit que sa robbe d'escarlatte l'auoit transformé en vne autre espece. Auec tout cela il faisoit l'habil-homme & le sçauant, & se mesloit de reprendre & corriger tout: tellement que lisant en son liure, *Iustitia est ars boni & æqui*: il disoit qu'il falloit lire, *Iustitia est ars bonis & equi*. Ils vouloyent rire

de ce ſçauant Magiſtrat,mais ils en furent empeſchez par quelqu'vn,qui commença ainſi.Il ſeroit bon pour obuier à la multitude des procez, & à la longueur, & afin que iuſtice fuſt equitablement & eſgalement rendue à tous, & aux plus pauures comme aux plus riches : que les grands ſeigneurs, qui laiſſent tout faire à leurs iuges, oüyſſent vne fois ou deux la ſepmaine, les plaintes des plus pauures de leurs ſubiets,& leur rendiſſent iuſtice: comme nous trouuons d'Alphonſe Roy d'Arragõ,qui tous les Vendredis rendoit aux pauures la iuſtice: la reuerence que nous deuons à nos ſeigneurs empeſcheroit les riches & les grans de moleſter les pauures. A ceſte cauſe, diſoit il, on ſçait qu'Aſtree, qui eſt Iuſtice, ſe mit entre le Lion & la Balance, quand elle vola au ciel, pour monſtrer que le iuge doit eſtre d'vn vertueux courage; & auoir la force,& peſer les crimes d'vn chacun,ſans reſpecter perſonne: c'eſt pourquoy on peint Iuſtice cachant la teſte dãs les cieux, aduiſant à Dieu ſeul. Puis que ce mal-heur, va repliquer vn de la Seree, eſt en noſtre France, qu'vn procez en engendre vne douzaine, par la ſubtilité de ceux de ce temps, il ſeroit bon d'eſlire des Magiſtrats de bonne conſcience, ſages, & ſçauans,

& qui fussent riches:les Carthaginois estimãs que tout homme qui est assailli de pauureté ne peut fidellement administrer iustice. Et pour trouuer tout cela en vn iuge,il me semble qu'il seroit bon de les eslire,& prẽdre des plus vieux & anciens, comme ont faict les Romains,qui baillerent ce titre de Senateur,signifiant vieillard, à leurs magistrats souuerains. Combien qu'Aristote reprouue les Lacedemoniens, de ce que leurs Senateurs iugeoyẽt de toutes causes tant qu'ils viuoiẽt:disant qu'il y auoit grãd danger de commettre les grans affaires, & les grans iugemens à l'opinion des vieilles gens, à qui le plus souuent l'esprit s'affoiblist aussi bien que le corps. Et pour confirmer cela,les anciens ont tousiours dit,œuure ou labeur du ieune,conseil de ceux qui sont entre les ieunes & les vieux,& prieres des vieux: encore aucũs ont mis en lieu de *preces senum*, *crepitus senum*. Qu'on doiue mettre des gens de bien aux offices de iudicature, disoit il en poursuyuant, les Hebreux nous l'ont bien monstré,qui ont esté si iustes iuges qu'ils disoyent les anges de Dieu estre presens aux iugemens. Aluarez escrit que encores auiourd'huy en Ethiopie, les iuges se mettent aux bas sieges, & laissent les chaires hautes vuides,& asseurent que ce sont les sie-

ges des Anges. Mais en ce temps que tout le monde eſt reçeu aux offices de iudicature indifferemment, les Magiſtrats bien ſouuẽt ſont auſſi vitieux que ceux qu'ils veulent iuger, qui eſt la cauſe qu'on n'a nulle reuerence au Magiſtrat. A ce propos, diſoit il, n'y a pas long tẽps qu'vn iuge confrontoit des teſmoins à vn criminel & larron, auquel le iuge diſoit, que dites vous à ce teſmoin, quel reproche luy voulez vous dõner? Il dict, luy diſoit le iuge, que vous eſtes vn meſchãt homme, & vn larron. Le criminel va reſpondre à ce iuge, que voulez vous que ie die, monſieur? Il ne parle pas à moy, il parle à vous. Vous pourrez iuger, commença à dire vn autre, par vne grande meſchanceté faicte par vn Iuge, comme d'vn eſchantillon, que peuuent faire les Magiſtrats qui n'ont Dieu ne leur honneur en recommandation, quand ils ont l'eſprit pour conduire leur mauuais & malheureux deſſein. Il aduint, diſoit il, du temps du Roy Philippe le Lõg, qu'vn Preuoſt de Paris, nommé Henry Lapparel, fit executer à mort vn pauure homme priſonnier au Chaſtellet, luy impoſant le nom d'vn riche hõme coulpable & condamné, lequel il deliura. Penſez vous, adiouſta il, combien il importe que les premiers iuges, qui ſont les Notaires,

ſoyent gens de bien? Vous ne verriez autres procez que d'inſcription en faux, de faux cō-tracts, reſilimens, & teſtamens, produits deuāt les iuges: puis ceux qui les ont produits diſent qu'ils ne s'en veulent pas ayder, quād ils voyēt qu'il n'y faict pas ſeur. Si i'eſtois leur iuge, diſoit il, ie ferois bien trouuer à ceux qui produiſent ces beaux contracts leurs fabriqueurs: & qui leur a baillé ces belles pieces en main. Mais laiſſant ces mal-heurtez là, ie vous diray ce qui arriua entre vn Notaire & vn villageois, n'y a pas long temps. C'eſt qu'vn homme des champs, qui ne ſçauoit pas ſigner, s'addreſſa à vn Notaire de ceſte ville, & luy apporta vn beau leuraut, & deux chapons. Le Notaire ne vouloit prendre ce preſent, ne cognoiſſant celuy qui luy donnoit: diſant au villageois, ie ne ſçay pourquoy vous me voulez donner cela, ie n'ay rien faict pour vous. Le bon homme contrainct le Notaire de prendre ce qu'il luy auoit apporté: & le Notaire en le remerciant luy va dire, ie ſuis voſtre obligé, ie ne ſçay cō-ment ie vous pourrois recompenſer: regardez ſi ie vous puis faire plaiſir. Le bon homme lors luy reſpond, ſi pouuez bien ſi vous voulez. Et quoy? ce diſt le Notaire: c'eſt, reſpond le villageois, que ie vous prie, ſi me voulez faire vn

grand plaisir, de ne m'obliger point que ie n'y soye, vous ne me sçauriez faire plus grand biẽ & seruice. Tous ceux de la Seree se prindrent à rire, & eussent rit d'auantage, n'eust esté que vn de nos Magistrats, qui estoit en ceste Seree va parler ainsi. Il seroit bon que tous officiers de iustice fussent subiets à correction, & à rendre raison de leurs actions & syndiquez, comme il se faisoit anciennement en Grece par deuant les Nomophylaces, & à Rome par les Censeurs, en Lacedemone par les Ephores, en Athenes par les Areopagites, en Espagne par les Visiteurs, & à Venise par les Aduocateurs. Il y a vn pays, adioustoit il, là où le Prince est tenu à la partie de tout l'interest, si le iuge qu'il a esleu a faict iniustice à quelqu'vn de ses subiets, ou si par ignorance il a mal iugé, & faict perdre le procez à celuy qui le deuoit gagner: & n'est pas excusé le Prince, de dire qu'il a esleu les plus idoines. Que si le Magistrat, qui iugeroit mal par ignorance, estoit maintenant puni, & deuoit respondre de son iugement, comme par le passé, les offices ne seroyent pas à si haut prix, & à grand peine trou ueroit on qui les voulust accepter. Que voulez vous? repliqua vn autre, c'est le malheur de ce temps, que tout le monde veut estre iuge.

S'ils ont si grande enuie d'estre iuges, luy fut il respondu, ie m'esbahis qu'ils ne s'en vont à vn ieu de paulme, & là ils iugeront sans appel, à la simple voix d'vn rapporteur : ou qu'ils ne se font marchands, & ils seront iuges & Consuls encores qu'ils ne le veulent estre. Que si ceux, disoit il, qui embrassent les affaires publiques, & achetent les offices, sçauoyent les inconueniens qui leur en arriuent, n'acheteroyent pas leur seruitude à si haut prix : d'autant qu'aucun n'est si tost esleué en dignité entre ses citoyẽs, que les yeux de tous ne se iettent sur luy : de sorte que non seulement les grandes & publiques actiõs, mais aussi les moindres & priuees, sont si diligẽment obseruees en luy, qu'ẽ tẽps du monde il ne peut estre seigneur de soy mesme. Ce qui luy est, cõme dict le seigneur Paul Paruta, autant plus grief & difficile, qu'il differe aux premieres esperances, desquelles l'ambition est coustumiere cõbler l'esprit de ceux qui s'acheminent en ses sentiers. Outre cela, disoit il, il faut pour exercer le Magistrat, & auoir lieu és affaires publiques, suyure les vestiges du Prince & du peuple, & priser non les meilleures choses & coustumes, mais celles qui sont plus estimees d'eux, & chercher par vne superstitieuse vie de leur complaire. Toutes

tes

tes ces cõſiderations, va dire noſtre Magiſtrat prenant la parole,ne peuuent empeſcher l'ambition de maintenant. Et pour l'empeſcher, diſoit il, ie voudrois, comme ie vous ay dict, que les iuges qui iugent par ignorance,fuſſent punis,ou pour le moins qu'ils fuſſent tenus de reſpondre & ſouſtenir leurs iugemens,à peine de tous deſpens,dommages, & intereſts. I'ay veu vn iuge,adiouſtà il,qui differa l'execution d'vn criminel cõdamné à eſtre pendu & eſtrãglé, parce que le malfaicteur auoit recuſé le bourreau ordinaire de la ville, & enuoya querir vn autre executeur de haute iuſtice, en vne autre iuriſdiction,& pource que c'eſtvne mort d'auoir affaire à eux,il n'en peut fournir ſi toſt: qui fut cauſe que le priſonnier eſchappa. Ce iuge monſtra bien vn iour ſon ſçauoir, en vne compagnie où on loüoit Brutus d'auoir deliuré ſon pays de tyrannie, reprenant celuy qui en diſoit tant de bien, diſant que Brutus ne meritoit point d'eſtre tant recommãdé,& que c'eſtoit vn grand adultere, & le prouuoit par ce vers:

Obrutus inſanis eſſet adulter aquis.

Ce iuge eſtoit ſi conſcientieux, qu'encor qu'il fuſt bien riche, il ne voulut iamais auoir de cuiſinier,diſant qu'il eſtoit deffendu aux iuges

d'auoir vn cuysinier par disposition du droict, *tit. vt iudices sine coquo*. Le Clerc de ce mesme Magistrat bailla bien à entendre à son maistre sa suffisance. Car vn iour bien matin ce iuge s'ē allant au palais, suyui de son Clerc, se laissa tō-ber par terre, au moins, afin que ie ne mente, sur le paué. Son Clerc en le releuant luy demande, & bien, monsieur, ne vous estes vous point faict de mal? Le Conseiller luy ayant respondu que non: son Clerc va dire, & Dieu soit loüé, & S. Eloy, de ce que n'estes point rō-pu de la cheute. Son maistre luy va dire, va, va, tu n'es qu'vn sot, tu ne sçais que tu dis: S. Eloy est pour les cheuaux: & aussi pour les asnes, monsieur, luy respond son Clerc. Ceux de la Seree ayans ris, ils mirent en auant vne question de l'Anacrise, à sçauoir s'il estoit meilleur que le Iuge & l'Aduocat fussent sçauās, & eussent bonne memoire, sçachans toutes les loix, ou qu'ils eussent bon entendement & iugement, & peu de memoire. Pour la memoire on alleguoit que les Legistes doiuent construire le texte de la loy, & prendre le sens qui resulte de la construction, & non autre, sans opiner selon son entendement: qu'ils ne doiuent affermer aucune chose s'ils n'ont la loy, & pour ceste cause on dit, *Erubescimus sine lege loqui*. Que si

l'authorité des loix,& ce qu'elles decernent, a plus de force & vigueur que toutes les raiſons qui ſe peuuent alleguer au contraire, il ſemble qu'il eſt meilleur au Legiſte d'auoir grãde memoire,& ſçauoir les loix,& auoir peu d'entendement,que beaucoup d'entendement,& peu de memoire: d'autant que l'aduis d'autruy ne doit auoir plus d'efficace que la deciſion de la loy. Parquoy le Legiſte, le Iuge, & l'Aduocat ont congé de dire, ie regarderay à mes liures ſur ce faict,& ne faire pas comme le iuge, qui apres auoir prononcé vne ſentence, demanda à ſon Greffier, viença, di moy la verité, ay ie pas donné vn bon arreſt & appoinctement ſans y penſer? Ceux qui tenoyent qu'il valoit mieux que les Iuges & Aduocats euſſent plus d'entẽdement & iugemẽt,que de ſçauoir & memoire, le prouuoyent de ce que Plato dict auoir veu par experience,que ceux qui eſtoyent lettrez & ſçauoyent beaucoup de loix, n'eſtoyẽt pas ſi bons iuges & Aduocats comme il ſembloit, n'appliquans pas le droict comme il eſtoit conuenable. L'Eſpagnol en rend la raiſon,que Plato a obmiſe, ſuppoſant que la memoire eſt contraire à l'entendement, & que la vraye interpretation des Loix & reſtrinction ſe fait en diſtinguant, inferant, diſcourãt,

iugeant & eslisant, qui sont œuures de l'entendement: lesquelles le lettré, ayant grande memoire, ne peut faire aucunement, la memoire & l'entendement prenans leur force de qualitez contraires. Et aussi que l'astuce & cautelle des mauuais est plus grãde pour inuenter faits, que la prudence des bons pour se preualoir de deffence: & les loix ne pouuans tout comprẽdre, le bon entendement est grandement requis au iuge & à l'Aduocat, se trouuant plus d'affaires & de faicts que de loix. Le bon entendement estant comme le bon cousturier, qui a les ciseaux en la main, & la piece de drap en la maison. Et aussi qu'il y a beaucoup de remedes pour suppleer à la memoire, & estre sçauant: mais à la faute de l'entendement & de iugemẽt, il est impossible d'y remedier. Parquoy le Magistrat & Aduocat de grand entendemẽt & iugement, encores qu'il n'ait la loy deuant soy, & toute preste, ne fault gueres, ayant auec soy l'instrument duquel les Iureconsultes & Empereurs ont faict les loix: les Anciens appellans la loy, raison & prudence. Le iuge, repliqua quelqu'vn, sera de si bon entendement que vous voudrez, si est-ce qu'il trouuera des questions si doubteuses, le *pro* & le *contra*, remplis de si bonnes raisons, qu'il ne sçaura quelle

part incliner. A ce propos, adiousta il, le seigneur de la Montagne dict auoir veu vn iuge, qui mettoit à la marge de son liure, Question pour l'amy, quand il trouuoit quelque matiere agitee de plusieurs contrarietez. Et vouloit dire que quelques fois il y a tant de raisons d'vn costé & d'autre, & la matiere si embroüillee & debatue, qu'en pareille cause, il pourroit en saine conscience fauoriser à celle des parties que bon luy sembleroit. Cela n'est point nouueau, repliqua quelqu'vn, car nous trouuons que le iugement du Senat d'Athenes, appellé Areopagite, trouua vne matiere si difficile & si doubteuse, que ne la pouuant iuger, ordonna que les deux parties, à sçauoir l'accusateur & l'accusé, comparoistroyent deuant eux de là à cent ans. Depuis n'agueres vn iuge ne sçauoit qu'ordonner entre vn mary & vne femme qui auoyent procez par deuant luy: car quand le mary se plaignoit de sa femme, la femme disoit au iuge, monsieur, ie ne sçay qu'il me demande, ie veux ce qu'il veult. Le iuge prenant droict de la deposition de ceste femme, les met hors de cour & de procez, & sans despens: par faulte d'auoir veu Henry Estienne, quand il dict:

Quid de me queritur coniux? quod vult, volo, dixit:

Imperium is sibi vult, id volo & ipsa mihi.
A ce mesme propos, va dire vn autre, vne femme faict conuenir son mary pour l'auoir outragee. Le mary va dire au iuge, monsieur, ie vous diray la verité: Ma femme & moy estans à table, nous entrons en quelque debat: elle me dict que resoluëment tout iroit à sa teste, ie luy dis, puis qu'elle le vouloit que ie le voulois aussi. Ie croy bien que tout ce que ie trouuay sur la table alla à sa teste. Quel tort luy ay-ie faict, puis qu'elle vouloit que tout allast à sa teste? Vn iuge pedanee, adiousta vn autre, qui auoit ouy parler de la peine du Talion, fut bien empesché à la vuidãge d'vn procez qui est tel. Il y auoit vn recouureur, qui en recouurant vne maison, tomba sur vn homme qui passoit la rue, de telle sorte que cest homme fut griefuement blessé de la cheute de ce recouureur, & s'addressant au iuge demãdoit alimens & medicamens, & reparation à l'encontre de ce recouureur, qui en tombant l'auoit offensé, & ne s'estoit faict nul mal: disant au iuge qu'il ne deuoit pas se laisser tomber, & le blesser, veu que c'est son mestier de monter sur les maisons, & de se tenir bien, & que ce n'estoit qu'vn esuenté, qui par sa faute & coulpe s'estoit laissé tomber sur luy, possible luy voulant mal. Le pau-

ure recouureur alleguant son innocence, disoit qu'il n'estoit en aucũ dol, & qu'il n'y auoit aucune faute de son costé, & que les meilleurs maistres de leur estat estoyẽt subiets à tels accidens. Le iuge apres meure deliberation, va ordonner que celuy qui auoit esté blessé par la cheute du recouureur, luy estant gueri, mõteroit sur la mesme maison, & que de la mesme hauteur, & du mesme lieu, tomberoit sur le recouureur qui auoit tombé sur luy. Ie vous laisse à penser si le deffendeur appella de ceste sentence. Escoutez encores, adiousta il, qu'il arriua à ce iuge *à quo* depuis. C'est que deuant luy comparurent vne hostesse & vn passant, à qui ceste hostesse auoit baillé à disner, laquelle demandoit à son hoste qu'il eust à luy payer vn lopin de pourceau, que le passant auoit faict mettre au feu, & estant cuict l'auoit tresbien mangé. Ce qu'il confessoit, mais il disoit, que le prenant au crochet, & quand elle le mettoit en la broche, il auoit dict à ceste hostesse qu'il ne payeroit rien de ce que les mousches auoyent mangé, par ce n'en vouloit pas tant payer. Ceste hostesse luy accordoit sa protestation, mais qu'il n'en deuoit moins payer pour cela. Ce iuge va condamner ce passant à payer ce que son hostesse demandoit, sans

auoir esgard à la confession de ceste femme, qui luy auoit accordé qu'il ne payeroit rien de ce que les mousches auoyent mangé. Ce passant se voyant condamné, va dire au iuge: Au moins, monsieur le iuge, permettez moy donc de tuer toutes les mousches quelque part que elles soyent, puis qu'il faut que ie paye pour elles. Le iuge luy respond, helas, mon amy, tant que vous voudrez, & fussent elles sur le grand autel. Ce deffendeur voyant vne mousche sur la ioüe du iuge, s'approchant luy bailla si beau soufflet qu'il tue la mousche, & demeura escrasee: le iuge fut si estonné du coup, que ce tueur de mousches eut loysir de s'en aller hors de là: disant n'auoir faict aucun tort au iuge, puis qu'il luy auoit baillé permission de tuer les mousches quelque part qu'il les trouueroit disant que ceste beste estoit si fascheuse, principalement aux banquets, que les Anciens en leurs festins auoyent des chasse-mousches. De ce conte il s'esmeut vne dispute: à sçauoir, si vne maniere graue & quelque peu difficile, ou l'humaine & facile, cõuient au iuge & Magistrat. L'vn disoit que la dignité du Magistrat ne permettoit telle familiarité, & que l'humanité leur fait perdre la reputatiõ: cõsideré que la populace n'entend le mystere de la vertu

d'humanité, eſtimant vn chacun autant qu'elle le veoit s'eſtimer ſoymeſme. L'autre au cõtraire ſoubtenoit que tant plus la perſonne eſt en degré plus grãd, d'autãt plus la vertu d'humanité & affabilité le fait reluire: qui eſt vn inſtrument pour luy donner vne vraye ſeigneurie, c'eſt à ſçauoir, celle des amys: laquelle ne ſe peut acquerir par force, ains par humanité & courtoiſie. Ce meſme Iuge, à qui on tua vne mouſche ſur ſa ioüe, va dire quelque autre, no⁹ appreſta bien à rire. Car vn iour en plene audience, ayãt ordõné qu'vne partie ſeroit ouye ſur quelque different, on luy dit, monſieur, il n'a garde d'eſtre ouy: car ie vous aſſeure qu'il eſt mort. Le Iuge va dire que cela eſtoit faux, & que ſi ceſte partie euſt eſté morte, elle l'en euſt bien aduerty. Ie vy ce Iuge, va dire vn autre, vn iour en ſon ſiege biẽ empeſché: car ayãt deuãt luy deux parties, il ne ſçauoit qu'ordõner. Le demandeur diſoit au deffendeur, ie demande auoir reparation de ce que tu m'as appellé larron. Le deffendeur diſoit, ie ne t'ay point appellé larron, i'ay ſeulemẽt dit & le dy encores, que ſi tu ne fuſſe point venu auec moy pour m'ayder à chercher ma bourſe, que ie l'euſſe trouuee, & qu'elle ne ſe fuſt point perdue. On ſe douta biẽ auſſi, adiouſtoit il, que ce

Iuge deuoit eſtre quelque ſçauant homme, car meſſieurs de la Cour le voulant interroguer, s'eſtant preſenté pour eſtre reçeu Lieutenant, leur va dire, que par la paix il eſtoit dit expreſſément qu'on ne s'entredemanderoit rien l'vn l'autre: & qu'eſtant ſeruiteur du Roy il vouloit obeyr à ſon Edict. Vn marchand, qui eſtoit en ceſte Seree, & pour lors Conſul en la Iuriſdiction des Marchands, voulant conter ce qui eſtoit arriué en la deciſion d'vn procez, fut interrõpu par vn de la grande boutique: qui luy va dire que pour ſon hõneur, & celuy des marchands, il n'euſt à mettre en auant leurs belles ſentences & arreſts. Le marchand ſoubtenant la Iuriſdiction qu'il a pleu à la Majeſté leur dõner, va dire à celuy de la grande boutique, que la Iuriſdiction des marchands eſtoit ſi bonne & ſi equitable, & bien adminiſtree, qu'il vaudroit mieux y perdre ſon procez, que de le gaigner és Cours Preſidiales & Parlemens: à cauſe des frais & de la longueur. Et que pour deffendre les Marchands de l'ignorance dequoy on les accuſe, il eſtoit apres à rediger leurs ſentences les plus notables, & leurs arreſts les plus ſignalez, pour les mettre en lumiere, afin qu'õ iuge ſi la Iuſtice y eſt bien rendue. Ceux de la Seree faiſans ceſſer ce debat, prient le Conſul

de pourſuyure ce qu'il auoit commencé. Ce qu'il fit, en diſant. Les Iuge & Cõſuls des marchands, ayans condamné vne partie à payer vne iument qu'elle auoit, par ſa faute, laiſſé mã ger aux loups, demandent à la partie aduerſe, qui en demandoit la valeur, ſi la iument eſtoit bonne. Laquelle va reſpondre, que la iument eſtoit ſi bonne que les loups l'auoyent toute mangee, & qu'il n'en auoyẽt laiſſé pas vn morceau. Noſtre Conſul voyant qu'on auoit troué bonne ceſte rencontre, leur va promettre de leur en dire vne douzaine à la premiere Seree. Et puis va faire vn vieux conte d'vn ſuppoſt de la grãde boutique, à qui vn cliẽt auoit eſcript, ie vous enuoye mon ſac, auec vn double du cas, ie vous prie voir bien tout, & me faire vn ample aduis : l'Aduocat eſtant bien trompé, lequel penſant auoir vn double ducat pour ſon ſalaire d'vn gros proces qu'il auoit feuilletté, il ne trouua que le double du cas poſé, & s'æquiuoca ſur la lettre de ſon client. Sur ce, vn de la compagnie ſe leuant dit, meſſieurs, ie ſuis d'aduis de n'en dire plus : car puis que les Aduocats ont eſté trompez, il n'y a celuy de nous autres qui ne le peuſt eſtre.

DIXIESME SEREE.

Des *Medecins & de la Medecine*.

VN facetieux conte qui arriua le iour de ceste Seree, fut cause que durant le souper & apres, on ne parla que des Medecins, & de leurs medecines. Ce conte consiste en vne responſe gaillarde que fit vn Medecin à vn Chanoine qui vouloit rire & se moquer: comme de tous temps les Medecins ont esté subiects à estre calomniez. Mesmes ceux de ceste Seree ne peurent se contenir d'é-dire leur aduis. Et le premier commença ainsi. Nous trouuons que les Romains chasserent de Rome tous les Medecins par l'espace de six cens ans, & n'vserent en tout ce temps là, d'autre medecine que de choux en toutes maladies qui ne se trouua iamais si saine, & ayans remis les Medecins, tout alla de mal en pis. Les Sycioniens ne permirẽt iamais qu'il y eust des Medecins en leur Republique, de peur de tuer les sains. Herodote dit que les Babyloniens n'vserent iamais de medecines, & n'eurẽt aussi iamais de Medecins: lesquels Cato hayssoit, ce dit Plutarque en sa vie, aussi bien que Solon.

Plato dit que Socrate deffendoit la multitude des Medecins en vne ville. A ceste raison la Loy *Si duos*, à son exemple, limite le nombre des Medecins, & combien il en doit auoir en chaque ville selon la grandeur d'icelle, & la quantité du peuple: comme estant vne charge inutile au peuple, & qui nuit plus qu'elle ne profite. Aussi ie ne voy nulle race de gens, dit le seigneur de la Montaigne, si tost malade, & si tard guerie, que celle qui est soubs la iurisdiction de la Medecine: leur santé mesme estant alteree par la contraincte des regimes: les Medecins ne se contentans point d'auoir la maladie en gouuernement, ils rendent la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en nulle saison eschapper leur authorité. Et n'y a nation qui n'ait esté long temps sans Medecins & medecines: & du monde la dixiesme partie ne s'ē sert pas encores à ceste heure. Infinies nations ne les congnoissent pas, où l'on vit plus longuemēt & sainemēt qu'icy. Si on faisoit cōme Herodote dit que fait vn peuple des Indes, où ceux qui sont malades sont tuez & mãgez, il ne faudroit point de Medecins, car on ne confesseroit point estre malade, d'autãt qu'ils les tuent encores qu'on nie n'estre nullement malade. Ie ne sçay pas, repliqua quelque autre,

qui mouuoit les Anciens à meſpriſer les Medecins : mais ie ſçay bien que ſi on les blaſme de ce temps, ils en baillent bien les occaſions. Où trouuerez vous gens d'vn meſme eſtat de profeſſion honorable, qui ſe portent plus d'ẽuie, & qui detractent plus les vns des autres que les Medecins? Où prendrez vous des perſonnes de meſme vocation qui s'accordent moins enſemble? Comme ſera ce que le peuple les eſtimera experts & ſçauans, veu qu'eux meſmes s'entr'appellent ignorans & aſniers? Qu'ils ſoyent appellez à vn malade, l'vn apres l'autre, vous les trouuerez du tout contraires, auſſi bien que tous enſemble, & à la congnoiſſance de la maladie, & à la gueriſon. Iamais vous ne verrez Medecin ſe ſeruir de la recepte de ſon compagnon, ſans y retrancher ou adiouſter quelque choſe. Et ne s'en faut pas eſbahir, car la plus grand part des Medecins ne congnoiſt ne les ſimples ne les compoſez, & laiſſent cela aux Apothicaires, auſſi habiles qu'eux. Mais, ie vous prie, qui ne ſe moqueroit de celuy, qui voulant faire quelque choſe, ignoreroit l'inſtrument auec lequel il la voudroit parfaire? De ce aduient, que la plus part des bien aduiſez de noſtre temps, ne veulent ſe fier à des remedes & perſonnes où il n'y a

nulle certitude : comme ceux là meſmes le mõſtrent tous les iours qui practiquent, quãd ils blaſment ce qu'vn autre aura poſſible bien faict : ne voulans mettre leur vie, qui conſiſte en vn accord, entre les mains de ceux qui ſont à eux meſmes touſiours contraires : & n'eſt dit ſans cauſe, qu'on doit pluſtoſt auoir peur du Medecin que de la maladie. Vne des plus grandes fautes qu'ils font, à mon aduis, c'eſt d'ordonner auant que congnoiſtre la maladie, car ne la congnoiſſant, ils ne ſçauroyent ſçauoir la curation : mais de peur d'eſtre trouuez ignares, & eſtre ſans remedes, & afin d'attrapper argent, ils ne ſont iamais ſans ordonnances & receptes : qui ſont bonnes, & indifferentes à toutes maladies, ce diſent ils, comme leurs clyſteres, leur Catholicon, eau beniſte de la Medecine: leſquelles toutefois le plus ſouuent ſont contraires à la maladie qu'ils ignorent: maladie congneue, dit le prouerbe, vaut preſque guerie: eſtant neceſſaire de congnoiſtre pluſtoſt les maladies que les remedes d'icelles. Que le plus ſouuent ils ne les congnoiſſent, il appert en ce qu'ils medecinent quaſi toutes maladies d'vne meſme façõ, & de meſme medecine, les meſurans toutes à vne meſme aulne. Premierement marche

le clystere, le lendemain vne saignee reiteree, qui est vne nouuelle practique, pour auoir double salaire: puis apres vient la purgation, qui n'est gueres sans reubarbe. Et encores en ces choses tant communes ils ne s'accordent pas: car aucuns purgent auant que saigner, & les autres saignent auant que purger. Cela fait, ils sont au bout de leurs fusees, & sans qu'il arriue quelque nouueau accident, le plus souuent sont contraincts d'essayer des remedes contraires aux premiers. Et tout cela par faute d'auoir congneu la cause de la maladie. Et si vous n'en voulez rien croire, que le cadauer soit ouuert, auant que la terre couure leur faute & ignorance, & on verra au doigt & à l'œil, que les remedes qu'on luy aura baillez, estans tous contraires à la guerison, auront causé la mort à ce pauure patient: & qu'il eust mieux valu le laisser à la Nature: qui guerit plus de maladies que ne font toutes les medecines: la Nature estant assez forte pour se deffendre, & à maintenir ceste contexure, dequoy elle fuit la dissolutiō. Ie voudrois, adiousta quelqu'vn, qu'on fist comme en vn certain païs, là où si les malades meurent, on faict payer les medecines à leurs Medecins: ou cōme portoit vne Loy en Egypte, par laquelle le Medecin prenoit

noit ſon patient en charge les trois premiers iours, aux perils & fortune du patient: mais les trois iours paſſez, c'eſtoit aux ſiens propres. A vne fois q̃ le malade ſe portera mal, les Medecins ne ſachans où ils en ſont, diront qu'il a faict quelque excez: car les Medecins accuſent touſiours l'intemperance des malades, & des morts. Si d'auanture, ayans ordonné vne medecine, en venant veoir ſon operation, ils trouuent leur malade mort, ce ſera à dire que ce ſont les maladies de ceſte annee là, qui ſont ſi eſtranges & faſcheuſes à congnoiſtre qu'ils n'y entendent rien, ayans ces maladies auec elles quelque venin caché. Et me ſouuient, adiouſtoit il, d'vn Medecin qui me venoit veoir, moy eſtant malade, & ne ſachãt où il en eſtoit, non plus que moy, me dit que c'eſtoit vne maladie de ceſte annee là, fort eſtrãge & differẽte des autres precedentes maladies. Ie ne me peu tenir de rire, & de luy dire: vrayement ie croy biẽ que c'eſt vne maladie de ceſte annee, car ie ne l'auois pas l'autre. Vne autre faute biẽ lourde, diſoit il en continuãt, que font les Medecins, & où on ne regarde point, c'eſt de charger tãt les ſains & malades de medecines, que quand il eſt beſoin de leur en bailler, elles ne ſeruent de rien: car l'accouſtumance & fami-

liarité des medecines les rẽd ſans effect & force : cõme il aduint à vn qui n'eſtoit point purgé par l'ellebore, encores qu'il en print plus qu'on n'euſt oſé bailler à quatre, à cauſe qu'il ſ'eſtoit accouſtumé par les menuz à en prendre beaucoup. Tellement que pluſieurs ont dit, qu'on ſe pouuoit de petit à petit ſi bien accouſtumer à vſer de poiſon, qu'à la fin on n'en pourroit point mourir, combien qu'Auerrois le nie. Mais laiſſant ceſte diſpute ſi ancienne, & ſi debatue, aſſauoir ſi la medecine profite plus qu'elle ne nuit, ſi elle faict pl⁹ de mal que de bien, & ſi ceux qui ne prennent point de medecine ne ſont pas auſſi ſains, & de longue vie, que ceux qui font de leur eſtomach vne boutique d'apothicaire : quelqu'vn prenant la parolle cõmença à nous faire le conte du Medecin & du Chanoine, qui bailla tout le ſubject de ceſte Seree, comme ie vous ay dit cy deſſus, lequel il fit ainſy. Ce Chanoine, dõt eſt queſtion, ayant rencontré par la ville vn Medecin, l'arreſte, en luy demãdant conſeil en ceſte ſorte. Monſieur, de grace, ie vous prie me dire, & ie vous cõtenteray bien, dont viẽt que biẽ ſouuẽt quãd ie piſſe & tõbe de l'eau, ie pette auſſi, & ne puis gueres faire l'vn ſans l'autre? Ce Medecin, qui n'ẽdure pas facilement vne

ſupercherie, & vn affront (comme l'on dit) voyant que ſon Chanoine vouloit rire, & ſe moquer de luy: ſans ſ'eſmouuoir, & comme le voulant aſſeurer de ce doubte, luy reſpõd, mõſieur le Chanoine, cela n'eſt rien, ce n'eſt point maladie, n'en ayez point de peur: c'eſt vne choſe naturelle & cõmune à to⁹, meſmes les aſnes en font bien autant. Mon Chanoine, ayant eu ſon change, ſans dire mot s'oſte de là. Toute la ville fut tantoſt abbreuee de ceſte matiere, le vent s'en eſpandant par tout, & ſautant autant que la puce, & s'allongeant comme la main. Vous ne viſtes iamais tant d'Epigrammes Latins & François, qui furent faicts ſus cela: leſquelz ont ſeruy depuis à la matiere dõt ilz traictoyent. Apres que le conte euſt eſté conté à l'entree du ſouper, & que chacun en euſt riz, encores que le ſubject fuſt vn peu ſale, ſi eſt-ce que ceux de la Seree ne laiſſerent à en tirer quelque ſens. Car vn d'icelle voulant rẽdre raiſon pourquoy on n'en pouuoit gueres auoir ne tirer ſans vẽt, va cõmẽcer à parler en Medecin, c'eſt à dire naturellemẽt & propremẽt, ſachãt vn chacũ eſtre ſubject à cela auſſi biẽ que le Chanoine. La proximité des vaſes vrinaux, cõmẽça il à dire, q̃ ſõt ioincts aux cõduictz du ſiege & fõdemẽt, eſt cauſe qu'en eſ-

forçant les vaiſſeaux ſeruans à expulſer l'vrine, on efforce auſſi ceux qui ſeruent à l'expulſion des excremẽs: tellement qu'encor que ne vouliez, en vous efforçant de tomber de l'eau, il ſortira d'vn autre coſté du vent: n'eſtans gueres l'vn ſans l'autre. Et auſſi que les muſcles ſuperieurs du ventre, auec le *ſeptum tranſuerſum*, ou diaphragme, qui ſeruent à l'expulſion de l'vn, ſeruent à l'expulſion de l'autre. Et ne ſçay, adiouſtoit il, ſi ſans cela les Turcs ne piſſeroyẽt point par les rues contre les murailles, comme nous faiſons, ou ſi leurs grandes robbes boutonnees par le deuant en ſont cauſe: ou s'ils ne piſſent point en public par vne pudicité & honneſteté, que meſmes ils blaſment nos braguettes que nous portons, comme laſciues & impudiques. Celuy qui parloit en Medecin, nous ayant baillé à ſentir, auec ſes raiſons, & apres auoir allegué ce vers Leonin: *Mingere cum bombis, res eſt ſuauiſſima lumbis*, ſans le mettre en autre rime ne langage, fut prié de laiſſer vn ſi ſale ſubiect, & qu'il y auoit bien autre choſe à dire ſans cela. Noſtre Medecin va repliquer, ce ſera d'vn pet ce que voudrez, ſi eſt ce que nous trouuons que l'aſſemblee des Aruſpices eſtoit vitiee, & eſtoit remis leur deuinement, qui ſe faiſoit par le vol ou cris des oyſeaux,

par le ſon qui ſort du ventre : auſſi bien que le mal comitial faiſoit ceſſer l'aſſemblee des Comices. Combien que les Grecs, diſoit-il, ne s'accordent pas auec les Aruſpices Romains, car ils tenoyent l'eſternument & vn pet pour vn bõ augure, & pour vn ſigne que tout ſe porteroit bien. Et voicy qu'en dit Cato : Quand en noſtre maiſon nous contemplons les oyſeaux en l'air, ſi quelqu'vn des ſeruiteurs & ſeruantes a faict vn pet ſoubz la couuerture du lict, que les Latins diſent *ſub centone*, ce que ie n'ay point ſenty, cela ne me rompt point mes auſpices. Nous trouuons auſſi que l'Empereur Clodius eſtima ſi grande choſe vn pet, & pouuant tant nuire quand on retient ſon vent, qu'il fit vn Edict, par lequel il eſtoit permis, ſans infamie, à chacun de laiſſer aller ſon vẽt. Meſmes qu'il ſ'eſt trouué plusieurs grans perſonnages, qui ne s'oſoiẽt trouuer és aſſemblees publiques, où ilz euſſent peu ſeruir : pource qu'ils eſtoient ſubjects à peter, principalement en parlant & diſputant. Vne Feſſe-tondue, qui auoit eſtudié en la Philoſophie Cynique, va dire au Medecin, que ſi on auoit eſté eſcholier en l'eſchole des Cyniques, on ne ſe ſentiroit point ſoulagé de la Loy de l'Empereur Clodius, & qu'on ne craindroit

nullement de faire les choſes naturelles. Puys ſans ſortir hors du propos du vent & des Medecins, & de la medecine, pria la compagnie d'eſcouter ce qui eſtoit arriué à vn Medecin. Il y auoit, commença il à dire, vne ieune fille de damoiſelle, qui auoit ſi fort la colique, que sãs auoir eſgard au Medecin, auſſi qu'il luy cõſeilloit, ne à ceux qui eſtoyent en la chambre, elle va faire vn fort petit pet, pardonnez moy ſi i'vſe des propres vocables, ne ſachant pourquoy on n'oſe nommer par leur nom, & craindre à dire, ce qu'il nous eſt permis de faire. Le Medecin qui luy auoit conſeillé de ce faire, voyant qu'elle n'auoit pas faict cela de ſa teſte, eſtant fort ayſe de ce pet, & penſant en faire ſon profit, va dire que ce petit pet valoit plus de cent eſcuz. Vne groſſe chambriere, ayant ouy ce qu'auoit dit ce Medecin, en va faire vn auſſi gros que ceſte damoyſelle en auoit faict vn petit, en diſant, celuy en vault donc bien deux cens. Ceſte pauure fille coliqueuſe ſe print tant à rire, qu'elle guerit tout ſur l'heure de ſa colique. Le Medecin attribuoit la ſanté au petit pet, & à ſa medecine : quand à moy ie ſoubtenois par viues raiſons que la gueriſon eſtoit pl⁹ toſt venue du gros pet que du petit: car la honte du petit pet auoit pl⁹ toſt refroy-

dy la damoyſelle que de l'auoir eſchauffee : là où le ris, à cauſe du gros pet, auoit ſi bien eſchauffé les parties du dedans de ceſte fille malade, en rẽpliſſant tous ſes conduicts d'eſpritz & vapeurs, qui procedoyent de force de rire, qu'en eſtans eſchauffez & eſlargis, la chaleur peut ayſément chaſſer les ventz, qui luy cauſoyent la colique, prouenãt d'vne chaleur imbecille. Et auſſi, diſois-ie à ce Medecin, que le ris peut exciter & releuer la nature accablee & abbatue du mal, eſmouuãt la chaleur languiſſante, qui ſe met à combatre le mal procedant par faulte de chaleur : cõme pourrez veoir au liure du Ris de monſieur Ioubert. Si vous me dictes, adjouſta il parlant à ce Medecin, que la modeſtie d'vne ieune fille ne permettoit pas vn ris ſi effrené de choſe ſi ſale, qui luy peuſt tant eſchauffer les parties qui ſeruẽt à l'expulſiõ, q̃ le vẽt qui la tourmẽtoit en fuſt chaſſé. Ie m'éuois vo⁹ montrer que ceſte damoyſelle eſtoit des pl⁹ hõteuſes & pudiques. Car ce Medecin meſmes vn iour entrãt en ſa chambre, où elle eſtoit malade de ceſte colique, s'apperceuant qu'il auoit ſa main froide, la voulant mettre en vne decente temperature, la met en ſa braguette, la voulant eſchauffer par vne chaleur naturelle, puis en tirant ſa main luy veut

taſter le pouls: mais elle ne luy voulut permettre, & retira ſa main dedans le lict toute honteuſe, & muant de couleur. Ce Medecin auoit tort auſſi, luy va repliquer quelqu'vn, car eſtãt en vne chambre où il y auoit du feu, il deuoit laiſſer eſchauffer ſa main tout à l'aiſe. Et auſſi qu'en entrant, le Medecin ne doit taſter le pouls au malade, qui voyant à l'improuiſte le Medecin, ſe trouble & s'eſmeult, ceſte perturbation pouuant augmenter ou diminuer le pouls. Et parauanture, diſoit il, cecy eſt vne des cauſes qui faict que les Polonois malades, voire a l'extremité, ſe leuent & veſtent à l'heure que les Medecins les doiuent viſiter. Si les Medecins, va dire vn autre, ne faiſoyent point de plus grandes faultes, que de mettre la main en leurs braguettes, on n'auroit pas tant d'occaſion de ſe plaindre d'eux. Il y auoit en ceſte Seree vn Medecin, qui va reſpondre que perſonne ne ſe plaignoit de luy. Vn ſien familier luy dit: & vrayemẽt ie le croy bien, car tu les as tuez: & cõme dit Nicocle, adiouſta il, les Medecins ſont heureux, de ce que le Soleil regarde leurs belles cures, & la terre couure leurs fautes: & ſi les plus ſçauãs & experimentez ne laiſſẽt point lãguir & pourrir leurs malades. Le Medecin luy repliqua, qu'il s'esbahiſſoit de-

quoy il parloit mal des Medecins, luy qui ne les auoit iamais experimētez. Son voiſin luy reſpondit, ſi ie les auois vne fois eſſayez, & mis en beſongne, ie n'aurois garde d'en dire mal, car ie ne ſerois pas en vie. Puis va dire en continuāt, que ce n'eſtoit pas de maintenant qu'ō blaſmoit les Medecins & la medecine: car Platon dict qu'il n'y a rien qui demonſtre mieux vne Republique corrompue & vitiee que la multitude des Medecins & Magiſtrats. Le Medecin repliqua, que quand on vouloit faire peur aux petits enfans, on alleguoit Plato ou Ariſtote: mais en tout cas, diſoit il, Plato n'eſcrit rien contre les Medecins & Magiſtrats: d'autant que la multitude des vns & des autres ne venoit pas de leurs abus, ne de leur ignorance, ne de leur faute: mais que le grand nōbre des Medecins eſt entretenu par la gourmandiſe des hommes, comme l'affluence des Magiſtrats eſt nourrie par leur deſloyauté. Il y auoit en ceſte Seree vn Aduocat, lequel nous va conter ce qui l'auoit vne fois gueri eſtant malade. Et commença ainſi. Ie fus n'y a pas long temps ſi malade que tous les medecins de noſtre ville me venoient voir deux ou trois fois le iour, & me traictoyent ſans aucun ſigne de gueriſon. Ayant peur de mourir, ie

m'aduise vn iour de demander à quelqu'vn de ma maison, si les Medecins prenoyent de l'argent: qui me respond que non, & que iamais il ne leur en peut faire prendre, combien qu'il leur en presentast, voire deux fois le iour. Ie cõclus par là, que ie me portois bien: & n'y eust chose qui me baillast plus grande asseurãce de ma guerison, ni qui aydast plus à me guerir, en me rẽdant les forces & les esprits, que de m'asseurer qu'ils ne prenoyẽt point d'argent. Car ie syllogisois en moymesme, ces Medecins ne prenans rien, pensent vn iour auoir affaire de moy, ou qu'estant gueri ie les puis recompenser: c'est donc signe qu'ils ont bonne esperance que i'en reschaperay: au contraire, si ie me portois mal, ie m'asseure qu'ils eussent prins, comme d'vne beste morte, & comme de celuy qui n'eust iamais sçeu recognoistre le biẽ qu'ils m'auoyent faict. On demanda à cest Aduocat, si c'estoitpoint plustost la ioye qu'il eust de n'auoir rien despendu durant sa maladie aux Medecins, qui luy auoit donné bonne esperance, & encouragé de guerir, que toute autre consideration: veu qu'on trouue d'vn autre Aduocat malade, lequel commençant à guerir, & voyãt que les Medecins & medecines payees, il ne luy restoit plus rien, ayma mieux se laisser

mourir que de viure pauure. Noſtre Medecin s'addreſſant à l'Aduocat, va dire, ſi eſt-ce que Hippocrate tient que le Medecin doit commencer ſa cure en prenant de l'argent: d'autãt que le malade penſera que le Medecin eſtant bien payé, ne le lairra point. Et auſſi que le Medecin eſtant bien ſalarié, trouue pluſieurs remedes: à cauſe que la faculté de l'ire, laquelle reſide au cœur, eſtant contente, donne de bon cœur les eſprits vitaux & la chaleur naturelle, par la lumiere deſquels ſe doiuent voir les figures qui ſont en la memoire, autrement l'art les fuit: auſſi bien qu'au Legiſte, auquel s'offrent pluſieurs loix quand il eſt bien payé: & s'il n'eſt ſatisfaict, vous diriez qu'il a tout oublié. Au contraire, repliqua l'Aduocat, voyãt que mes Medecins ne prenoyent rien, & conſiderant pourquoy ils ne vouloyent rien prendre, cela me bailla ſi bon courage, & ſi grand eſpoir de ma gueriſon, que renforçant mes forces, qui eſtoyent au parauant debiles & petites, de la peur que i'auois de mourir, ie me portay touſiours de là en auãt mieux, & fus par ceſt eſpoir ſi bien fortifié que ma maladie en fut chaſſee: car il n'y a rien, à mon aduis, qui affoibliſſe tãt la nature q̃ la peur & le deſeſpoir qu'õ a de pouuoir guerir. Vous voudriez donc dire, repliqua

le Medecin comme celuy qui a affermé, il y a desia long temps, que la medecine ne seruoit si non qu'ayant esperance en elle, personne ne desespere de sa guerison: & que la medecine ne guerit point, mais que tout ce qu'on a opiniõ qui puisse guerir soit medecine? Car ceux qui approuuent les herbes & enchantemens portez sur soy, disent profiter plus par l'imagination & confiance du malade, que par leur proprieté naturelle & occulte. Parce, disoit il, que quand le patiẽt imagine en soy que telles drogues & enchãtemens ont puissance de le guerir, alors la vertu naturelle obeissant à la faculté imaginatiue, meut & eschauffe tellement la chaleur naturelle, & les esprits contre la maladie, qu'elle la cõsume & deschasse. N'est-ce pas cela que vous voulez dire? demanda le Medecin à l'Aduocat. Ouy, dit l'Aduocat: car i'ay veu des personnes qui guerissoyent des malades, apres les auoir asseurez qu'ils gueriroient, toutesfois on les estimoit Sorciers, & pourtãt ne l'estoyent point.

A ce propos, va dire vn de la Seree, i'ay leu en Vierus d'vn bon compagnon, qui guerit vne femme de la chassie, pour l'asseurer sur sa vie qu'il luy bailleroit vn escriteau, lequel porté à son col, la gueriroit, mais qu'il ne fust ouuert

ne leu. Sur ceste asseurance, & la femme se fiãt à ce breuet, elle ne pleure plus, si bien qu'elle se trouua guerie. Il aduint que ceste femme perd son papier, auquel estant ouuert, on trouua en Allemand (pardonnez moy si ie traduis fidellement) Le Diable te puisse arracher les yeux, & qu'il les remplisse de sa merde. Estant aussi vne grande folie de penser qu'on peut estre gueri par parolles: tellement que nous lisons qu'il fut deffendu à Athenes par vne loy expresse, que personne n'eust à faire profession de guerir par certains mots. Ainsi, adiousta il, és pays des Barbares & Canibales, les prestres qui y sont Medecins, demandent seulement aux malades s'ils croyent qu'ils les puissent guerir: puis barbottẽt pour les guerir certains mots par vne cane & sarbataine: & sont gueris par ceste imagination & opinion, d'autant que la fiance qu'a le malade au Medecin, le peut aussi biẽ guerir que la medecine mesme: & celuy est bon Medecin qui guerist plusieurs malades, & en qui plusieurs se fient. Et pourquoy est-ce que l'opinion que le malade s'est phãtasié du Medecin, ne luy seruira à sa santé, & que ceste imagination ne le pourra aussi bien esmouuoir, que quand nous conceuons en nostre esprit quelque chose aspre & forte, nos

dens ne s'agaçent elles pas? Ie di donc, adiousta il, que le malade ayant fiance que son Medecin est habile homme, sçauant & expert, & qu'il a gueri plusieurs fois d'autres maladies, ceste imagination rẽforce de telle sorte la vertu naturelle du patient, qu'elle debilite la cause du mal: si bien que la nature bataillant contre la maladie, voyant l'ayde du Medecin, se rend plus forte à debeller & chasser le mal: ce qu'elle faict auec ses esprits & chaleur naturelle: la vertu naturelle motiue esmouuant les esprits selon le commandement de la vertu imaginatiue. Et fault que le Medecin baille tousiours bon courage au malade, & qu'il l'asseure de sa santé, & ne faire pas comme vn Medecin qui descouragea si bien vn hydropique qu'il luy auança ses iours: cest hydropique ayant respondu à sonMedecin, qui luy auoit demandé comme il se portoit, helas, monsieur, ie m'en vois: le Medecin, au lieu de luy donner vn bon espoir de sa guerison, luy va dire: vous y serez tantost, vous vous en allez par eau. Et ceste asseurance fit guerir Alexandre, lequel se fioit tant à son Medecin, qu'encore que Parmenio, vn de ses plus fauorits, l'eust aduerti de se donner garde de ses medecines, ne laissa d'aualler ce que luy auoit ordonné son Medecin, luy

monſtrant par apres la lettre de Parmenio. Mais quand on n'a pas confiance au Medecin, cela eſt cauſe que la vertu naturelle n'eſt pas obeiſſante à la vertu imaginatiue, pour faire bõnes operations, & pour reduire la medecine *de potentia ad actum*, comme les Medecins parlẽt. Ne faut donc trouuer eſtrange, repliqua noſtre Medecin, ſi nous autres Medecins mentõs bien ſouuent, n'eſtãt permis qu'aux Medecins le mentir: & auons vne eſcriture & vn langage à part, ne parlans pas aucunes fois clairement quand allons voir les malades, & ſe moquer ſi nous ſçauons quelque mot de Grec de l'alleguer, & ſi nous nommõs les maladies, les herbes, les ſimples, & les compoſez, & les remedes, par noms incognus, Grecs, Arabes, ou barbares. Ce que pluſieurs toutesfois blaſment & reprennent, diſans que nous faiſons cela par oſtentation. Mais cela ſe fait, diſoit noſtre Medecin, afin que les malades ayẽt meilleure fiãce aux remedes de la medecine: d'autant que ſi nous appellions vne racine, vne herbe, ou vne fleur, ou vne eſcorce, de ſon commun nom, & en François, & ils l'entendent, & ſçauent que c'eſt vn ſimple, & vn remede qui croiſt en leurs iardins, ils n'y auront pas ſi grande fiance: par ce que, comme dict Pline, les hom-

mes ont moindre foy & confiance és choses qu'ils entendent. Que si vous parlez en langage estrange, & qu'on n'entende point vos remedes, le malade & les assistans penseront ces medicamens diuins, & venans d'vn autre mõde: ce qui fortifiera si bien la nature du malade, qu'elle en pourra chasser & surmonter le mal. Vn autre de la compagnie, pour confirmer ce qui auoit esté dit, que bien souuent autre chose peut guerir que les Medecins & medecines, va faire vn conte en ceste sorte, ou au plus pres.

Il y auoit ces iours passez vne damoiselle, fille de grande maison, qui estoit en grand dãger de mourir, à cause d'vne areste de poisson que elle auoit en la gorge: & laquelle tous les Medecins, ne leurs remedes, n'auoyent peu mettre hors, ne faire aualler, ne faire pourrir & cõsumer, quelque peine & diligence qu'ils y eussent mis: soit en faisant aualler à ceste pauure fille vn morceau de pain mollet, ou vne figue seche vn peu maschee, ou la faire vomir auec vn porreau huylé, & vn peu courbé, luy ayant coupé le bout de la teste, ou luy iettant dans le nez vn sternutatoire, ou luy prouoquãt la toux auec choses aigres. Les Medecins de tout le pays estans hors de leur Catholicon & Cabal-
le,

le, dirent aux parens qu'il falloit laisser faire à nature, & au vouloir de Dieu. Nonobstant cela, l'oncle de la fille s'aduise d'appeller vn Medecin d'assez loin, qui se nõmoit messire Grillo: toutesfois apres auoir enchanté par charmes les arestes & les petits os arrestez dedans le gauion, & en la gueule, selon que Aëtius, excellent Medecin autrement, l'a escrit & practiqué. Ce messire Grillo auoit vn grand bruict en toute la contree, & voyci commẽt. Il auoit vne estude secrette bien pres de la porte de sa maison, & par vn petit trou voyoit venir ceux qui luy apportoyent des vrines: & estans entrez en la court, sa femme bien instruite, se venoit asseoir pres de l'estude, disant au porteur d'vrine que son mary ne demeureroit gueres à venir: ce pendant ceste Medecine l'interrogeoit du iour de la maladie, en quelle partie du corps estoit le mal, & consequemment de tous les effets & signes de la maladie. Parlans ensemble, le Medecin escoutoit tout par ce trou de son estude: & sortant par la porte de derriere, entroit par le deuant: où ayant regardé l'vrine, faisoit le discours de la maladie, comme il auoit entẽdu par son estude. Le porteur d'vrine estant de retour, contoit comme le Medecin auoit cogneu toute la maladie.

Or ce meſſire Grillo ayant acquis ainſi ce bruit, arriué qu'il fuſt, alla viſiter la pauure malade, qui n'en pouuoit plus. Apres auoir entẽdu ſon mal, va entreprendre ſur ſa vie de la guerir, & de faire ſortir ceſte areſte de ſa gorge. Ce Medecin aſſeura ceſte malade que ce n'eſtoit rien, & que s'il euſt eſté appellé pluſtoſt, qu'il y a long temps qu'elle ne fuſt pas là, & que les Medecins qui l'auoyẽt traictee n'y entẽdoyẽt rien, & ſi n'eſtoyent qu'aſnes. Il va ſur l'heure demander du beurre fraiz, & de ce beurre, ſans autre myſtere, va oindre & greſſer toutes les parties baſſes & honteuſes de ceſte pauure fille. Ceſte pauure damoyſelle eſtant pres de la mort, & ne demandant que ſanté, ſe laiſſe ayſémẽt manier & greſſer là où le Medecin vouloit. Mais elle voyãt que le Medecin ne faiſoit autre choſe que la greſſer & frotter en ces parties, où elle n'auoit point de mal, ſe prẽd ſi fort à rire, q̃ de force de rire de la ſotie du Medecin, & de ſa recepte, elle ietta l'areſte hors de ſa gorge, dõt elle fuſt incontinẽt guerie: à cauſe du ris qui eſchauffa ſi bien toutes les parties de ſon corps, que la chaleur dilatant, meſmement la partie où eſtoit l'areſte, qui eſt plus eſmeuë par le ris qui en ſort, qu'autre qui ſoit: ceſte chaleur, di-ie, dilata ſi bien tous les conduicts &

pores, & furent si ouuerts, que l'areste estant esmeuë & poussee par le ris, se laissa aysément pousser hors: les vapeurs & esprits qui vindrēt du ris, remplissans & eslargissans de telle sorte les conduits de la gorge, que l'areste eut moyē de facilement sortir. Et aussi que ceste esmotion par tout le corps espandue, à cause du ris, esmeut tellement nature ia affoiblie, qu'elle en recouura santé: estant rompu le lien duquel les forces de nature estoyent empeschees, par l'impetuosité causee du ris. Aucuns estimoyent que ce n'estoit pas le ris qui estoit la principalle cause de la guerison, mais que c'estoit l'asseurance que messire Grillo auoit donnee à ceste fille, ayant si bien fortifié sa nature, ia affoiblie, qu'elle fut assez forte pour chasser le mal, & l'areste qui estoit cause de son mal. Les autres disoyent que le beurre pouuoit biē auoir gueri ceste fille, à cause de quelque vertu occulte & latente, ou bien à cause de quelques esprits harmoniques, ou bien à cause de vne similitude & semblance du beurre à l'areste du poisson. Quoy qu'il en soit, va il adiouster, ceste onction ayant si bien succedé à messire Grillo, il fut estimé & sçauant, & expert, tellement qu'il estoit appellé à toutes maladies, principalement des femmes & des filles:

ausquelles il ne faisoit que gresser leur derriere, & leur ie ne sçay comment, de beurre fraiz, quand autrement elles ne pouuoyent recouurir leur santé. Depuis que i'ay leu, va dire vn autre, le liure du Ris de monsieur Ioubert, ie n'ay nullemēt douté, qu'il n'y ait des maladies qui peuuent estre gueries par le ris. Car il afferme en ce liure, qu'vn Medecin de Montpellier, estant bien malade, se print si fort à rire de son Singe, qui s'estoit saisi & coiffé de son chapperon rouge & fourré, imitant ses autres seruiteurs qui prenoyent tout son bien, que le ris, causé d'vn plaisant acte, & de la bonne mine que faisoit ce Singe auec son capuchon, excita & releua la nature accablee, & cōme estouffee de mal, de telle sorte que ce Medecin fust du tout gueri, au moyen de la soudaine & inopinee ioye, qui rectifia si bien le sang, & reuigora les esprits, que les humeurs se remirent en leur place, tant que le mal se perdit. Car telle ioye esmouuant la chaleur languissante & enseuelie, la respand par tout le corps, & la fait venir au secours de nature: laquelle empoignāt ce moyen, & propre instrument, se recognoist & renforce de tel secours, qu'elle combat la maladie auec plus de hardiesse, iusques à ce qu'elle ait surmonté le mal. Sans bouger le

bonnet, va dire vn autre, ie vous conteray d'vn Medecin, qui ſans beurre, ſans medecine, ne ſans rire, guerit vne femme paralytique de pl^9 de cinq ans, & voyci comment. Vn iour ce Medecin apres auoir eſſayé pluſieurs remedes à la ſanté de ceſte femme, ſans aucun profit, va faire fermer les feneſtres de la chambre, où eſtoit, il y auoit cinq ans, ceſte paralytique, & tout ſoudain s'allumant vn grand feu, il faict voir à l'improuiſte à ceſte malade ſon mary, qui faiſoit ſemblant d'accõmoder ſa chãbriere. Ceſte paralytique voyant cela, en fut ſi eſmeuë & irritee, que la chaleur s'eſpandant en tous ſes membres, les nerfs qui eſtoyẽt refroidis, furent ſi biẽ eſchauffez, qu'ils rentrerẽt en leur premiere action, & ſe leuant du lict pour empeſcher ſon mari de ce qu'elle penſoit, fut reſtituee en ſa premiere ſanté. Il me ſouuient, va dire vne Feſſe tõdue, d'vn gentilhõme aſſez ſignalé, qui fut gueri quaſi par meſme moyen. Ce ſeigneur reuenant de la guerre, demeura malade ſur les chemins, & ayãt à quelque peine vn Medecin, auant que ce Medecin entraſt en la chambre de monſieur, les ſeruiteurs luy content que leur maiſtre n'eſtoit malade que de faſcherie & cholere, & de deſpit de quelque ſupercherie & affront (comme on parle) qu'on

luy auoit faict. Ce Medecin entrant en la châbre du malade, n'oublia pas ce qu'on luy auoit dit de la cause de la maladie de ce seigneur. Et apres luy auoir fait la reuerēce, & tasté le pouls au bras droict, comme la partie plus chaude, & veu de son vrine: pour faire l'habile-hōme, luy va dire que sa maladie ne venoit que de cholere, & qu'il estoit despit cōme vn chat borgne. Or ce Medecin n'auoit pas apperçeu que ce gentilhōme fust borgne: lequel se leue en grād cholere, pēsant que ce Medecin se voulust rire de luy, & en prenāt son espee court, tout malade qu'il estoit, apres luy, qui auoit desia gagné la porte, si bien que ceste boüillāte cholere appaisa & chassa la precedente, qui causoit sa maladie: de telle sorte qu'il mōta à cheual de là à vne heure. Cela se fit, adiousta il, ne plus ne moins qu'au fils de Cresus, muet de nature, à qui la frayeur rōpit l'empeschement de sa langue, voyant que l'on vouloit tuer son pere: car la frayeur cōposee de tristesse & cholere, & la chaleur boüillante au cœur, soudain reuenant au dehors, peut rōpre & dissiper ce qui l'empeschoit de parler. Quelqu'vn repliquant, & soustenant le Medecin auoir biē fait de s'estre esmayé du malade qu'il alloit veoir, va dire que bien souuent les maladies viennent de l'esprit,

& que les bons Medecins bien experimentez, ont accouſtumé de coniecturer & cognoiſtre les affections des malades, cõme Galien a touché en ſon traicté de guerir les maladies de l'eſprit. Et adiouſtoit, qu'en ceſte façon Eriſtrate Medecin deſcouurit l'abominable amour dõt Antioque eſtoit eſpris à l'endroict de ſa maraſtre Stratonicé. Car ce Medecin eſtãt aſſis aupres de ce ieune Prince, & luy maniãt le poux, il print garde que ſon poux & battement d'arteres, eſtoit fort vehement & vigoureux quãd Stratonicé entroit en la chambre du malade, & quãd elle ſortoit il demeuroit affoibli & lãguiſſant: il apperçeut auſſi comme il rougiſſoit en la preſence d'elle, & ſi toſt qu'elle eſtoit abſente, il palliſſoit, dont il cognut ayſément la cauſe de la maladie. Noſtre Medecin qui auoit aſſez à faire à deffendre les Medecins des fautes qu'õ leur attribue, va dire que biẽ ſouuent on accuſe les Medecins ſans grande occaſion, & que Razis luy meſme cõfeſſe auoir failli à la curation d'vn malade, luy baillãt à mãger, là où il falloit pluſtoſt ieuner, ce qu'il auoit fait pour euiter le mauuais bruict que donne le peuple au Medecin: car ſi le patiẽt de Razis fut mort, la cõmune euſt dit qu'on l'auoit fait mourir de faim. Que ſi vous trouuez, diſoit noſtre Mede-

cin dans les liures, qu'on blasme les Medecins, ils ne parlent que des Empyriques. Car anciẽnement il y auoit trois sectes de Medecins: les Empyriques, qui rapportoyent tout à l'experience & vsage, & non à la raison: les Methodiques, au flux, & à son empeschement: & les Logistiques & Rationnels, qui auec l'experience mettoyent la raison. Or parce que les Empyriques, disoit il, se meslent de deuiner, la populace ne pense pas qu'on sçeust estre bon Medecin, si on ne deuine tout ce qui concerne le malade, & la maladie: combien que la loy soit pour nous, qui dit, *Diuinare nemo tenetur*. Il n'y a pas long temps, adiousta nostre Medecin, qu'à ce propos vn villageois m'apporta de l'vrine: à qui ie demanday de quel pays estoit ce malade, lequel se moqua de moy de ce que ie ne cognoissois pas à l'vrine de quel païs estoit celuy qui l'auoit faite. Vn autre n'ẽ fit pas moins se moquant de moy de ce que ie demandois de quel estat estoit celuy qui auoit faict vne vrine teinte & coloree, qu'on m'auoir presenté: car ayãt sçeu qu'il estoit teinturier, ie di que son vrine ne denotoit point sa maladie, mais qu'elle estoit ainsi teinte, parce qu'il auoit tenu en la main de la Garance, dicte en Latin *Rubia*, en Grec *Erythrodanum*, & que la chaleur

de la main l'auoit mise en operatiõ, qui estoit cause qu'elle auoit penetré iusques en la vessie, par vne proprieté occulte, & si auoit ainsi coloré son vrine, se communiquant sa couleur par le dedãs de nostre corps en noz humeurs. A propos des Medecins Empyriques, va dire vn autre de la Seree, escoutez deux ou troys vieux contes de ces Medecins, qui ne sçauent qu'vne recepte pour toutes maladies, où vous trouuerrez plus de sens que de raisõ. Il y auoit vn pauure homme, qui ayant perdu son asne eut recours à vn de ces Medecins deuineurs, pour le recouurer. Ce Medecin luy baille cinq pillules, qu'il aualla affin de trouuer son asne. Ce bon homme retournant en sa maison, les pillules commençans à operer, il se met hors du chemin pour aller à ses affaires, & là il trouue son asne, qui sans cela estoit en danger d'estre perdu. Ce qui bailla si grand bruyt à ce Medecin, que plusieurs eurent enuie de son sçauoir, & sur tout pour apprendre à deuiner. Il conuint de marché auec vn, & ayant prins argent d'auance, il bailla à son escolier, qui vouloit apprẽdre à deuiner, trois pillules cõmunes, il est vray qu'il y entroit vn peu de diamerdis. Ce medecin mettant la premiere pillule en la bouche de son disciple, luy deman-

de : que vous ay - ie baillé & mis en la bouche? deuinez que c'eſt. Ce mache-merde, de peur de perdre ſon argent, & à cauſe de la grande enuie de ſçauoir deuiner , n'oſa cracher, mais il ne l'euſt pas ſi toſt ſur la langue , qu'il commẽça à deuiner, & dire à ſon maiſtre, c'eſt de la merde. Et bien, va reſpõdre ſon maiſtre, tu n'as point perdu ton argent, tu deuines desja : es tu pas content? Voila pas, adjouſta celuy qui faiſoit le conte , vne bonne recepte , qui faict ſi toſt deuiner, encores qu'elle ne ſoit que ſur le bout de la langue? Regardez s'il euſt maſché ceſte pillule, ou qu'il euſt prins les deux autres, que c'euſt eſté? On luy va reſpondre qu'il n'euſt ſçeu mieux deuiner, encoresqu'il en euſt eu la bouche toute plene, d'autant, diſoit il, que le gouſt vient de la premiere partie de la langue, combien qu'aucuns veulent dire qu'il vient de la racine de la langue. Voyez, ie vous prie, commença à dire quelqu'vn, comme ces Charletãs baillent leurs pillules & autres drogues, en nombre impair, auſſi bien que noz Medecins Theoriques: cõme s'il y auoit quelque raiſon en ceſte obſeruance, & quelque ſecret comme en la Magie. Et non ſeulement les Medecins , adjouſta il , ont eſtimé que Dieu print plaiſir au nombre impair , mais auſſi les

bons pinteurs de Grece en leurs chāſons deſfendoyent de boire quatre fois,eſtant en ceſte ſuperſtition que le nombre impair eſtoit plus fortuné en toutes choſes.Et Pline dit queDemocrite cōpoſa vn liure, où il reprouua le nōbre quaternaire, & rend la raiſon pourquoy il ne faut point boire quatre, ſix, ne huit verres de vin. Et Toxitus en Plaute cōſeille de boire ſept ſeptiers de vin. Noſtre Medecin voyant qu'on s'attaquoit à luy, & à ſon nōbre impair, va ſouſtenir que cela ne ſe faiſoit ſans cauſe & raiſon: d'autant, diſoit-il, que le nombre impair eſt maſle, & eſt honoré du nom de pere: & pair feminin,qui eſt honoré du nō de mere. Il n'euſt pas quaſi acheué de parler, qu'vn de la Seree, qui auoit leu Bodin, luy va dire qu'il eſtoit Sorcier, & tous ſes compagnōs de Medecins, de mettre quelque vertu & force au pair ou à l'impair, au maſle ou à la femelle, & de faire le choix de leur drogues miſterieux & diuin : comme de prēdre le pied gauche d'vne tortue, du ſang, tiré de l'aile droicte d'vn pigeon blanc,le foye d'vne taupe,des crottes de rat pulueriſees. Parquoy le medecin fut contrainct d'amener autre raiſon, touchāt les pillules qu'on baille en nombre impair, diſant que quatre ſe ſeparent facilement, mais non

pas cinq ou trois : car si vous donnez les pillules par vn nombre pair, elles opereront d'elles mesmes en s'accordant ensemble, sans qu'aucune chose les y pousse: mais si entre le pair y a vn impair, ce moyen empeschera l'accord du pair, & poussera l'vn & l'autre : si bien que ces pillules en nombre impair feront plus grande operation. Mais n'est ce point aussi vne sorcelerie, demanda quelqu'vn à nostre Medecin, que quand vous baillez vne portion à vos malades, vous la meslez auec le doigt medicinal de la main gauche? Nostre Medecin, qui auoit dequoy payer, va respondre que de toute antiquité ce doigt, le plus proche du petit, auoit esté honoré auec vn anneau d'or, & parce appellé *digitus annularis*, à cause d'vne artere (& non pas d'vn nerf comme tient Aullugelle) qui vient du cœur, y ayant telle affinité par cest artere du cœur à ce doigt, qu'il ne peult endurer aucune poison. Et voila pourquoy nous meslõs nos medecines auec ce doigt pl° tost qu'auec les autres. Et afin que m'ẽ croyez, vous verrez les chiragres auoir douleur & tumeur en tous les autres doigts, sans que ce doigt medicinal s'ẽ sente. Que si vous le voyez offensé, dictes hardimẽt que toute vertu naturelle est assopie & esteinte. Rentrant en nostre

premier propos de medecins, quelqu'vn nous va dire que le vulgaire pense que le Medecin doit tout sçauoir & deuiner, & que le malade ne doyue pas faire vn pet qu'ils n'en sentent quelque chose. Puis commença à dire: Il n'y a pas six iours qu'vn villageoys vint demander à vn de noz Medecins conseil pour vn sien parent qui estoit malade. Le Medecin luy va dire, apportez moy de son date. Ce rustique luy demande, qu'est ce que du date? Le Medecin luy respõd, apportez moy de ce qu'il faict. Le pitault retourné prent des estouppes, faict faire les affaires du malade là dedans, enueloppe si bien le tout qu'il ne s'en pert pas vn morceau, cõme luy auoit dit le Medecin: auquel il apporte & les estoupes, & ce qui estoit dedans. Ainsy que le Medecin commençoit à desployer ce paquet, celuy qui l'auoit apporté luy demande, Ne sçauriez vous congnoistre quelle maladie a mon parent & deuiner qu'il y a dans ces estouppes, sans veoir le dedans? Le Medecin accoustumé à telles senteurs & odeurs, luy respond, c'est de la merde: le pied gris luy va dire, vous estes vn habile homme, vous auez fort bien deuiné. Nostre Fesse-tondue, sãs vouloir entẽdre le reste, repliqua qu'õ n'auoit point faict de deshonneur à ce Mede-

cin de luy apporter de la matiere fecale, puys que cela leur ſert à iuger de la maladie, ou de la ſanté, auſſi bien que l'vrine, & puis leur maiſtre Hippocrate, prince des Medecins, en a bien taſté, affin de congnoiſtre mieux la nature de la maladie: dequoy on a faict deux vers:

Quum dicam culo merdam ægrotante cacatam,
Non ementito merdicus ore vocor.

Et à la verité, adjouſta-il, nous auons des Medecins qui meritent bien d'eſtre moquez, & qu'on leur reſponde ſelon leur demãde, pour ne s'accommoder au commun, & parler à des perſonnes ignorantes, & qui ne furent iamais malades, comme à gens ſçauans, & qui ne viuent qu'artificiellement. Ce que verrez par vn Medecin qui eſtant chez vn malade du populaire, apres l'auoir veu & viſité, taſté le poux, luy va demãder, mõ amy, auez vous rien prins du iourd'huy? Le malade luy va reſpõdre, mõſieur, ie n'ay rien prins qu'vne mouſche. Ceux de la Seree vouloyent rire, mais ils furent empeſchez par ceſtuy meſme qui auoit fait ce cõte, qui leur en promit vn autre, afin de rire de to⁹ les deux. Ce meſme Medecin, cõmẽça il à dire, eſtãt cõſulté pour vn malade, va dire à celuy qui faiſoit la cõſultation, ie ne ſçaurois iuger de ſa maladie, & ordõner, ſi ie ne voy de ſõ

vrine: qui luy demãda, qu'est ce à dire de son vrine? est ce pas à dire de son pissat? Le Medecin luy replique il ne faut pas dire ainsi : c'est que m'apportiez de l'eau qu'il fait. Et cõment vous apporteray-ie de l'eau qu'il fait, repliqua le consultant, veu qu'il n'en boit point, & qu'il ne boit que du vin? Iamais le Medecin ne peut faire à croire à cest homme que son malade pouuoit faire de l'eau, puis qu'il ne beuuoit que du vin, & que le vin se peust conuertir en eau. Ceux de la Sere ayans ris vn peu, il se va leuer vn de nostre compagnie, lequel n'ayant iamais esté malade, ne prins medecine, va dire que les Medecins ne l'aymoyent gueres, n'aymans les sains ne les saincts : ils n'ayment pas, disoit il, les sains qui sont en vie, car ils ne gaignent rien auec eux: ny les saincts de Paradis, d'autant qu'ils guerissent les maladies. Puis parlant librement, comme n'ayant que faire d'eux, il va adiouster, que *vt plurimũ*, comme ils prennent leurs Aphorismes, les Medecins sont naturellement auaricieux, tesmoin le Medecin du Roy Louys xj. ne daignans faire vn pas si ce n'estoit pour l'argent, ou qu'on les cõtraigne, comme fit Minos, qui mit prisonnier Æsculape, le contraignãt de luy faire reuiure son fils. Aussi le nom de leur Prince ne viẽt pas de

l'æquiuoque de ce cul hape, mais d'escu hape. L'epitaphe qu'on mit sur le Medecin Syluius, le montre bien:

Syluius hîc situs est, gratis qui nil dedit vnquam:
Mortuus at gratis quod legis ista dolet.

Et ce qui arriua n'y a pas long temps entre vn Medecin & vn gentil-homme, vous fera sçauoir que les Medecins ont l'argent en recommandation. C'est que ce Medecin estant tombé malade se fachoit tout plein, non pas tant du mal, que de ce qu'il ne gaignoit rien. Le gẽtil-hõme, qui aymoit ce medecin, parce qu'il estoit habile homme, & congnoissant son naturel, l'alloit tous les iours visiter, & en sortant laissoit secretement de l'argent sur le lict du Medecin: mais ayãt long temps continué on luy demande pourquoy il faisoit cela. Lequel respond, qu'il ne sçauoit point de meilleur moyen pour guerir son Medecin, que de luy bailler de l'argent. Ilz sont, disoit il encores, glorieux & superbes, tesmoin Menecrate, qui s'accomparageoit au Roy Philippes, & disoit que le Roy gardoit de mal seulemẽt ceux qu'il pouuoit faire mourir, mais que luy il gardoit les sains de mal, & guerissoit les malades, & les preseruoit de la mort. D'auantage ce Menecrate disoit que Philippes estoit Roy de Macedoine,

doine, mais luy qu'il eſtoit Roy de la Medecine. Dont le Roy luy eſcriuant fut cõtrainct mettre en vne Epiſtre qu'il luy enuoyoit, *Philippus Menecrati ſanitatem*. Ilz ſont ordz & ſales, quelque veloux & taffetas qu'ilz portent : car il eſt force que quiconque naiſt eſcarbot, ſe veautre & fouille en la merde. Et ſi ſont lunatiques, d'autant qu'il n'y a mouſche qui oſaſt approcher du lieu où ilz eſcriuent leurs receptes & ordonnances. Athenee dit, adjouſta-il encores, que s'il n'y auoit point de Pedantes & Grammeriens, qui ſont la meſme arrogãce, qu'on ne pourroit trouuer des gens plus ſotz que les Medecins. Et vous diray encores des Medecins ce mot, *Pedagogicium & Medicinale iudicium ferre non poßunt*. A ceſte cauſe, les Medecins ont eſte à Rome ſi peu recommandables, que ceux qui l'eſtoyent & l'exerçoyent, eſtoyẽt ou Barbares, ou Grecz, ou venuz d'eſclaues. Ayant ainſi parlé librement contre les Medecins, il ſe prent à rire, & regardant noſtre Medecin, qui eſtoit vn des plus frequents de noz Serees, luy va dire qu'il ne parloit que generalemẽt, & nõ particulierement, & qu'il ſçauoit biẽ des Medecins auſſi ſages & hõneſtes, & auſſi bien complexionnez qu'autres, & qu'il n'auoit dit tout cela des Medecins, que

pour en blasmer la plus grand part, afin qu'on les congnoisse, & qu'ils se corrigent de quelques imperfections qu'on ne peut endurer, & qu'il n'a rien dit qui ne soit escrit én bons autheurs. Vn autre prenant la parolle, nous va dire vne chose estrange, que ces Medecins, qu'on auoit blasmez & accusez de tout plein de vices, estoyent meilleurs Medecins, que ceux qui n'ōt point ces deffaux, si le prouerbe est veritable, qui dit, qu'vn homme de bien le plus souuent n'est point bō Medecin, & qu'vn bon Medecin au contraire est communemēt vn mauuais homme & vitieux. Mais laissans là ce prouerbe doubteux, ie vous diray bien adiousta il, ce que plusieurs ont dit, que les Medecins les plus sçauās n'estoyent pas les plus heureux, ne les plus habiles à faire la medecine, & à guerir les malades : confirmant leur dire de Ian Argētier, l'vn des plus doctes & meilleurs Medecins de nostre tēps, qui toutefois estoit infortuné en la practique. Si vous me demandez, va respōdre quelqu'vn, pourquoy les Medecins fort lettrez, bien qu'ils s'exercēt toute leur vie à guerir, ne seront iamais bons practiciens : & autres ignorans auec trois ou quatre reigle de medecine, sçaurōt mieux practiquer & faire la medecine. Ie vous responds, afin que

les ignorans Medecins, gaignent aussi biẽ que ceux qui sont doctes, (encores qu'il me fasche de fauoriser l'ignorance) qu'Aristote dit que cela venoit de ce que les Medecins logistiques & raisonnables, qui sont les sçauans, auoyent vne commune congnoissance de l'homme, & qu'ils ignoroyent la nature du particulier, que l'empirique, & celuy qui n'en sçait, s'estudie de sçauoir, sans s'addonner à l'vniuersel. Aussi, adiousta il, que l'Espagnol en son Anacrise dit qu'vne partie de la medecine consiste en raison, à quoy est requis l'entendemẽt, l'autre en experience, où est requise la memoire : & parce, dit l'Espagnol, qu'il est difficile d'assembler ces deux puissances, & auoir bon entendemẽt, qui consiste en chaleur & siccité, & bonne mèmoire ensemble, qui consiste en humidité, l'vne qualité destruisant l'autre, il est malaisé d'estre bõ theoric & bon practic: parce ausi qu'il y a repugnãce entre l'entendement & l'imagination, de laquelle le Medecin se sert à la congnoissance du particulier, & non pas de l'entendement. Il s'ensuit donc bien, acheua il de dire, que le Medecin qui sçaura beaucoup de theorique, ou pource qu'il aura beaucoup d'ẽtendement ou grande memoire, sera indubitablement mauuais practicien, parce qu'il

doit auoir faulte d'imagination: & au contraire celuy qui sera grand practicien, par consequent sera mauuais theoricien: l'art de medeciner s'apprenant par vne puissance, & par vn autre ce mesme art se met en execution: la grande imagination ne se pouuant assembler auec beaucoup d'entendement & de memoire, prouenans de qualitez cõtraires. A ce propos, adjousta-il, il se veoit par experience que les Medecins guerissent mieux le menu peuple que les grãs Seigneurs: à cause de la crainte du Medecin, laquelle par sa froideur offense l'imagination, qui cõsiste en chaleur: la practique de medecine appartenant plus à l'imaginatiõ qu'à la memoire & entendemẽt. Vne fesse-tondue qui n'entendoit rien en tout ce discours, s'addressant à nostre Medecin, luy va dire, que toute la medecine de ce tẽps, & tous les Medecins, auec leurs Apothicaires, ne tendẽt qu'à vne fin, qui est de faire biẽ chier (ainsi parloit il) & sans cela, ie ne voy point à quoy seruent leurs receptes & drogues. Qu'il soit ainsi, adjousta-il, ces iours passez vn miẽ voisin, se courrouçant à vn Medecin, ne luy dit autre chose, sinon, monsieur le Medecin, ie ne te crains en rien, que me sçaurois tu faire, ny toy, ny ton Apothicaire? vous ne me sçauriez

rien faire que de me faire bien chier. Il y auoit en ceste Seree vn Apothicaire, lequel voyant que ceste Fesse-tondue l'attaquoit, sans occasion, va repliquer, regardez à qui vous parlez: ie metz la main en des lieux, où vous n'oseriez mettre le nez. Cela n'empescha point que ceste Fesse-tondue poursuyuant son propos ne vint à dire: Aussi en sommes venuz iusques là, que si le malade, qui a prins vne medecine, ne rend force excremens, il iugera qu'il est mort, ou pour le moins que la medecine ne vault rien, & qu'il a perdu son argent, mesme le Medecin faisant de l'entendu, en accusera l'apothicaire qui n'en pourra mais. Si biẽ que i'ay veu plusieurs malades à qui il falloit apporter le poneau pour veoir s'il y auoit bonne operation, & s'il en y auoit assez pour leur argent. Entre autres, deux Medecins trouuerent leur malade, qui visitoit sa matiere fecale, & luy demanderẽt, que faictes vous là, mõsieur? Les excremẽs sont aussi fallacieux que les vrines, luy dirent ilz. Le malade, fasché de ce que la medecine n'auoit point faict bonne operation, comme il luy sembloit, leur respõd, ie regarde s'il en y a assez pour vous deux. Nostre Medecin se prenãt à rire, va dire, apres ces Medecins, tant qu'ilz dureront: n'y a il plus rien?

Si a ce dit vn autre, de mon Medecin, lequel m'ordonna vn iour vne medecine, dont m'estant bië trouué, aduint que pour mesme maladie, ie prins la mesme medecine, qui ne fit rien. Ie demande à mon Medecin, pourquoy à ceste fois la medecine ne m'auoit faict aussi grand bien qu'à la premiere fois. Il me respõd brusquemẽt, parce que ie ne l'ay pas ordõnée. L'autre fois ayant mon Medecin long temps esté sans me veoir, & sans rien m'auoir ordonné, me va dire, mon Dieu que vous estes deuenu vieil: ouy, luy dis-ie, d'autant que ie ne me suis seruy de vo⁹, ne de voz medecines. Apres toutes ces risees, quelqu'vn commença à dire, que veu l'ignorance de noz Medecins, il seroit de besoin que chasque Medecin ne guerit que vne maladie, ou de la maladie d'vn seul membre, comme faisoyent les anciens: encores, disoit-il, seroyent ils bien empeschez, veu que Galië dit que l'œil, qui est des plus petites parties du corps, peult estre molesté de cent douze manieres de maladies. Pour vous montrer la suffisance d'aucuns Medecins, va il dire, escoutez vn vieux conte d'vn vieux Medecin, qui apprenant la practique à vn ieune Medecin, aussi sçauant que luy, parla ainsi à ce ieune Medecin. Vne des choses, luy disoit il, qui

faict plus admirer le Medecin, c'est le prognostique, & quand il iuge bien de la maladie, & de ses symptomes, & accidens. Par ainsi, disoit il à son disciple, quand tu entreras en la chambre d'vn malade, regarde si tu verras point en sa chambre quelque chose pour asseoir tō iugemēt: comme si tu veois soubs la table quelques pelures de poires ou de pōmes, ou quelques noyaux de prunes ou pesches: ayant veu cela, dy au malade qu'il est en partie cause de son mal, ayant mangé telle chose & telle, selon que tu auras veu en sa chambre. Alors le malade & les assistans te trouuerront plus diuin qu'humain, si bien que mettans leur espoir sur toy, ilz t'estimerōt bon Medecin, & ne faudront à te bien payer. Ce ieune Medecin mettant cela en la gibbeciere de sa memoire, allāt vn iour veoir vn malade, & regardāt par tout, comme luy auoit dit son maistre, il ne voit en sa chambre autre chose, dont il peust faire son profit, que le bast d'vn asne soubz le lit: parquoy pēsant auoir trouué la febue au gasteau, va dire au malade, qu'il ne s'esmerueilloit pas s'il se trouuoit si mal, veu qu'il auoit faict excez, ayant mangé d'vn asne, car, dit il au malade, i'en voy là le bast. Tous ceux de la Seree se prindrent à rire, fors nostre Medecin, qui fit

ſemblant de vouloir deffendre l'aſne & ſon baſt. Parce, diſoit il, qu'on permet bien aux malades, principalement és longues maladies, de manger des choſes dõt les malades ont enuie, encores qu'elles ne ſoyent bonnes. Car par l'ardeur qu'a le malade de manger telle choſe, la force & vertu de nature, parauant endormie, eſt tellement reſueillee, que prenant ſes forces elle combat mieux ſon mal. Toutefois, nous va dire noſtre Medecin, ie croy le maiſtre & le diſciple eſtre quelques Medecins d'eau douce. Il n'euſt pas ſi toſt acheué ce mot, qu'il ſe leue vne queſtion, pourquoy c'eſtoit qu'õ appelloit vn Medecin d'eau douce, celuy qu'on meſpriſoit, & qu'on eſtimoit gueres ſçauãt & expert. Quelqu'vn va reſpondre, qu'appeller vn Medecin d'eau douce, que c'eſt autãt que qui diroit, c'eſt vn aſne: pour autant qu'il faudroit luy faire aualler force eau douce, & de fõtaine, auec des roſes fraiſches, & de l'anis & des feuilles de l'aurier, à celle fin qu'il ne fuſt plus aſne, ſelõ l'antidote d'Apulee: auſſi qu'aucuns tiennẽt que l'hõme tourné en beſte, pert ſa figure beſtialle eſtant baigné en eau viue. Vne Feſſe-tondue va aſſeurer qu'õ appelle les Medecins d'eau douce, parce que quaſi en toutes maladies ils deffendẽt le vin, & font boire

aux malades de belle eau douce & claire, & q̃ c'eſt la premiere & plus grande choſe qu'ils ſçachent faire. Ne vous moquez point de cela, luy repliqua quelqu'vn, car nous trouuons que Celſe gueriſſoit les fieures auec de l'eau froide, auſſi bien qu'vn Medecin paſſant gueriſſoit toutes les femmes & filles par vn ſeul ſimple ingrediant, principallement celles qui languiſſoyent, & auoyent la iauniſſe, & qu'on laiſſe là fleſtrir pour graine. On luy demanda, comment ce Medecin appelloit ce ſimple, dõt il gueriſſoit les filles. Celuy qui faiſoit le conte reſpond, que le Medecin l'appelloit *Groſſellon*: & qu'il ne vouloit que ce ſeul ſimple pour guerir les femmes & filles: car il diſoit que le meſlãge de tãt de ſimples empeſchoit la vertu de l'vn & de l'autre. Mais il arriua q́ beaucoup de femmes & filles ne gueirirẽt pas, à cauſe de l'ignorance des apothicaires, & de ce qu'ils n'entendoyent pas, & ne cognoiſſoyent pas ce ſimple de *Groſſellon*, qui faiſoit prendre à l'apothicaire vn *qui pro quo*. Poſſible que ce Medecin ne s'eſtoit pas addreſſé, repliqua vn autre, à vne bonne boutique d'apothicaire. Le mal, va reſpondre celuy qui faiſoit le conte, ne venoit pas de là: car à ſon arriuee, apres auoir demãdé la meilleure boutique de la ville, on luy en

enseigna vne comme la meilleure: d'autãt que il y auoit à besongner pour vn maistre & cinq compagnons. Mais tout le mal, & ce qui empeschoit la santé de ces pauures femmes & filles, c'estoit de ne cognoistre pas, & de n'entendre pas ce mot latin de *Großellon*. Car à la verité, disoit il, la science la plus importante qui soit en nostre vsage, comme celle qui concerne nostre santé & vie, est de malheur la plus incertaine, la plus troublee & agitee de plus de changement. A ce propos, adiousta il, le seigneur de la Montagne me plaist bien, quand il dict, que meslans leurs ingrediens ensemble, il est malaysé à croire qu'ils puissent faire quelque chose de bon, & que cela puisse seruir, & ne croit pas ce que les Medecins disent de tous ces ingrediens, que l'vn eschauffera le cerueau, l'autre refraischira le foye: que l'vn humectera le poulmon, l'autre assechera l'estomach: l'vn a sa charge d'aller aux reins, l'autre au lieu où il est destiné: ce simple, *aspicit illam partem*, l'autre, *aspicit aliam*: si bien que ce breuuage mixtionné confus triera & diuisera ses vertus selon leurs charges diuerses, & selon la proprieté qu'a chacun simple par sa vertu occulte. Mais, comme il dict, il est à craindre que tant d'ingrediens, & si diuers, ne perdent ou

changent leurs ethiquetes, & troublent leurs quartiers. Comme aussi la Montagne reprouue le Methridat, lequel Mithridates ne cõposa que de quatre simples, ou maintenant il entre de trois cens sortes de drogues pour le composer, & ne peut penser que tant de sortes de simples puissent loger ensemble dans vn estomach, sans ce faire ennuy l'vn à l'autre: & ne sçauroyent faire meilleur accord que trois cẽs musiciens chantans tous ensemble. Il y a bien plus, disoit il, en ce Methridat du iourd'huy, il y entre du gist & de l'alebastre, l'vn & l'autre estant indigestif, & quand ils sont calcinez, ce n'est autre chose que plastre, qui est mortel, estoupans les conduicts. Par mesme raison il blasmoit la sottise & auarice des Medecins en leurs restaurans d'or, qu'ils ont prins des Arabes, en leur or potables, & Electuaires, qui sont faits de pierres pilees: car ce qui ne se digere point, ne peut seruir à l'estomach: ce qui ne se putrifie point & consomme au corps de l'hõme, ne peut seruir de medecine ne de restaurant: or est il qu'ils tiennent que l'or ne se consõme point, car il ne diminue iamais de sa bõté ny de son poix aux restaurãs. Ie m'esbahis, repliqua vn autre, que puis que ces cõpositiõs ne seruent de rien, & coutent tãt, comme il se

trouue des Medecins qui les ordonnent : si ce n'est pour se rendre admirables, & que le malade pense que l'or & les pierres, tant estimees & cheres, ont plus de vertu que toute autre chose, pour ce qu'on ne les donne qu'aux riches. Vrayement, adiousta il encores, i'aymerois mieux le Medecin que ie rencontray chez vn malade, d'autant qu'il ne met point les patiens en fraiz, & en danger, les chargeans de beaucoup de medecines & fortes, comme fait la plus part. Car quand le malade luy disoit, la fieure m'a prins en vn grand froid, il ne faisoit que dire, tant pis : puis quand il disoit, elle ne m'a gueres duré, il respondoit, tãt mieux, & nõ autre chose. Si le malade disoit, ie boy du vin qui n'est gueres bon, tant pis, disoit le Medecin: i'en ay bien de meilleur, disoit le malade, tant mieux, respondoit le Medecin. Ce Medecin estant appellé à vn malade, & ne sçachant qu'y faire, pria vn sien voisin qui se mesloit de bailler quelques receptes, d'ordonner quelque chose: qui luy va respondre, qu'il n'en feroit rien, par ce disoit il à ce Medecin, que ie n'ay pas lettre de tuer comme vous. Nostre Fessetondue nous va faire vn plaisant conte d'vn Medecin passant, appellez-le Charletan si vous voulez, qui se mesloit de bailler ie ne sçai quels

morceaux de papier, mis en petits roulleaux, dont il asseuroit guerir toutes maladies, & plusieurs autres. Or couroit-il de ce temps vne maladie populaire, qui molestoit fort les femmes & les filles, assez fascheuse, dont le peuple couroit apres ce trõpeur, lequel leur mettoit au col vn breuet, auec du filet non encore mis en œuure, iargonnant ne sçay quelles paroles: mais sur tout leur deffẽdoit de n'ouurir le breuet, que les quinze iours ne fussent expirez, autrement il leur disoit qu'il perdroit toute sa vertu, dans lequel temps il s'en alla. Or comme les femmes sont curieuses de sçauoir ce qui leur est deffendu, plusieurs leurent les breuets, & y trouuerent ces mots: Dame, si tu files, & le fuseau te chet des mains, lors que tu te baisses, tiens le cul clos. Voyla pas vne tromperie digne de ceux qui s'y fient? Si les Loix des Romains, disoit nostre Medecin, estoyent bien obseruees, il n'y auroit pas tant d'Empyriques & Charletans, & nos Medecins regarderoyent mieux à leurs affaires, & à celles du peuple: parce qu'ils seroyent tenus de leur ignorance par la loy *illicitas*, l'ignorance tenant le lieu de coulpe, par la loy *Imperitia*, encores que le Medecin fist la medecine *gratis*, ce dict Accurse. Et le chapitre *Exhibita*, dict que plu-

ſieurs meurent par la faulte & ignorance des Medecins : leſquels, diſoit noſtre Medecin, ie prie regarder bien à ceque dict Celſus au liure troiſieſme, où il blaſme fort les Medecins, encores qu'il fuſt de noſtre meſtier. Et auſſi à la verité, adiouſta il, ie ne m'eſmerueille point de noſtre ignorance, veu que nous laiſſons Hippocrate, Galien, Nicander, Aëtius, Scriboniã, Largus, Seranus, Paul Æginete, pour ſuyure Auicenne, Auerrhois, Serapion, Meſué, & les autres Arabes, ou bien Apponenſe, ou *Iacobus à partibus*, à cauſe de la plus part de nos Medecins, qui ne ſçauent rien en Grec, & gueres en Latin. La ſtatue d'Eſculape, adiouſtoit il encores, qui eſtoit en Epidaure ville de Grece, mõſtroit bien quelles parties doit auoir vn Medecin. La ſtatue de ce lieu, comme Pauſanias a deſcrit, eſtoit aſſiſe en vn beau ſiege, auec vne grande barbe, pour deſſeigner que le Medecin doit eſtre experimenté : ayant vn baſton en vne main, qui eſtoit tout plein de nœuds, qui ſignifie la difficulté de la medecine : & tenant l'autre main ſur la teſte d'vn ſerpent, pour autãt que c'eſt vn animal fort vigilant, comme il eſt neceſſaire que ſoit le bon Medecin : auec vn chappeau de laurier, à cauſe que ceſt arbre ſert & eſt bon cõtre pluſieurs maladies. Les autres

baillẽt à Esculape en vne des mains deux coqs aussi pour la vigilance. Et voila la raison, disoit nostre Medecin, pourquoy Platon laisse par son testamẽt vn coq à Esculape. Sur la fin qu'õ se vouloit retirer, vn Drolle nous va cõter que vn sien voisin enuoya son seruiteur à son Medecin, que ce Drolle appelloit son Medecin, cõbien qu'il n'eust iamais prins de medecine. Ce seruiteur monstra de l'vrine de son maistre à ce Medecin, lequel l'ayãt bien speculee, tournee & viree, auec des interrogatiõs qu'il auoit faites à ce valet, de la maladie de son maistre, va dire à celuy qui auoit apporté l'vrine, mon amy, dictes à vostre maistre qu'il est tout plein de fiumes, qu'il est ethique, & que s'il ne prend garde à luy, il s'en va hydropique. Le seruiteur estant de retour en la chambre de son maistre, où i'estois, va dire : monsieur le Medecin dict, que vous estes plein de plume, & que vous estes heretique, & si vous n'y remediez, vous en allez estre hypocrite. Celuy qui pensoit estre malade, se print si fort à rire auec moy, qu'il ne fust ne plein de plume, ne heretique, ne hypocrite, estant seulement malade par imaginatiõ: & Seneque dict que nous sommes plus souuent en peine, & malades par opinion qu'à la verité: & que plus de choses nous espouuãtent

que d'autres ne nous pressent & tourmentẽt. Estans les hommes communement ennemis d'eux mesmes: sinon ceux qui sçauent resiouyr leurs esprits d'vn honneste recreation, telle que celle qui se prenoit en l'assemblee de nos Serees: laquelle ayant sur ce prins fin pour ce soir, fut continuee au lendemain.

VNZIESME SEREE.

Des Cheuaux, des Iuments, des Asnes, & des Mules & Mulets.



N des premiers de nos Serees, qui le plus souuent reuenoit des châps, où il auoit vne belle maison, pour s'y trouuer, nous conuia vn iour tous d'y aller: & nous en pria de si bon cœur que luy accordasmes. Le lendemain estãs tous à cheual, afin de vous aduertir qu'il y auoit bien des bestes, nous acheminons, & par le chemin voicy qu'il aduint. C'est que les eaux estant vn peu grosses, il fallut passer vn gué, dont vn chacun se tira le mieux qu'il peut: fors vn des nostres, lequel pensant estre le mieux monté, & le plus asseuré pour

pour passer ceste eau, à cause de son cheual que il estimoit sur tous les autres, ne laissa à tomber luy & son cheual, si auant en l'eau qu'ils furent en danger de se noyer: vous asseurans que l'vn ne l'autre n'estoit point Sorcier, car ils allerent bien iusqu'au fonds, combien que Dieu mercy le maistre & le cheual se sauuerẽt. Estãt remonté sur son cheual, vn de la compagnie luy va dire, I'ay veu que vous aymiez tant vostre cheual, que vous vantiez d'estre le mieux monté de toute la ville, & que tous les autres cheuaux n'estoyent que bestes au prix du vostre, mais ie croy qu'auiourd'huy vous luy voulez grand mal. Le maistre du cheual en souzriant luy va dire: non, ie ne luy veux nul mal, nous sommes appointez, nous auons beu ensemble n'ya pas long temps. Ceste responce & rencontre fut trouuee si bonne, qu'elle nous osta la souuenance de la peur (qui nous tenoit encores) qu'auions eu que le maistre & le cheual ne fussent noyez: & si fut cause qu'arriuez en ceste maison rustique, on ne parla en toute la Seree que des cheuaux, & autres bestes qui portent. Les vns disoyent qu'ils n'estimoyent pas moins le cheual qui estoit tombé pour cela, & qu'vne fois n'est pas coustume, & qu'il arriuent des choses vn coup, qui n'arriuent ia-

mais par apres: & puis on dit, vn cheual de cēt escus tombe bien: & qu'il ne falloit que pour vne seule faulte son maistre le laissast, & qu'il luy voulust mal, puis qu'ils auoyent beu tous deux ensemble. Les autres disoiēt qu'il y auoit tromperie par tout, fort en femmes & en cheuaux. Et à ce propos quelqu'vn nous va conter comme vn marchand & vendeur de cheuaux, estant de bonne conscience, en disant les vices des cheuaux qu'il vouloit vendre, tacitement disoit leurs bontez: & voyci comment. Vn grand Seigneur s'en allant à l'estable de ce marchand, marchande vn des plus beaux cheuaux qui y fust. Le courratier va dire lors, qu'il en auoit tant refusé d'vn tel gentil-hōme, mais qu'il luy auoit tousiours gardé: car il est fort cōme vne tour, disoit il à ce seigneur, il va cōme vn garrot, il despeche comme vn moulin: & combien que soyez bien riche & grand seigneur, si tous vos cheuaux mangeoyent aussi bien que luy, ils vous destruiroyent. Mais par ce que ie ne voudrois pour rien du monde, disoit il à ce seigneur, vous tromper, ie vous diray ce que ie trouue de mauuais en luy: c'est qu'allant par les champs il ne faict que hannir: tellement que si vouliez parler de secret, comme vous autres messieurs auez de bonne cou-

ſtumé, vous ne ſçauriez en façon du mõde, tãt le cheual eſt gaillard & ioyeux, & ainſi il vous deceleroit ſi vouliez aller en embuſcade, & bailler la diane: & s'il falloit aller à la guerre, & à la charge, ou paſſer vn gué, il vous mettroit en dãger, car il n'endurera iamais qu'vn autre cheual marche deuant luy. Il y a biẽ plus, diſoit ce marchand, il baue touſiours tãt ſoit longue la traicte, & parce que vous autres grãs ſeigneurs eſtes le plus ſouuent habillez de ſoye, ce cheual en tournant la teſte d'vn coſté & d'autre, comme il faict, il gaſteroit de ſa baue tous vos veſtemens. Que ſi vous l'abbreuuez, il met ſi auãt le muſeau en l'eau, que vous penſerez qu'il vous veuille noyer, & luy auſſi. Quelqu'vn de la Seree prenant la parolle, nous va cõter d'vn autre marchãd de cheuaux qui voulant recõmander ſon cheual de courage & viſteſſe, & auec cela d'eſtre doux, diſoit à celuy qui le marchãdoit: voyez vous biẽ ce cheual, vous ne luy ſçauriez ſi toſt monſtrer vn foſſé, que le voila dedãs, & eſt ſi doux que s'il eſt vne fois en vne fange ou en vn bourbier, n'ayez pas peur qu'il bouge de là: & ſi ne fault point qu'ayez peur qu'il vous deſtruiſe, car ie vo⁹ aſſeure qu'il ne va pas grãd train. Ce meſme marchãd vendãt vne haquenee, diſoit à celuy qui la vouloit acheter:

prenez la hardimẽt, elle eſt bonne pour ioüer à trente& vn, car elle ne paſſe point. Il y auoit en ceſte Seree ruſtique vn des noſtres, qui eſtoit venu ſur vne Caualle, pourquoy il commença à preferer les iumens aux cheuaux, & comme Gargantua, homme d'eſprit, choiſit vne Caualle pour ſa monture pluſtoſt qu'vn cheual. Premierement, diſoit il, vne iument va plus viſte, & ſi vous mettra mieux hors du danger qu'vn cheual, faiſant plus grande traicte & iournee, à cauſe qu'en vrinant elle ne laiſſe à courir, & le cheual s'arreſte en vrinant: que ſi vous le preſſez tant qu'il ne puiſſe piſſer, il deuiendra malade, & mourra d'vne difficulté d'vrine. D'auantage, diſoit il, les iumens vont cõmunement plus doux, & ſi trebuchent moins que les cheuaux: car i'eſtime vn grand vice à vn cheual, le broncher, veu les inconueniens qui en arriuent tous les iours, & bien plus grãd que ne ſignifiẽt les hieroglyphiques & ſacrees lettres, qui par le cheual bronchant, ne repreſentent ſinon qu'vn mauuais commencement en affaires, qui le plus ſouuent monſtrent la fin que le commencement. Auſſi les iumens ne ſont ſi difficiles à boire, ni à manger, ni à traicter, ni ſi ſubietes à morfondure, ni aux auiues, à la morue, à la pouſſe, au farcin, & à eſtre re-

creuës, que les cheuaux: combien qu'on die que les iumens ſont moleſtees d'vne eſpece de rage, quand elles voyẽt leur image dans l'eau, eſtans ſurprinſes d'amour, & par cela laiſſans le boire & le manger. Si eſt-ce, luy repliqua vn autre, que les Anciens n'ont point tant parlé des femelles que des maſles, car ils ont laiſſé la memoire des cheuaux, & leur nom, en leurs liures, ce qui durera à iamais, ne s'eſtant trouué qu'vn cheual malheureux, qui eſt le cheual de Seian. Que ſi la iument de Gargantua a eſté renommee pour vn temps, elle n'a point pourtant eſté chantee comme le cheual d'Alexandre, auquel ſon maiſtre baſtit vne ville, qu'il nomma Bucephale, du nom de ſon cheual, & là fut la ſepulture du cheual, qui mourut en vne bataille contre les Barbares, aagé de trente ans, Alexandre l'ayant honnoré de ſepulture, comme auſſi ont faict Ceſar & Auguſte. Ces gens là toutesfois eſtans dignes, en ce faict, de eſtre enſeuelis auec tels animaux. Si eſt-ce, repliqua quelqu'vn, qu'on trouue que Cimon fit vne ſepulture honorable aux iumens, auec leſquelles il auoit gagné par trois fois la courſe aux ieux Olympiques, & que Poppea femme de Nero, ferra ſes iumens de fers d'or. Puis adiouſta, mais que diriez vous de Caligula, qui

bailla vn nom à son cheual, & par ce nom le faisoit inuiter à souper, & là on luy bailloit de l'orge d'or, le designa Consul, & le fit son collegue au Pontificat? Il luy fut respondu, ie ne sçaurois vous dire autre chose, sinon que c'estoyent deux bestes. Et les laissans là, ie vous prie de me dire pourquoy on imposa le nom de Bucephale au cheual d'Alexandre: car la dispute n'en est pas encores vuydee entre les doctes: L'vn disoit qu'on luy donna ce nom à cause qu'il auoit le regard de trauers. L'autre, pour ce qu'il auoit la teste faicte comme vn taureau. Le tiers affermoit que c'estoit à cause qu'on marquoit les cheuaux de Thessalie, qui sont bons & genereux, auec des fers chaults, où estoit engrauee vne teste de bœuf, qu'on leur imprimoit en la cuysse, & que les cheuaux ainsi marquez estoyent appellez Bucephales. Et en quelle estime on auoit les cheuaux de Thessalie, vous le pourrez sçauoir, disoit il, par l'oracle Delphique: qui est en Strabo:

Thessalius præstat sonipes, muliérque Lacæna.

Puis que nous sommes sur les bons cheuaux, va dire quelqu'vn, & sur les cheuaux qu'ō marquoit par leur bonté, ie voudrois bien sçauoir pourquoy les anciens ont eu en recommandation les cheuaux qui estoient marquez auec

les dents d'vn loup, qu'ils appelloyent *Lycopsades*, c'est à dire recous & guarentis de la dent ou de la patte d'vn loup: car encores auiourd'huy on tient qu'ils sont meilleurs, & plus legers & courageux que les autres. Ne seroit ce point, luy fut il respondu, que se souuenans du danger où ils ont esté, ceste crainte les rende ainsi legers? Ou bien que s'ils n'eussent esté bons, courageux, & legers, ils ne se fussent iamais sauuez du loup? estans plus genereux & agiles quand ils se sont esprouuez à l'encontre du loup. Combien, adiousta il, que les cheuaux soyent rendus couards, pesans & tardifs, quand ils mettent le pied sur le vestige du loup: ayant si grande contrarieté entre eux, ce dit Pamphile, que le loup mort & enseuely fait peur au cheual, tant genereux soit il, & si le cheual ne passera iamais où les entrailles du loup soyent enseuelies. Qui est vn moyen dõt aucuns vsent enuers les grands seigneurs, qui veulent auoir les cheuaux des autres, car voyant cela, on pensera que le cheual soit retif. Et y a vn autre miracle de nature, adioustoit il encores, que le cheual ayant douleurs & tranchees de ventre, se guerit quand on l'ẽuironne de l'intestin d'vn loup: que Pierius dit auoir veu tenir prest à cest vsage en plusieurs

endroicts de Rome. Mais s'il est vray, demanda quelqu'vn, ce que dict Cadamoste, que les Magiciens & Sorciers peuuent rendre vn cheual plus viste & leger? Ce qu'il semble asseurer, quand il escrit, que les cheuaux Negres sont rendus plus forts, plus asseurez, & meilleurs, par le moyen de quelques charmes. Vne fessetondue va dire, que sur tout il voudroit bien vn cheual tel que celuy qu'on trouua au pillage, quand Probus eust vaincu les Alains: car au rapport des prisonniers, ce cheual faisoit cinquante lieuës par iour, & continuoit huict iours: combien que l'Empereur n'en fit pas grand conte, & le refusa, iugeant qu'il conuenoit mieux au soldat fugitif qu'au vaillãt. Puis adiousta, qu'il ne voudroit point de ces cheuaux qui sont si courageux ne si hardis, ne de ceux qui sont si legers & vistes, estans subiets à chopper, & qu'il se contenteroit d'vn cheual qui ne laisseroit point tomber la somme, comme auoit faict celuy du matin, & n'amasseroit point les bourses, & qui ne seroit point retif: & sur tout, disoit il, ie n'ayme point les cheuaux qui sont fascheux au montoir, & qui mordent & qui ruent. A ce propos, va il dire en continuant, il me souuient d'vn petit conte, que ie commenceray ainsi. Il n'y a pas long temps,

que i'estois en la maison de deux honnestes & sçauantes Dames, s'il en y a au monde, où les gens d'honneur de bon esprit & sçauoir sont bien venuz. Discourant auec elles, il vient en leur chambre vn villageoys pour quelque affaire: qui estant demy entré, & n'osant approcher, commence à leur conter ce qui l'auoit amené là. Vne de ces Dames, accorte comme elle est, luy va dire: & dea, mon amy, approchez vous, ie ne rue ny ne mords. Cest homme des champs, que ie pensois rustique & simple, luy va dire en son Poicteuin, Pardé, ô feroit dõc bõ mõtre sur ine itau beste. Ie ne sçay qui trouua meilleure la rencontre, ou elle, ou moy: car nous nous prismes à rire comme vo⁹ faictes maintenant: d'autant qu'il ny a personne icy qui ne soubhaitast, sur tout, de trouuer vne beste qui fust douce au mõtouer, sans ruer ne mordre. Et voyez vous pas, va il dire en cõtinuant, à quels gages on entretient les escuyers, pour dompter les cheuaux, & les rendre doux & paisibles, & de creance? Si bien que ceux qui les ont maistrisez, les faisans seruir aux hommes, ont esté estimez si courageux, pour auoir rãgé des bestes si furieuses, que les anciens ont estimé indomptables, qu'on les a appellez Centaures. Vous vous trompez, luy

fut il repliqué, vous trouuerez qu'ils n'ont pas esté appellez Centaures à cause de leur hardiesse & audace à dresser les cheuaux, mais de ce qu'ils ont esté les premiers qui les ont picquez : car *centao*, mot Grec, vault autant à dire que, *stimulo*, *pũgo*, ce dit on. Et ne trouue point, adjousta il, que les cheuaux ayent iamais esté si farouches qu'on les faict, m'asseurant tous les autres animaux n'estre que bestes aupres de ceux cy. Car il ne laisse par sa hardiesse à estre docile, & se soubmettant à la loy ne refuse la bride, comme dit Virgile :

Ce neantmoins le cheual s'est offert
D'estre accouplé, & le mords a souffert.

Et àcause de sa hardiesse les Egyptiẽs par leurs lettres hieroglyphiques, & escriptures sacrees, signifioyent par le cheual la guerre, & de son nom sont dits cheualiers, ceux qui estans dessus se sont portez vaillãment. Aussi les Poëtes reçoiuent le cheual comme dõné des Dieux : car Neptune en frappant sur le riuage de la mer Thessalle, le produit, comme seruãt grãdemẽt à la guerre, les meilleurs cheuaux estãs ceux de Thessalie: que si nous trouuons qu'ils se troublent en vn grãd bruit, comme en vne bataille, aussi faict bien l'homme. Le cheual auec tout cela, ayme son maistre, & si le recon-

gnoiſt: cõme nous trouuons du cheual d'Alexandre, qui ne vouloit permettre qu'autre montaſt ſur luy que ſon maiſtre: cela ſ'entend quand il eſtoit paré & ſellé, car quãd il eſtoit nud il enduroit bien que le parefrenier montaſt à poil deſſus luy, autrement il euſt fallu qu'Alexandre meſme euſt abbreuué ſon cheual, ou qu'on le menaſt boire par le licol. Pline dit, adjouſtoit il, que les cheuaux portent ſi grande affection à leurs maiſtres, qu'ils en font le dueil eſtans morts, & de regret iettent des larmes: comme Virgile dict de Pallans,

Depuis ayant laiſſé AEthon ardant deſtrier
Son harnois, va pleurant ſon vertueux guerrier.

Et Homere dit que les cheuaux de Patrocle, apres ſa mort ne voulurẽt plus obeyr à Automedon, tant ils trouuoyent eſtrange l'abſence de leur maiſtre. I'ay ouy aſſeurer, adjouſta il, que ſi vn cheual ſe trouue en quelque peril, ou en vne bataille, ſ'il n'a deſſus luy ſon maiſtre, ou celuy qui a de couſtume de le mener, deuiẽt rebours & mauuais, & qu'on ne ſ'en peult ayder. Et ſi trouuons par la doctrine des Augures, que comme le cheual qui naquit en la maiſon de Ceſar, ayãt la corne du pied fẽdue en forme de doigts, luy predit ſõ Empire,

qu'aussi il luy predit sa miserable fin : car vn iour deuant sa mort, il trouua les trouppes de cheuaux (qu'il auoit consacrez passant le Rubicon, les enuoyans sans maistre) qui s'abstenoyent de manger, & pleuroyent. Combien que les deuins, repliqua quelqu'vn, veulẽt que les cheuaux emportẽt signification d'Empire & maistrise, si est ce que les Onirocrites, & qui se meslent d'interpreter les songes, disent que si on songe auoir vne teste de cheual, que cela signifie seruitude & pauureté. Celuy qui estimoit tant les cheuaux, reprenant ses premiers arremens, va dire que le cheual auoit quelque raison, & qu'il ratiocinoit entre toutes les autres bestes, à cause du temperamẽt de son cerueau: d'autant, disoit-il, qu'on trouue des cheuaux qui sçauent combien de seaux d'eau ilz ont tiré ce iour, & cõbien ils ont accoustumé d'en tirer, si bien qu'ayant faict leur tasche, on ne leur en sçauroit faire tirer d'auãtage. Si vo9 n'estes content de cest exemple, adjoustoit il, nous trouuons qu'vn cheual, auec sa charge de sel, tomba de fortune dans l'eau : estant rechargé, & trouuant que sa charge n'estoit pas si pesante que par auant, à cause que l'eau qui s'estoit meslee auec le sel en auoit faict fõdre vne partie, ne failloit iamais de se coucher en

l'eau quand il paſſoit les ruiſſeaux ou riuieres, ſe ſouuenant que ſa charge diminuoit. Thales ayant entendu du maiſtre de ce cheual tout ce diſcours, ſe doubtant de la malice & de la ruze du cheual : le voulant corriger, & qu'il ne ſe couchaſt plus en l'eau, le faict charger de laines & eſponges en lieu de ſel. Le cheual ainſi chargé ne faillit comme de couſtume à ſe coucher dans l'eau : mais eſtant releué, & rechargé, & ſentant la charge pl⁹ peſante qu'auparauãt, là où il auoit accouſtumé de la trouuer plus legere, par apres ne ſe coucha plus en l'eau. Ce Thales, adjouſta il encores, auoit l'eſprit bien percé auſſi quand il cõgneut que les cheuaux qui portoyent le ſaffran deuenoyẽt tous eſlourdis par ſon odeur: parquoy il ne bailla gueres de ſaffrã à chaſque cheual, & ſi vn en eſtoit chargé, il le faiſoit aller le dernier : ce que noz muletiers font bien encores aujourd'huy. Vn autre prenant la parolle, va dire qu'il ne ſe falloit eſmerueiller de cela: veu que Amatus Portugais, ſur Dioſcoride, dit qu'vn homme s'eſtant couché vne nuict ſur vne balle de ſaffrã, fut trouué tout mort le matin. Il fut repliqué, qu'on ne faiſoit pas doubte que le ſaffran par ſon odeur ne peut eſlourdir les beſtes qui le portent:

mais que les figues chargees sur asnes & cheuaux les facent succomber au faix, & perdre toute force, on ne le pouuoit croire. Pleust à Dieu, commença à dire quelqu'vn, qu'il y eust vn autre Thales encores en vie: pour sçauoir de luy pourquoy on pẽd au col des bestes des sonnettes, des cloches, des campanes, qui les chargent beaucoup. Quant à moy, disoit il, qui y vois à la bonne foy, & n'y prens garde de si pres, ie n'en sçay autre raison, sinon que c'est affin que les petis enfans s'ostent du chemin, oyant ces campanes: ou bien affin que les voituriers s'auancent ou retardent, de peur que les muletz se rencontrent en vn chemin, où ils soient contraincts l'vn ou l'autre de reculer: comme és montaignes ils se trouuẽt de tels chemins. Seroit ce point, luy fut il repliqué, que les cheuaux & mulets de charge prenent plaisir au son & musique de ces brimballes? parce qu'on trouue en Strabo, que les Elephans obeissent à leurs gouuerneurs par quelque chant, & par le son des tympanes. Que si par vsage on a trouué que les bestes de charge prenẽt plaisir à la musique & accord de ces campanes, la derniere en ayant vne si grosse au col qu'elle sert de basse-contre, & les autres estãs de diuers tõs, tout son estãt vniforme &

de mesme façon desplaisant à nature, on s'est apperçeu aussi que ces bestes en endurent le trauail plus allegrement, ceste musique & son leur faisant trouuer le chemin plus court, & moins ennuieux, les bestes se resiouissãs d'ouïr des sons. Que si ces campanes ne seruoyent que de piaffe, comme font les plumars, ce seroit grande folie de les charger de si pesantes brimballes. Vrayement, va dire vn autre, ie me suis trouué autrefois qu'en oyant ce tintamarre, ie pẽsois encores ouyr la feste des Oribantes, ou la Carauanne des Turcs quand ils vont au sepulchre de Mahumet. Et bien, adjoustoit il, que le son leur face trouuer le chemin plus court, & de moindre trauail, quand ils cheminent, si m'est il aduis que ces clochettes qu'on leur laisse la nuict, les empeschẽt de reposer, si nous croyons ce qui est escrit d'vn Roy, lequel eut si grand enuie de vaincre és ieux Circenses, qu'il commanda par ses soldats à tous les voisins, où estoit logé son cheual, de ne faire aucun bruit, affin que son cheual reposast mieux. Que si ces cãpanes soulagẽt les bestes de charge qui les portẽt, pourquoy n'en met on au col des cheuaux qui tirent vne charrette, ou vn coche, ou portent vn hõme? On demãda terme pour en venir: ce pendant

quelqu'vn va dire qu'il rendroit bien raiſon pourquoy les cheuaux attelez en vne coche, ou charette, enſemble & de front, tirēt mieux & de meilleur courage, que quand ils ſont deſaccoublez, ou qu'ils tirent l'vn eſtant apres l'autre: parce, diſoit il, que l'enuie qu'ils ont à qui courra le plus fort, leur eſchauffe le courage, augmente la force, & leur faict oublier le trauail: non que ce ſoit comme aucuns ont voulu dire, que pluſieurs cheuaux s'eſlançans enſemble fendent mieux l'air, ne trouuans ſi grande reſiſtence. Bien, va dire vn autre, ie reçois voſtre raiſon, à la charge que vous me direz comment il ſe peut faire, qu'vne herbe, dite en Latin *Lunaria*, en François Lunaire, puiſſe defferrer vn cheual tout à plat, s'il paſſe par deſſus, tant bien ferré ſoit il, comme l'a eſcrit le ſeigneur du Bertas:

Lunaire où cachez vous
Cet Aymant, qui le fer ſi puiſſamment attire?
Lunaire où cachez vous la tenaille qui tire
Les fers ſi dextrement? Lunaire où cachez vous
La mareſchalle main, qui arrache les clous
Si doucement des pieds?

Et comme il ſe peut faire qu'vne femme ayāt ſon catamini face auorter vne iument pleine, en la touchant & regardant. Il luy fut reſpōdu que

que cela ſe faiſoit par vne occulte & ſecrette vertu de Nature, auſſi bien que infinies autres choſes, dont la faculté demeure cachee: combien que pluſieurs diſent que c'eſt le pont aux aſnes de recourir à ces vertus ocultes. Ceux de ceſte Seree ruſtique, reuenans à leurs beſtes, vont demãder pourquoy les mules & les mulets viuoyent plus longuement que les cheuaux, eſtans auſſi grans & gros les vns que les autres. Il fut reſpondu que c'eſtoit à cauſe de la ſterilité des mules & mulets, qui ne perdent point de ſemence: les vns diſans leur ſterilité venir de ce que leurs conduis ſont corrompus en leur geniture, les autres que c'eſt à cauſe de la mixtion des ſemences, qui ſont de matiere trop liquide & molle, cõbien que Theophraſte die que les mules de Cappadoce portent. Vn de noſtre Seree, qui eſtoit des plus grands & des plus gros, prenant la parolle, va demãder, ſi on vouloit inferer que les plus grandes beſtes & les plus groſſes, viuoient plus que les petites, pour ce que nous voyons que l'Elephant, la plus grande & groſſe beſte du monde, qui porte autant que trois mulets de ce païs, vit plus longuement que tout autre animal: les animaux tant plus ils ſont grands & gros, tant plus ayans de chaleur, & en la cha-

leur consiste la vie. Que si cela est vray, disoit il, tant mieux pour moy. Mais qui m'en faict doubter, c'est que ie trouue les hommes qui habitent le Midy, mesmement les Numides, viure plus long temps que les Septẽtrionaux, non pas que les vns soyent plus grands que les autres, & par consequent ayent plus de chaleur, où consiste la vie, mais c'est à cause de la chaleur de ce païs là, qui est cause que ceux qui y habitent n'ont pas grans excremens & superfluitez : & aussi qu'on ne trouue que vers l'Auster des Elephans & cornices, qui viuent plus que toutes les autres bestes. Puis il va dire, pour reuenir au subject de la Seree, qu'il ne se sentoit point iniurié quand on luy disoit qu'il estoit vne grosse & grande beste : veu qu'encores que l'Elephant soit la plus grosse beste du monde, si est-ce qu'il approche plus de la raisõ que les autres, & qu'il s'appriuoise plus aysément. Il s'est trouué des Elephans, disoit il, qui ont mis hors de la bataille leur conducteur & cocher, estant tombé, & l'ont sauué. Que si d'auãture par cholere ils ont tué leur gouuerneur, de facherie ils ne mangerõt point, & bien souuent en mourront. Et à propos de moy, adjousta il, ie trouuay vne grande beste qui faisoit bien du suffisant, ie luy demã-

de dequoy il gueriſſoit, & qu'il ſçauoit faire, il me reſpond qu'il faiſoit les mules & mulets: & ie luy dy, vrayement ie le croy bien car tu es vn bel aſne. Ayant acheué ſon cõte, & voyant qu'on ne rioit point, il en va faire vn autre, ſans ſortir du propos de la Seree ruſtique, cõmençant ainſi. Il n'y a pas long temps qu'vn Prince de France demanda à vn gentil-homme Breton, s'il y auoit point moyen de luy faire recouurer de ſon païs de Bretaigne quelque petit cheual, pour ſe pourmener pres ſa maiſon, ou eſtant en Court. Ce gentil-hõme luy aſſeura qu'ouy, & qu'il luy en feroit auoir de ſi petis qu'ils n'auroyent que deux ou trois iours. Celuy qui auoit faict ce conte, regarda ſi vn de noſtre Seree en auoit rit: d'autant qu'il ne rioit de chacun propos, mais ſeulement de ceux qui venoyẽt bien à la rencõtre, & eſtoiẽt aigus & ſubtils: car luy eſtant de grande imagination, il ne rioit de choſes cõmunes: meſmes encores qu'il fut facetieux, & euſt grace à parler, il ne rioit iamais de ce qu'il diſoit: parce qu'il auoit l'imaginatiõ tant delicate & ſubtile, que la grace de ſes parolles & gẽtils deuis, ne luy aggreoit & plaiſoit comme il euſt bien voulu: & auſſi que celuy qui a telle imagination auãt qu'acheuer de parler, il ſçait deſia ce

qu'il doit dire, & souuẽt ce que les autres veulent dire, qui l'empesche de rire d'vne chose qu'il sçauoit auant qu'elle fust dicte. Vn de la Seree ayãt ouy parler des petis cheuaux, nous va dire & asseurer qu'il estoit biẽ aysé de iuger à la naissance des cheuaux, s'ils seront grands ou petis: car disoit il, Xenophon a escript, & ceux qui se meslent de nourrir des cheuaux, disent, que le poulain qui aura les iambes hautes, estant sorty hors du vẽtre de sa mere, sera fort grand, que s'il les a petites, il sera fort petit: car les os des iambes des cheuaux nouuellemẽt nez, mules, mulets, & asnes, ne leur croissent plus. Or celuy qui auoit faict le conte des petis cheuaux de deux ou trois iours, voyant que cestuy cy qui rioit peu souuent, l'auoit trouué bon, en va faire encores vn autre, sans vouloir attẽdre qu'on diroit d'vne chose que beaucoup ne trouuent pas credible, qui est qu'vn cheual est aussi hault des ossemens quãd il naist, qu'il est en sa force. Ce conte fut d'vn sien voisin qu'il auoit veu monté sur son cheual, si meigre, si despris, & si deshallé, qu'il s'esbahissoit comment il pouuoit seulement porter sa selle, à qui il auoit dit: Il en y a qui disent que pauureté ne se peult celer, mais ie veoy bien maintenant du cõtraire. Apres que ceux

de la Seree eurent ris de ce conte aussi biẽ que de l'autre, il fut conté d'vn hoste, qui est sur les limites de Bretaigne & d'Aniou, qui a nom Mico L'abesté, ainsi nõmé par ce qu'il ne vouloit loger que ceux qui estoyent abestez, c'est à dire, que ceux qui auoyent des bestes, & nõ les gẽs de pied, encores que de quatre ou cinq lieuës de là il n'y ait pas vne hostellerie. Arriuant vn soir bien tard en son logis vn homme de pied, bien las & mouillé, ce Mico, sans ouurir ne porte ne fenestre, luy demãde s'il estoit abesté : ce passant luy respond que non, mais qu'il payeroit aussi bien que s'il estoit de cheual : l'hoste Mico luy replique, que son logis n'estoit que pour ceux qui estoyẽt abestez. Ce pieton fasché au possible, s'aduisa que la monture de Mico estoit dans les prez, ayant la bride à l'arçon de la selle : montant dessus, il retourne demander à loger. Mico luy demande s'il estoit abesté, ayant dit qu'ouy, il ouure sa porte, Mico luy-mesme prent son cheual, & l'estable, & le panse. Mico faict bonne chere à son hoste bien huict iours, n'ayant peur qu'il s'en allast sans payer, pensant auoir son cheual en l'estable. Les huit iours passez, son hoste s'en va sans luy dire à Dieu. Mico fut si bien abesté qu'il nourrist biẽ quinze iours son che-

ual à l'estable sans rien faire: car il fut bien huit iours à le chercher, & autre huit iours sans le pouuoir recongnoistre, encores que le plus souuent il le pensast: & depuis a tousiours esté nommé Mico l'abesté. Cela estoit bien deu à Mico,& d'auantage, va respondre quelqu'vn, pour faire coucher vn homme à lerte, ou sur la fretille, ou sur la dure, pour n'estre abesté. Et me souuient m'estre trouué en ceste peine. Car vn soir, deux ou trois de mes cõpagnons, & moy, sortans d'vn basteau, nous allõs chercher à loger en vne hostellerie. L'hostesse no⁹ va demander, messieurs, estes vous de pied ou de cheual. Ie veois respondre, non, madame, nous sommes d'eau. Or ce nous dit ceste hostesse, en fermant la fenestre, puis que vous estes d'eau, retournez coucher dont vous venez. Et fusmes contraincts, parce que n'estiõs pas abestez, de retourner coucher en nostre bateau,& à la verité fusmes d'eau. S'il est vray, demanda vn autre, qu'vn homme sentant la fiente des cheuaux puisse iuger de leur bonté, comme on peult faire par leurs couleurs? Car plusieurs iugẽt des cheuaux s'ils sont bons ou mauuais par leur poil: parce, dit Columbre en son Hippiatrie, que les couleurs des cheuaux viennent de la domination & abondance de

quelqu'vne des humeurs: tellemẽt que le cheual naiſtra rouge, ſi l'humeur ſanguine domine ſur les autres: il ſera noir, ſi l'humeur cholerique, qui eſt chaude & ſeche, excede: il ſera blãc, ſi c'eſt l'humeur flegmatique, qui eſt froide & humide: ſi les couleurs ſont mixtes & bigarrees, elles ſe font d'humeur melãcholique, qui eſt froide & ſeche. Mais parce qu'on n'auoit iamais ouy parler de tout cela, on ſe mit à demander, dont venoit ce mot de Deſtrier, ſi frequent dans les vieux Romans. Quelqu'vn reſpond auoir apprins de la Montagne, que Deſtrier eſt venu des cheuaux que les Latins appelloyent *dextrarios*, qui ſe menoyent à dextre, ou à relais, pour les prendre au beſoin. Noſtre Feſſe-tondue va dire qu'il vouloit parler des aſnes, auſsi bien comme on auoit parlé des cheuaux. I'ay trouué en Pline, diſoit il, que ſi quelqu'vn eſt mordu d'vn Scorpion, & qu'en paſſant il die en l'oreille d'vn aſne qu'il eſt mordu du Scorpion, il ſera incontinent guery. Car l'on tient que de toutes les beſtes il n'en y a point qui entendent mieux, comme l'aſne d'Apulee dit de luy meſme. Auſsi Cælius dit, que ſi vous trouuez vn aſne en vn champ qui mange les bleds, ſi vous luy dite à l'oreille quelques parolles enchantees, il ſorti-

ra à l'heure mesme du châp, tant les asnes sont dociles & bons. Vn autre de la Seree soubtenoit que l'asne estoit vne beste mal-heureuse & dangereuse, parce qu'on dit que si vous tõbez de dessus vn asne, vous en sentirez plus tost le mal, que si vous laissiez choir de dessus vn grãd cheual. Il y a bien plus, disoit il encores, quand on veult faire vne grande ignominie à quelqu'vn, on le mene pourmener par toute la ville sur vn asne, estans ceux la infames toute leur vie : l'asne estant vn indice de mocquerie : d'autant qu'il semble se moquer quand il desnuë ses dẽts. Encores aujourd'huy si vne femme a battu son mary, on en cheuauche l'asne. Et y a vn peuple, qui s'appelle en Latin *Cumani*, qui ne punissent les fẽmes adulteres qu'en les mettans sur vn asne, & les pourmenans estans dessus. Andronicus Tyrant fut mis sur vn asne par ignominie, aussi bien que Crescence Consul Romain, & que Beatrix Auguste, femme de l'Empereur Federicus AEnobarbus, par les Milannois, qui la mirẽt sur vn asne, le visage vers la queuë. Et à cause que l'asne est la beste la plus stupide de toutes les autres, il est prins pour l'ignorance : parquoy en memoire de ceste lourde bestise on feint que les oreilles de Midas, pour auoir mal

iugé, & estre ignorant, luy deuindrent oreilles d'asnes. Les Egyptiens auoyēt l'asne en si grād mespris & ignominie qu'ils luy faisoyent mille maux: & à cause de son impurité, il est consacré à Priapus. Vn Drole voyant que personne ne prenoit le parti des asnes, craignant qu'ō pensast que ce fust le sien mesme, va dire: Si trouuons nous que l'asne, auec son cōducteur Nico, que rencontra Auguste allant à la bataille Actiaque, luy fut vn bon presage de victoire, & si les Molosses furent mis en fuite par le seul cri des asnes. Et trouuōs aussi qu'Ammonius Alexandrinus bailla à Origene & à Porphyre ses disciples, vn asne pour compagnon d'eschole: les Cabalistes le proposāt pour marque & enseigne de sagesse & sapiēce: à laquelle quiconque aspire doit endurer patiemment la peine, estre humble & sans malice, comme l'asne. Et si vous diray que les asnes sont grans Astrologues: car ils nous predisent infailliblement mutation de temps, & ne faudrons, ayās tāt soit peu de sympathie auec eux, de cognoistre à leurs oreilles si le temps se doit changer: car ils dressent plustost leurs oreilles lors qu'il veut plouuoir, qu'en autre temps, à cause de leur nature melancholique. Quelqu'vn va repliquer à ce Drolle, que s'il n'auoit autre

chose à dire de son asne, qu'à le faire Astrologue, & à deuiner les choses à venir, qu'il luy monstreroit que la vertu de deuiner ne peut estre qu'à tort attribuee aux bestes: car leur chãt & le geste de leus corps, comme l'asne dressant ses oreilles, ne denote rien à venir, mais seulement ce qui est present: à sçauoir vne humide influxion du ciel, que par vn instinct naturel ils sentent dans leurs corps, si tost qu'elle se cõcree en l'air: ce qui n'apparoist pas si clair és hommes, s'ils ne voyoyent quelque nuee, ou autre signe, qui a accoustumé d'accompagner la pluye. I'ay pourtant veu, adiousta il, vn aueugle de nature, à qui on demanda quelle chose du monde il aymeroit mieux voir, il respondit vn asne: d'autant, disoit il, que ie n'entens autre chose que dire, c'est vn asne, & quãd ie suis par les rues, ie n'oy autre cas, sinon aueugle, garde l'asne: & chacun parlant des asnes, il faut bien, disoit cest aueugle, que ce soit quelque grande chose qu'vn asne. Puis le laict d'vne asnesse est souuerain pour les tabides, gouteux, & enuenimez, cõme aussi pour rendre net, blanchir, & polir le teint aux femmes, comme nous lisons que Poppea, femme de Neron, en faisoit des bains pour auoir le teint plus beau & la charnure plus polie & blanche. L'ongle de l'asne

bruslee & pulueriſee guerit le mal de S. Iean. Reuenans des aſnes aux cheuaux, comme dict le Prouerbe, quelqu'vn commença à parler ainſi. Ie louë grandement les Anciens, qui eſtimoyent vn larrecin, & en donnoyent actiõ contre celuy qui auoit vſé d'vn cheual, ou autre beſte, à autre vſage qu'à celuy qu'on l'auoit prins: meſme Brutus cõdamnoit celuy de larrecin, qui euſt menévne beſte outre le lieu que on auoit accordé, & luy auoir faict faire plus de chemin que de l'ordinaire. Et vrayement, adiouſta il, il y a des perſonnes qui ſont pires que les bourreaux: car ſi vous leur preſtez ou loüez vn cheual, c'eſt grand pitié des excez & des iournees qu'ils font faire à vne pauure beſte, qui ne ſe peut plaindre: & regardez y bien, vous trouuerez tous ceux qui n'ont nulle pitié des beſtes, & qui les traictent ſi mal, n'eſtre pas plus pitoyables ne meilleurs enuers les hommes. Et quand i'en ſerois creu, & que le tort qu'on auroit faict à vne pauure beſte ſeroit prouué, ceux qui l'auroyent faict en ſeroyent punis, auſſi bien que Sforce Duc de Milan fit punir ceux qui deſrobboyent l'orge & l'auoine qu'on deuoit donner aux cheuaux. Il me ſouuiẽt, va dire Franc-à tripe, d'vn mié voiſin, à qui ie dis q̃ mõ cheual eſtoit bien

las,lequel me demanda s'il estoit venu à pied. Ainsi qu'on rioit de ceste folie, quelqu'vn cõmença à dire,qu'il ne sçauoit pourquoy les Egyptiens abhorroyent le cheual, animal tant genereux,vtile & familier: qu'en leurs lettres hieroglyphiques,& figures sacrees,il signifioit l'homme profane:& vn temps fut que les prestres ne l'eussent osé toucher ,veu que les Perses ont tant estimé le cheual, que leur royaume fut donné à celuy de qui le cheual hanniroit le premier, qui fut à Darius, par la finesse de son parefrenier.Il luy fut respondu, que cela procedoit de l'accoustumee superstition des prestres Egyptiens,parce que le fiel du cheual est veneneux: ou bien c'est pour monstrer que le prestre ne se doit iamais absenter: ou bien à fin qu'on entende que le prestre ne doit aller & suyure la guerre.Puis fut adiousté, que Modestinus faisoit si grand cas des cheuaux, qu'il manda à son maistre Vlpian estant Proconsul en Dalmace,quelle action il y auoit contre celuy qui auoit faict saillir sa iument à vn cheual d'autruy. Il faut que ie vous die, va dire vn de la Seree rustique, de la generosité & bõté d'vn cheual, qui alloit sans picquer, & amena son maistre tout mort iusques dans vne hostellerie loin d'vne demie iournee.Et afin que n'ẽ dou-

tiez, Poge dict auoir veu vn cheual, qui entra en Constance, durant qu'on y tenoit le Concile, ayant sur luy vn homme mort de froid, lequel estoit aussi droict que s'il eust esté viuãt: & ce cheual ayãt accoustumé de loger en vne certaine hostellerie, le conduit iusqu'au dedãs: où l'on apperçeut que son maistre, qui estoit dessus, estoit tout roide mort, par la force du froid. Sur la fin de la Seree, aucuns se souuenãs de la frayeur qu'ils auoyent euë de la cheute d'vn de leurs cheuaux, se mettent à discourir les piteux euenemens aduenus par le chopemẽt, par la cheute, & peur des cheuaux, ou par leur restiueté & oppiniastreté. Le premier fut du fils de Louys le Gros: lequel porté en bas par son cheual, ayant peur d'vne truye, aux faulx-bourgs de Paris, mourut de la cheute. Vn autre fut de Loys de Bauiere, Empereur, qui tombant de cheual à la chasse d'vn Ours, se tua. Le tiers euenemẽt se cõta de Pribislaus, qui à son retour de la guerre de Hierusalem, publia vn tournoy, & en courant la lance, son cheual va faillir des quatre pieds, tellement que ce pauure Roy fut tout froissé. Puis on adiousta que Casimirus second, Roy de Polongne, poursuyuant vn Cerf à force d'esperons, en vn lieu raboteux, par le chopement de son

cheual, se rõpt & bras & iambes, dont il mourut. Alexandre le tiers, Roy d'Escosse, en courant, son cheual & luy tombant de si grande roideur, qu'il se cassa le col. Iean premier, Roy de Cathalogne, se tua par la cheute d'vn cheual. On n'oublia pas Foulques, Comte d'Anjou, lequel estãt en la terre saincte, & assiegeãt vne ville, se print à courir vn Lieure, dont la cheute de son cheual luy auança ses iours. Et fut dit que les cheuaux auoyent esté aussi bien cause de la mort des femmes que des hõmes. Et pour exemple, on amena Marie, fille de Charles de Bourgongne, femme de Maximilian premier, Empereur, laquelle estant grosse d'ẽfant, & ne pouuãt moderer son cheual, qui vouloit courir auec les autres cheuaux, tombant à la renuerse, apres estre auortee, mourut de la cheute. De nostre temps, Loys Borgia, Cardinal & nepueu d'Alexandre sixiesme, faisãt voltiger vn coursier de Naples, le cheual le precipita en terre si rudement qu'il en mourut: comme aussi fit le Duc de Beau-preau, Prince de France, filz vnique de monsieur de la Roche sur-yon, en ioüant vn ieu qui se faict à cheual, par le chopement de sa mõture mua sa vie en la mort. Quelqu'vn va dire qu'il ne se esmerueilloit point des cheutes qui arriuent à

ceux qui courent la poſte, qui vont à la chaſſe, qui courent la lãce, veu que ſans courir & allãt le pas, vn cheual peut en beau chemin tõber: & que bien ſouuẽt auſſi en la guerre les cheuaux cauſent la mort à leurs maiſtres, ou pour eſtre retifs, ou pour auoir peur, ou pour ne les pouuoir retenir, ou pour brõcher. Et croy, diſoit il que c'eſt la ſeule cauſe pourquoy les Suiſſes n'õt fait iamais la guerre qu'à pied, au cõtraire de pluſieurs autres nations, qui la font plus à cheual qu'à pied, & trouuẽt maniere de dõter, & meſmes ſans bride ne ſelle, les plus furieux cheuaux. Iouio dit, adiouſta il, qu'Iſmaël Sophi, fit vne chaſſe aux cheuaux ſauuages, qui eſtoyẽt en Perſe, qu'il dõpta, & s'en ſeruoit à la guerre, & eſtoyẽt de ſi grãd ſeruice qu'õ les eut menez deux iours ſans eſtre laſſez. Les autres diſent que les iumẽs de Glauc⁹ & les cheuaux de Diomede roy de Thrace, qui eſtoyẽt nourris de chair humaine, deuoiẽt eſtre de ces cheuaux ſauuages, dont le Sophi faiſoit la chaſſe: ce que ie croy, diſoit il, parce que ie ne penſe point que nos cheuaux, qui ayment leurs maiſtres, & les recognoiſſent, les vouluſſent manger, comme on dict que Diomedes fut mangé par ſes cheuaux meſmes: & auſſi ie ne croy pas qu'on puiſſe accouſtumer les cheuaux à ſe

paiſtre de chair humaine: combien qu'il y a vn peuple qui s'appelle à ceſte cauſe *Ippophagi*, qui vſe de la chair des cheuaux, comme nous faiſons de beuf & de mouton. Quelqu'vn va dire qu'en ce pays on ne mangeoit point les cheuaux, mais qu'il y en auoit qui les deſrobboiẽt d'vne eſtrange façon: les autres ne les veulent deſrobber, mais ſi vous courez vn office, rendront & voſtre cheual, & ceux de poſte, inutils & comme morts. Eſtant prié de reciter par quel moyen cela ſe pouuoit faire, va dire qu'il y auoit des hoſtes, leſquels voyans vn beau cheual en leurs eſtables, meſleront parmi leur foin d'vne certaine herbe que les cheuaux ayment naturellement. Et peu apres que le cheual en a mangé, il tombe comme mort par terre, ſans grouiller ne reſpirer aucunement: ſi biẽ que les medecins de cheuaux, & le maiſtre, le laiſſeront là pour mort. Ceſte herbe ayant fait ſon operation, & ſa vertu finie, le cheual reuiẽdra comme au parauant. Celuy qui ioüera ce myſtere, ne le fera pas eſcorcher, comme fit vn paſſant, à qui on vouloit faire vn tel tour: car eſtimant que ſon cheual fut mort, ne voulant tout perdre, le faict deferrer & eſcorcher. De là à quelque temps, l'herbe qu'il auoit mãgee, n'ayant plus de force, le cheual ſe leue, & commence

mence à marcher, tout eſcorché qu'il eſtoit: ce que ceux qui l'auoyent veu mort prindrent à grand prodige. Et ne douteray plus, adiouſta il, des Sorcieres de monſieur Bodin, qui auec leurs greſſes ſont lõg tẽps mortes, & ſans ſentimẽt aucũ. Puis va dire, ie vous prie ne me preſſer de vous reciter quelle herbe c'eſt dõt vſent ces malheureux, car vous ſeriez cauſe de grãd mal, mais ie vo⁹ diray biẽ le remede à cela: c'eſt que ſi vous vous trouuez en ceſte peine, il ne faut que frotter les genitoires du cheual auec vinaigre, car incõtinẽt il ſe reuiẽdra. Sur la fin de la Seree il fut remarqué, que tout ce iour là on n'auoit riẽ ſerui ſur table, qui ne fut prouenu de la maiſon où nous eſtiõs: Horace loüant la table ſur laquelle il n'y a riẽ qui ait eſté acheté. A ceſte cauſe les anciẽs, qui ne mãgeoyẽt q̃ ce qui croiſſoit principalemẽt en leurs iardins & en leurs chãps, & en leurs maiſõs ruſtiques, blaſmoiẽt le pere de famille qui achetoit quelque choſe, laquelle il pouuoit auoir en ſa maiſon, & en ſon labourage. Ceſte ſentẽce fut fort approuuee de la cõpagnie: laquelle encor que elle aymaſt à dire apres ſouper le mot pour rire, viuoit neantmoins en toute frugalité, qui eſtoit cauſe de faire durer plus lõg temps nos aſſemblees, dont ceſte derniere print icy fin.

Des Babillards & des Causeurs.



N ceste Seree il se trouua quelqu'vn qui parloit si haut, que no⁹ pẽsions tous auoir la deesse Echo en nos oreilles, & ne semblãs pas les cheuaux de trõpettes qui ne s'estonnent point pour le bruit, il nous esslourdissoit: & auec cela estoit si grãd babillard, que durãt le souper il nous auoit si fort rõpu la teste, que nous fusmes contraints de nous leuer de table: car en vn bãquet on n'est point forçé d'endurer d'vn hõme facheux, cõme on est en vn nauire. Or pour faire taire ce bauard, vn chascun se taisoit, afin de ne luy bailler point occasion de parler, ou biẽ nostre propos ne s'adressoit iamais à luy, & quãd il parloit, on ne luy respõdoit point, & mettions en auant des discours où il n'entendoit riẽ, pensant que lors il se tairoit: d'autant qu'il ne faut iamais parler qu'en deux tẽps, le premier, quãd il est necessaire de parler, ou qu'on parle à nous: l'autre, quãd on parle des choses que cognoissons & sçauons asseuremẽt. Que si quelqu'vn parle de vne chose qu'il n'entẽd point, il tõbera en l'erreur d'Alexãdre le Grand: lequel discourãt de

la peinture en la maiſon d'Appelles, & diſant pluſieurs choſes hors de propos, & cōtraires à l'art, le ſage peintre luy dit à l'oreille, qu'il ceſſaſt ſon diſcours, ou qu'il parlaſt plusbas, parce que les garçōs de la boutique ſe moqueroyēt de luy. Et de vray, c'eſt vne grande folie, à qui que ce ſoit, ſe penſer maiſtre, ſans iamais auoir eſté apprentif. Alexandre, comme il eſtoit hōme d'eſprit, cognoiſſant ſa faute, ne parla plus de ce où il n'entēdoit rien: mais noſtre cauſeur encor qu'on luy euſt dit cinq ou ſix fois, *Ne ſutor vltra crepidam*, ne laiſſoit à bauarder: tellemēt que nous fuſmes en deliberatiō de le laiſſer là tout ſeul: car il n'y a ſi fol, ne ſi grand babillard, qui eſtāt ſeul ne ſe taiſe. Toutesfois de peur de faſcher noſtre hoſte, & auſſi que c'eſtoit durāt le ſouper, où eſtiōs empeſchez ailleurs, no⁹ aduiſames de le laiſſer parler tāt qu'il voudroit, les bāquetās ne doyuās eſtre ny trop grās iaſeurs & parleurs, ny trop muets auſſi: & qu'apres le ſouper nous parleriōs ſi biē des babillards que ſi ce cauſeur n'eſtoit du tout ſans iugement, il congnoiſtroit ſa faute, & poſſible qu'il iroit à l'eſchole de Pithagore. D'entree le maiſtre de la maiſon en ſe riāt diſoit qu'il n'aymoit point, principalement à ſa table, les babillards, pour autant, diſoit il, que le ſilence

n'altere point, cõme fait le babil & le parler: & aussi que ceux qui parlẽt beaucoup sõt chauds & ainsi boiuẽt d'auãtage, & ceux qui se taisent sont froids de cerueau, & ainsi ne sont gueres alterez. A qui il fut repliqué, qu'il deuoit plus tost souhaiter à sa table des babillards qued'autres, si la loy des Lacedemoniẽs estoit gardee, qui ne donnoit point de vin à celuy qui parloit, de sorte quepour en boire il falloit garder silence: & que ceste loy seroit fort à propos en ce tẽps, où les festins & bãquets sont si pleins de bruict qu'on ne s'entend point l'vn l'autre: bien cõtraires aux conuis que faisoyẽt les Æginetes en l'honneur de Neptune, où dix ou douze iours en banquetãt ils gardoyẽt si grãd silence, qu'on les appella *Monophagi*, c'est à dire, viuans solitairement, comme on m'a faict à croire. Vn autre, afin de faire taire nostre bauard, mit en auãt ce que nous apprend Zenon, que ne dire mot à table estoit vne grande sagesse: cõme il fit entẽdre à vn ambassadeur, qui luy demanda, voyant qu'il ne disoit riẽ en soupant, que rapporteray-ie au Roy de toy? Rapporte luy, va il respõdre, que Zenon estãt vieil se taist bien à la table. A mesme fin quelqu'vn accõparagea les babillards & grans parleurs, que Platõ appelle larrons du tẽps, aux flustes:

que si vous en ostez la lãgue, tout le reste sera inutile, & ne seruira à rien. Et fut dit que mesme és choses bonnes on pouuoit trop dire, & qu'Alexandridas reprocha iustement à celuy qui tenoit aux Ephores de bons propos, mais trop longs: Tu dis ce qu'il faut, autremẽt qu'il ne faut. Et fut adiousté, que le monde n'estoit que babil, & qu'on ne vit iamais hõme qui ne die plustost trop, que moins qu'il ne doit: & iamais parolle proferee ne seruit tãt, cõme plusieurs teuës ont profité: car tousiours pouuõs nous bien dire ce qu'auons teu, & nõ pas taire ce qu'auõs publié. Et pourceque n'auiõs point de rencõtres & exẽples modernes, pour faire cesser nostre mouueur, nous fusmes cõtraints nous seruir de l'antiquité. Parquoy vn de la Seree nous va cõter, qu'il y auoit en Macedoine vn barbier, grãd babillard, qui demãda à Archelaus roy de Macedoine (pour ce que tous ne se faisoyẽt pas tõdre de mesme sorte) commẽt voulez vous que ie vous tõde, sire? Le Roy luy respõd, sans dire mot. Vn autre voulãt reciter les maux qui viennent de trop parler, ou dire quelque chose hors propos, que les Latins appellẽt, *non opportunè dictũ*, va parler ainsi. Vo⁹ sçauez que cõme les gens sçauans & doctes se trouuẽt souuẽt chez les Imprimeurs & Librai-

tres, qu'aussi la populace s'assẽble en la boutiq des Barbiers. Il arriua du tẽps de Dionysius le Tyrã, que quelqu'ũ va dire en la boutique d'ũ barbier, que sa tyrãnie estoit biẽ asseuree, mais q̃ le maistre de la boutique ne se peut tenir de dire, ie m'esbahis cõmẽt vous dictes cela: veu que ie passe souuẽt le rasoir sur sa gorge. Ce n'estoit point, disoit il, q̃ ce barbier voulust couper la gorge à Dionysius, ne que le Tirã pẽsast qu'il le voulust faire, qui fit mourir ce barbier, mais ce fut sõ seul babil. Que seruit à Antiphõ, adjousta il, voyãt qu'õ estoit en dispute lequel estoit le meilleur cuiure, de dire que c'estoit celuy dõt les Atheniẽs auoyẽt faict des statues à Harmodius & à Aristogitõ, pour auoir tué le Tirã Pysistratus? La ville d'Athenes fut prinse par Sylla, estãt aduerty par sõ espiõ du babil de quelques vieillards, lesquels deuisãs en la boutique d'vn barbier, auoyẽt parlé de l'ẽdroit de la ville le pl⁹ foible, & mal gardé. Vn seul hõme, adjoustoit il, engarda par son trop parler, que Rome ne fut deliuree de la tyrãnie de Nerõ: car cest hõme icy voyãt vn des prisonniers de ce Tyrã se descõforter, il ne peut se contenir de luy dire, Prie Dieu qu'il te garde seulemẽt iusques à demain. Nous apprenõs à la verité, repliqua quelqu'vn, des hõmes à parler, &

des Dieux à nous taire. Et croy que c'est la seule & vraye raisõ par laquelle les Pythagoriens ne mãgeoyẽt iamais de poissõ: leur portãt ceste reuerẽce, à cause de leur silẽce, & qu'ils sõt muets. Et pour mõtrer qu'il est biẽ difficile de refrener nostre lãgue, adjoustoit il, Anacharsis à vn cõuy de Solõ estoit situé à table de sorte qu'il sẽbloit de la main gauche cõprimee refrener les parties honteuses, & de la droicte la bouche: pour nous bailler à entẽdre qu'il faut vn frein plus fort à la lãgue. Il nasquit, disoit il, ie ne sçay en quel tẽps, vn Philosophe parlant peu, qui nasquit ayãt les deux doigts si fort attachez à la bouche, qu'il fallut les couper & desioindre. Ce que nous auons deux yeux, adjousta il encores, & deux oreilles, & n'auons qu'vne lãgue, & que les enfans voyẽt & entẽdẽt premier que de parler, tout cela ne demõstre il pas qu'il no⁹ faut ouïr & voir beaucoup pl⁹ q̃ de parler? Zenõ estãt interrogué cõbiẽ il y auoit d'espace du vray au faux, respõdit autãt q̃ il y a de la bouche aux oreilles. Quelqu'vn lors recita ce qui estoit aduenu de nostre tẽps, pour auoir trop parlé. C'est qu'vn gladiateur & maistre d'espee aprint si biẽ à escrimer & cõbatre à vn siẽ disciple, grãd babillard & vãteur, qu'il eschapa à son escolier de dire qu'il en sçauoit pl⁹

que ſon maiſtre, & que pour le monſtrer il ne demãdoit autre choſe que venir aux mains cõtre ce maiſtre. Son maiſtre pour ſauuer ſon hõneur & reputatiõ, & pour le punir de ſon ingratitude & gloire, & de ſon trop parler, l'appelle au combat, luy voulãt ſouſtenir par les armes qu'il s'eſtoit vãté d'ẽ ſçauoir plus que luy: mais le diſciple ne s'en pouuãt deſdire, cõbien qu'il le niaſt, il fut arreſté que le maiſtre & le diſciple cõbattroyẽt en certain lieu : où tout le peuple eſtãt aſſemblé, le maiſtre s'y trouua le premier, qui s'aduiſe d'vn ſtratageme, & d'vne ruze (car à la verité ce diſciple eſtoit bõ eſcrimeur, & bõ ſoldat) c'eſt que voyant venir ſon grãd babillard au cõbat, il luy va dire, ie n'ay pas entreprins de cõbattre cõtre toy & ton compagnõ que tu as amené. Ce pendant que ſon diſciple regarde derriere luy pour voir ſi quelqu'vn le ſuyuoit, ſon maiſtre s'auãçant, luy coupe la teſte, en diſant, pour le moins ie ne t'auois pas apprins ce tour là, tu ne ſçauois pas dõc tant que moy. Ce cõte acheué, aucũs blaſmoiẽt l'ingratitude du diſciple, les autres diſoyent que ſi ce maiſtre eſtoit ſi expert, & qu'il en ſçeuſt plus que ce diſciple, il ne deuoit pas y proceder par fineſſe, mais ouuertemẽt, attẽdu q̃ ſon maiſtre diſoit, que ce n'eſtoit que babil de tout le cas de

ſon diſciple:ces grãds vãteurs & babillards en diſent touſiours plus qu'ils n'en font : car, diſoyẽt ils,où il y a moins de cueur,il y a plus de caquet & de babil,cõme on veoit par les femmes,qui eſtãs troispeuuẽt fairevne foire.Mais ie vous prie,va dire vn autre,celuy là n'eſtoit il pas grand babillard, qui voyant vn hõme en l'eau preſt à ſe noyer,ſ'amuſoit à luy demãder, cõment il eſtoit tombé, & ce pendant ne luy aydoit à ſe ſauuer?Quelqu'vn demãdad'où venoit ce mot de babil:à qui il fut reſpõdu, qu'õ tenoit ce mot du nõ qui fut dõné à la tour de Babylõne, ainſi nõmee de l'ignorãce des langues, & de la confuſion de parler, & qu'appellõs babiller,quãd on ne ſçait qu'õ dit,quãd ce qu'on dit ne ſert à rien, & qu'on ne s'entẽd point. Vn autre pria ceux de laSeree de luy dire pourquoy on dict que les babillards,&ceux qui ne peuuẽt ſe taire,ont la lãgue grãde. Il ſe cõtenta quãd on luy euſt dit,que c'eſtoit à cauſe que ceux qui ont la langue courte, & ceux qui ne peuuent pouſſer la lãgue bien auãt hors la bouche, ne peuuent parler, ou parlent difficilemẽt:à cauſe d'vn ligament nerueux qui retiẽt la lãgue,quãd il eſt plꝰ court qu'il ne doit: & faut couper ceſte attache nerueuſe, dicte vulgairemẽt le filet : & de là viẽt quãd vn hõ-

me parle beaucoup, on dict, il n'a point le filet en la langue. Et que le Crocodil estoit aux Egyptiens pour hieroglyphe de silẽce: à cause qu'il n'a point de langue. Sçauez vous pas qui me fasche, repliqua vn de la Seree, qui ne parloit qu'à tastõs, c'est quãd vn hõme veult tousiours parler, veult dire tout, & n'escoute rien: & n'est sans propos que quelques vns ont tenu pour vne espece de tyrãnie parler tousiours, & ne vouloir entẽdre les autres quãd ils parlent. Il me fasche bien encores plus, repliqua vn autre, principalemẽt en mangeant, quãd ie veoy que les assistãs parlẽt tous ensemble, que quãd vn seul parle, encores qu'il parle tousiours, car on est lors forcé pour ne se mõtrer trop particulier, de regarder ores l'vn, ores l'autre, & faire semblãt par signe de les ouyr tous. Et m'esbahis, entre amis, quand l'vn parle que l'autre ne luy cede, le laissãt parler: car si c'est vne chose hõneste, adjousta il, & ioyeuse entre amis de parler l'vn auec l'autre, de tãt plus on doit ceder la parolle aux amis. Mais i'ay peur, va repliquer quelque autre, qu'ẽ me taisãt on m'accuse d'ignorãce. C'est tout le contraire, luy fut il respõdu, car le propre d'vn ignorãt est ne sçauoir se taire: si biẽ q̃ nous voyõs en toutes cõpagnies ceux là parler, crier, & cõtester le pl⁹,

qui sçauẽt le moins: aussi dit on que la pl' mes-
chãte roüe du chariot, est celle qui mene le pl'
grãd bruit. N'est il pas escrit, adjousta il, és Pro
uerbes, *Vbi verba sunt plurima, ibi frequẽter egestas.*
Vous asseurãt qu'õ ne sçauroit arguer vn hõ-
me d'ignorãce pour se taire, & encores moins
le peult on accuser de follie, car vn fol ne se
peult taire. Aussi q̃ c'est, adjoustoit il, vn traict
de sagesse de pouuoir couurir sa follie & sottise
soubs silẽce, & vn grãd sçauoir de cacher son
ignorãce en se taisant: car assez sçait celuy qui
sçait se taire. On dit, poursuyuoit il, que iamais
hõme ne sçeut tãt qu'Epaminõdas, & que ia-
mais hõme ne parla moins: tout au cõtraire de
la plus part, qui parle le pl' & le plus hault tãt
moins elle en sçait: cõme faict le vaisseau vuy-
de, qui a plus de son que le plein: mais si on y
met quelque liqueur, dit Plutarque, à mesure
qu'elle y entre, l'air vain en sort, & lors le vais-
seau n'a pas le son si hault. Et cõme dit le sei-
gneur de la Mõtaigne, il aduiẽt aux sçauãts cõ-
me és espics de bled: qui vont s'esleuãs & se
haussãs la teste droicte & fiere, tant qu'ils sont
vuydes: mais quãd ils sont pleins & grossis de
grain en leur maturité, ils cõmẽcẽt à se humi-
lier & à baisser les cornes. Et cõmẽt est ce, di-
soit il, que ceux qui parlẽt tousiours pourroiẽt
sçauoir quelque chose, veu qu'ils n'entendent

point parler les autres,& parlãt tousiours, cõme apprendront ils des autres? Vn de la Seree prenãt la parolle,va dire luy souuenir auoir leu de deux architectes,qui estoyẽt deuãt vn grãd seigneur pour luy deuiser & faire vn superbe bastimẽt: dõt l'vn parloit tousiours,& se vãtãt, disoit à ce seigneur,ie feray cecy,ie feray cela: tellemẽt q̃ s'il eut peu faire ce qu'il disoit & promettoit, c'eust esté vn habile hõme en son art: l'autre architecte au cõtraire,l'oiãt ainsi babiller & se vãter,ne disoit riẽ. Le seigneur voyãt que cestuy cy ne parloit point,luy demãde, & vous que sçauez vo⁹ faire? Lequel va respõdre, ie feray tout ce que l'autre a dit. Voulant dire que ce babillard d'architecte n'eust sçeu faire ce qu'il disoit,& que luy,sãs tãt se vãter,le pouuoit faire. Vrayement, fut il repliqué,ie loüe grãdemẽt la brefueté Laconiene de ce maistre massõ,& blasme le lõg parler de l'autre: la brefueté approchãt du silence, & se taire estant vn grãd bien. Que si le lõg parler,adjousta il,n'est biẽ seãt à vn artizã,regardez que ce sera des pl⁹ sçauãts de ce tẽps,qui sõt grãdemẽt tachez de ce vice? Lesquels prenent leur course de si loin qu'õ ne les veoit point reuenir, & s'ils reuiẽnẽt, sõt desia si las que mal aisémẽt ils frãchissẽt le sault, & si ennuyẽt tãt ceux qui les escoutent, encores qu'ils disent le mieux du mõde, qu'on

ne prẽt pas garde à ce qu'ils disent: & cela procede de ne sçauoir pas que la mesure de parler consiste à ceux à qui on parle, & non à ceux qui parlent: & que ceux qui veulent auoir beaucoup d'auditeurs, tout le monde les fuit. Que si ces longs parleurs se faschoyent autant de parler, que les auditeurs s'ennuyent d'escouter, ils ne feroyẽt leurs oraisõs si lõgues, & abbreuiroyẽt leur *Quanquam*: car cõme on cõmẽce à parler auec raisõ, il fault aussi finir à parler auec iugemẽt & discretiõ. Ne sçauez vous pas, disoit il, qu'õ ne louë pas vn iouëur de violõ, de luc, vn chãtre, pour auoir lõguemẽt ioüé & chãté, mais biẽ? Aussi ne faut il pas estimer vn hõme pour auoir lõg tẽps parlé, mais bien. Si est-ce que Cicero, luy fut il repliqué, dit à celuy qui luy demãda laquelle des oraisons de Demosthene estoit la meilleure, que c'estoit la plus lõgue. Si est-ce aussi, luy va dire celuy qui parloit auant luy, qu'en si grãd lãgage il est biẽ difficile qu'õ ne mẽte, tãt le lõg parler & le mẽtir s'ẽtresuyuẽt. Et d'autãt que le Frãçois, adjousta il, est grãd babillard, il a esté blasmé aussi par Saluianus Masiliensis qui estoit du tẽps de Valétiniã Empereur, d'estre grãd mẽteur: si biẽ que i'ay veu quãd vn Frãçois vouloit parler on le demẽtoit: & s'il disoit, ie n'ay encores riẽ dit, on luy respõdoit, de ce que tu diras par

cy apres. Et aussi, adjoustoit il, auec le mentir des grãs parleurs, ils sõt le plus souuẽt mesdisans, & ne sçauent faire autre office és compagnies où ils se trouuẽt, q̃ d'y seruir de tesmoins de ce qui s'est faict ou dit, ou plus tost, à la maniere d'ũ Echo, rapporter tousiours les parolles d'autruy. Et ce sõt, va repliquer quelqu'vn, à ces grãds babillards & mẽteurs, à qui ie voudrois plꝰ tost dire tout mõ secret, & declairer toutes mes affaires, d'autant qu'ils ne seront point creus en les rapportãt. Retournãs aux orateurs & harãgueurs, il fut dit que la plꝰ grãde peine qu'ils doiuẽt prẽdre, c'est de retrancher quelq̃ chose de ce qu'ils ont à dire: car en beaucoup de langage, outre les choses superflues, sottes & ennuyantes, il y a tousiours quelque mẽsõge ou absurdité, cõme il arriua à vn grãd parleur & vãteur, qui se vãtoit par tout d'estre seul & premier en sõ art. Et si fut dit que ces lõgues harãgues, tãt biẽ agẽcees, polies & pleines de toutes fleurs, sẽblẽt aux toiles des araignes, qui ont beaucoup d'artifice, toutefois sãs vtilité ne profit. Plꝰ, on adjousta que les anciẽs ont trouué la taciturnité de si grand prix, & chose si excellente, qu'ils daignerẽt biẽ eriger vne statue sãs lãgue, de la main d'Iphicrate, à Leæna, cõbiẽ que ce fust vne courtisãne. Que Hippocrate auec sermẽt cõtrainct les Mede-

-cins à taciturnité. que les Egyptiens adorè-
-rent le Dieu de Silence, la Statue tenant le
doigt en la bouche: encore que chacun peut
se taire quand il veut, mais il ne peut pas
dire toujours ce quil veut. que le taire est
une grande vertu, comme le montre Miner-
-ve, chassant loing de soi la Corneille, qui
est un oiseau lequel ne fait que jaser et ca-
-queter: que si la Statue de Minerve, adorée
par les Messéniens, tenait une corneille en
sa main, c'était pour signifier que la parole
doit être en la main de l'homme sage, en-
-sorte quil la puisse retenir, allonger et
abréger selon quil verra bon, et que l'occa-
-sion se présentera. que l'arondelle babil-
-larde est le hiéroglyphique des jaseurs,
qui ne font que caqueter: personnes quil faut
fuir, ce dit Pythagore. que les anciens sur
le soir présentoient à leur Dieu des langues
en leurs sacrifices, afin de leur être aydans

à garder silence. Celui qui avait parlé de Minerve, voyant que tous ceux de la Serée attendoient qu'il se dust mettre sur le babil des femmes, leur va dire; messieurs, ne pensez pas que j'entreprenne à blasmer le babil des femmes et à vous en faire des Contes: – Car je serois plus grand babillard qu'icelles, si je voulais traiter de ce de quoi elles sont accusées. Je vous dirai seulement, ajouta-t-il, qu'on ne voulust jamais permettre aux femmes d'aider à dire la messe, et à répondre aux Prestres, parcequ'il n'y eust jamais eu de fin, d'autant qu'il n'y a que cinq Kyrie eleyson, et le Prestre le commence et l'acheve, et la femme eust tousjours voulu avoir la dernière parole; et ainsi on n'eust jamais trouvé fin.

Ceste Serée ne fut pas longuement continuée, personne n'osant plus parler, depeur d'estre réputé babillard, et tomber au vice

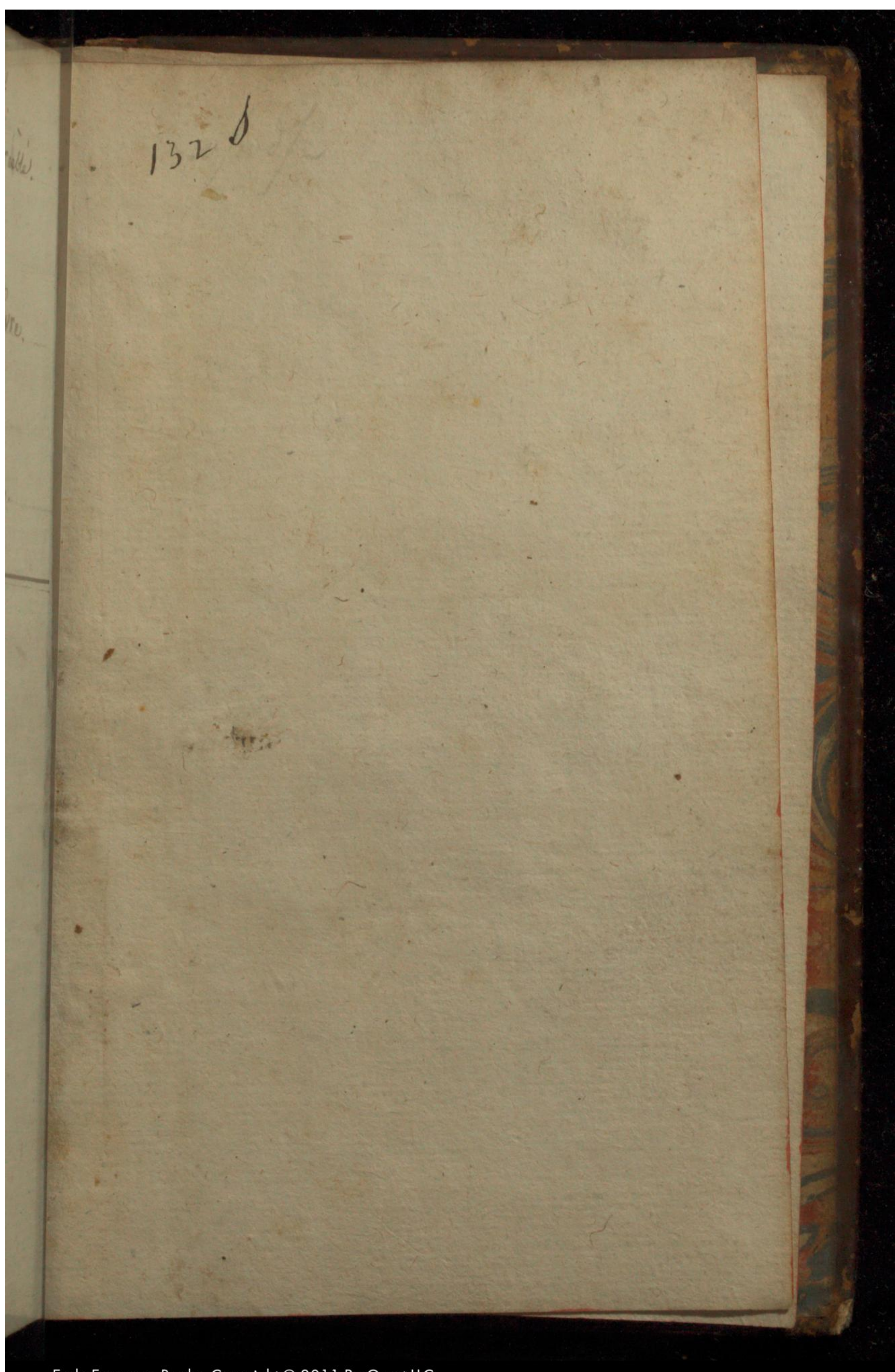
-queux mesmes reprenoient et blamoient. qui fut cause que ceste-cy fit prendre fin, pour ceste heure à toutes les autres: aydée en cela de l'Esté, qui les surprins, leur ostant le feu, le bon et excellent vin doux, et les longues nuits: sans lesquelles choses nos Serées ne peuvent estre. que si Dieu me fait la grace de vivre jusques à ce qu'elles reviennent en leur saison, je mettrai peine de vous en-faire voir encore un pareil nombre, moy-ennant que je sois asseuré de ne tomber point en la répréhension de ceste-cy: Crai-gnant surtout qu'on ne m'appelle babillard, mesmement parceque (si Claudian dit vray) Rhadamante condamne les grands causeurs à devenir poissons. Ce que pour rien je ne voudrais m'arriver, de peur que devenu poisson, je perde le moyen de vous en conter encores en mon second livre que je vous prépare, si je cognois que

Douziéme Serée!

ce premier vous soit agréable.

Fin du premier Livre.

Et nugæ Seria ducunt.


132

